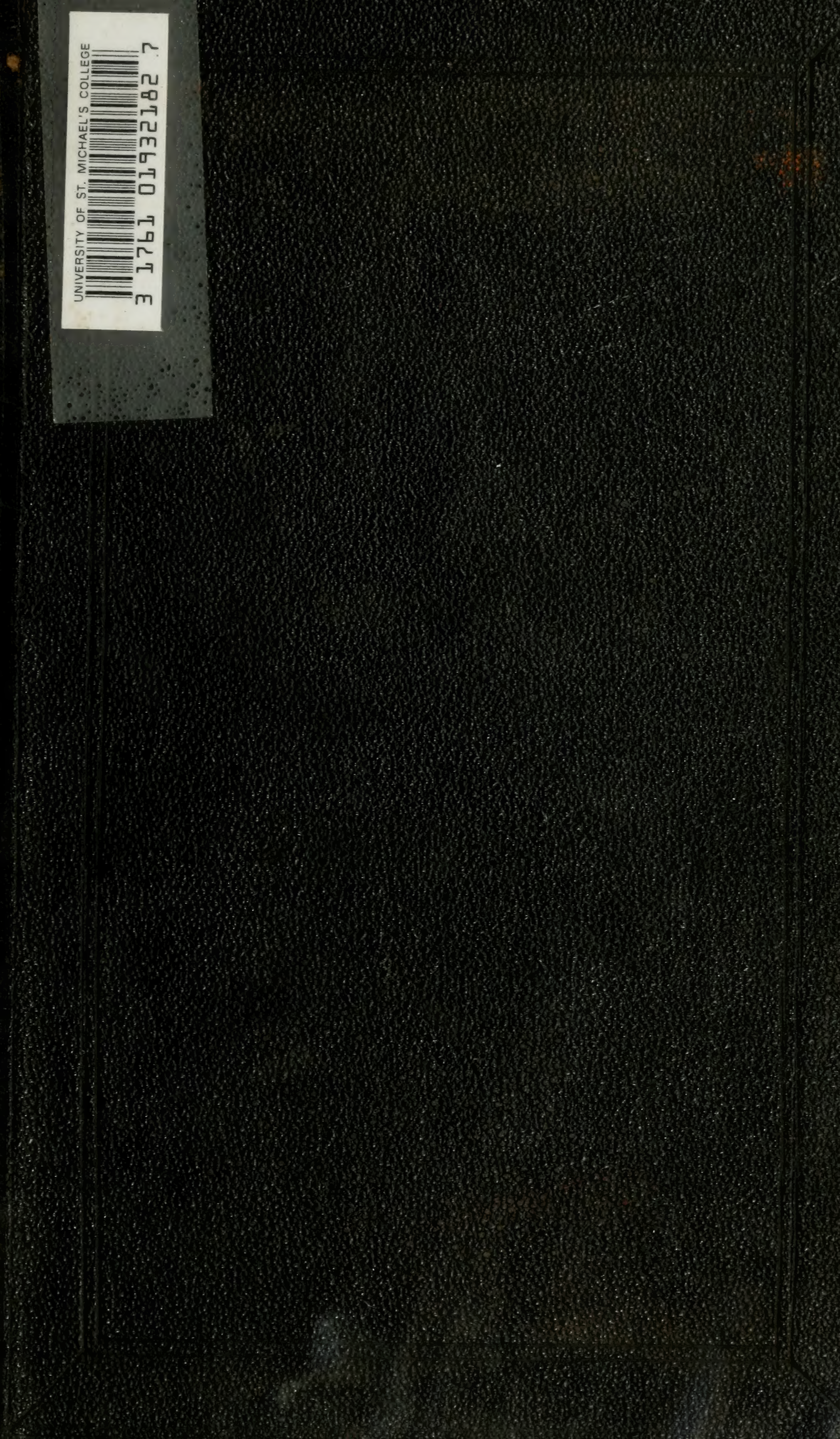

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01932182 7





Mary Kate [illegible]

ROME



François del. Outhwaite sc.

LA VILLA BORGHÈSE.

Berthiault imp.

ROME

SOUVENIRS

RELIGIEUX, HISTORIQUES, ARTISTIQUES

DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN 1849 ET 1850

PAR

Mme LA Csse EUG. DE LA ROCHERE

[illegible]



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LIV

ROME

I

Réflexions. — Départ de Marseille. — Le château d'If. — Le colonel Niel remettant les clefs de Rome au saint-père. — Orage lointain. — L'escadre française. — La mer au clair de la lune. — La prière sur le pont.

A bord du *Montezuma*, 13 juillet 1849.

Une heure s'est à peine écoulée depuis notre séparation, chère Céline, ma joue est chaude encore de vos baisers et de vos larmes, et déjà une immense distance nous sépare. La vapeur, cette force merveilleuse et si longtemps inconnue, semble employer toute sa puissance à nous entraîner, vous sur la terre, moi sur l'eau, à deux cents lieues l'une de l'autre ; mais ce soir vous aurez rejoint votre bonne mère, vous aurez retrouvé votre paisible demeure et vos amis ; et moi, je serai seule et isolée sur cette maison flottante, si admirablement suspendue entre la voûte des cieux et l'abîme des mers.

Alors comme à présent, comme toujours, ma Céline, je penserai à vous, si tendre et si dévouée; et je prierai le Dieu tout-puissant de vous combler, vous et les vôtres, de ses faveurs les plus précieuses; puis je me reconforterai par l'espérance de vous revoir bientôt..... Mais si la Providence en ordonnait autrement; si la mort, cette reine du monde, la seule puissance que l'incrédulité des hommes n'ait osé nier, tranchait subitement le fil de ma vie languissante, ne pleurez pas sur moi, mon amie; car Dieu me fait la grâce de ne considérer la mort que comme le passage pénible, mais extrêmement court, d'une vallée semée de ronces et d'épines à ces jardins enchantés, à ces torrents de délices, dont la vision passagère faisait dire à saint Paul : « Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son « oreille n'a pas entendu, son cœur n'a point compris « la félicité que Dieu garde à ses saints. »

Vous l'avouerai-je, ma Céline, l'idée même de me séparer de vous, quelque pénible qu'elle me paraisse maintenant, ne troublerait point, je crois, ce moment suprême : est-il pour le chrétien des adieux éternels? ne sommes-nous pas sûrs de nous retrouver un jour au sein de la Divinité, au milieu du chœur des anges et des bienheureux, et cela après une vie si courte en comparaison de l'éternité, puisque « mille ans sont devant le Seigneur « comme l'heure qui vient de s'enfuir? » Donc si vous apprenez la nouvelle de ma mort, encore une fois ne

versez point de larmes, mais réjouissez-vous dans le Seigneur de ce qu'il aura mis fin à mes peines; car je n'ai ni mari, ni enfants; je ne suis bonne à rien ici-bas. Ne cherchez pas non plus à m'élever un monument somptueux, ni à faire transporter ma froide dépouille dans le tombeau de nos ancêtres, comme votre bon cœur et votre affection pour moi vous porteraient peut-être à le désirer; mais seulement priez le Dieu de miséricorde de me pardonner mes fautes et de me recevoir dans son sein. Peu m'importe en effet le lieu où l'on déposera mes restes mortels, que les vers ou les poissons se repaissent de mon cadavre, que les passants oublieux foulent à leurs pieds la poussière qui fut mon corps, pourvu que mon âme remonte vers Dieu, qui la créa à son image.

Du reste, ma Céline, ne prenez pas ces lignes tracées à la hâte pour le testament d'une mourante; mais regardez-les seulement comme les confidences intimes d'un cœur qui aime à s'épancher dans le vôtre; ne vous tourmentez donc point à mon sujet, vous si bonne et si tendre, car jamais je ne me suis mieux portée qu'aujourd'hui, malgré mes inquiétudes pour mon frère. Le mal de mer, que j'appréhendais beaucoup, ne m'a point encore fait sentir ses langueurs, de sorte que j'en serai, je crois, pour mes frais d'imagination et pour ma résolution bien arrêtée de le supporter avec courage : il est vrai que nous avons aujourd'hui le plus beau temps du monde; je le dois sans doute à vos prières. La mer est calme et bleue

comme le lac le plus limpide : le long sillon d'écume que tracent les roues du bateau sont les seules rides qui paraissent à sa surface ; de nombreux poissons aux écailles argentées suivent le bâtiment en nageant entre deux eaux ; ils sautillent de temps à autre avec une agilité merveilleuse ; passagers et matelots, tout le monde est sur le pont pour jouir de la beauté de ce spectacle.

En sortant de Marseille, cité florissante qui se glorifie encore de son origine phocéenne, nous avons d'abord traversé le canal entre les îles Pomègue et Ratonneau, arides et presque désertes, et celle qui porte le château d'Iff.

Nous avons maintenant à notre gauche les côtes de cette belle Provence que M. de Grignan appelait la *gueuse parfumée*, mais pour laquelle je n'accepte que l'épithète louangeuse ; devant nous et à notre droite l'immensité de cette mer d'azur qui semble se confondre avec l'horizon.

(Cinq heures du soir.)

Je viens de causer longuement avec le capitaine de la frégate. C'est un de ces marins aux manières un peu brusques, mais à la physionomie franche et ouverte ; ses cheveux d'un blanc de neige contrastent noblement avec son visage bruni par le soleil. Nous avons salué en passant la ville de Toulon, créée par Louis XIV, et où le jeune commandant d'artillerie qui remplit plus tard le monde entier du bruit de ses conquêtes et de l'éclat de son nom.

commença à illustrer sa carrière militaire en décidant de la reddition de la place ; puis les îles d'Hyères, et Fréjus aux souvenirs historiques. Ce brave marin cause bien et volontiers, il m'a donné des détails fort intéressants sur la révolution de Rome ; il a vu le pape à Gaëte, et s'est agenouillé, plein de respect, pour recevoir la bénédiction du saint pontife. Rien de plus vénérable, dit-il, que le visage de Pie IX, rien de plus touchant que la douce résignation peinte sur tous ses traits. Le colonel Niel a été chargé par le général en chef Oudinot, duc de Reggio, de lui remettre les clefs de la ville de Rome. Pie IX les a placées au-dessous d'un tableau de la sainte Vierge qui orne l'autel où il venait de célébrer la messe ; puis, après avoir exprimé sa vive reconnaissance envers l'armée française, il a demandé au colonel ce qu'il pourrait accorder au porteur d'une si bonne nouvelle. Celui-ci a répondu dignement qu'il était déjà trop heureux d'accomplir une pareille mission, mais que, puisque Sa Sainteté voulait bien lui offrir une récompense, il la priait de lui donner un chapelet bénit de sa main pour le porter à Mme Niel. Le saint-père remit aussitôt au colonel un chapelet de cornaline, et lui donna en outre la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Vous ne vous doutez pas, mon amie, que pendant que j'écris ces lignes la foudre gronde dans le lointain, et que l'éclair sillonne les nues en longs rubans de feu. La pluie tombe par torrents à un quart de lieue de distance :

mais l'orage n'arrive pas jusqu'à nous ; à peine quelques gouttes d'eau tombent-elles sur le pont, qui semble parsemé de perles liquides. Nous jouissons fort à notre aise de toute la grandeur de la scène.

Voici les grands vaisseaux de l'escadre de l'amiral Baudin qui se rendent à Toulon ; ils ajoutent encore à la magnificence du spectacle. J'en compte sept dont je distingue à merveille les rangées de canons. Les mâts s'inclinent sous l'effort du vent, quelques matelots serrent les voiles : hardis mortels dont le pied n'a pour appui qu'un mince cordage au-dessus de l'abîme !

Maintenant la foudre se tait, l'orage se dissipe, quelques gros nuages assombrissent encore l'horizon ; mais le vent les chasse devant lui, et l'arc du Dieu vivant, un pied sur la terre, l'autre sur la mer, étale dans les cieux ses brillantes couleurs. Puissent ainsi s'éloigner les tempêtes qui semblent menacer la société tout entière ! puisse le retour du saint-père être un signe de réconciliation entre Dieu et les hommes !

(Neuf heures.)

Encore quelques mots au clair de la lune. Je viens de la voir sortir et s'élever peu à peu du sein des ondes : elle brille d'un éclat si pur que j'écris facilement à sa lumière. La mer bleue et profonde réfléchit son globe argenté et scintille sous ses rayons. La terre a disparu à

mes regards ; je n'aperçois plus que les globes lumineux que Dieu suspendit sur nos têtes, et les flots succédant aux flots, la mer, la mer encore, se confondant avec l'azur des cieux. Cette faible image de l'Être infini élève jusqu'à lui mes pensées et jette mon âme dans une douce extase ; tout ce qui est immense, tout ce qui est magnifique porte naturellement à la prière et aux méditations religieuses. Je contemple cette belle frégate que vous avez admirée ce matin dans le port. Qu'est-elle maintenant aux yeux des habitants des côtes? un objet presque imperceptible, une coquille de noix surnageant à la surface des flots, un point noir dans l'espace ; moins que tout cela, rien, absolument rien, car nul ne peut plus nous apercevoir. Mais Dieu nous voit toujours aussi distinctement, si petits que nous soyons ; il lit au fond de nos cœurs, et il recueille nos adorations et nos soupirs. J'ai prié avec bonheur, ainsi suspendue entre le ciel et l'onde, dont une seule planche nous sépare, et je suis persuadée qu'un grand nombre de voyageurs et de matelots ont éprouvé les mêmes émotions, car j'en ai vu plusieurs élever leurs regards vers les cieux dans une attitude respectueuse, et j'ai regretté vivement que, comme jadis, la voix d'un aumônier, dominant le bruit des vagues, ne prononçât pas à haute voix la prière commune. Tous ces grains d'encens qui brûlaient isolément, réunis, pour ainsi dire, dans le même encensoir, eussent composé pour le Très-Haut un parfum plus agréable.

Figurez-vous, ma chère, tous ces officiers de marine, tous ces matelots aux membres robustes rassemblés sur le pont, le front découvert, dans l'attitude du recueillement et de l'adoration, entonnant après la prière du soir un cantique à la sainte Vierge, cette étoile de la mer qu'ils vénèrent avec tant d'empressement dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. Un tel spectacle ne remplirait-il pas d'une sainte joie tout cœur vraiment chrétien?... Et quand, au lieu du calme dont nous jouissons, la tempête gronde, les vents se déchaînent et les vagues amoncelées soulèvent le bâtiment pour le replonger dans l'abîme, lorsque les voiles se fendent, lorsque les mâts craquent et se brisent, lorsque le navire gémit et s'enfonce sous le poids de l'eau qui le remplit de plus en plus, croyez-vous que la présence d'un prêtre dont la main s'élèverait pour bénir, la voix pour prononcer des paroles d'absolution et de pardon, ne serait pas un grand bienfait pour des chrétiens? Il me semble fort dur d'exposer ces pauvres gens à mourir ainsi sans consolation et sans sacrement, et je prie Dieu de tout mon cœur pour qu'il inspire au gouvernement la bonne pensée de rendre aux marins et aux soldats les aumôniers qu'on leur accordait jadis.

Maintenant je vous quitte, ma Céline; le vent fraîchit, l'heure s'avance; je suis presque seule sur le pont avec le pilote et l'officier de quart; je vais rejoindre ma cabine en pensant à Dieu et à vous, puis encore et malgré moi

à mon pauvre frère, dont l'état me donne de vives inquiétudes. A demain.

II

Le mal de mer. — Les bonbons de Malte. — Détails sur l'entrée de l'armée française à Civitâ-Vecchia.— Débarquement.

A bord du *Montezuma*, 15 juillet 1849.

Je vous avais dit : A demain ; mais l'homme propose, et Dieu dispose ; il en est ainsi des moindres résolutions comme des plus importantes. Hier, en m'éveillant au point du jour, je me suis sentie si mollement bercée par les vagues, que la sensation aurait dû me paraître fort douce; mais il en arriva tout autrement; ma tête s'alourdit, mes entrailles se soulevèrent, mes forces s'anéantirent, ma volonté même fut comme paralysée, et moi, qui croyais braver le mal de mer, je le subis avec toutes ses conséquences humiliantes. Dans cet état je ne me sentais le courage ni de parler ni d'agir, je tenais les yeux fermés, mes lèvres mêmes me refusèrent leur concours lorsque je voulus leur faire prononcer mes prières du matin. Comme je suis loin de posséder la vertu de sainte Thérèse, qui demandait à Dieu la souffrance ou la mort, je désirais de tout mon cœur d'arriver à Civitâ-Vecchia

ou de sentir les vagues se calmer. La pensée qui me préoccupait le plus vivement était celle-ci : lors même, me disais-je, que les tourments des damnés ne seraient autre chose qu'un mal de mer continuel, l'idée de l'endurer une année tout entière ne serait-elle pas désespérante? Comment pourrions-nous donc nous exposer à souffrir éternellement des maux mille fois plus terribles!

Le capitaine du bâtiment a été plein de bonté pour nous: il vint me voir plusieurs fois lui-même, et mit son domestique à mes ordres; car ma femme de chambre, ma pauvre Tecla, était comme moi sans mouvement et sans force. On m'offrit plusieurs fois du bouillon et du potage, mais il me fut impossible de prendre aucune nourriture. J'avalai cependant quelques bonbons de Malte, qu'un voyageur obligeant me fit accepter, les croyant, sur la foi des journaux, un remède excellent contre le mal de mer; et je vous déclare, ma chère, que le bonbon de Malte est une drogue détestable, qui ne produisit aucun bon effet. Rayez-le donc de votre pharmacie préservative lorsque vous entreprendrez un voyage de long cours.

Nous passâmes devant Capraïa, qui tire son nom des chèvres dont elle est remplie; puis auprès de l'île d'Elbe, demeure célèbre par le premier exil de Napoléon; mais je ne vis rien de tout cela. La nuit vint enfin, et je m'endormis. Ce matin j'ai pu me lever et reprendre la plume, car le ciel a retrouvé sa sérénité première. Mon malaise

d'hier n'est déjà plus qu'un songe à moitié oublié ; il en sera de même de tous les maux de cette vie lorsque nous arriverons à son terme ; une seule chose nous restera alors des joies et des peines d'ici-bas, l'usage que nous en aurons fait.

Mais n'est-ce point Civitâ-Vecchia que j'aperçois dans le lointain ?

C'est bien en effet le port désiré, je le vois distinctement avec le secours de la lunette d'approche, et maintenant mes yeux suffisent pour distinguer ses tours crénelées, ses fortifications, qui ne sont pas, dit-on, susceptibles d'une grande résistance. Le capitaine avoue néanmoins qu'elles auraient fait perdre un temps précieux à nos braves soldats lorsqu'ils se présentèrent devant la place le 25 avril, si la garnison avait été bien résolue à leur en fermer l'entrée.

« Ils nous accueillirent alors, dit toujours le capitaine, témoin oculaire (puisqu'il faisait partie de l'escadre), sinon avec l'enthousiasme dont quelques journaux nous entretinrent à cette époque, du moins sans répugnance ; ne faisant entendre aucun vivat, aucun cri désapprobateur, ne se prononçant ni pour le pape ni pour la république. » Cette indifférence apparente s'explique aisément, dit-on, quand on connaît le caractère des Italiens, qui poussent souvent la prudence jusqu'à l'excès. Le gouvernement français s'était d'ailleurs prononcé d'une manière si peu explicite sur le but de l'expédition, que

les habitants de Civitâ ont jugé plus sage de s'abstenir de démonstration quelconque, afin de ne se compromettre envers aucun parti.

Mais, pendant que je cause avec vous, notre frégate mouille dans la rade, car le port de Civitâ est trop petit pour notre bâtiment. Le capitaine, toujours bon et aimable, met une chaloupe à ma disposition. Encore quelques minutes, et je toucherai le sol de l'Italie!...

III

Le château des papes. — L'église des Capucins. — Les femmes de Civitâ-Vecchia. — Le *Te Deum*. — Un dîner avec les officiers français. — La vérité sur la journée du 30 avril.

Civitâ-Vecchia, 15 juillet.

Vous ne devineriez jamais, ma chère, d'où je vous écris. C'est du château des papes, dans la salle même du trône, au pied du fauteuil de Sa Sainteté, que je trace rapidement ces lignes à votre adresse. Monsieur votre oncle, pour lequel vous m'avez donné une lettre de recommandation, occupe plusieurs pièces dans ce bâtiment un peu délabré, mais beau encore par son architecture, et surtout par sa vue admirable sur le port et sur la rade de Civitâ. Il a insisté d'une manière si obli-

geante pour me faire accepter son hospitalité tout aimable, que je n'ai pu refuser de me reposer quelques heures dans le bel appartement qu'il a mis à ma disposition. Il m'a donné des nouvelles de mon frère, dont la blessure n'est pas très-dangereuse; j'en ai rendu grâces à Dieu dans l'église des Capucins, où j'ai entendu la grand'messe. Des chants pleins d'une suave harmonie, dignement accompagnés par les sons graves de l'orgue, portaient l'âme au recueillement et à la prière; une foule brillante remplissait l'enceinte sacrée, car c'est aujourd'hui dimanche, et, contrairement à ce qu'on voit en France, les hommes étaient aussi nombreux que les femmes. La plupart de celles-ci avaient la tête couverte d'un grand voile de tulle blanc, retombant gracieusement sur les épaules; les autres portaient des chapeaux arriérés de deux ans au moins sur nos modes françaises, ce qui ne les empêche pas d'être jolies.

Nous avons ensuite parcouru la ville, dont les rues sont droites et assez bien percées. C'était autrefois un pauvre village; il fut agrandi par l'empereur Trajan, qui fit creuser ce port, dont le bassin est un chef-d'œuvre. Plus tard, Totila s'empara de Civitâ-Vecchia et la mit à feu et à sang. Narcès la reprit, et ne fut pas plus humain que le chef barbare. Le pape Urbain VII l'entoura des fortifications qu'on voit encore aujourd'hui, et Benoît XIV lui accorda la franchise du port dont elle jouit de nos jours.

Vers les quatre heures nous avons assisté au *Te Deum* chanté dans la cathédrale en actions de grâces pour le rétablissement du pouvoir temporel du saint-père. J'ai dîné ensuite avec monsieur votre oncle et plusieurs autres officiers de l'armée française, dans une immense salle à manger, donnant sur une grande terrasse qui domine la mer. Une musique militaire italienne nous a fait entendre de charmants morceaux exécutés avec beaucoup d'ensemble et de précision. C'est dans ce même château, où les souverains pontifes venaient autrefois passer deux à trois mois de l'été, que le général Oudinot s'était établi avec son état-major pendant le peu de jours qu'il est resté à Cività avant de marcher sur Rome. C'est ici qu'il a reçu les envoyés des triumvirs, et qu'il leur a déclaré sa résolution d'entrer de gré ou de force dans la capitale du monde chrétien, gémissant sous la tyrannie des ingrats amnistiés de Pie IX.

Tous les renseignements que le général en chef de l'armée française avait reçus depuis son débarquement dans les États pontificaux devaient en effet le déterminer, conformément à ses instructions, à se porter sur Rome dans le plus bref délai.

« En avant, général, lui écrivait le duc d'Harcourt, « ambassadeur de France; il est important que vous « hâtiez votre marche sur Rome : votre arrivée subite et « inattendue a étonné et terrifié ; c'est une situation dont « il faut profiter. Si vous laissez aux mauvais sujets de

« Rome le temps de se remettre de leur premier effroi.
« ils prépareront des moyens de résistance, et feront
« verser du sang, ce qu'on désirerait éviter.

« A Gaëte on voudrait que nous fussions des agents
« passifs et non des médiateurs. Nous ne pouvons éviter
« cette mauvaise et mesquine position qu'en allant sans
« retard à Rome. Malgré la rodomontade romaine, vous
« ne trouverez pas de résistance dans cette ville; la
« majorité sera pour vous dès que vous lui aurez fait
« appel. »

D'un autre côté, le lieutenant Feraud, et peu après le capitaine Fabart, envoyés à Rome immédiatement après le débarquement, retournaient porteurs de dépêches annonçant que l'intervention française serait accueillie avec reconnaissance, et qu'il était urgent de presser le départ.

Dès le 28 avril, le général en chef, obligé de laisser une petite garnison à Cività, qui était la base de ses opérations, nomma le colonel Blanchard pour commander la place, et partit à la tête de 5,500 hommes seulement, car la moitié des troupes désignées pour l'expédition était encore à Marseille, attendant les bâtiments qui devaient les transporter en Italie.

Ce petit corps d'armée se composait de deux brigades, l'une commandée par le général Mollière, et l'autre par le général Charles Levaillant, formant une division sous les ordres du général Renault de Saint-Jean-d'Angely.

M. Dutheil, sous-intendant militaire de première classe, dirigeait les services administratifs.

Les troupes bivouaquèrent le soir même à Palo, et le 29 à Castel-di-Guido, petit village situé sur une éminence à quatre lieues de Rome. Le général en chef envoya son frère, le capitaine Oudinot, pousser une reconnaissance à la tête de quinze chasseurs à cheval. Cet officier retourna peu de temps après, visiblement ému.

« Qu'est-il arrivé? lui demanda le général en chef, qui se trouvait entouré de son état-major.

— Les Romains veulent la guerre, car ils m'ont reçu à coups de fusil, répondit le jeune officier, qui, fidèle à ses instructions, s'était replié immédiatement sans riposter à l'ennemi.

— S'ils veulent la guerre, ils l'auront, répliqua le général; mais je veux encore tenter de l'éviter. »

Comme différents rapports annonçaient que les Romains simuleraient une espèce de défense pour sauvegarder l'honneur de leurs drapeaux, et comme le poste qui avait tiré sur les Français avait aussitôt pris la fuite, on crut qu'on ne pouvait préjuger sur un fait isolé les véritables dispositions de l'ennemi, et l'on espéra encore entrer à Rome sans obstacle; ce qui serait arrivé probablement si Garibaldi et les aventuriers dont il était le chef n'avaient eu le temps de se jeter dans la ville et d'organiser la défense.

Le 30 au matin, les troupes se mirent en marche, et,

peu de temps après, l'avant-garde s'arrêta devant un pont coupé par l'ennemi : mais les soldats eurent bientôt exécuté les travaux nécessaires pour rétablir la communication. Ils continuèrent à s'avancer, et arrivèrent à douze cents mètres de la ville sans avoir rencontré la moindre résistance.

Deux routes se présentèrent alors aux Français ; le général en chef lança les voltigeurs du 20e de ligne dans celle de droite, que la nature du terrain rendait difficile à côtoyer, et le gros de l'armée s'engagea dans celle de gauche, dominée par des hauteurs qu'on fit occuper par les chasseurs à pied.

Après un quart d'heure de marche, on entendit des coups de canon que les soldats prirent d'abord pour un salut militaire ; mais une seconde décharge d'artillerie ne laissa bientôt aucun doute sur les intentions des garibaldiens. Quelque insuffisant que fût le nombre de ses troupes, le général Oudinot ne voulut point se retirer sans combattre ; il espérait toujours qu'une grande partie de la population romaine le seconderait dans son entreprise. Par ses ordres, deux pièces de canon furent placées sur une éminence pour répondre au feu bien nourri qui, partant d'un bastion avancé, mitraillait la grande route. Pendant ce temps, Garibaldi, avec quelques milliers d'hommes, se glissait à travers les arbres de la villa Pamfili pour essayer de surprendre nos troupes ; mais ils furent découverts, vingt-cinq chasseurs à pied et

quelques compagnies du 20e de ligne suffirent pour repousser ce nombreux détachement, qui se sauva en désordre, après avoir éprouvé de grandes pertes.

Cependant les artilleurs romains, à l'abri derrière leurs remparts, continuaient à faire pleuvoir sur nos soldats la mitraille et la mort. « Mon général, dit alors le capitaine Fabart, je connais un chemin par lequel nous pourrons arriver aisément jusqu'à la porte Angelica : c'est là que doit se produire la manifestation préparée en faveur des Français. »

Confiant dans une assertion si positive, le général en chef donne à cet officier l'ordre d'y conduire la deuxième brigade, qui s'engage aussitôt dans un chemin creux, foudroyé à chaque instant par le feu de l'ennemi. Le brave et téméraire capitaine, que ses souvenirs avaient mal servi sans doute, paya son erreur de sa vie, et les troupes du général Levaillant, écrasées par la mitraille, furent obligées de se retrancher dans les maisons qui bordaient la route.

Pendant ce temps, le général Mollière, secondé par les colonels Bouat et Marulaz, combattait avec un courage opiniâtre sous les murs mêmes de la place. Une compagnie du génie et une autre de chasseurs à pied s'avancèrent jusqu'à la porte Cavallegieri, et essayèrent de l'enfoncer à coups de hache, au milieu d'une grêle de balles partant des remparts.

De son côté, le commandant Picard, à la tête de deux

compagnies du 20e. se présentait à la porte Saint-Pancrace, d'où les Romains sortirent en s'écriant :

« La paix! la paix! Soyons amis! soyons frères! »

Comme le feu s'était alors ralenti, le commandant pensa que les Français étaient entrés à Rome par la porte Angelica, et, trompé par les démonstrations amicales des Italiens, il pénétra dans la ville; mais déjà les témoignages de sympathie avaient cessé, et sa troupe, qui s'était laissé entourer sans défiance, avait été désarmée et faite prisonnière.

Cependant la nuit approchait, et l'armée française combattait toujours avec une bravoure digne d'un meilleur sort; officiers et soldats firent preuve de valeur et de constance. Le général en chef, quoique malade, se montra constamment aux endroits les plus périlleux; le général Mollière se distingua par son intrépide fermeté. Le sous-intendant Dutheil allait avec un admirable sang-froid, à travers une grêle de balles, de l'ambulance de réserve à celle qu'il avait établie à deux cents pas de la ville, pour qu'elle fût à la fois protégée par les replis du terrain et à portée de recueillir les nombreux blessés. Néanmoins il devenait évident que l'arrivée récente des garibaldiens comprimait l'élan des citoyens en faveur de l'intervention française; d'ailleurs la nuit approchait, et le moment était venu de penser à la retraite. Elle s'exécuta sans obstacle. Les Français rétrogradèrent en bon ordre jusqu'à Palo, afin d'y attendre les renforts et le

matériel nécessaires pour entreprendre le siége d'une grande ville. Le général en chef, son aide-de-camp Espivent de la Villeboisnet, le sous-intendant Dutheil, les officiers de santé et le bataillon de chasseurs, qui formait l'arrière-garde, ne quittèrent le poste périlleux des ambulances qu'à trois heures du matin, lorsque les blessés furent évacués jusqu'au dernier sur Maglianella.

Voilà, ma chère amie, la vérité tout entière sur cette journée du 30 avril, qui émut si péniblement les esprits lorsque ses résultats furent connus en France. Je tiens ces détails de témoins oculaires et impartiaux, qui m'ont tout raconté avec plus de chaleur et d'une manière beaucoup plus intéressante que je ne puis le faire moi-même.

Vous n'en seriez pas quitte à si bon marché de mes souvenirs historiques, si votre oncle ne m'engageait à parcourir la ville, que les habitants ont illuminée en signe de réjouissance: mais je vous promets que vous ne perdrez rien pour attendre. Vous avez voulu de longues et fréquentes lettres: je vous servirai peut-être au delà de vos désirs.

IV

Accidents de voyage. — Le lever du soleil. — La campagne romaine. — Réflexions sur la décadence de l'agriculture. — Efforts des papes pour la mettre en honneur. — Ossuaire de Castel-di-Guido.

Castel-di-Guido, 16 juillet.

Un accident arrivé à notre chaise de poste m'oblige à m'arrêter quelques heures à Castel-di-Guido, et j'en profite pour vous écrire, chère amie.

Je suis partie de Cività-Vecchia munie d'un laissez-passer du commandant de la place, et d'un sous-officier, armé de pied en cap, occupant le devant de ma voiture. Ceci est une attention délicate de votre bon oncle, qui a craint pour deux femmes seules les périls d'un voyage de nuit dans une contrée à peine soumise, et que Garibaldi parcourt peut-être avec sa bande; car vous saurez que ce chef d'aventuriers a quitté Rome avant l'entrée des Français, emportant avec lui une foule d'objets précieux. Le général Morris est à sa poursuite.

Mon compagnon de voyage est un beau jeune homme, enchanté d'une mission qui lui procure le plaisir de passer trois jours à Rome; et quoique j'espère bien y arriver sans accident romanesque, je vous assure qu'il m'a été déjà d'un grand secours pour me défendre, non contre les brigands, mais contre l'importunité des postillons et

des garçons d'écurie, dont les demandes sont incessantes et la cupidité insatiable.

Il était trois heures du matin lorsque nous nous sommes mis en route, car je n'ai pu avoir des chevaux de poste. L'extrême fraîcheur de la nuit m'a forcée à fermer les stores de la voiture, et ce n'est qu'à travers les vitres, ternies par l'humidité de l'atmosphère, que j'ai vu les étoiles pâlir aux premières lueurs de l'aurore, l'horizon se colorer peu à peu d'une teinte de pourpre et d'or, et enfin le soleil se montrer radieux dans un ciel sans nuage, dont la limpidité est plus grande encore que dans votre beau pays. Celui que nous parcourons est loin d'être comparable à ce charmant comtat d'Avignon dont vous êtes si fière. Ici, point de jardins verdoyants, peu de maisons des champs pour animer le paysage et reposer les regards; mais une terre desséchée et presque inculte, où paissent de distance en distance quelques maigres troupeaux de bœufs errant dans la campagne déserte.

Un prêtre français qui se rend à Civitâ-Vecchia, et que j'ai rencontré par hasard dans la petite auberge où nous sommes descendus, m'a assuré que la paresse des Romains, bien plus encore que l'influence du mauvais air, contribuait infiniment à cette stérilité désolante qui frappe tous les voyageurs. « Autrefois, disait-il, toute cette immense plaine, cultivée avec soin, était couverte de cités florissantes et populeuses; la *malaria* n'est donc point un obstacle insurmontable au développement de l'agricul-

ture. Il est certain d'ailleurs que l'influence maligne perd beaucoup de son intensité, et disparaît même presque entièrement dans les lieux où la population s'agglomère, et les cultivateurs qui rentrent le soir dans un lieu peuplé se livrent presque sans péril aux travaux des champs. »

Lorsque les descendants des fondateurs de Rome, dévorés par la soif des conquêtes, eurent subjugué toutes les villes bâties entre Cività-Vecchia et Viterbe, et confié la culture des terres dont ils s'étaient rendus maîtres à des esclaves, toujours moins industrieux que les propriétaires, on vit diminuer peu à peu la fertilité du terrain. Les riches Romains, qui habitaient la ville, cherchaient à tirer de leur patrimoine le plus d'argent possible, et à la production des grains, qu'on fit alors venir des provinces conquises, ils substituèrent les troupeaux, qui produisent beaucoup et demandent peu de soins et de dépenses.

Telle fut l'origine de la ruine de l'agriculture en Italie. Ce mal empira à l'époque de l'invasion des barbares, possesseurs de nombreux troupeaux, et à cause même de leur vie nomade, qui les rendait dédaigneux de tout autre soin. La féodalité améliora quelque peu cet état de choses; les barons retirés dans leurs châteaux, bâtis sur les lieux élevés et propres à la défense, cultivèrent au moins les collines d'alentour; mais les plaines furent plus que jamais abandonnées et désertes. Les papes, toujours pleins de sollicitude pour le bien-être des peuples, ont

fait de leur mieux pour remettre en honneur les travaux de l'agriculture (1). Malheureusement l'excessive paresse des Romains les a empêchés jusqu'à présent de seconder les sages intentions des souverains pontifes.

Le premier village où l'on relaie après avoir quitté Cività-Vecchia se nomme Santa-Severa; il était nuit lorsque nous l'avons traversé. Palo, qui vient ensuite, est situé au bord de la mer et défendu par un château fort, dont les Français se sont emparés pendant la campagne, et qu'ils occupent encore dans ce moment. Castel-di-Guido ne mérite pas même le nom de village; mais j'y ai vu une jolie église et une chapelle remplie d'ossements symétriquement rangés les uns sur les autres, têtes sur têtes, tibias contre tibias. A qui ont appartenu ces crânes humains, ainsi empilés sans distinction de rang ni de sexe? Quelles pensées futiles ou profondes ont germé et se sont développées dans ces boîtes osseuses, maintenant creuses et vides? nul ne le sait, nul ne s'en occupe sans doute. Le savant et l'ignorant, le triomphateur et l'esclave ne tiennent pas plus de place l'un que l'autre dans cet étroit réduit. Ainsi la mort nivelle tous les rangs; mais l'âme échappe à son empire, et l'homme ne fait qu'échanger une vie périssable pour celle où il doit être éternellement traité suivant ses mérites.

Adieu, ma chérie, je ne vous écrirai plus maintenant que de Rome, où nous serons dans deux heures. Comprenez-vous toutes les émotions que me cause cette proxi-

mité, tous les souvenirs qu'elle réveille? Rome la maîtresse du monde, Rome le cœur du christianisme, Rome le tombeau des martyrs, la ville des miracles, le siége de la papauté! Rome encore toute fumante du sang de nos soldats, dont les traces sont partout visibles sur la route que je parcours. Oh! ma plume est impuissante à rendre tout ce que je sens.

V

Installation à Rome. — Récit du voyage. — Un cavalier démonté. — Confidences du capitaine Marceau. — Camp et tombes françaises. — Rencontre de Mme de Leyris. — Les ambulances du 30 avril. — Arrivée au palais Tiberi.

Rome, 17 juillet 1849.

J'ai trouvé mon frère presque entièrement guéri et fort heureux d'une visite qu'il n'espérait presque pas. Le motif qui a déterminé mon voyage n'existe donc plus, ma chère Céline; mais, puisque j'ai tant fait que de l'accomplir, je ne quitterai point la capitale du monde chrétien sans visiter les merveilles qu'elle renferme, quand ce ne serait que pour vous en rendre un compte fidèle. Me voici donc installée dans un appartement que j'ai loué sur la place des Saints-Apôtres, près du palais qu'habite Alexandre, et que, malgré ses pressantes solli-

citations, je n'ai point voulu partager avec lui, afin de n'enchaîner ni sa liberté ni la mienne.

Je ne connais encore de Rome qu'une toute petite église où j'ai entendu la messe ce matin ; mais dès demain nous devons commencer nos excursions pieuses et artistiques; en attendant, je veux vous raconter la fin de mon voyage d'hier.

Nous avions parcouru environ deux milles depuis Castel-di-Guido, lorsque nous fûmes dépassés par un officier français que le galop de son cheval emportait avec une vitesse extrême : il était facile de voir que le pauvre cavalier n'était plus maître de sa monture, et qu'il ne se maintenait qu'avec les plus grands efforts sur le dos de l'animal indocile. Bientôt cette lutte inégale se termina, comme je le craignais, par la chute de l'officier, qui roula dans la poussière, tandis que le cheval poursuivit sa course rapide jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un paysan italien qui s'avançait en sens contraire. Je descendis aussitôt de voiture, et je courus vers le cavalier, qui se relevait clopin-clopant, faisant retentir les airs d'une exclamation assez peu catholique.

« Vous êtes-vous fait beaucoup de mal, Monsieur? lui dis-je.

— Non, pas le moins du monde, » répondit-il en s'époussetant de son mieux.

Mais il était aisé de voir à sa manière de marcher qu'il était au moins contusionné fortement.

C'était un capitaine du 36e de ligne, dont les cheveux grisonnants annonçaient déjà un âge respectable.

« Vous allez prendre place dans la voiture, lui dis-je, et je vous conduirai jusqu'à Rome.

— Ma foi, je ne demanderais pas mieux que de profiter de votre obligeance, me répondit-il, car je ne suis pas très-fort cavalier ; mais il faut bien que je ramène ce maudit cheval de louage, dont je me suis embarrassé je ne sais trop pourquoi.

— Capitaine, je monterai le cheval, si vous le permettez, dit le jeune sous-officier qui m'escortait.

— Très-volontiers, » répondit le capitaine en donnant la *buona mano* (2) au paysan qui lui ramenait l'animal.

Et, sans se faire prier davantage, il prit place à côté de moi.

La conversation ne tarda pas à s'engager, et, tout en frottant ses jambes endolories, il m'apprit qu'il était marié à Marseille avec une femme pieuse et bonne, qui lui avait fait promettre au moment du départ de réciter ses prières matin et soir, et de porter une médaille de la sainte Vierge ; qu'il avait toute confiance dans le bon jugement de Mme Marceau, et qu'il suivait toujours ses conseils.

Je lui dis en riant que sa femme ne lui aurait probablement pas conseillé le juron que je lui avais entendu proférer tout à l'heure.

« Que voulez-vous, Madame? me répondit-il, c'est une vieille habitude dont j'aurai bien de la peine à me corriger, surtout en faisant des sauts périlleux comme celui dont vous avez été témoin, » ajouta-t-il en se frottant de nouveau.

Nous arrivâmes devant un pont coupé par les Romains: il nous fallut mettre pied à terre pour franchir l'Arrone (3) sur des troncs d'arbres jetés en travers, qui ont servi au passage de l'armée française. Le capitaine m'offrit son bras avec bonhomie, tandis que la voiture traversait le lit de la rivière, dont les eaux n'étaient pas hautes.

Peu de temps après nous atteignîmes une éminence du sommet de laquelle on distinguait parfaitement le fameux dôme de Saint-Pierre.

« C'est cette nuit qu'il fallait voir cette merveille, me dit mon compagnon de voyage: le dôme était complétement illuminé en l'honneur de la fête: et de Castel-di-Guido, où j'ai couché, l'on eût dit un immense globe de feu s'élançant dans les airs. »

Bientôt nous passâmes devant un terrain foulé et entièrement dépouillé de verdure, mais sur lequel on apercevait encore des branches à demi consumées, des pierres noircies par le feu et des débris de toute sorte.

« Nous avons campé là plusieurs jours, » me dit le capitaine.

J'aperçus alors, avec un serrement de cœur inexpri-

mable, une douzaine de tombes reconnaissables à l'exhaussement du terrain et quelquefois à la petite croix formée de deux branches d'arbre qui les surmontait.

« Ce sont des soldats tués pendant le siége, » reprit-il en se découvrant.

A mesure que nous approchions de Rome, la campagne devenait moins aride. Quelques bouquets d'arbres verdoyants rompaient l'uniformité du terrain ; des haies d'aubépine et de clématite bordaient la route, et quelques petites villas, entourées de vignes et de figuiers, animaient le paysage. Comme nous avancions rapidement, nous fûmes croisés par une calèche découverte dans laquelle se trouvait une dame jeune encore et qui me parut fort jolie, accompagnée par deux officiers français.

Le capitaine salua respectueusement.

« Quelle est cette dame? lui dis-je.

— C'est Mme de Leyris, femme du colonel du 68e.

— Elle n'a pas perdu de temps pour rejoindre son mari.

— Elle était à Cività-Vecchia depuis longtemps, me répondit-il. La pauvre femme a bien souffert pendant cette campagne ; elle venait de perdre son fils unique, lorsque le colonel de Leyris fut désigné pour faire partie de l'expédition. Elle le suivit à Marseille, dans l'espoir de l'accompagner jusqu'à Rome ; mais il y avait ordre de n'embarquer aucune femme. Mme de Leyris sollicita

alors du général Carrelet, commandant la division, une autorisation particulière, assurant qu'elle ne serait pas gênante à bord et qu'elle se contenterait de la dernière place parmi les matelots. Malgré sa bienveillance naturelle, et dans l'intérêt même de Mme de Leyris, il refusa cette permission. Le colonel partit, et sa femme demeura seule à Marseille, plongée dans la plus profonde tristesse.

« Le commandant du *Sané* eut pitié d'une si vive douleur, et, sur les instances de Mme de Leyris, il consentit enfin à la prendre à son bord. Elle s'embarqua joyeuse, et souffrit beaucoup du mal de mer pendant la traversée; mais l'espérance de revoir bientôt son mari la soutenait et lui faisait supporter patiemment les incommodités du voyage.

« *Le Sané* arrive enfin dans la rade de Cività-Vecchia; encore quelques heures, et cette jeune femme aurait pu se rendre au camp français. Déjà la chaloupe qui devait la transporter à terre était prête à la recevoir, lorsque le commandant reçut communication de l'ordre laissé par le général en chef de ne laisser débarquer aucune femme. L'officier de marine dut se soumettre et concourir à l'exécution de cette mesure, nécessaire dans la circonstance; et *le Sané* ayant été chargé de transporter en Corse les blessés du 30 avril, Mme de Leyris fit encore cette nouvelle traversée, sans être encouragée cette fois par l'espérance; ce ne fut qu'après plusieurs voyages que la pauvre femme put enfin prendre terre pour occu-

per à Cività-Vecchia une petite chambre dans un hôtel encombré de monde, avec la seule consolation d'être plus à portée de recevoir des nouvelles de son mari.

— C'est déjà beaucoup en pareille circonstance. » lui dis-je; et comme je m'apitoyais sur le sort des pauvres femmes d'officiers, dont la vie est si souvent pleine d'alarmes, le capitaine m'interrompit pour me faire visiter en passant les deux villas qui ont servi d'ambulance à nos troupes dans la journée du 30 avril. La plus grande des deux, celle de droite, est une belle maison de campagne que la fermière nous montra sans difficulté; nous vîmes la fontaine qui fournit de l'eau pour le pansement, la table sur laquelle on couchait les blessés qu'on devait amputer, les fauteuils éventrés par les chirurgiens afin d'en tirer la bourre nécessaire pour étancher le sang, dont les traces étaient encore visibles sur les murs et sur le parquet.

Je quittai cette villa le cœur gros de soupirs en pensant aux victimes de cette malheureuse journée. Une descente rapide nous conduisit sous les murs de Rome: là de toutes parts nous aperçûmes des maisons en ruine, des bâtiments percés à jour par le boulet, des décombres amoncelés. Mon compagnon m'apprit que les républicains avaient jeté à bas toutes ces habitations, de peur qu'elles ne servissent d'asile aux assaillants.

Arrivé à la porte Cavallegieri, le bon capitaine a pris congé de moi avec affection, en me demandant la per-

mission de venir me remercier de mon hospitalité après sa mésaventure. Je jetai un coup d'œil en passant sur la magnifique place Saint-Pierre, et les chevaux m'emportèrent rapidement jusqu'au palais Tiberi, où le jeune sous-officier m'avait devancée d'une heure avec son cheval de louage.

Et maintenant adieu, chère Céline, peut-être ne vous écrirai-je plus aussi régulièrement que je l'ai fait depuis mon départ; mais croyez bien qu'il n'y aura jamais d'intermittences dans mon affection pour vous.

VI

La villa Pamfili. — Détails sur les événements du siége. — Le général Mollière. — Le sous-intendant Dutheil. — Le capitaine de Laas. — L'assaut. — Histoire touchante d'un jeune capitaine de grenadiers.

Rome, 19 juillet 1849.

Vous savez, ma chère Céline, combien je tenais à visiter la célèbre villa Pamfili et les travaux du siége avant que des mains mercenaires eussent réparé les brèches faites par le canon et les ravages de la mitraille. Les monuments de Rome sont presque éternels, comme la ville qui les renferme; j'aurai toujours le temps d'admirer les chefs-d'œuvre entassés dans la capitale du monde chrétien: mais suivre pas à pas les travaux de l'attaque et de la défense avant que les vestiges en soient

effacés, recueillir sur ces ruines de remparts réduits en poudre, sur ces marbres mutilés, dans ces champs bouleversés, dans nos tranchées creusées sous le boulet, les preuves vivantes de la valeur française, des souffrances et des périls de nos guerriers; m'associer ainsi plus intimement à leur gloire, qui est celle de la patrie, j'ai voulu le faire sans retard.

A six heures du matin, je montais avec mon frère et quelques autres officiers en voiture; car il faut être matinal à Rome, si l'on veut dans cette saison faire une course un peu longue sans être calciné par les rayons du soleil. Nous sortîmes de la ville par la porte Cavallegieri, devant laquelle le connétable de Bourbon fut jadis blessé mortellement; et bientôt la grille du parc de Pamfili s'ouvrit devant nous.

Vous vous souvenez, ma chère, que l'occupation de cette magnifique villa signala la reprise des hostilités et le commencement du siége.

Après la journée du 30 avril, le quartier général de l'armée fut établi à Palo, dont le fort est susceptible de défense, et qui pouvait recevoir par mer les approvisionnements nécessaires. Par ordre du commandant en chef, le capitaine d'état-major Castelnau, à la tête de trois compagnies d'infanterie, s'empara sans coup férir de Fiumicino, petit port que sa position sur l'un des bras du Tibre pouvait rendre fort utile; et l'on attendit le matériel nécessaire pour faire un siége en règle.

Quelques jours après, les soldats du 20e de ligne tombés le 30 avril dans le piége de la porte Saint-Pancrace, et que les républicains et les républicaines de Rome avaient en vain entourés de flatteries et de séductions pour les engager à signer une protestation contre le but et l'esprit de l'expédition française, vinrent rejoindre leurs frères d'armes. Ils avaient été mis en liberté par les triumvirs, qui, selon les propres paroles de Mazzini, espéraient envoyer ainsi des apôtres de leur cause jusqu'au sein du corps expéditionnaire.

Malgré l'évidence du motif qui les avait fait agir, et la proclamation de Mazzini excitant les soldats français à la désertion et à la révolte, le général Oudinot répondit généreusement au renvoi de ces 250 prisonniers par celui du bataillon de 800 républicains qu'on avait été contraint de désarmer à Cività-Vecchia.

Cependant les renforts demandés, les munitions de guerre, les pièces de siége arrivaient peu à peu ; le quartier général fut alors transporté à Castel-di-Guido, où le sous-intendant Dutheil fit construire des fours pour l'approvisionnement de l'armée. La première et la deuxième brigade occupèrent les hauteurs de Maglianella et de la Lungaretta. Le brave colonel Blanchard, à la tête de son régiment et de cent chasseurs à cheval, fut envoyé à Acqua-Traversa, afin d'intercepter les arrivages sur Rome par les routes de Florence et d'Ancône.

Toutes les dispositions étaient prises pour faire avec

succès le siége de la ville, lorsque M. de Lesseps arriva de France, chargé d'une mission dont il abusa pour conclure de son propre chef une trêve désavantageuse, et paralyser pendant plus d'un mois la bravoure française. Il obtint même du général en chef qu'on enverrait un caisson d'ambulance, à titre de présent, à la municipalité romaine, assurant que cette démarche devait amener d'heureux résultats pour ses négociations pacifiques.

Le triumvirat, feignant de rendre gracieuseté pour gracieuseté, envoya au camp français un fourgon chargé de cigares et de tabac; mais nos soldats s'aperçurent bientôt que chaque paquet était plié dans des proclamations incendiaires que les républicains croyaient propres à ébranler la discipline, et ils s'écrièrent en riant : « Ce sont de fameuses carottes que les Romains nous ont tirées là. »

Pendant ce temps de trêve, Garibaldi sortit de la ville et attaqua les Napolitains, qui, après avoir campé à Velletri et à Albano, se décidaient à faire un mouvement rétrograde et à laisser à la France l'honneur et les périls de l'attaque. Après un combat de quelques heures, dont les deux armées ont revendiqué l'honneur, le roi de Naples prit le parti de se replier sur Terracine.

Malgré les dégoûts dont la conduite tortueuse de M. de Lesseps abreuvait l'armée française, on n'en continuait pas moins les préparatifs du siége. Le général Levail-

lant était venu prendre le commandement du génie, le général Thierry celui de l'artillerie, l'intendant Pâris la direction de l'administration. Toutes les armes avaient reçu de puissants renforts. Les généraux de Rostolan et Gueswiller, nommés commandants de la seconde et de la troisième division, campaient aux environs de Santucci, où le commandant en chef venait de transporter son quartier général pour se rapprocher de la place; et quand il fut évident que notre ministre plénipotentiaire, cédant à l'influence de la démagogie, lui sacrifiait les intérêts de la grande nation qu'il avait l'honneur de représenter, le général Oudinot, d'accord avec les autres chefs de l'armée, déclara « que, ne pouvant consentir à des conditions qui révoltaient notre honneur militaire, il n'écouterait désormais que ses propres inspirations, et que sa main se dessècherait plutôt que de signer un traité qui impliquerait l'abdication de notre dignité nationale. »

Le diplomate quitta le camp plein de confusion et de rage, et le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely fut chargé de faire connaître au gouvernement français les véritables motifs de cette rupture. Mais, au moment où l'honorable général allait se mettre en route pour Paris, une dépêche télégraphique annonçait à nos troupes que la voie des négociations était épuisée et la mission de M. de Lesseps finie.

Cette dépêche fut reçue avec d'unanimes transports

de joie par les chefs et les soldats. Les triumvirs sont immédiatement avertis de la reprise des hostilités; M. de Gérando, chancelier de l'ambassade, est chargé de prévenir les étrangers résidant à Rome qu'un refuge est ouvert au monastère de Saint-Paul à tous ceux qui désireraient quitter la ville.

La villa Pamfili offrait une position avantageuse et indispensable pour défendre la gauche de la tranchée qu'on voulait ouvrir. Les brigades des généraux Mollière et Levaillant en débusquèrent les soldats de Garibaldi, et s'y établirent dans la nuit du 2 au 3 juin, après un combat opiniâtre, où l'on fit plus de deux cents prisonniers. Immédiatement ensuite nos troupes s'emparèrent de l'église Saint-Pancrace et des villas Valentini et Corsini, qui auraient permis aux Romains de nous écraser de leur mitraille. Ce dernier point paraissait si important aux deux armées qu'il fut pris ou repris cinq fois dans le même jour; il resta définitivement aux Français. La garde de toutes ces positions fut confiée à la brigade Mollière et aux 13ᵉ et 25ᵉ léger, sous le commandement du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. Tous ces braves, dont mon frère faisait partie, campèrent là jusqu'à la fin du siége, n'ayant d'autre couche que la terre nue, d'autre toit que la toile des tentes ou le feuillage des arbres, exposés au feu de l'ennemi, qui les atteignait nuit et jour; et cependant, dès que les ténèbres couvraient la terre et que les sentinelles étaient

posées, ils s'endormaient d'un sommeil paisible. Un seul homme veillait pour tous : c'était le brave général Mollière, qui, chargé plus spécialement de la surveillance du camp, ne s'en rapportait qu'à lui-même et ne prenait aucun repos pendant ces heures nocturnes, toujours l'oreille au guet, toujours prêt à combattre, si l'ennemi avait essayé de le surprendre. Puis, dès que les premières lueurs de l'aurore se glissaient à travers les grands chênes, ces vaillants guerriers se levaient à la hâte, au premier coup de tambour. Quelques-uns cependant manquaient à l'appel : c'étaient ceux qu'un boulet tiré au hasard avait frappés dans les bras même du sommeil.

Oh ! que de sensations diverses m'assaillirent à la fois quand j'aperçus ces grands arbres de l'immense parc atteints par le feu de l'ennemi, ces branches cassées, ces troncs lacérés, ces cascades charmantes, ces superbes bassins pleins d'une eau limpide veufs de leurs naïades mutilées, puis l'emplacement des tentes reconnaissable encore par l'absence de gazon ! Je frémis malgré moi en pensant à l'affreux malheur qui pouvait remplir de regrets et de deuil le reste de ma vie, et mon cœur s'éleva plein de reconnaissance et d'amour vers le Dieu de bonté, qui avait couvert de son égide impénétrable l'objet de ma légitime affection.

Le général Mollière me raconta lui-même, dans son style brillant et rapide, quelques épisodes de cette vie de

péril et de gloire. Sous un arbre qu'il me montra, deux soldats, deux frères d'armes, unis par les plus doux sentiments d'amitié, avaient été tués sur le coup par le même boulet de canon, pendant qu'ils tressaient ensemble une couronne de chêne pour la tombe à peine fermée d'un sergent de leur pays.

Sur l'escalier du jardin, un sous-officier avait failli être écrasé par la chute d'une admirable statue en marbre blanc, plus grande que nature, brisée par un obus.

Devant la façade principale, l'intrépide sous-intendant Dutheil avait donné une nouvelle preuve du sang-froid et de la présence d'esprit qui le caractérisent. Quelques hommes du train, venant de Santucci, conduisaient deux fourgons chargés de vivres, lorsque, pareille à la foudre, une décharge d'artillerie tombe au milieu d'eux. Les soldats effrayés abandonnent leurs chevaux et se jettent de côté, les chevaux se cabrent; Dutheil s'avance vers ceux de devant, les contient d'une main ferme, et rappelant les hommes du train, leur reproche avec douceur et énergie ce moment de surprise et d'effroi.

Le courage calme avec lequel cette action avait été accomplie avait sans doute vivement frappé le général en chef, qui en fut témoin avec son état-major; car il l'a racontée plus d'une fois, entre autres aux ambassadeurs qu'il avait un jour à sa table.

Nous visitâmes en détail la charmante cassine, ornée

de statues et de bas-reliefs antiques, et traversée par quelques boulets, mais cependant sans beaucoup de dommages. Nous admirâmes du haut de la terrasse la vue magnifique qui s'étend presque jusqu'à la mer. Nous parcourûmes ensuite les jardins et le parc, où les traces de bien grands ravages, faits par les garibaldiens avant notre occupation, n'étaient que trop visibles. Près de la magnanerie, je remarquai dans un étroit espace une trentaine de fosses fraîchement comblées, toutes marquées par une petite croix de branches d'arbres sur lesquelles des noms français étaient écrits. A quelques-unes d'entre elles pendaient des couronnes de fleurs flétries, dernière preuve d'affection des camarades du régiment. Pauvres jeunes hommes, morts à la fleur de l'âge, sur une terre étrangère, sans une main amie pour leur fermer les yeux, sans un prêtre du moins pour calmer les transes de ce dernier moment! Leurs mères et leurs fiancées soupirent après leur retour, et elles n'auront pas même la triste consolation de pleurer sur leur tombe!... Oh! puisse le Dieu de miséricorde les recevoir dans son sein, et leur tenir compte, pour les en récompenser dans une vie meilleure, de cette obéissance complète, de cette résignation joyeuse au milieu des privations et des souffrances, de ce courage à toute épreuve, qui sont des vertus communes parmi nos soldats français.

Nous sortîmes de Pamfili par le couvent de Saint-

Pancrace, dont les moines dispersés n'ont point encore repris leur vie ascétique ; un frère de leur ordre, resté seul gardien du monastère, nous offrit d'en visiter les catacombes. Mais je ne voulais pas encore redescendre si loin dans les souvenirs du passé ; j'avais hâte de parcourir les tranchées qui s'étendaient du couvent de Saint-Pancrace jusqu'au delà de San-Carlo, vers le Tibre.

Nous marchâmes longtemps dans ces fossés larges et profonds, creusés par nos soldats, au moyen desquels ils avançaient à couvert des feux de la place, protégés par les terres meubles qui formaient une espèce de muraille soutenue et consolidée par des gabions dont nous vîmes encore un très-grand nombre. Plusieurs boyaux de tranchée établissaient des communications entre la première et la seconde parallèle, et aboutissaient aux batteries établies dans les positions favorables pour battre en brèche les murs de la ville. Les officiers qui m'accompagnaient avaient la bonté de m'expliquer le but et l'usage de tout ce que je voyais, ainsi que la manière habile dont le siége avait été conduit.

Un jeune capitaine du 36e de ligne, M. George de Laas, me montra en riant l'endroit où il avait été renversé par un boulet de canon.

« Les soldats qui m'entouraient me crurent mort, ajouta-t-il ; mais je n'éprouvai qu'une défaillance de quelques secondes ; le boulet, retrouvé entre mes jambes, s'était enfoncé dans le terrain humide. »

Il plaisantait fort agréablement sur la piteuse figure qu'il avait dû faire en se relevant couvert de boue de la tête aux pieds.

« Quelles actions de grâces ne devez-vous pas rendre au Ciel, lui dis-je, pour en avoir été quitte à si bon marché !

— Si c'est un miracle opéré en ma faveur, je le dois sans doute aux prières de ma mère, répondit-il plus sérieusement. Du reste, je n'étais point destiné à mourir dans cette campagne ; car, pendant que nous bivouaquions à la villa Corsini, cette grande cassine percée à jour et presque en ruines que vous voyez tout près, j'ai échappé d'une manière aussi providentielle à un danger du même genre.

« C'était le 18 juin ; nous prenions tranquillement, mes camarades et moi, notre modeste repas du matin, n'ayant d'autre fourchette que celle du père Adam, et d'autre table que nos genoux ; ce qui ne nous empêchait pas de manger de bon appétit. Un de mes camarades vint me prier de changer de place avec lui ; je ne sais pourquoi, car nous avions tous pour siége le même gazon fleuri, pour abri la voûte des cieux, et je suis encore à me demander quel malheureux instinct le poussait à sa perte. A peine était-il assis à ma place, que le verre qu'il portait à sa bouche s'échappa de ses mains ; nous nous empressâmes autour de lui ; quelques phrases incohérentes sortirent encore de ses lèvres, il mourait frappé d'un coup de feu.

« Maintenant montons à l'assaut, si vous en avez le courage par une pareille température.

— Ce devait être bien autre chose, lui dis-je tout en acceptant son bras pour escalader la brèche, lorsqu'à la chaleur de l'été se joignait le feu de l'artillerie et l'ardeur du combat.

— Cette ardeur même est une force que la curiosité seule ne saurait inspirer : heureusement que nous n'avons pas les mêmes obstacles à vaincre. »

Je lui témoignai le désir d'être instruite, au moins sommairement, des événements du siége.

« Pendant que les généraux Mollière et Levaillant s'emparaient de Pamfili, me dit-il, le général Sauvan, avec une partie de sa brigade, passait le Tibre à Ponte-Molle, après un léger combat. Il établit une tête de pont sur la rive gauche du fleuve.

« L'ouverture de la tranchée, faite à trois cents mètres de la place, a été une opération bien hardie : mais favorisée par deux fausses attaques, qui firent sur deux autres points une utile diversion, elle réussit complétement.

« Des officiers espagnols et napolitains vinrent offrir au commandant en chef le concours de leurs troupes ; le général Oudinot les reçut avec une grande politesse, mais il refusa leur secours, voulant réserver à la France seule l'honneur de rétablir le saint-père.

« Quelques jours après, M. de Corcelles, envoyé extraordinaire de France, arrivait au quartier général. Déjà

toutes les batteries étaient prêtes à ouvrir le feu; mais le duc de Reggio, avant d'attaquer sérieusement la ville, voulut adresser au triumvirat une dernière sommation: ses propositions bienveillantes furent de nouveau repoussées, et le 13 nos batteries commencèrent à battre en brèche les murs de la place. Voyez-vous, Madame, ce canon romain dont la bouche a été ébréchée par un de nos boulets? il est une preuve évidente de la justesse de nos coups.

« Pendant tout le temps que dura le siége, la conduite de nos troupes fut admirable: ni les chaleurs de l'été, ni les dangers et les fatigues de la guerre ne ralentirent un instant leur ardeur; pas une des sorties de l'ennemi ne réussit, toutes furent repoussées vigoureusement.

« Enfin, le 21, à trois heures de l'après-midi, le génie déclare les brèches praticables. Trois colonnes s'élancent et se logent dans les bastions 6 et 7 que vous voyez là-bas, et s'y maintiennent malgré le feu de l'ennemi: une batterie de quatre pièces de seize est construite sur la courtine: les opérations du siége continuent ainsi, lentement mais sûrement, jusqu'au 30 juin, où les ordres sont donnés pour un second assaut.

« A deux heures du matin, trois colonnes d'attaque, sous les ordres du lieutenant-colonel Lespinasse, escaladent la brèche sans bruit. Bientôt les assiégés ont l'éveil et se défendent vigoureusement: nous éprouvons des pertes, mais elles ne nous empêchent point de prendre



SIÈGE DE ROME PAR LES FRANÇAIS



pied sur le bastion. Pendant ce temps, une compagnie du 36e, commandée par le capitaine Tiersonnier, s'avance jusqu'à la porte Saint-Pancrace, et parvient à s'emparer des maisons qui la dominent. Les ennemis, qui s'étaient battus avec une grande opiniâtreté, perdent courage, le feu de la place cesse peu à peu, et le 1er juillet une députation de la municipalité romaine vient au camp pour y traiter de la paix, et livre sans condition l'entrée de la ville aux vainqueurs, qu'elle sait incapables d'abuser de la victoire.

« Mais vous êtes fatiguée, Madame, il faut vous reposer quelque part, et je ne vois que cette masure qui puisse vous mettre à l'abri du soleil. »

Je suivis le conseil du jeune officier, car la chaleur était accablante.

Nous entrâmes dans la maison en ruine, dont les murs criblés de trous projetaient cependant un peu d'ombre ; je m'assis sur un tronçon de colonne brisée, le capitaine se plaça vis-à-vis de moi. Il gardait le silence ; son visage, ordinairement si gai et si ouvert, avait pris tout à coup une expression de morne tristesse.

« Qu'avez-vous? lui dis-je ; êtes-vous malade ?

— Pas le moins du monde ; mais ce lieu me rappelle un souvenir bien douloureux ; pardonnez-moi, Madame, d'en être encore si vivement impressionné.

— Ne craignez pas de me laisser voir votre tristesse, et dites-m'en la cause ; je sais prendre part à tous les chagrins.

— Le mien n'est pas un secret, mais ce serait une longue histoire. Cependant j'éprouve le besoin de soulager mon cœur, je vais vous la dire :

« J'avais un frère d'armes réunissant aux qualités brillantes qui peuvent élever un officier aux plus hauts grades de l'armée, toutes celles qu'on doit chérir dans un ami. Bon, aimable, spirituel, les relations habituelles étaient avec lui pleines de charme. Plus âgé que moi de deux ans, il sortit le premier de Saint-Cyr, où je l'avais connu, et j'obtins ensuite d'être placé dans le même régiment. Nos caractères, très-différents, sympathisaient à merveille. Emmanuel d'Astelet était la raison même : il me donnait de bons conseils, dont je profitais quelquefois, car j'avais en lui une confiance entière.

« Nous fîmes en Algérie nos premières campagnes ; il s'y distingua par des talents militaires qui lui valurent un avancement rapide. Bientôt ayant eu le malheur de perdre son père, il devint à la fois le chef, le guide et le soutien de sa nombreuse et respectable famille, et tout ce qu'il pouvait prélever sur ses modestes appointements était destiné à augmenter le bien-être de sa mère et de ses sœurs, peu favorisées de la fortune. Ses longues et pénibles expéditions dans le désert, sa belle conduite sous les murs de Bougie et sur les bords de la Minah lui firent donner une compagnie de grenadiers et la croix de la Légion-d'Honneur.

« Heureux et fier de ces brillants succès, Emmanuel

n'avait alors qu'un seul désir, celui de revoir sa famille, dont il était séparé depuis longtemps, et de la faire participer à son bonheur ! La rentrée en France de notre régiment le servit à souhait ; le jeune capitaine obtint un congé de trois mois, et partit le cœur palpitant des plus douces émotions. Il fut reçu par ses parents avec des transports de joie bien faciles à comprendre. Bientôt de doux projets de mariage occupèrent son esprit et son cœur. Ses jours s'écoulaient dans les plaisirs : les songes de la nuit murmuraient à son oreille des promesses d'amour et de bonheur, lorsque l'ordre de rejoindre son régiment, désigné pour faire partie du corps d'armée expéditionnaire, lui arriva tout à coup. Ce fut un coup de foudre pour la famille entière : la mère, les sœurs et la fiancée versèrent d'abondantes larmes, le jeune capitaine lui-même sentit son courage faiblir dans ces cruels adieux ; une tristesse mortelle s'empara de son âme, il s'arracha tout ému des bras de ses parents, et partit le cœur gros de soupirs.

« A peine avait-il fait quelques pas hors de la maison, qu'il sentit le besoin d'aller dire encore un dernier adieu à sa pauvre mère. Il la trouva priant au pied de son crucifix, les yeux humides, mais calme et résignée.

« — Que Dieu te bénisse, mon cher fils ! lui dit-elle en le pressant sur son cœur, qu'il te bénisse comme je te bénis, toi qui ne m'as jamais donné que des consolations ici-bas ! »

« Elle l'embrassa à plusieurs reprises, et l'accompagna jusqu'à la voiture.

« Ce ne fut qu'en retrouvant ses camarades, et en s'occupant des préparatifs de l'expédition, qu'Emmanuel recouvra sa gaieté naturelle ; je devins le confident de ses amours, de ses craintes et de ses espérances, car nous n'avions jamais eu rien de caché l'un pour l'autre. Il me fit lire à Cività-Vecchia une lettre de sa mère qui respirait la tendresse la plus vive, jointe au courage et à la résignation de la femme chrétienne ; elle donnait à son fils de salutaires avis, lui rappelant en termes simples et touchants les vérités religieuses qu'elle lui avait enseignées dans son enfance, faisant des réflexions sérieuses sur la vanité de la gloire, l'inconstance de l'amour, et parlant avec une éloquence simple et naturelle des félicités promises aux élus. Le ton de cette lettre avait quelque chose d'attendrissant comme une bénédiction maternelle, comme un dernier adieu ; elle impressionna vivement mon ami.

« — Pauvre mère ! s'écria-t-il, la reverrai-je jamais ? »

« Nous avions l'ordre de marcher sur Rome le lendemain ; il passa la nuit entière à écrire.

« — Prends ceci, me dit-il ; si je meurs pendant la campagne, tu feras parvenir ces lettres à leur adresse.

« — Mourir ! m'écriai-je, et à quel propos ? avons-nous le moindre péril à braver, le plus petit brin de laurier à cueillir sur notre passage ? »

« Vous n'ignorez point qu'alors nous croyions tous entrer à Rome aussi facilement qu'à Cività-Vecchia.

« — Que sais-je? me répondit-il. D'ailleurs ne peut-on pas mourir de plusieurs manières différentes, d'une chute, d'une maladie? la gloire et le bonheur de ce monde tiennent à si peu de chose! »

« Je partis d'un éclat de rire.

« — Comme tu philosophes gravement depuis que tu es amoureux! lui dis-je; il y a des hommes que le vin rend tristes; toi, l'amour t'a rendu trop sérieux. »

« Je plaçai dans mon porte-manteau le paquet qu'il me confiait, et nous nous mîmes en route, croyant aller coucher à Rome dans deux jours.

« Vous savez, Madame, comment nous fûmes reçus par les garibaldiens, et les événements de cette triste mais glorieuse journée du 30 avril. La première balle qui parvint jusqu'à nous atteignit au bras gauche mon pauvre camarade; il tomba évanoui, et fut porté à l'ambulance.

« Je n'appris que plusieurs heures après le malheur qui venait de me frapper dans la personne de mon ami, et l'espèce de pressentiment qu'il avait manifesté la veille me préoccupait malgré moi; c'était comme un insecte importun que l'on chasse et qui revient sans cesse. Les grenadiers de sa compagnie me dirent cependant que leur capitaine n'était que blessé; mais je craignais qu'ils ne se fissent illusion.

« Ce ne fut qu'au bout de huit jours que je pus revoir mon ami. Il était étendu sur un matelas : son bras gauche, fracassé par une balle, devait le faire beaucoup souffrir ; néanmoins sa physionomie était calme et sereine ; et quand le chirurgien lui annonça que l'amputation paraissait indispensable, une légère contraction des muscles du visage témoigna seule de sa répugnance instinctive.

« — Faites ce que vous jugerez convenable, docteur, » répondit-il après un moment de réflexion.

« Je frémis involontairement en regardant ce beau jeune homme que l'on voulait ainsi mutiler ; c'était briser sa carrière, ou tout au moins rompre son mariage.

« — Si j'étais à ta place, lui dis-je, j'attendrais encore quelques jours avant de prendre une résolution si grave.

« — Je l'aimerais beaucoup mieux en effet ; arrange cela avec le docteur, » me répondit-il du même sang-froid que s'il eût été question de mettre des sangsues ou de pratiquer une saignée.

« Je fis pour lui comme j'eusse fait pour moi-même ; je demandai que l'amputation fût retardée le plus possible, quoique les chances de guérison devinssent par là plus incertaines.

« Peu de temps après, les blessés furent évacués sur l'hôpital de Cività-Vecchia. Alors la crainte et le remords s'emparèrent de mon âme : si par mon conseil hardi j'allais causer la mort de mon camarade, de mon ami le plus cher !

« Cette pensée me tourmenta jusqu'au moment où je reçus une première lettre de lui. Mon cœur battait avec force en reconnaissant son écriture, je lus en tremblant... O bonheur ! sa blessure était en voie de guérison, je lui avais sauvé le bras !

« Enfin, me dis-je alors, je conserve mon ami, et cette espèce de pressentiment qui nous avait tous deux préoccupés n'était qu'un rêve de son imagination.

« Le temps s'écoula, et je me réjouissais d'apprendre qu'Emmanuel allait de mieux en mieux, quoiqu'il fût encore retenu à l'hôpital ; cette circonstance même ajoutait à ma sécurité. Ici, me disais-je, les balles ou les boulets pourraient l'atteindre à chaque instant ; à Cività, au contraire, on ne court aucun danger ; il nous reviendra après le siége, lorsque, maîtres de la ville, nous n'aurons plus qu'à recueillir les fruits de la victoire, et à recevoir les remerciements des dames romaines que nous remettrons en possession de leurs riches palais.

« Enfin nous avons cheminé jusque sous les murs de la place ; déjà nous sommes maîtres de deux bastions ; tout est prêt pour le dernier assaut ; chacun de nous aspire à l'honneur d'y monter le premier. Le général en chef désigne six compagnies d'élite ; et ces braves soldats, dévoués à une mort probable, inspirent à leurs camarades plus de jalousie que de pitié, tant est grande l'ardeur qui anime l'armée.

« Cette petite troupe de braves s'apprête en silence,

le moment solennel approche, le lieutenant de grenadiers du premier bataillon est à la tête de la compagnie qu'il commande depuis le jour où son capitaine a été mis hors de combat. Tout à coup je vois arriver Emmanuel, maigre, affaibli, le bras gauche en écharpe, mais les yeux enflammés de courage.

« Je pâlis en l'apercevant, mille pensées sinistres m'assaillirent.

« — Que viens-tu faire ici? lui dis-je.

« — Mon devoir, répondit-il en m'embrassant, et j'arrive bien à propos. Comprends-tu mes regrets si ma compagnie avait donné sans moi?

« — Mais tu es encore malade, tu as la mine d'un déterré.

« — L'assaut me guérira tout à fait, dit-il avec un sourire triste.

« — Oh! que n'as-tu tardé de quelques jours! » m'écriai-je involontairement.

« Il s'aperçut de mon émotion, et me serrant fortement la main : « Allons, allons, me dit-il, est-ce que mon vieux camarade manquerait pour moi de ce courage dont il a donné tant de preuves?

« — Que ne m'est-il permis de t'accompagner, cher Emmanuel? lui dis-je.

« — De mieux en mieux, s'écria-t-il en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie, te voilà devenu jaloux

maintenant... A propos, tu as toujours les lettres que je te remis à Cività-Vecchia?

« — Oui, certainement; les veux-tu?

« — Pas du tout, nous sommes d'accord que tu les garderas jusqu'à la fin. Adieu. »

« Il me tendit les bras, je le serrai sur mon cœur, et nous nous séparâmes.

« Quelques heures plus tard, tout près de ce monticule, à vingt pas de cette masure qui nous sert d'abri, il recevait en pleine poitrine une balle qui le traversa de part en part. L'infortuné chancela sur ses jambes, un vieux sergent de grenadiers le reçut dans ses bras.

« — Courage, mes amis! s'écria-t-il d'une voix faible; bientôt vous serez maîtres de la position... Quant à moi, je meurs tranquille, j'espère en la miséricorde de Dieu. »

« Il expira en disant ces mots.

« — Vengeance, camarades! s'écria le vieux sergent: ils ont tué le capitaine. »

« Les soldats, qui chérissaient leur jeune chef, se ruèrent impétueusement sur la maison dont on avait vu partir le coup; c'était celle-là même où nous sommes maintenant. En moins de cinq minutes les portes étaient enfoncées, et un combat acharné s'engageait entre nos grenadiers et les ennemis embusqués dans ces murs. Pas un des Romains n'échappa à la fureur des nôtres; leurs corps sanglants restèrent plusieurs jours étendus sur ces

dalles, jusqu'à ce que les Français eussent le loisir de leur donner la sépulture.

« Dès que nous fûmes maîtres de ces remparts, les grenadiers creusèrent la fosse de leur jeune chef à la place même où il avait été tué.

« Voulez-vous en approcher, Madame ? nous n'avons que quelques pas à faire. Vous voyez ce petit tertre dépouillé de verdure ? c'est là que repose le plus brave et le meilleur des hommes. Une croix de roseaux, sans nom, sans inscription, marque seule la place où il fut enseveli : mais ses belles qualités demeureront à jamais gravées dans le cœur de tous ceux qui le connurent.

« J'ai envoyé à sa famille les lettres qu'il m'avait confiées ; j'ai gardé pour moi la petite médaille que sa mère lui avait donnée le jour de son départ, et qu'il portait sur lui en mourant. »

Le capitaine se tut après ces mots, et je crus voir deux larmes rouler de ses yeux sur son épaisse moustache. Je m'agenouillai religieusement près de la croix rustique, et je déposai le bouquet que je tenais à la main sur cette tombe désormais abandonnée : puis nous rejoignîmes en silence mes autres compagnons de voyage, qui, moins fatigués que moi, et prenant un plus vif intérêt à tout ce qui concerne l'art de la guerre, examinaient encore les travaux d'attaque et de défense.

VII

Messe militaire. — Saint-Jean-de-Latran. — Origine de cette basilique. — Description. — Reliques. — Tombeaux.

Rome, 22 juillet.

L'inquiétude et les fatigues du voyage m'avaient sans doute donné la fièvre qui m'a retenue au lit ces jours derniers; mais j'ai été bien dédommagée de ces souffrances passagères en assistant hier matin à une messe en musique célébrée dans la basilique (4) de Saint-Jean-de-Latran, mère et tête de toutes les églises de la ville et du monde (5). Le général en chef et son état-major avaient été invités à cette cérémonie par le chapitre de la basilique. Un chanoine français, M. l'abbé Janault, déjà fort connu de ses compatriotes par son obligeance à toute épreuve, m'avait fait placer dans une des tribunes du chœur, où j'étais à merveille. C'est donc dans cette église, dont les rois de France étaient jadis les protecteurs, c'est au pied des saints autels que j'ai vu réunis pour la première fois tous les chefs de l'armée française. Ces braves, parés de leurs beaux uniformes, dans cette magnifique basilique, toute resplendissante de marbre et de dorures, ornée de statues colossales, de tableaux de grand prix, de mosaïques antiques:

ces chants mélodieux auxquels se mêlaient de temps à autre les sons éclatants de la musique militaire, donnaient à cette cérémonie un air de fête qui transportait l'âme d'une sainte joie.

La messe terminée, le doyen du chapitre est venu prier le général en chef et tous les officiers d'entrer dans les appartements du palais, où se trouvait servie une magnifique collation, composée de fruits, de gâteaux, de glaces et de sorbets. Le général Oudinot porta alors le toast suivant :

« A la santé du saint-père! puissent les sentiments généreux de notre vénérable pontife ne trouver jamais d'obstacle dans leur application !

« Puisse-t-il vivre longtemps, entouré de l'amour de ses sujets, comme il l'est aujourd'hui de notre respect et de notre dévouement !

« Au souverain pontife ! à Pie IX ! »

Pendant ce temps, moi qui ne prenais pas part à la collation, je visitai en détail la basilique de Latran.

Elle tire son nom de ce Plautius Lateranus qui fut égorgé par ordre de Néron pour avoir trempé dans la conspiration de Pison (6). Sa villa du mont Cœlius, confisquée avec le reste de ses biens, fut réunie au domaine impérial, et donnée plus tard par Constantin au pape saint Sylvestre. En 325 ce pontife fit bâtir sur ce terrain une basilique qui devint la première église épiscopale des papes, et dans laquelle ils ont continué à

prendre possession de leur siége. Elle fut dès lors l'objet de la vénération des fidèles, de la libéralité des empereurs et des peuples ; ce qui lui valut les noms de palais de Dieu et de basilique d'or : on l'appela aussi l'asile de la miséricorde, parce qu'elle fut le premier temple chrétien qui posséda le droit d'asile (7).

La basilique de Latran, dédiée au saint Sauveur, en porta le nom jusqu'en 1144, époque à laquelle Lucien II la plaça sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste. Brûlée en 1308 par l'imprudence d'un ouvrier, elle fut reconstruite en partie sous sa forme primitive, mais enrichie de décors et d'embellissements qui lui firent perdre son antique simplicité.

La façade principale de Saint-Jean-de-Latran, construite par Alexandre Galilée sous le pontificat de Clément XII, est admirée à juste titre et d'un effet plus imposant que celle de Saint-Pierre. On me montra sous le grand portique, soutenu par vingt-quatre pilastres de marbre, la statue colossale de Constantin trouvée dans ses thermes, et, sous le portique de l'entrée latérale du nord, celle de notre bon Henri IV, due à N. Cordier. On entre dans la basilique par cinq portes différentes : l'une d'elles, appelée *sainte*, ne s'ouvre que l'année du jubilé (8). L'intérieur de l'église, composée de cinq nefs et décorée des statues de marbre des douze apôtres, frappe vivement les regards, qui s'arrêtent ensuite avec

satisfaction sur tous les détails des reliefs, des peintures et de l'ornementation architecturale.

Il faudrait un volume pour retracer toutes les belles et saintes choses dont j'ai été émerveillée. C'est le maître-autel, orné de quatre colonnes de granit, soutenant un tabernacle gothique, où l'on garde au milieu d'un grand nombre de saintes reliques les têtes de saint Pierre et de saint Paul; le magnifique autel du Saint-Sacrement, décoré d'un tabernacle formé de pierres précieuses, et placé au milieu de deux anges de bronze doré et de quatre colonnes de vert antique : c'est le plafond à soffites, où se trouve l'écusson de nos rois ; le sol même, couvert de mosaïques (9).

Les chapelles des bas-côtés sont très-remarquables pour la plupart; mais la plus belle de toutes est celle des Corsini, qui surpasse tout ce que mon imagination m'offrait de plus parfait (10). J'ai surtout admiré dans la chapelle souterraine un groupe de la sainte Vierge et du Sauveur inanimé entre les bras de Marie; rien n'est plus touchant et mieux rendu que la douleur de cette tendre mère contemplant son divin fils; des larmes en viennent aux yeux.

La chapelle des Torlonia, qui n'est point encore terminée, rivalisera, dit-on, de magnificence avec celle des Corsini.

On me montra aussi le tombeau en bronze de Martin V, celui élevé par Sergius IV au pape Sylvestre II, d'origine

française, et beaucoup d'autres encore (11). Nous vénérâmes ensuite plusieurs objets précieux conservés avec soin, la table où notre Seigneur fit la pâque avec ses disciples; celle où saint Pierre et les apôtres prenaient leur repas; le fragment de pourpre jeté sur les épaules du Sauveur le jour de la Passion; la colonne du temple de Jérusalem qui se brisa à la mort du Christ; la pierre sur laquelle les soldats juifs jouèrent sa tunique; les reliques de saint Jean l'Évangéliste; de saint Jean Népomucène, mort martyr du secret de la confession; de saint Philippe de Néri, et de plusieurs autres saints. Je sortis de l'église le cœur plein de bonnes pensées, tout heureuse de l'emploi de cette matinée, où s'étaient réveillés dans mon âme tant de souvenirs chrétiens.

VIII

Obélisque de la place Saint-Jean-de-Latran. — La Scala-Santa. — Le baptistère de Constantin. — Palais de Latran. — Musée.

Rome, 23 juillet.

J'avais été si satisfaite de ma visite à Saint-Jean-de-Latran, que j'y suis retournée ce matin pour retrouver mes émotions pieuses, revoir une seconde fois tous les objets que j'ai tâché de vous décrire, et visiter ceux que j'avais omis faute de temps. Mon frère, qui m'ac-

compagnait, m'a fait remarquer sur la place l'obélisque égyptien amené à Rome par Constantin le Grand, renversé plus tard par les barbares et relevé par Sixte V (12).

Nous allâmes de là à l'édifice connu sous le nom de Scala-Santa. C'est une chapelle mystérieuse, appelée le Saint des Saints à cause de la grande quantité de reliques qu'elle renferme : on y conserve aussi une image très-ancienne et très-révérée du Sauveur. Trois escaliers conduisent au sanctuaire, où l'on ne pénètre que rarement. Celui du milieu, l'escalier saint proprement dit, se compose de vingt-huit marches en marbre blanc, ayant appartenu au palais de Pilate à Jérusalem, et qu'on ne monte qu'à genoux, en souvenir de la Passion de l'Homme-Dieu; j'aperçus plusieurs Romains gravissant ainsi la Scala-Santa, et je baisai comme eux ces marches sanctifiées par l'empreinte des pas de notre Seigneur (13).

On nous mena ensuite visiter le baptistère élevé par Constantin pour recevoir le baptême des mains du pape saint Sylvestre. Cet édifice, dévasté dans les anciens siéges de Rome, a été restauré avec magnificence par Grégoire XIII et Urbain VIII. Il se compose d'un bassin en basalte, entouré d'un double rang de colonnes en porphyre antique, et des deux charmantes chapelles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean-l'Évangéliste, placées en face l'une de l'autre. J'ai remarqué de belles fresques représentant différents traits de la vie de

Constantin, en particulier sa conversion au christianisme et l'apparition de la croix lumineuse (14). C'est là que les infidèles qui se font chrétiens reçoivent le baptême, le Samedi saint.

Nous visitâmes aussi le palais ou patriarcat, qui a été pendant plus de mille ans la résidence des souverains pontifes, où furent tenus tant de conciles célèbres (15), où furent condamnées tant d'erreurs. Les artilleurs suisses l'occupent en partie en ce moment. Ce palais, reconstruit par Sixte V en 1586, contient un musée remarquable par un grand nombre d'antiquités ; on y trouve de fort belles mosaïques et beaucoup de statues anciennes, entre autres celle de Sophocle (16), justement admirée des connaisseurs, et la statue de l'infâme Antinoüs, dont la matérielle beauté ne saurait arrêter longtemps les regards.

En traversant la place pour retourner chez moi, nous vîmes un régiment français faisant l'exercice avec le même calme, la même régularité qu'à Metz ou à Strasbourg. Quelle admirable conduite que celle de nos troupes dans cette ville conquise au prix de tant de sang et de sueurs! pas un meurtre, pas un vol, pas un seul acte de violence ou d'insubordination; jamais armée ne donna le spectacle de plus de bravoure unie à plus de discipline; la bénédiction du Ciel doit se répandre sur de pareils hommes!

IX

Rencontre de l'abbé Dotti. — Un enfant romain. — Le marchand de pastèques. — Le palais de la chancellerie. — Détails sur l'assassinat du comte Rossi. — Une jeune femme romaine.

Rome, 24 juillet.

Je me hâte de prendre la plume, car j'ai beaucoup de choses à vous raconter, mon amie. D'abord mes aventures d'aujourd'hui, qui n'ont, je l'avoue, rien de bien surprenant, mais auxquelles vous aurez la bonté de vous intéresser, j'en suis sûre : puis un drame lugubre, dont l'Europe entière s'est émue naguère et dont on vient de me donner les détails saisissants.

Je suis sortie de bonne heure pour entendre la messe et respirer l'air frais du matin. Deux chevaux fougueux, tout récemment domptés, que nous avons achetés à un prix fort modique, m'emportaient rapidement dans des rues étroites et inclinées dont j'ignore encore le nom ; mais comptant tout à fait sur l'habileté de mon cocher romain, je n'étais occupée qu'à regarder les églises, les palais, les édifices de tout genre qui passaient sous mes yeux, quand des cris aigus frappèrent mes oreilles ; les chevaux s'arrêtent tout court, et l'on se précipite vers ma voiture ; puis un homme vêtu de noir, le même

dont la main puissante avait contenu les chevaux lancés au grand trot sur les cailloux ronds et glissants, montrait à la foule rassemblée un petit garçon de deux à trois ans qui souriait au milieu des larmes dont son visage était couvert. Tout cela fut l'affaire d'une seconde; je ne devinais rien de cette scène, lorsque l'homme noir s'approcha de moi, et me dit en excellent français et d'une voix douce et sonore : « J'espère, Madame, que vous aurez la bonté de conduire cet enfant chez sa mère.

— Je ne demande pas mieux, Monsieur, » lui répondis-je tout émue; car seulement alors je compris ce qui s'était passé.

Ce petit garçon, abandonné à lui-même sur le seuil d'une porte par une jeune bonne à laquelle on l'avait imprudemment confié, s'était traîné en jouant jusqu'au milieu de la rue, où il aurait été infailliblement écrasé sous les pieds de mes chevaux sans la présence d'esprit et la promptitude de mouvements de l'homme vêtu de noir qui passait par hasard.

Une marchande de légumes reconnut l'enfant et m'indiqua sa demeure; je priai l'étranger, ou, pour mieux dire, le compatriote qui venait d'arracher ce pauvre petit garçon à une mort certaine, de vouloir bien venir avec moi.

Il hésita quelques secondes, car il aurait désiré se soustraire aux remerciements de la famille; mais en

me voyant pâle et tremblante à la pensée du malheur qui serait arrivé sans son secours, il consentit enfin à accepter une place dans ma voiture. Je recommandai au cocher d'être plus prudent à l'avenir; je pris le petit garçon sur mes genoux, et nous partîmes au milieu du murmure approbateur qui avait remplacé les cris d'effroi de la multitude.

Je remarquai alors à mon aise la tournure et le costume de mon compagnon de voyage. Il était jeune encore, d'une figure douce et intelligente. Une ample redingote noire, boutonnée jusqu'au menton, et l'absence complète de toute prétention, laissaient deviner l'ecclésiastique sous cet habit séculier. Je sus bientôt en effet qu'il se nommait l'abbé Dotti, et qu'il habitait Rome depuis plusieurs années. Son nom me revint aussitôt en mémoire, car je l'avais entendu citer parmi les ecclésiastiques qui, comme Monseigneur Luquet, l'abbé du Cosquet et M. de Mérode, s'étaient montrés admirables de dévouement auprès de nos soldats blessés.

« Ces Romains sont d'une négligence incroyable, dit-il, tout en souriant d'un air de bonté à la pauvre petite créature à demi nue que je tenais sur mes genoux: leurs enfants sont si souvent livrés à eux-mêmes, que je m'étonne qu'il n'arrive pas plus d'accidents fâcheux.

— Où sommes-nous? lui dis-je; avons-nous beaucoup de chemin à parcourir pour arriver à la demeure indiquée?

— Environ un demi-mille, Madame. »

Je fis arrêter la voiture pour acheter des gâteaux, afin de faire prendre patience au petit garçon, qui paraissait un peu effarouché de ne voir autour de lui que des visages inconnus. Comme je faisais mon emplette, un marchand ambulant portant sur son dos une espèce de hotte tout ornée de feuillages vint m'offrir des tranches de pastèques élégamment étagées au milieu de la verdure. L'aspect de cette petite boutique était si agréable à la vue, que je joignis la pastèque aux gâteaux, et l'un et l'autre parurent réjouir le petit garçon, qui s'apprivoisa sans beaucoup de peine.

« Quel est ce grand palais auprès duquel nous nous trouvons? dis-je à l'abbé en remontant en voiture.

— C'est le palais de la chancellerie, Madame.

— N'est-ce pas là que le comte Rossi a été assassiné?

— Précisément, et je passais sur cette place au moment même où il pénétra pour la dernière fois dans cette cour que vous voyez d'ici. Oh! ce fut une scène atroce, dont le souvenir me fait encore pâlir d'effroi.

— Vous seriez bien bon de me la raconter, Monsieur; car les détails de ce lugubre événement me sont entièrement inconnus. »

L'abbé soupira tristement, comme un homme encore fortement impressionné; puis il commença de la sorte :

« Vous savez que le saint-père, dans la position difficile où il se trouvait placé par l'ambition coupable de

quelques sujets rebelles, crut devoir appeler le comte Rossi au ministère, et lui offrit la première place dans le conseil.

« Pellegrino Rossi, né à Carrare dans le duché de Modène, était grand de taille, d'une physionomie dédaigneuse, d'un caractère passionné, mais d'un esprit fin et pénétrant, d'une intelligence supérieure, d'une éloquence concise et entraînante. Exilé de sa patrie par suite des luttes politiques dans lesquelles il s'était engagé de bonne heure, il se fit à Genève, où il se retira d'abord, une grande réputation d'orateur et de jurisconsulte. Plus tard il s'établit à Paris, où l'éclat de ses talents le fit bientôt remarquer. Naturalisé Français, nommé pair et ensuite ambassadeur à Rome par Louis-Philippe, il y resta, ne voulant point faire acte de soumission à la république éclose inopinément en France au mois de février 1848.

« Le comte Rossi avait soixante et un ans lorsque le souverain pontife le nomma premier ministre. Son esprit judicieux avait mesuré d'un coup d'œil toutes les difficultés d'une semblable position ; il ne l'accepta qu'avec répugnance, et après de longs pourparlers avec le duc d'Harcourt, pour obtenir l'assentiment de la France. Le sentiment religieux, qui ne l'avait jamais entièrement abandonné, et qui dans les derniers temps de sa vie s'était réveillé plus fortement dans son âme, influa sur sa décision ; et, par dévouement au saint-

père, il se résigna. Ministre infatigable, il déploya des talents, un zèle et une énergie qui firent trembler les ennemis du saint-siége et leur inspirèrent l'infernal complot dont le comte devint la victime.

« — Cet homme doit être renversé à tout prix, » s'était écrié un des délégués du cercle de Rome dans une réunion des chefs du parti extrême.

« Cette exclamation fut couverte d'applaudissements frénétiques; tous les assistants burent au nouveau ministère, et ce fut le verre à la main que l'arrêt de mort fut prononcé.

« Cependant le jour de l'ouverture de la chambre approchait, et le ministre, prévoyant les troubles qui pourraient s'élever à cette occasion, rassembla dans la capitale les carabiniers des villes voisines, les passa en revue, et chercha par ses discours à stimuler leur bon vouloir pour la cause de l'ordre et du souverain. En même temps il faisait emprisonner le moine Gavazzi. redoutable révolutionnaire, soufflant partout la discorde et la guerre civile.

« Ces mesures énergiques excitèrent au plus haut point la rage des conspirateurs; les journaux radicaux se déchaînèrent avec violence contre le premier ministre, qui, méprisant leurs attaques, ne dévia nullement de la ligne de conduite qu'il s'était tracée dans la conviction d'une conscience ferme et droite qu'aucune crainte ne pouvait faire reculer.

« — La cause du pape est la cause de Dieu, disait-il; pour arriver au saint-père il faudra me passer sur le corps. »

« Paroles prophétiques qui devaient recevoir bientôt leur accomplissement.

« La veille de l'ouverture des chambres, le président du conseil proposa à ses collègues de donner aux carabiniers la garde du palais de la chancellerie; mais les autres ministres craignirent de blesser la susceptibilité de la garde civique, et l'on décida qu'un piquet d'élite de cette garde occuperait la place du palais.

« Pendant que les ministres délibéraient à ce sujet, quelques hommes au visage sinistre, enveloppés dans de grands manteaux de couleur sombre, se glissaient silencieusement, à la faveur des ténèbres, vers la salle de spectacle de Capranica. Au coup de minuit, tous les conspirateurs s'y trouvaient réunis; ils fermèrent soigneusement les issues; la lueur vacillante de quelques bougies éclaira faiblement l'assemblée. Un cadavre encore frais, enlevé le jour même à l'amphithéâtre de l'hôpital Jean-Jacques, était appuyé debout contre la coulisse.

« Tous les assistants, liés ensemble par des serments terribles, tirèrent au sort entre eux; et quand le hasard eut désigné le meurtrier, celui-ci saisit un poignard déposé sur la table, s'approcha du cadavre, et, d'une main sûre, l'enfonça dans la veine du cou.

« — C'est bien! » dirent les conspirateurs d'une voix sombre. Et, éteignant les bougies, ils sortirent avec précaution.

« Cette scène lugubre n'était que la répétition du drame épouvantable qui se préparait pour le lendemain.

« Cependant, quelque secret que fût ce complot, les avertissements et les conseils ne manquèrent point au premier ministre. Dès la veille au soir, il avait reçu une lettre anonyme contenant des menaces de mort : mais il la déchira avec mépris en présence de ses collègues.

« A sept heures du matin, ses deux fils, justement inquiets, entrèrent dans son appartement, et le trouvèrent ajoutant quelques derniers mots au discours qu'il devait prononcer ; il en était si content, qu'il avait dit en le montrant à un de ses amis intimes : « Voici l'extrait mortuaire de la république. »

« Les jeunes Rossi demandèrent à leur père des billets pour assister à la séance. Il les leur refusa brusquement.

« — Je n'en ai point, leur dit-il.

« — C'est bien extraordinaire, répondirent les jeunes gens ; mais nous trouverons moyen de pénétrer dans la chambre.

« — Je vous le défends, s'écria le ministre, vous resterez auprès de votre mère. »

« Quelque temps après, il reçut un billet de la du-

chesse de Rignano, qui le suppliait de ne point sortir de chez lui, et qui lui recommandait, s'il ne pouvait se dispenser d'assister à la séance d'ouverture, de s'entourer au moins des plus grandes précautions.

« Rossi lui répondit presque aussitôt pour la remercier de l'intérêt qu'elle lui témoignait et la rassurer sur son compte.

« Un de ses amis vint un instant après l'avertir de se tenir sur ses gardes.

« — Je sais qu'ils désirent ma mort, dit le ministre, et cependant ce n'est pas moi qu'ils poursuivent ; ils veulent assassiner la constitution en faveur de la république. »

« A neuf heures une nouvelle lettre d'avis lui parvient encore :

« Soyez prudent, lui disait-on ; le courage civil ne « consiste pas à s'exposer à un danger qu'on peut éviter : « le courage qui brave inutilement un péril quelconque « est une fanfaronnade, sinon une folie.

« — C'est quelquefois un acte politique, » dit froidement le premier ministre en se levant pour aller déjeuner.

« L'air calme et serein du comte ne rassura qu'imparfaitement Mme Rossi, vivement alarmée des bruits sinistres dont le lointain écho avait retenti jusque dans l'intérieur de sa maison. La pauvre femme tenait les yeux attachés sur son mari avec une tendresse pleine

d'inquiétude, lorsque le valet de chambre vint avertir qu'un inconnu insistait pour parler au ministre d'une affaire très-importante qui le concernait personnellement.

« — Qu'il repasse demain, répondit Rossi; aujourd'hui je n'ai pas le temps de l'entendre: les intérêts particuliers doivent céder le pas aux affaires du pays. »

« Le domestique alla s'acquitter de cette commission, et, en rentrant dans la salle à manger, il rapporta que l'étranger avait dit en entendant sa réponse :

« Demain il sera trop tard. »

« — Mon Dieu! s'écria la comtesse, certainement un grand danger vous menace; au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, ne vous exposez pas sans précaution. »

« A midi précis Rossi arrivait au Quirinal.

« — Je viens prendre les ordres de Votre Sainteté, dit-il au saint-père, qui le recevait avec la plus gracieuse bienveillance.

« — Je n'en ai pas d'autre à vous donner que celui de veiller à votre sûreté personnelle, répondit le souverain pontife. Mon cher fils, le bruit court que votre vie est en péril; évitez par votre prudence un grand crime à nos ennemis, et épargnez-moi une immense douleur.

« — Je ne crains rien, dit le comte avec un calme sublime; la cause que je vais défendre est celle de

Dieu même, et, s'il le faut, je verserai volontiers mon sang pour elle.

« — Que le Ciel veille donc sur vous! » dit le pape en lui donnant sa bénédiction.

« Le comte se retira alors, la tête haute et le cœur plein de joie, comme grandi et exalté par le danger qui le menaçait.

« A peine avait-il descendu le grand escalier que Monsignor Morini s'approcha de lui.

« — Je vous attendais, dit-il, écoutez-moi.

« — Je n'en ai pas le temps.

« — Il le faut néanmoins, il y va du salut de votre vie. »

« Et comme Monseigneur lui barrait le passage :

« — Parlez donc et soyez bref, » lui dit le comte.

« Le prêtre raconta alors d'une voix altérée qu'étant tout à l'heure au confessionnal, une femme pâle et tremblante était venue le prier de la suivre immédiatement dans une des chapelles latérales du Gésu, où il était attendu par une personne qui voulait lui faire d'importantes révélations. Et comme il hésitait à suivre cette femme, elle l'avait supplié plus vivement encore, en lui disant qu'il s'agissait d'empêcher un grand crime. Alors Monsignor Morini s'était rendu au lieu désigné, où il avait trouvé un homme de grande taille, enveloppé dans un manteau, qui lui dit à demi-voix :

« — La mort du premier ministre a été résolue. les assassins l'attendent à la chambre pour le poignarder: si vous voulez le sauver, courez au Quirinal, où il vient de se rendre; et, s'il en est temps encore, empêchez-le d'aller à la chancellerie. »

« — Grâce à Dieu, ajouta Monsignor, je suis arrivé à temps. »

« Le comte réfléchit quelques secondes; puis il s'écria, comme autrefois le duc de Guise:

« — Ils n'oseront point.

« — Ils oseront tout, Monsieur le comte, reprit vivement Monsignor Morini.

« — Eh bien, Monseigneur, je suis prêt à tout, répliqua le ministre; néanmoins, merci de cette preuve d'intérêt qui me touche vivement. »

« Il le salua du geste et regagna sa voiture.

« Le sous-secrétaire d'État se présenta à lui à la porte du palais.

« — Montez près de moi, si vous n'avez pas peur, lui dit Rossi.

« — Y a-t-il vraiment quelque chose à craindre? demanda M. Righetti en s'asseyant auprès du ministre.

« — Les républicains veulent, dit-on, m'assassiner, répondit tranquillement le comte. Je pourrais à la vérité entrer à la chambre par une porte secrète; mais je veux montrer à tout le monde que je ne les crains point. »

« Les chevaux partirent au grand trot.

« Au bout de quelques minutes, un coup de sifflet retentit dans les airs, et un homme qui se tenait caché à l'angle de la rue s'élança en courant dans la direction de la chancellerie.

« Le cocher voulut alors arrêter les chevaux ; mais le ministre lui donna l'ordre d'avancer toujours, et bientôt ils arrivèrent sur la place occupée par une compagnie de gardes civiques. Le silence le plus profond régnait dans la cour du palais, où l'on apercevait une soixantaine d'hommes à visages sinistres, enveloppés dans de grands manteaux. Une partie de ces hommes se rangèrent près de la porte dès que la voiture en eut franchi le seuil, de manière à garder le passage. Alors seulement des cris injurieux se firent entendre. Rossi ne parut pas s'en émouvoir ; il mit pied à terre, et suivit lentement M. Righetti, qui était descendu le premier. Mais à peine le comte avait-il fait quelques pas dans la cour, qu'un des conspirateurs le frappa légèrement sur l'épaule avec une canne. Rossi se retourna, fier et terrible, contre celui qui l'insultait de la sorte, et l'assassin, qui n'attendait que ce moment, s'élança sur le comte et lui enfonça le poignard dans l'artère du cou.

« L'infortuné ministre s'affaissa sur lui-même sans jeter un seul cri. Un instant après il se relève tout inondé de sang, et, soutenu par M. Righetti, il fait

quelques pas et retombe sur les premières marches de l'escalier.

« Les assassins se dispersent, on transporte le comte dans une salle voisine. Trois chirurgiens faisant partie de l'assemblée nationale se rendent auprès de lui et déclarent la blessure mortelle. Le Père Vaure, prévenu par un témoin oculaire de cette scène lugubre, accourt en toute hâte auprès de son malheureux ami, mais il était déjà trop tard, le comte avait cessé de vivre.

« Le Père s'approcha du corps étendu sur un canapé, souleva le mouchoir qu'on avait jeté sur le visage crispé par l'agonie, et répandit sur ce cadavre toutes les bénédictions de l'Église.

« Pendant ce temps, la comtesse était restée dans son palais en proie à de funestes pressentiments. Affaissée dans un grand fauteuil, la tête appuyée entre ses mains, elle comptait avec anxiété les heures et les minutes, lorsque le Père Vaure se présente tout à coup à ses regards.

« — Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? s'écrie-t-elle en tressaillant.

« — Calmez-vous, dit le bon Père en faisant effort pour cacher sa douleur et préparer peu à peu cette pauvre femme au malheur affreux qui venait de la frapper, on dit que le comte a couru de grands dangers.

« — Où est-il? je veux le rejoindre! » dit-elle en se levant tout éperdue.

« Et pendant que le Père Vaure s'efforçait de la rete-

nir, les deux jeunes Rossi se précipitent dans la chambre, suffoqués de douleur et de rage.

« — Qu'est devenu notre père? ils l'ont assassiné, n'est-ce pas? » demandent-ils d'une voix entrecoupée par les sanglots.

« Comme le vénérable prêtre ne répondait que par ses larmes.

« — Il est donc vrai! s'écrient les jeunes gens, vengeance donc!... Mort à Sterbini! »

« Et, plus prompts que l'éclair, ils mettent l'épée à la main et se précipitent dans la rue. La foule attendrie s'écarte sur leur passage, et les deux frères, pâles, les cheveux en désordre, le front couvert de sueur, arrivent de la sorte jusqu'au palais de la chancellerie, où la garde civique se tenait impassible.

« — Qu'avez-vous fait de notre père? s'écrie le plus jeune des deux. Vous étiez là, et vous l'avez laissé assassiner sous vos yeux? Lâches que vous êtes! vous avez déshonoré votre uniforme, je ne le porterai plus, il me fait horreur!... »

« Et arrachant ses épaulettes, brisant son épée, il en jetait les débris à la troupe muette d'humiliation et de pitié, pendant que son frère s'écriait :

« — Le sang de notre père retombera sur vous, qui n'avez pas osé le défendre! Le poignard qui l'a si lâchement assassiné a tué pour jamais la cause de la jeune Italie. »

« Alors un gentilhomme bolonais ami de leur famille, qui les avait suivis par dévouement, arriva à son tour sur le théâtre de cette scène déchirante, et, à force de prières et de supplications, il parvint à ramener à leur pauvre mère, livrée au plus affreux désespoir, les fils bien-aimés pour lesquels elle redoutait déjà le triste sort de son mari.

« Cependant Pie IX, instruit de ce qui s'était passé, répandait des larmes amères sur la fin du courageux ministre qui lui avait été dévoué jusqu'au trépas, et s'écriait d'une voix émue :

« — Il est mort en martyr, Dieu recevra son âme ! »

« L'assemblée, au contraire, n'apprit qu'avec la plus froide et la plus honteuse indifférence la nouvelle de ce crime, et le président se contenta de dire : « Messieurs, passons à l'ordre du jour. »

« Alors le représentant de la France, saisi d'une généreuse indignation, s'écria : « C'est une infamie ! » Et il sortit de la chambre, ainsi que l'ambassadeur d'Espagne.

« Puis, tandis que les honnêtes gens se renfermaient chez eux, tristes et découragés, en prévoyant les excès dont cet assassinat devait être le prélude, les révolutionnaires parcouraient les rues, élevant dans leurs mains l'horrible poignard, glorifiant le meurtre dans des chants sanguinaires, forçant les citoyens à illuminer les fenêtres, et portant en triomphe le principal auteur

de ce crime. Bientôt cette troupe de cannibales arrive devant le palais même de la comtesse, et, sans pitié pour une douleur sacrée, ils s'arrêtent sous ses fenêtres et répètent mille fois leurs affreuses clameurs :

« — Vive l'Italie républicaine !... Vive Brutus second !.. Bénie soit la main qui a poignardé Rossi ! »

« Alors le duc d'Harcourt, instruit de cette nouvelle lâcheté, vint offrir un asile à la malheureuse veuve, et le Père Vaure, craignant que les misérables, qui terrifiaient la ville entière, ne voulussent encore assouvir leur fureur sur le cadavre de leur victime, se hâta de faire embaumer le corps de Rossi et de l'ensevelir en secret dans un caveau de l'église Saint-Laurent.

« Peu de temps après, la comtesse et ses deux fils quittaient Rome et l'Italie, et se réfugiaient en France pour pleurer en liberté le martyr d'une sainte cause. »

L'abbé se tut à ces mots, et moi, toute pensive et préoccupée du malheur de cette pauvre femme et de ses nobles fils, si douloureusement frappés dans leur affection la plus chère, je déplorais dans mon cœur le malheur des révolutions, qui engendrent de tels excès.

Ma voiture s'arrêta devant une petite maison délabrée, qui contrastait étrangement avec la façade majestueuse d'un magnifique palais, dont le portique, soutenu par six colonnes de marbre, couvrait de son ombre la chétive demeure. Nous frappâmes à la porte, une jeune femme parut sur le seuil, très-légèrement vêtue

d'un jupon blanc fort court, noué sur une chemise montante; sa luxuriante chevelure noire, mal contenue par une épingle-poignard, retombait en partie sur ses épaules. Notre présence lui fit jeter un petit cri de surprise et d'effroi. Elle recula d'abord en arrière pour réparer le désordre de sa toilette; mais, à la vue de l'enfant, ce mouvement de coquetterie féminine céda aussitôt au sentiment maternel, et s'élançant vers lui, elle s'écria tout émue :

« Que lui est-il arrivé, mon Dieu?

— Rien de fâcheux, » lui dis-je.

Mais elle, sans me répondre ni m'écouter, saisit le petit garçon dans ses bras, l'examina dans tous les sens pour s'assurer qu'il n'avait aucun mal, et le couvrit de baisers et de larmes.

Je vis bien alors que le cœur des mères est le même dans tous les pays, et j'attendis avec patience que ce premier transport se fût calmé.

« Mais qu'est devenue Catarina? et d'où vient que c'est vous, Madame, qui me ramenez mon fils? »

Je lui racontai alors le danger que le petit garçon avait couru.

« Misérable Catarina! » s'écria la jeune Romaine, dont les yeux étincelèrent : mais quand elle apprit de ma bouche comment l'abbé avait sauvé son enfant, elle se jeta à ses genoux, et lui saisissant la main malgré lui, elle la baisa avec transport.

« Soyez plus prudente à l'avenir, lui dit l'abbé, et ne confiez plus votre fils à de jeunes étourdies. »

Cette femme, tailleuse de son état, nous supplia alors avec tant d'instance d'entrer chez elle, que je me reposai un instant dans son atelier, dont elle nous fit les honneurs avec grâce, après s'être enveloppée dans un grand châle. Quatre jeunes ouvrières étaient assises autour d'une table, et, à la manière dont elles tiraient l'aiguille, il me sembla qu'elles ne devaient pas faire beaucoup de besogne.

L'abbé Dotti, qui n'a pas voulu que je le reconduisisse à son logement, m'a demandé la permission de se présenter chez moi : je serai bien charmée de le revoir, et je me propose de mettre encore à contribution pour vous et pour moi son érudition et sa complaisance.

X

Service funèbre à Saint-Louis-des-Français. — Description de l'église. — Configuration générale de Rome. — Ses dix collines. — Légende de saint Laurent. — Aspect de la ville. — Son enceinte.

Rome, 25 juillet.

Encore une cérémonie touchante dont le récit vous intéressera sans doute. Cette fois, c'est à Saint-Louis-des-Français que le général en chef et son état-major

étaient venus pour assister à un service funèbre célébré en l'honneur des soldats morts pendant le siége. Cette église, bâtie en 1589 par le roi de France, nous appartient toujours; elle est desservie par douze prêtres de notre nation, qui se distinguent par leur zèle et leur savoir, et dont le supérieur, M. l'abbé Level, est un homme d'un mérite éminent. Le lieu ne pouvait être mieux choisi pour ce dernier hommage rendu à la mémoire de nos braves.

Dès huit heures du matin, des détachements de toutes les armes du corps expéditionnaire étaient rangés en ordre dans l'église nationale. Un superbe catafalque, orné de drapeaux tricolores, avait été élevé au milieu de la nef principale, et plusieurs soldats décorés étaient en faction autour du monument funéraire. Tous les officiers de l'armée française et les membres du corps diplomatique ont pris place des deux côtés, et la messe, en musique, a été célébrée dans un religieux silence. J'ai prié avec larmes pour ces pauvres jeunes hommes moissonnés à la fleur de l'âge; jugez par là des sentiments qui devaient animer les militaires réunis dans cette enceinte au souvenir si récent encore de leurs compagnons, de leurs frères d'armes tombés à côté d'eux pour soutenir la cause commune.

Dormez en paix, braves soldats! le Dieu de toute bonté pourrait-il manquer de miséricorde envers ceux qui moururent dans l'accomplissement d'un saint devoir!

Lorsque la cérémonie fut achevée et que la foule fut sortie, je visitai l'église Saint-Louis, digne de la magnificence de son fondateur. J'y ai remarqué deux superbes fresques du Dominiquin, représentant la vie de sainte Cécile, belles peintures de Michel-Ange (17); une Assomption du Bassan, beaucoup d'autres tableaux de mérite, et surtout, dans la sacristie, un petit tableau de la Vierge attribué au Corrège; puis la façade, ornée de deux rangs de pilastres doriques et corinthiens.

Cette après-midi, nous avons parcouru la ville presque tout entière, mon frère et moi; nous nous sommes arrêtés sur le Janicule et sur le Pincio, pour embrasser dans leur ensemble la Rome ancienne et la Rome moderne, la capitale du monde païen et la capitale du monde chrétien.

Je vais tâcher de vous la décrire, et, pour que vous me compreniez plus aisément, je vous en envoie un plan très-exact et l'album de ses principaux monuments; car je veux que vous puissiez me suivre en esprit dans mes diverses excursions.

Vous savez, comme tout le monde, que Rome, appelée jadis la ville aux sept collines, en comprend depuis longtemps trois de plus dans son enceinte.

Le Palatin est, pour ainsi dire, le berceau de Rome. C'est là que le roi Évandre, chassé de l'Arcadie par des sujets rebelles, vint se réfugier auprès de Faunus, roi du Latium, qui en fit son successeur; c'est là que Ro-

mulus et Rémus furent trouvés sous un figuier par le berger Faustulus (18) ; c'est là que Romulus jeta en terre sa lance de bois, qui prit racine et devint un cornouiller magnifique, qu'on voyait encore bien des siècles après.

Le Palatin, qui, sous la république, s'était couvert de belles maisons, habitées par les familles les plus distinguées (19), conserva sa suprématie sous l'empire ; Auguste y fit bâtir le palais des Césars, dont on voit encore quelques ruines. Cette colline est maintenant occupée en partie par la villa Farnese, échue en héritage au roi de Naples, qui en a fait enlever plusieurs statues et les objets d'art les plus remarquables.

On m'a montré au pied du Palatin l'église dédiée à sainte Anastasie, bâtie sur la maison même que la vierge martyre occupa jadis à Rome. De pieux souvenirs se mêlent aux tristes émotions que font naître tant de crimes passés, tant de grandeurs déchues, tant de gloires évanouies. Les deux religions, les deux peuples qui ont régné successivement dans cette ville illustre se révèlent à chaque pas, et le chrétien s'y console du néant des choses humaines par la pensée de ce bonheur éternel dont les élus, qui l'ont précédé dans la carrière, jouissent maintenant dans le ciel.

Le mont Capitolin, qui était avant Romulus un rocher nu et escarpé, est remarquable entre tous les autres par la forteresse que ce prince y fit bâtir, et qui prit le nom

de Capitole parce qu'en creusant les fondements du temple que Tarquin l'Ancien y avait fait élever à Jupiter, on trouva une tête d'homme ; les augures, consultés sur ce présage, répondirent que la ville serait la capitale du monde. Les flancs de ce mont fameux renferment le cachot où saint Pierre et saint Paul furent enfermés avant d'être conduits au supplice, et l'on voit encore à proximité le lieu où saint Paul et saint Luc habitèrent jadis.

Le Cœlius, envahi dès le temps de Tarquin par la population toujours croissante de Rome, fut surtout peuplé par les habitants d'Albe, que Tullus Hostilius (20) y établit. Cette colline est célèbre, pour nous enfants de l'Église, par le drame admirable qui s'y passa au IIIe siècle. Une dame chrétienne nommée Cyriaque avait fait construire dans sa maison un oratoire, où le diacre Laurent distribuait aux pauvres les aumônes des fidèles. Le préfet de Rome vint le sommer de lui remettre les trésors de l'Église. Laurent demande trois jours, rassemble les boiteux, les aveugles, les infirmes de toute espèce qu'il était chargé de secourir.

« Voilà, dit-il à l'avide préfet, les véritables trésors de l'Église. »

Puis, déchiré de coups de fouet, il expie sur un brasier ardent sa sublime réponse ; mais pendant cet affreux supplice son visage est rayonnant, il prie pour ses bourreaux et sourit au milieu des flammes (21).







VUE GÉNÉRALE DE ROME.

L'Aventin fut peuplé par Ancus Martius, quatrième roi de Rome, qui y amena les habitants vaincus de quelques villes voisines. Ce mont était préféré par les nobles romains ; Camille, Pollion, Trajan y avaient leur demeure. C'est là que saint Alexis vécut pauvre et inconnu dans la maison de son père (22), et que sainte Sabine pratiqua toutes les vertus chrétiennes (23). C'est là encore que naquit saint Grégoire le Grand, dans la maison de sainte Sylvie, sa mère.

Servius Tullius, sixième roi de Rome, renferma le Viminal, le Quirinal et l'Esquilin dans l'enceinte de la ville, qui avait alors environ trois lieues de circuit. La maison de Pudens, où saint Pierre demeura, existe encore au pied du Viminal ; on peut voir sur le Quirinal celles de saint Gabinus et de sa fille Suzanne, qui préféra le martyre au triste honneur de devenir la femme du fils adoptif de l'empereur Dioclétien, et l'on trouve sur l'Esquilin celle de saint Eusèbe.

Ce ne fut que bien plus tard, sous l'empereur Aurélien, que les nouvelles murailles de Rome comprirent dans leur enceinte le Pincio, appelé autrefois la Colline-des-Jardins, où Salluste et Lucullus avaient élevé des maisons de plaisance, et qui est encore couvert de charmantes promenades ; le Janicule, où résida Janus, et le Vatican, qui fut dans les temps antiques le siége du gouvernement des Étrusques, où plus tard tant de milliers de chrétiens reçurent la couronne du mar-

tyre, et où s'élèvent maintenant, comme de glorieux trophées de leur victoire, le temple le plus magnifique de l'univers et le palais principal des souverains pontifes.

L'enceinte de Rome, qui est loin d'être aussi vaste que sous l'empereur Aurélien, a encore environ six lieues de tour; on y compte douze portes, huit sur la rive gauche du Tibre, quatre sur la rive droite. Les deux tiers de la ville sont couverts de jardins, de fraîches villas, de champs, de vignes, de bouquets d'arbres, de restes de monuments : on y rencontre à chaque pas, du côté du Forum surtout, une grande quantité de ruines, des arceaux brisés, des tronçons de colonnes, des arcs de triomphe, des restes de coupoles, des temples antiques, de vieux pans de murs, dont quelques-uns entrent même dans la construction de certains édifices modernes. Le tiers habité s'étend presque en forme de triangle de la porte *del Popolo* (24), qui en serait le sommet, jusqu'à la base qui serait tracée de Sainte-Marie-Majeure à l'île du Tibre par le Capitole. De cette superbe place *del Popolo* partent trois rues disposées en éventail qui coupent Rome en trois parties : l'une à droite, si on la prolongeait jusqu'au pont Sixte; la seconde entre Ripetta et le Corso, prolongée jusqu'au Capitole; la troisième enfin entre le Corso et la rue *del Babuino* jusqu'à la place d'Espagne; puis la longue voie qui conduit de la Trinité-des-Monts à Sainte-

Marie-Majeure. Ensuite il ne reste plus d'habité que le bourg Saint-Ange et le Transtévère, sur la rive droite du Tibre, réunis par la rue *Lungara*.

Les trois grandes artères que j'ai décrites à la gauche du fleuve sont entrecoupées par beaucoup d'autres; on rencontre en cheminant des places, de nombreux palais, d'innombrables églises, des colonnes, douze obélisques, des monuments de toute espèce, des fontaines magnifiques d'où jaillissent en abondance des eaux d'une admirable limpidité; puis aussi beaucoup de petites rues sales, étroites, inégales, tortueuses; de pauvres maisons, des boutiques mesquines, très-inférieures en tout point à celles de nos grandes villes de France; vivifiez tout cela par une population de 180,000 âmes, des cardinaux, des *monsignori*, des prêtres, des moines, des religieuses, de nobles seigneurs, des dames élégantes, beaucoup de domestiques en livrée, une grande quantité de pauvres et de mendiants; dans l'hiver, trente à quarante mille étrangers, Russes, Anglais, Polonais: tout ce que l'aristocratie de chaque nation renferme de touristes distingués, de savants, d'antiquaires, d'artistes et d'amateurs de beaux-arts; souvent aussi de riches malades qui viennent chercher sous ce doux climat un soulagement à leurs souffrances, ou des fidèles qui, comme les anciens pèlerins, viennent nourrir et ranimer leur dévotion au tombeau des martyrs, et dans ce moment une garnison de vingt à vingt-cinq mille

Français : vous aurez alors quelque idée de cette ville étrange, qui ne ressemble à aucune autre, et que j'aime déjà cependant comme une seconde patrie, comme une mère commune à tous les chrétiens.

XI

Récit de l'entrée des Français à Rome. — Scène lugubre de l'assassinat d'un prêtre français. — Mesures de sûreté.

Rome, 27 juillet.

Une indisposition qui n'aura pas de suite, j'espère, me retient chez moi depuis deux jours; j'étais trop impatiente de visiter les belles églises, les magnifiques monuments que je n'ai fait encore qu'apercevoir; Dieu a voulu sans doute m'apprendre à modérer mes désirs. Ma fidèle Tecla ne quitte point le chevet de mon lit, et mon frère, dont la blessure est presque entièrement cicatrisée, passe auprès de moi la plus grande partie de son temps. Il m'a raconté la reddition de la place sans condition, et l'entrée à Rome de l'armée française, accueillie avec enthousiasme dans le faubourg du Transtévère, le quartier le plus pauvre et celui qui a le plus souffert pendant le siége. Sur la place Colonna, au contraire, au cœur de la ville habitée, quelques cris se firent entendre; la contenance ferme des officiers français

suffit pour intimider ces fiers républicains; on fit quelques arrestations, et les mutins se dispersèrent.

Ce ne sont point là les dangers qui menacent maintenant nos guerriers ; ils n'ont rien à craindre des émeutes populaires ni des combats à force ouverte ; mais les attaques nocturnes, le stylet qui se cache sous les vêtements, l'assassin qui dans l'ombre guette sa victime et s'élance sur sa proie lorsqu'il l'aperçoit sans défense ; la trahison, en un mot, voilà l'ennemi contre lequel ils doivent se tenir en garde. Déjà un prêtre de notre nation a payé de sa vie une simple complaisance envers un de ses compatriotes ; c'était le jour même de l'entrée de l'armée française. Un grand nombre de soldats et d'officiers furent obligés de coucher à la belle étoile ; mais quelques-uns reçurent dès lors des billets de logement. Un jeune sous-lieutenant tenait le sien à la main, ne sachant comment trouver la maison qui lui était assignée dans un quartier éloigné.

« Je vous y conduirai, Monsieur, » dit avec bienveillance un digne ecclésiastique témoin de son embarras.

L'officier accepte avec empressement, et tous les deux se mettent en route en s'entretenant des événements de la campagne.

« Que Dieu vous bénisse et vous protége, jeune homme, disait l'ecclésiastique à son compagnon ; qu'il vous rende au centuple le bien que vous avez fait à ce

pauvre peuple en le délivrant du joug tyrannique des triumvirs et des étrangers qu'ils avaient à leur solde! Tout ce que la ville renferme d'hommes honnêtes, de cœurs vraiment romains, et c'est la grande partie de la population, formait des vœux ardents pour le succès de vos armes.

— Monsieur l'abbé, répondit naïvement le jeune officier, si le peuple honnête est aussi nombreux que vous le dites, d'où vient qu'il se contentait de former des vœux, au lieu de nous aider par un coup de main hardi ou même par une simple démonstration en notre faveur?

— Hélas! reprit le prêtre avec un profond soupir, c'est que la vertu principale des Romains est la prudence, mais une prudence qui tient beaucoup de la faiblesse. Ici l'on craint la souffrance et la mort, on craint de se compromettre, et, pour éviter ce malheur, on se tait et l'on se cache. »

Le sous-lieutenant fit un geste de mépris.

« Les anciens maîtres du monde sont bien dégénérés, dit-il.

— Pas autant que vous le croyez peut-être, répondit l'ecclésiastique, et j'aurais là-dessus beaucoup de choses à vous dire : mais ce n'est ni le lieu, ni le moment. »

Comme il parlait de la sorte, un jeune garçon s'approcha de lui, prit sa main, qu'il baisa avec respect, et lui dit rapidement à voix basse :

« Mon père, prenez garde, vous êtes suivi et observé. »

Et il disparut aussitôt.

Le prêtre se retourna vivement, et il aperçut trois étrangers de mauvaise mine marchant à vingt pas de distance.

Il n'y a maintenant rien à craindre pour l'officier, pensa-t-il, tout préoccupé de son jeune compagnon : car il a un sabre à son côté, et ces hommes n'oseraient l'attaquer en plein jour.

Il enfila cependant une rue transversale, et hâta le pas tant qu'il put; mais les étrangers le suivirent, en conservant toujours la même distance.

« Mon ami, dit-il alors à l'officier d'une voix émue et affectueuse, vous allez demeurer dans un quartier bien solitaire; soyez prudent, ne sortez point seul et sans armes une fois la nuit venue, et surtout ne vous laissez pas approcher de trop près.

— Je suis Français, moi; je n'ai pas peur, répondit fièrement l'officier.

— Je le sais, dit l'ecclésiastique avec douceur, et c'est précisément pour cela que je vous donne ce conseil; croyez-en un compatriote plus âgé et plus expérimenté que vous; je suis ici depuis longtemps, je connais les mœurs du pays; il faut y mettre en pratique notre vieux proverbe : Méfiance est mère de sûreté. Il existe à Rome beaucoup d'excellentes gens, mais il y a

aussi de grands scélérats. Que Dieu bénisse les uns et convertisse les autres!... Voici le logement qui vous est assigné; j'espère que vous vous y trouverez bien; c'est une bonne maison. »

Il appela lui-même le *maestro di casa* (25), lui recommanda l'officier français, et se disposa à rentrer chez lui; mais en sortant de la maison il vit de nouveau les trois inconnus debout, appuyés contre un mur et chuchotant entre eux. Le prêtre n'était pas poltron de sa nature, vingt fois même il avait bravé la mort pour administrer les sacrements à de pauvres chrétiens atteints de maladies épidémiques, et dernièrement encore il avait enlevé, au milieu des balles ennemies, les soldats blessés sur le champ de bataille; cependant il frémit malgré lui en voyant ces trois hommes à visage sinistre qui le poursuivaient de regards menaçants. Il lui paraissait doux de vivre, maintenant que des jours meilleurs brillaient pour la ville sainte et qu'ils étaient dus à la bravoure de ses compatriotes.

La rue était presque déserte; deux jeunes filles sortirent d'une maison voisine; le prêtre marcha près d'elles, et les trois inconnus le suivirent. Le Français voulut alors hâter le pas, et il eut bientôt dépassé les jeunes filles; mais ceux qui le poursuivaient si obstinément allaient plus vite encore, et gagnaient peu à peu du terrain sur lui. Déjà ils n'étaient plus qu'à une très-petite distance, et le prêtre entendait non-seule-

ment le bruit de leur marche précipitée, mais celui de leur respiration; un malaise indéfinissable s'était emparé de son esprit, ses jambes se dérobaient sous lui. Une petite boutique entr'ouverte lui apparut alors comme le port désiré au pilote battu par la tempête, comme un lieu d'asile au malheureux condamné; il s'y précipita aussitôt, et la marchande, comprenant qu'il était poursuivi, ferma vivement sa porte, lui offrit un siége, se fit raconter son aventure, et l'invita à demeurer chez elle tout le temps nécessaire pour fatiguer et dépister ses persécuteurs.

Comme dans toutes les boutiques de Rome, une petite lampe brûlait devant une image de la sainte Vierge, et pendant que la jeune femme prodiguait ses soins maternels à un enfant qu'elle nourrissait, le prêtre sortit son bréviaire de sa poche et se mit à réciter son office. Sans doute la prière lui rendit le calme, et peut-être même la Mère de Dieu, aux pieds de laquelle il s'était agenouillé dévotement, remplit-elle son âme d'une force surnaturelle en lui donnant comme un avant-goût des joies célestes; car au bout d'un quart d'heure il se releva paisible et souriant, remercia la marchande et se disposa à sortir; mais Marietta s'opposa vivement à ce projet.

« Laissez-moi voir si ces mauvais drôles sont enfin partis, » dit la jeune femme.

Elle monta dans sa chambre, ouvrit une très-petite

fenêtre grillée, et aperçut à travers cette lucarne les trois inconnus assis à terre vis-à-vis de la maison.

« Dussiez-vous passer la nuit ici, dit-elle en descendant tout effrayée, vous ne pouvez pas sortir tant que ces hommes seront là. Dieu fasse que mon mari revienne bientôt ! il a assez de courage pour aller chercher main-forte.

— Je dois, si je le puis, leur épargner ce crime, » dit le prêtre en se remettant en prière.

De temps en temps Marietta remontait pour voir si son mari ne revenait point, ou si les étrangers avaient enfin disparu; mais toujours elle les voyait dardant sur la maison de farouches regards, comme des loups enragés qui guettent leur proie, et toujours la rue était déserte. Marietta avait peur, et son enfant s'étant endormi sur son sein, elle le coucha dans le berceau, s'agenouilla auprès du prêtre et pria comme lui.

Après deux heures d'attente, la jeune femme remonta dans sa chambre et en redescendit joyeuse, les étrangers avaient disparu.

« Ils n'y sont plus, mon père, dit-elle, vous êtes libre; mais je vous conseille d'attendre le retour de mon mari. »

Le prêtre la remercia avec effusion.

« Je dois être à l'église à huit heures, dit-il en regardant sa montre, je ne puis plus tarder que quelques minutes. »

Il récita alors les prières des agonisants; puis il offrit à Marietta une petite médaille de la sainte Vierge, bénit son enfant endormi en imposant les mains sur sa tête, ouvrit lui-même la porte et sortit de cette maison hospitalière.

La jeune femme avait repris son poste d'observation: le prêtre marchait les yeux levés vers le ciel sans regarder autour de lui. A peine eut-il fait quelques pas, que trois hommes s'élancèrent d'un étroit corridor où ils se tenaient cachés, et tombèrent à coups de poignard et de stylet sur cette proie longtemps attendue. Marietta jeta des cris perçants, mais l'ecclésiastique ne proféra pas une seule plainte; les noms sacrés de Jésus et de Marie et le mot de pardon s'échappèrent seuls de ses lèvres mourantes, et il tomba percé de plusieurs coups. Alors l'un des assassins se pencha vers la victime, lui fendit le ventre avec son poignard, et, enfonçant les mains dans cette affreuse plaie, arracha les entrailles palpitantes, qu'il étala devant ses complices, hideux trophée de cette atroce victoire!

Les cris de Marietta avaient été entendus de quelques personnes; deux ou trois femmes ouvrirent leur fenêtre et la refermèrent aussitôt, saisies de crainte et d'horreur; quant aux hommes qui étaient accourus, ils s'enfuirent aussi vite que les assassins, craignant presque également d'être arrêtés comme complices ou d'être interrogés comme témoins. Un enfant seul reconnut distinctement

le principal auteur du crime, qui est en ce moment entre les mains de la justice.

Quelques militaires français sont tombés aussi sous le poignard des traîtres, mais le général de Rostolan, nommé gouverneur de Rome, vient de prendre des mesures vigoureuses qui doivent assurer la tranquillité publique. Quant à nos soldats, ils sont admirables de modération et de discipline ; ces hommes qui viennent d'éprouver une longue résistance, qui ont supporté courageusement tant de fatigues et de périls, se montrent si cléments, si débonnaires pour les vaincus, qu'on les croirait au milieu de compatriotes et d'amis. C'est bien le cas de leur appliquer cette belle devise qui est si fort de votre goût : lions pendant le combat, agneaux après la victoire.

XII

Du rétablissement solennel de l'autorité temporelle du pape. — Illumination de la coupole de Saint-Pierre.

Rome, 28 juillet.

Mon frère, toujours bon et attentif pour la pauvre malade, continue à me distraire par ses récits intéressants. Il vient de me faire une pompeuse description d'une cérémonie dont le souvenir marquera sans doute dans l'histoire de Rome chrétienne : je veux parler du

rétablissement solennel de l'autorité temporelle du saint-père, que j'avais vu fêter plus simplement, mais d'aussi bon cœur, à Civitá-Vecchia.

C'est le 16 juillet, à trois heures de l'après-midi, que les bannières blanches et jaunes aux clefs symboliques des successeurs du prince des apôtres ont été arborées sur le château Saint-Ange, et saluées d'une triple salve de cent coups de canon. En même temps toutes nos troupes s'étaient mises en marche, des divers quartiers qu'elles occupent, pour se rendre sur la place Saint-Pierre, la plus belle du monde peut-être. Trois régiments, alignés perpendiculairement aux portes du majestueux édifice, formèrent deux avenues, l'une pour le peuple, l'autre pour les autorités. Le reste de l'armée était serré en masse sur la place et près des colonnades demi-circulaires. Une foule compacte s'engouffrait continuellement dans l'immense basilique, où les chants sacerdotaux se mariaient aux sons des orgues de l'arrière-nef.

A quatre heures, le général Oudinot arriva par la rue *Borgo-Nuovo,* accompagné d'un nombreux et brillant état-major. Une pluie de fleurs tombait des fenêtres, et la foule, criant de toutes parts : *Viva Oudinot! vivano i Francesi!* se pressait à la suite. Le général parcourut le front de bandière et entra dans l'église pour assister au *Te Deum*. Le cardinal Tosti prononça un discours dans lequel il exalta les services que la France, cette fille

aînée de l'Église, venait de rendre à la religion. Le général en chef lui répondit avec beaucoup de convenance et de modestie. Puis il se plaça en un point central, entouré d'officiers français, de ministres et de seigneurs romains, de consuls des puissances étrangères, de gardes nobles. Alors les troupes françaises de toutes armes, au regard martial, et les beaux régiments romains, qui avaient fait leur soumission au souverain pontife, défilèrent en bon ordre aux acclamations de la multitude; et le soir, par une nuit calme et sereine, de longues rangées de lampions, reflétés par le fleuve et par les eaux limpides des fontaines jaillissantes, illuminèrent la ville entière; puis tout à coup, et comme par enchantement, la coupole de Saint-Pierre se changea en dôme de feu, merveilleux fanal dont on a coutume d'illuminer l'horizon romain dans les jours des grandes solennités publiques. Nos compatriotes sont encore tout émerveillés de ce magique spectacle, que Rome seule peut offrir à l'admiration des assistants; car rien n'égale la rapidité avec laquelle s'opère ce magnifique changement de décoration.

« Des hommes, dit M. d'Avenel (26), accoutumés dès l'enfance à mesurer sans pâlir les hauteurs et les profondeurs du temple, s'attachent à ces voûtes gigantesques qui pèsent sur la terre, et en un clin d'œil ils les ont tendues d'un réseau lumineux : cent mille lampions se sont enflammés sur les dômes, la façade et la colonnade : pacifique incendie, qui eût satisfait les yeux, mais non

le cœur de Néron. Néron, expression du culte païen, brûle Rome; le pape, expression du christianisme, l'illumine des hauteurs du ciel. Double et véridique symbole : l'un tient la torche, la torche des passions, qui réduit les cœurs et les royaumes en cendres; l'autre tient le flambeau qui éclaire et civilise le monde. »

XIII

Climat de Rome. — Place Monte-Cavallo. — Groupes de Phidias et de Praxitèle. — Obélisque et fontaine de Monte-Cavallo. — Le palais de la Sacra-Consulta. — Le cardinal Lambruschini et ses assassins. — Rome vue de la terrasse de la Consulta. — Singulière découverte. — Le caveau mystérieux.

Rome, 30 juillet.

J'ai été bien joyeuse en recevant votre gracieuse lettre, ma chère amie. Puisse la santé de votre bonne mère s'améliorer encore de jour en jour, et le Ciel vous combler de tout le bonheur dont vous êtes digne! Je continuerai à vous écrire assidûment, puisque vous voulez bien attacher tant de prix à mes récits. Mais, de grâce, ma Céline, ne vous tourmentez point à mon sujet; je suis plus forte que vous ne le pensez, et, lors même que je mourrais dans cette ville, au centre du christianisme, près des tombeaux des martyrs, croyez-vous que je serais bien à plaindre?

D'ailleurs le climat de Rome n'est pas aussi malsain que vous l'a dit notre parente ; il est, au contraire, très-favorable aux poitrines délicates et à tous ceux qui souffrent de maladies des voies respiratoires. L'hiver est ici d'une douceur charmante, et la chaleur de l'été se supporte sans fatigue, pourvu que l'on se résigne à rester chez soi de midi à quatre heures. Pendant ce temps-là tout travail est suspendu, les églises sont fermées, les boutiques closes : ne demandez alors aux fournisseurs ni pain, ni viande, ni étoffes, ni remèdes ; le boulanger et le boucher font la sieste, le médecin et la modiste dorment profondément.

Les fièvres intermittentes, que l'on vous a peintes sous des couleurs si noires, exercent, il est vrai, une fatale influence sur la population romaine ; et, chose extraordinaire, les endroits les plus aérés, les quartiers les moins populeux sont généralement les plus exposés à l'*aria cattiva*. Les plaines environnantes sont si malsaines que les cultivateurs abandonnent chaque soir la campagne et se réfugient dans la ville, où ils passent la nuit sous le parvis des églises ou sous le portique des palais, pour y trouver un abri contre les atteintes du mauvais air. Quant à moi, qui suis logée tout près de Monte-Cavallo, quartier réputé le plus sain de Rome, j'ai peu de chose à craindre de la *malaria*. D'ailleurs la médecine hygiénique prescrit mille petits moyens préservatifs, dont je me propose de faire usage.

On ne doit ni coucher avec les fenêtres ouvertes, ni s'exposer trop longtemps à l'humidité du soir : il est prudent aussi de porter des habits de laine en toute saison, et de se soumettre à un régime réglé et nutritif. Vous voyez bien, chère amie, que, grâce au docteur Bérard, médecin français dont j'apprécie infiniment l'expérience et le savoir (27), me voilà déjà très au fait du genre de vie le plus propre à me conserver en santé. J'ajouterai encore, pour vous rassurer de plus en plus, que depuis quelques années les fièvres ont considérablement diminué à Rome par l'effet de plusieurs mesures sanitaires prises par l'administration papale, comme l'éloignement des abattoirs du centre de la ville, l'inhumation *extra muros*, les constructions sur le bord du Tibre et le pavage des rues.

Maintenant, laissez-moi vous raconter ma visite à une dame française arrivée depuis peu de jours, et que mon frère connaît depuis longtemps. Il me semble, ma chère Céline, que je vous entends vous récrier sur ma conversion subite, et me demander comment j'ai pu vaincre tout à coup cette sauvagerie maussade qui m'a valu de votre part tant d'aimables et douces remontrances? Que vous dirai-je, ma chérie? Dieu m'a fait la grâce de me résigner entièrement à mon sort, et il a voulu que ce voyage, que je n'avais entrepris que pour être utile à mon frère, fût le remède d'une mélancolie que tous les efforts de ma raison n'avaient pu surmonter jusqu'à

présent. Peut-être un jour me sera-t-il permis de vous confier le secret qui pèse sur mon existence ; vous comprendrez alors ma tristesse et mes larmes, et vous admirerez aussi la bonté du Seigneur, qui a soutenu ma faiblesse et fait tourner au profit de mon âme les déchirements de mon pauvre cœur.

Mais me voici bien loin de Mme D***, et du palais de la Consulta, où je l'ai trouvée installée. Ce palais, élevé par Clément XII sur les dessins du chevalier Fuga, est, pour ainsi dire, une dépendance de celui du Quirinal. Sa majestueuse façade domine la place de Monte-Cavallo et les statues colossales qui l'ont fait nommer ainsi. Ces deux groupes, attribués à Phidias et à Praxitèle, représentent des hommes domptant des chevaux du regard, et passent pour des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. Ils sont placés des deux côtés d'un obélisque trouvé près du mausolée d'Auguste, et ils servent d'ornement à la magnifique fontaine, dont les eaux jaillissantes retombent avec fracas dans un vaste bassin de granit oriental.

Le palais de la Consulta était habité naguère par Leurs Éminences les cardinaux Lambruschini et Ferretti. Le premier, vieillard vénérable, d'un esprit supérieur et d'une grande fermeté de caractère, était surtout odieux aux républicains à cause même de ces qualités. Le 16 novembre, les mêmes hommes qui assiégèrent Pie IX dans le Quirinal, en le menaçant de la mort (28), se

précipitèrent comme des furieux dans l'appartement du cardinal Lambruschini, qu'ils voulaient massacrer. Ils le cherchèrent dans tout le palais, et leur rage s'augmentant de l'inutilité de leurs recherches, ils déchirèrent son portrait à coups de sabre, dévastèrent son logement et percèrent son lit de coups de poignard. Pendant ce temps le cardinal, réfugié dans les écuries du palais, échappait à la mort, grâce au secours d'un dragon romain qui, par pitié ou par reconnaissance peut-être, favorisa l'évasion du noble vieillard.

Le secrétariat des brefs se trouve encore à l'entre-sol de la Sacra-Consulta, tandis que les dragons français occupent le rez-de-chaussée, et l'état-major général le premier étage. Nous traversâmes des vestibules remplis de plantons de toutes armes, dont quelques-uns jouaient à la drogue, tandis que les autres dormaient sur la terre nue, enveloppés dans leurs couvertures. Après avoir parcouru plusieurs pièces presque aussi grandes et aussi hautes que l'église de votre village, nous arrivâmes jusqu'à Mme D***, qui se trouve comme perdue dans cet immense logement. Je fus reçue dans un salon qui a servi de salle de conseil aux triumvirs pendant la république; leur table-ministre occupait encore le milieu de la pièce. C'est là que le capitaine Poulle, envoyé en parlementaire pendant le siége par le général en chef, fut délivré du bandeau qu'on lui avait mis sur les yeux pour lui faire traverser la ville. Mme D***, pour laquelle

j'ai éprouvé tout de suite une vive sympathie, m'a montré en détail toutes les parties de son logement : nous avons admiré ensemble les murs et les plafonds couverts de fines peintures, les lambris richement dorés : le carrelage seul, quand il n'est pas en marbre ou en mosaïque, n'est pas à Rome digne du luxe des appartements.

Nous étions au premier étage : mais il nous avait fallu monter soixante-cinq marches pour y arriver. Nous en montâmes plus encore par un escalier en spirale avant de parvenir à la terrasse. De cette plate-forme, longue de deux cents pieds environ, la vue s'étend sur Rome entière. L'antique capitale du monde nous apparut dans toute sa magnificence : c'était à gauche Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Croix-de-Jérusalem, les ruines du Colysée, le plus beau monument des temps anciens ; sur le Palatin, au milieu des débris du palais des Césars, une maison de plaisance élevant dans les airs ses kiosques modernes, comme un enfant porté sur les bras d'un vieillard : puis ce fameux Capitole, où Cynéas avait cru voir une assemblée de rois, aujourd'hui le séjour des arts ; au loin, la campagne de Rome, les jardins et les ruines toutes récentes de la villa Corsini, percée à jour par les boulets républicains ; plus près, la colonne Trajane et la tour de Néron, la colonne Antonina et le Quirinal, veuf encore de son hôte auguste : en face, les mille clochers des églises, les obé-







lisques aigus, les aiguilles élancées, le château Saint-Ange, le Vatican, et par-dessus tous ces édifices, comme un roi élevé sur son trône et dominant tous ses sujets, le dôme de Saint-Pierre surmonté de la croix de Jésus-Christ.

Cette croix radieuse resplendissait d'un vif éclat dans cette atmosphère d'une admirable transparence, que le soleil, alors sur son déclin, diaprait à l'horizon d'une teinte de pourpre et d'or.

« Voulez-vous voir aussi mes petits appartements? me dit Mme D*** : c'est un voyage de découverte que je vous propose, car je n'ai pas encore eu le temps de les visiter en détail. »

Je m'arrachai alors à regret au féerique panorama dont je n'ai pu vous décrire que les parties les plus saillantes, et je suivis mon aimable conductrice.

Nous parcourûmes ensemble plusieurs pièces insignifiantes; puis nous descendîmes par un escalier dérobé à une espèce d'entre-sol, dont les domestiques s'étaient emparés. Là se trouvait une grande quantité de proclamations pompeuses, écrites en italien, dans un style virulent et peu correct; c'étaient les bulletins de la république romaine. Comme nous parcourions quelques-uns de ces écrits incendiaires, un enfant qui nous suivait ouvrit une petite porte basse que nous n'avions point encore aperçue, et jeta un cri de surprise; nous accourûmes aussitôt; le cabinet qu'il venait de découvrir était rempli de poudre et de cartouches.

« Voilà un fort dangereux voisinage, me dit Mme D*** : et je vais prier le commandant de l'artillerie française de m'en débarrasser. »

Quelle était la pensée de ceux qui avaient amoncelé dans ce cabinet ces munitions de guerre? voulaient-ils se défendre à outrance, ou avaient-ils le dessein d'ensevelir l'armée française sous les principaux édifices de Rome (29)? Nous ne pouvions le savoir; mais nos recherches n'en devinrent que plus actives, et elles ne furent point sans succès. Nous trouvâmes encore, dans d'énormes cruches en fer-blanc, une assez grande quantité de poudre à canon : et lorsque nous croyions avoir tout visité, nous découvrîmes une espèce de petit caveau, fermé à triple serrure, dont on chercha inutilement les clefs. Vous l'avouerai-je, ma chère, une vive curiosité s'empara de nous tous à la vue de ce caveau mystérieux, si soigneusement scellé; nous nous perdîmes en conjectures, et, pour satisfaire notre impatience, Mme D*** envoya chercher le *maestro di casa* dans les combles du palais, habités en entier par la *famiglia* (30) des cardinaux. Le vieux majordome arriva bientôt, suivi d'un agent de la municipalité. A la vue des trois serrures, qui paraissaient encore intactes, il poussa une exclamation joyeuse.

« Dieu soit béni! dit-il, le caveau n'a pas été ouvert par les gens de Mazzini.

— Et que contient-il donc de si précieux? lui demandâmes-nous aussitôt.

— Le linge et les meubles de Son Éminence Illustrissime le cardinal Lambruschini, » répondit-il en italien.

Son compagnon leva les épaules.

« C'est bien autre chose vraiment, nous dit-il en français, pour n'être pas compris du *maestro di casa.*

— Et quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur!

— Des papiers de la plus haute importance, si j'en crois certains bruits qui sont parvenus jusqu'à moi; probablement aussi des bijoux, des vases sacrés, les croix d'or et d'argent de la chapelle du cardinal, et peut-être quelque chose de plus extraordinaire. Quoi qu'il en soit, ce caveau ne doit être ouvert qu'en présence des officiers municipaux.

— Prévenez-les donc, et qu'ils viennent au plus vite, lui dit Mme D***.

— Ils viendront dès demain, répondit l'agent subalterne. Antonio, savez-vous où sont les clefs?

— Non, par le ciel, je ne les ai jamais eues, et j'ignore où elles peuvent être, répondit le *maestro di casa* avec empressement.

— Alors nous amènerons aussi un serrurier, » dit l'autre personnage.

Et ils se retirèrent en s'inclinant profondément.

Mme D*** se propose d'assister à l'ouverture du caveau mystérieux, et elle m'a promis de me faire la description de tout ce qu'il contiendra de remarquable. Je ne manquerai pas de vous en faire part.

XIV

Le Quirinal. — L'hôpital de la princesse Belgiojoso. — Souvenirs du pape Pie VII. — Son enlèvement. — Un mot de Pie IX. — Parallèle.

Rome, 31 juillet.

J'ai vu Saint-Pierre, et j'ai été éblouie de tant de grandeur et de magnificence ; mais je veux y retourner bien souvent encore avant d'entreprendre de vous décrire ce prodigieux chef-d'œuvre de l'architecture moderne. Je vais chercher à vous dédommager de ce retard, ma Céline, par le récit de ma visite au Quirinal, où l'on fait des dispositions pour recevoir le saint-père, dont le retour est désiré avec une égale impatience par les Français et par les Romains.

Le palais du Quirinal, que Pie IX a toujours habité depuis son avénement au trône, fut bâti par le pape Paul III pour servir de résidence aux souverains pontifes pendant la saison des fièvres, qui sévissent avec force dans le quartier du Vatican. Grégoire XIII, Sixte-Quint, Clément XII, Pie VII l'agrandirent et l'embellirent successivement. La façade n'a rien de remarquable que la tribune d'où le pape donne sa bénédiction. Nous trouvâmes les vastes appartements du premier étage encombrés de lits de camp, autour desquels je remarquai un certain nombre de femmes et de jeunes filles qui

riaient et plaisantaient avec les convalescents ; c'étaient les infirmières enrégimentées par la princesse Belgiojoso, directrice de cet hôpital improvisé.

L'espoir d'une célébrité quelconque avait sans doute attiré à Rome cette grande dame milanaise, dont les journaux nous avaient déjà appris le nom à l'occasion d'un vol commis à Paris au préjudice de Bou-Maza (31). Elle était venue au camp français pendant la trêve pour prier, dit-on, le général Oudinot de lever le siége ; une réception froidement polie, et le sobriquet de bel oiseau que les soldats lui donnèrent, furent les seuls fruits qu'elle retira de sa négociation. La princesse avait eu l'idée d'organiser à Rome un corps d'amazones dont elle aurait été le colonel ; mais il est difficile que les femmes aient de la bravoure dans un pays où beaucoup d'hommes ne s'en piquent guère. M[me] Belgiojoso en fut pour ses frais d'imagination ; ses guerrières n'entrèrent point en lice, ou du moins leurs exploits ne sont point arrivés jusqu'à nous. La princesse se rabattit alors sur la charge plus modeste de directrice d'une ambulance qu'elle installa dans le palais même du saint-père. Ses coadjutrices ayant été sans doute levées à la hâte, la plupart, de l'aveu de témoins oculaires et de la princesse elle-même, se trouvèrent fort au-dessous de ce rôle sublime de Sœur de Charité, pour lequel la pureté de l'ange doit s'allier aux plus doux instincts de la femme, et dont le catholicisme seul offre à l'univers l'ad-

mirable spectacle. Les malades, livrés à des mains indignes, moururent souvent délaissés et privés de tout secours religieux; et les convalescents se rétablissaient avec peine, exposés aux séductions de ces créatures sans pudeur; car la philanthropie, cette vertu mondaine, belle encore du reflet de la charité, dont elle est une pâle image, peut verser l'aumône à pleines mains, et rester impuissante à produire les constants sacrifices, les dévouements désintéressés dont la céleste charité nous offre tant d'exemples.

Après l'ambulance nous visitâmes les appartements particuliers du saint-père, qui sont très-simples, et la chapelle, ornée de fresques et de tableaux remarquables. Nous parcourûmes ensuite la grande galerie du Conclave, longue d'un tiers de lieue. C'est le vestibule commun des cellules des cardinaux lorsqu'ils se réunissent au Quirinal pour nommer un nouveau pape. Chacun d'eux occupe alors un petit appartement composé de quatre pièces, qui n'a de sortie que sur cette galerie immense, où ils peuvent se promener. Les cardinaux restent ainsi enfermés, sans communication extérieure, tout le temps nécessaire à l'élection; il n'est pas rare que cette réclusion dure plusieurs mois.

Nous descendîmes ensuite dans les vastes jardins, décorés de statues et de fontaines; nous y vîmes une grotte embellie de rocailles et de bas-reliefs, où le murmure des eaux se mêle aux sons harmonieux d'un orgue

qu'elles font mouvoir; puis le casino, petite maison ornée de très-belles peintures, où le pape donne quelquefois audience aux dames, qu'il ne reçoit jamais dans l'intérieur du palais; enfin, une fontaine de porphyre, qui termine agréablement une longue et belle allée. Le soleil ardent du midi brillait au-dessus de nos têtes; mais le feuillage touffu des lauriers et des grands buis formait des bosquets et des berceaux impénétrables à ses rayons; les eaux limpides répandaient partout une agréable fraîcheur, mille fleurs odorantes embaumaient l'air de leur parfum.

Je m'assis sur un banc de gazon, et, seule avec Tecla, je m'abandonnai aux réflexions et aux souvenirs que cette résidence réveillait en foule dans mon esprit. Les vertus des souverains pontifes qui avaient habité ce palais me revenaient en mémoire, et leurs ombres, évoquées par mon imagination, m'apparaissaient dans leur majestueuse simplicité. Je voyais l'auguste Pie VII se promenant triste et pensif, mais chrétiennement résigné, dans les jardins de ce palais où il était retenu prisonnier, réfléchissant aux moyens de concilier ses devoirs et sa dignité de prince temporel avec sa bonté naturelle. Que de perplexités, que de souffrances ont dû déchirer ce cœur pieux et tendre!

Ce fut le 2 février 1808 que Napoléon, qui s'emparait des provinces d'Urbin et d'Ancône pour les réunir au royaume d'Italie, fit entrer ses soldats à Rome, déclarant

« que la donation de Charlemagne ayant été faite au profit de la chrétienté, et non à l'avantage des ennemis de notre sainte religion, le souverain pontife venait d'y perdre tous ses droits par la protection qu'il avait accordée aux Anglais en recevant leurs bâtiments dans les ports des États romains. » Le général Miollis, commandant en chef des troupes françaises, débute par faire arrêter plusieurs gardes nobles ; il expulse de la ville les personnages influents, il place des sentinelles à toutes les issues du palais ; l'intention d'enlever le saint-père n'est déjà plus douteuse, et elle sera exécutée. Que peuvent la faible garde suisse, le dévouement du cardinal Pacca et de quelques serviteurs, contre la volonté de fer du plus puissant monarque de l'Europe ?

Les partisans du pontife conçurent alors un projet d'évasion qui l'aurait conduit à se livrer à une frégate anglaise (32) louvoyant devant Fiumicino ; mais Pie VII résista aux sollicitations de ses amis.

« Je ne quitterai le saint-siége, disait-il avec une douce fermeté, que lorsque la force m'en arrachera. »

Quelques seigneurs romains voulurent ensuite organiser une insurrection contre les Français, qui s'étaient emparés de la ville au mépris du droit des gens : mais Pie VII s'opposa plus fortement encore à ce nouveau projet. Son cœur paternel répugnait à l'idée de faire verser le sang de ses enfants en Jésus-Christ. Et quand, le 10 juin, il eut la douleur de voir disparaître du

château Saint-Ange les armes pontificales, remplacées par le drapeau tricolore, qui fut salué aussitôt d'une salve de coups de canon, il se contenta de lever les yeux au ciel et de s'écrier comme son divin Maître : « Tout est consommé. »

Cependant un reste de pudeur empêchait les Français d'enlever le pape à force ouverte ; ils craignaient d'ailleurs l'insurrection du peuple, et voulaient choisir l'heure du sommeil. Mais les Romains se couchent fort tard pendant l'été ; ce fut donc à trois heures du matin qu'un corps d'infanterie s'avança silencieusement vers le Quirinal, tandis que plusieurs piquets de cavalerie occupaient les rues qui y aboutissent. De longues échelles furent appliquées le long des murailles du côté de la *via Porta Pia ;* quelques traîtres romains brisèrent les fenêtres, entrèrent dans la cour et ouvrirent la porte aux soldats, qui pénétrèrent dans l'intérieur du palais.

Le pape, réveillé en sursaut, s'habilla promptement, et se rendit, revêtu du camail et de l'étole, dans la salle d'audience, où se réunirent aussitôt les cardinaux Pacca et Despuig et quelques prélats habitant le palais. Les assaillants abattaient les portes à coups de hache ; le saint-père donna l'ordre d'ouvrir celle de l'appartement où il se trouvait, et le général Radet, pâle et défait, se présenta accompagné de quelques officiers de gendarmerie. Le pape s'avança alors avec une douce majesté jusqu'au milieu de cette même salle du conseil maintenant en-

8

combrée de malades, et Radet, tout tremblant, dit d'une voix à peine intelligible :

« Saint-père, le devoir que je viens remplir auprès de vous m'est cent fois plus pénible que d'affronter la mort sur les champs de bataille, mais j'ai fait serment de fidélité et d'obéissance à mon empereur ; je dois donc exécuter ses ordres, et vous intimer de renoncer à la souveraineté temporelle de Rome et des États romains : et si Votre Sainteté refusait de se soumettre, je dois la conduire au général Miollis, qui lui indiquerait le lieu de sa destination.

— Si, à cause de votre serment de fidélité à l'empereur, répondit le pape avec douceur et dignité, vous avez cru devoir exécuter de tels ordres, jugez de quelle manière nous devons, nous, soutenir les droits du saint-siége, auquel nous sommes liés par tant de serments. Nous ne pouvons ni céder, ni abandonner le domaine temporel qui appartient à l'Église, et dont nous ne sommes que l'administrateur : l'empereur pourra nous mettre en pièces, mais il n'obtiendra jamais cela de nous. »

Le pape se disposa alors à suivre le général, et comme il arrangeait lui-même quelques objets dans sa chambre, Radet lui dit :

« Que Votre Sainteté ne craigne pas, on ne touchera à rien.

— Qui ne tient point à sa propre vie tient bien

moins encore aux autres choses de ce monde. » répondit le saint-père.

Il descendit paisiblement l'escalier au milieu des gendarmes, et, suivi du cardinal Pacca, il traversa la grande cour, occupée par les soldats français.

Arrivé sur la place de Monte-Cavallo, Pie VII s'arrêta un instant pour bénir la ville de Rome ; puis il entra dans la voiture, qu'un gendarme ferma à clef ; et le général Radet, montant sur le siége, donna le signal du départ (33).

Hélas ! ne voudriez-vous pas comme moi, ma chère Céline, pouvoir effacer cette page de l'histoire du grand empereur ? Et cependant j'ai cru vous faire plaisir en vous donnant ces détails, que vous ne connaissiez peut-être pas, et qui me revenaient souvent à l'esprit sur le théâtre même de ces scènes déplorables. Personne n'ignore d'ailleurs de quels témoignages de vénération et d'amour, de quelles marques de sympathie et de respect le saint-père captif fut constamment entouré pendant son séjour dans notre patrie. Oui, les Français, comme beaucoup d'autres peuples, ont eu leurs moments d'égarement et de folie ; mais ils n'en resteront pas moins, je l'espère, les dignes descendants des anciens preux, les fils soumis de la sainte Église catholique ; et dans le moment où j'écris ces lignes, nos troupes ne viennent-elles point de braver avec joie les fatigues et les périls pour protéger contre des sujets ingrats et rebelles l'autorité d'un suc-

cesseur de ce même pontife que Napoléon avait dépouillé de ses États ; et cela, sous le gouvernement d'un autre Napoléon, qu'une révolution imprévue vient de tirer de l'exil ?

Mon Dieu ! qui peut sonder les desseins de votre Providence, et deviner les instruments que vous mettez en œuvre pour récompenser ou punir, pour édifier ou détruire?

Ah! combien de fois le souvenir de son auguste devancier n'a-t-il pas dû occuper le cœur et l'esprit de Pie IX, dans ce séjour où lui-même eut si longtemps à souffrir, où les ovations dont il paraissait l'objet n'étaient qu'un piége adroit tendu par ses hypocrites ennemis pour tromper Rome et l'univers sur leurs véritables intentions ! Ce saint pontife, dans sa paternelle bonté, avait voulu diriger lui-même une révolution devenue imminente ; elle l'entraîna dans le précipice en se communiquant à une grande partie de l'Europe. Chacune des concessions si généreusement octroyées était une arme dangereuse que les ingrats amnistiés de Pie IX tournaient contre lui ; la position du saint-père était celle de notre Louis XVI en 1792 ; et quand la populace effrénée, qui massacrait les prêtres et pillait les vases sacrés, s'avançait sur la place du Quirinal, faisant retentir les airs de ces cris autrefois si doux à l'oreille du pontife : *Viva Pio Nono !* c'était comme un martyr qui marche au supplice, comme une victime expiatoire, s'offrant elle-

même en sacrifice, que le saint-père se présentait sur le balcon pour bénir cette foule égarée.

Un jour, le 16 novembre, il fut assiégé dans ce même palais par ces hommes qu'il avait comblés de bienfaits; plusieurs balles furent dirigées sur son appartement, et quelques-unes y pénétrèrent. Le pape dut alors chercher, non pas son propre salut, mais celui d'une cause sainte, dans une fuite devenue nécessaire; il dut épargner à ses enfants pervertis un parricide sacrilége. Pie VII, persécuté par Napoléon, dont la domination s'étendait sur presque tous les États catholiques, avait dû refuser de fuir; car il n'aurait pu se retirer qu'en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, pays alors dépendants de l'Angleterre hérétique et ennemie de la France; ce qui aurait fourni à l'empereur un prétexte spécieux pour colorer son usurpation. Pie IX, au contraire, pouvait choisir à son gré le lieu de sa retraite; car toutes les nations catholiques se disputaient l'honneur de lui offrir un asile et de le rétablir dans ses droits. Il devait donc s'éloigner, par bonté et par prudence, de ses sujets rebelles, comme on fuit des hommes que le vin a rendus furieux, mais dont la folie doit se dissiper bientôt avec les vapeurs de l'ivresse.

Si je ne me sentais pas un peu fatiguée d'écrire, je vous raconterais de suite tout ce que j'ai appris de la vie de ce saint pontife, sur lequel l'Europe entière a les yeux attachés, et dont ses ennemis eux-mêmes n'osent parler

qu'avec respect ; mais je remets à demain à traiter ce sujet, qui vous intéresse si vivement.

XV

Histoire de Pie IX. — Sa jeunesse. — Son origine. — Son élévation au trône pontifical. — Son caractère. — Traits de bonté. — Causes de la dernière révolution romaine. — Attaque du Quirinal. — Le capitaine Léopold Meyer. — Le duc d'Harcourt et le comte de Spaur. — Fuite du souverain pontife. — Son arrivée à Gaëte. — Réception du roi de Naples. — La conduite des Français mise en parallèle avec celle des autres nations catholiques.

Rome, 1er août.

Je vous ai promis l'histoire de Pie IX ; la voici en peu de mots.

Né à Sinigaglia, le 13 mai 1792, d'une famille noble, Jean Mastaï Ferretti fit de brillantes études au collége de Volterra, et entra à l'âge de vingt ans dans les gardes nobles, où sa naissance, ses talents et la distinction de ses manières semblaient lui promettre un avancement rapide. A cette époque les accidents nerveux qu'il avait déjà éprouvés dans son enfance ayant pris un caractère plus effrayant, le jeune homme, par le conseil du pape Pie VII, fit le pèlerinage de Lorette, implora le secours de la Mère de Dieu, et revint entièrement guéri (34). Touché de cette faveur insigne, et accomplissant le vœu

qu'il avait formé d'embrasser l'état ecclésiastique, le descendant des comtes Mastaï renonça aux grandeurs du monde, suivit ses cours de théologie à l'institut des Jésuites, fut ordonné prêtre, et prit la direction de l'hospice *Tata-Giovanni*, fondé par un pauvre vieillard chrétien pour de petits orphelins, auxquels le jeune abbé Mastaï consacrait à la fois ses soins et sa fortune.

Peu de temps après il dut suivre, en qualité d'auditeur (35), le vicaire apostolique du Chili (36), et il se fit remarquer dans le nouveau monde, comme dans la vieille Rome, par sa tendre piété et par une vertu à toute épreuve.

Nommé en 1827 évêque de Spolète, il mérita si bien la confiance et l'amour de son troupeau, que, lorsqu'en 1832 Grégoire XVI, voulant donner à la Romagne, alors en proie à des agitations politiques, un pasteur capable de concilier tous les esprits, appela Monseigneur Mastaï au siége important d'Imola, les habitants de Spolète, au désespoir, envoyèrent une députation pour supplier le saint-père de ne point leur enlever leur évêque chéri; mais les besoins de l'Église ne permirent pas au souverain pontife d'exaucer ce désir.

L'évêque d'Imola fut nommé, en 1840, cardinal du titre des saints Pierre et Marcellin; puis en 1846, quand la mort de Grégoire XVI, de sainte et glorieuse mémoire, laissa l'Église de Jésus-Christ veuve de son premier pasteur, lorsque les cardinaux, assemblés en conclave,

eurent imploré les lumières de l'Esprit saint. Jean-Marie Mastaï Ferretti fut proclamé pape sous le nom de Pie IX (37), avant même que les puissances catholiques eussent le temps de faire parvenir des instructions à leurs ambassadeurs : car, dès le deuxième jour du conclave, la majorité des voix, qui paraissait d'abord devoir se réunir sur le cardinal Lambruschini, se prononça soudainement pour l'évêque d'Imola.

Le peuple, qui se pressait en masse compacte sur la place de Monte-Cavallo, voyant le jet d'eau s'arrêter tout à coup, comprit que la décision du sacré collége allait lui être annoncée, et le nom de Mastaï excita bientôt les transports de joie et les acclamations unanimes de la foule. Le soir même de ce jour, le nouveau pontife, qui était loin de s'attendre à un si grand honneur, envoya à ses trois frères l'humble dépêche que je rapporte ici comme un touchant modèle d'humilité chrétienne :

« Il a plu à Dieu, qui exalte et qui humilie, de m'enlever de mon insignifiance à la dignité la plus sublime de la terre. Que sa volonté soit faite ! Je sens toute l'immensité de ce fardeau et toute la faiblesse de mes moyens. Faites faire des prières, et priez, vous aussi, pour moi.

« Si la ville voulait faire quelque démonstration publique à cette occasion, je vous prie, car je le désire, de faire en sorte que la totalité de la somme destinée à

cet objet soit appliquée à des objets jugés utiles à la cité par le *gonfaloniere* (38) et par les *anziani* (39).

« Quant à vous-mêmes, mes chers frères, je vous embrasse de tout mon cœur en Jésus-Christ. Ne vous enorgueillissez pas; mais prenez plutôt en pitié votre frère, qui vous donne sa bénédiction apostolique. »

Il y avait bien longtemps qu'on n'avait vu un conclave de si peu de durée et un homme si jeune élevé au siége pontifical. Quelques personnes prétendent que le sacré collége avait redouté le caractère inflexible du cardinal Lambruschini, tout-puissant sous Grégoire XVI, et qui paraissait destiné à lui succéder; d'autres assurent que les cardinaux se hâtèrent surtout pour ne pas laisser aux puissances étrangères le temps d'ourdir les intrigues accoutumées en pareille circonstance ; moi, je crois, avec tous les fidèles enfants de l'Église, que le Saint-Esprit a dicté aux membres du conclave ce choix presque unanime, justifié d'ailleurs par les éminentes qualités de Pie IX.

Ce fut le 8 novembre 1846 que le saint-père prit possession du siége pontifical avec les cérémonies d'usage (40), et depuis lors l'enthousiasme des populations, loin de se refroidir pour lui, ne fit que s'accroître de jour en jour; leur amour sembla bientôt tenir du délire; Pie IX ne pouvait pas sortir de son palais sans que la foule se précipitât sur son passage en criant :

Viva Pio Nono, viva nostro buon papa, il padre del popolo (41)!

La plus légère altération de ses traits remplissait le peuple d'inquiétude.

« Un jour, dit un de ses biographes (42), le bruit se répand que Pie IX est malade. A cette nouvelle, grande rumeur dans le Transtévère (43). Toute la population voulait se rendre au Quirinal pour voir le pape. Mais cette visite devant être un peu bruyante pour un malade, on résolut de s'en remettre à une députation. En conséquence, quatre individus arrivent au Quirinal et demandent Sa Sainteté. Ce n'était pas un jour d'audience publique; on fit des difficultés pour les admettre: preuve certaine pour eux de la gravité du mal. Enfin on consulta le saint-père, qui ordonna de les faire entrer.

« Eh bien ! mes enfants, leur dit-il en les voyant, que désirez-vous?

— Rien, saint-père. Nous voulions seulement vous voir; le bruit court au Transtévère que Votre Sainteté est malade, nous sommes venus nous assurer si cela est vrai. »

Le pape les remercie, les rassure, leur prouve qu'il se porte très-bien puisqu'il travaille, et les congédie avec bonté.

« Saint-père, lui dirent-ils en se retirant, Votre Sainteté sait que si jamais elle a besoin de nous, nous sommes là. »

Hélas! l'heure du péril sonna bientôt, et les habitants du Transtévère, toujours dévoués au fond de leur cœur, n'ont pas montré plus de courage que le reste du peuple

romain, dont Pie IX était alors l'idole! S'il sortait pour visiter les villes voisines, les mêmes démonstrations de respect et d'amour qu'on lui prodiguait à Rome l'accueillaient partout sur son passage, et lorsqu'il rentrait dans sa capitale, des milliers de personnes se précipitaient à sa rencontre. En vain sa modestie essaya-t-elle de mettre des bornes à ces manifestations extraordinaires et presque toujours dangereuses (44): la digue qu'il voulut opposer à ce torrent d'amour populaire ne servit qu'à le grossir davantage. Ses louanges étaient dans toutes les bouches, son image dans tous les cœurs, et l'univers entier partagea bientôt cet enthousiasme des Romains que Pie IX était si digne de faire naître.

La nature lui a, en effet, prodigué les qualités les plus propres à charmer. Son visage, plein de noblesse et de bonté, inspire le respect, la confiance et l'amour; sa physionomie, calme et douce, reflète toutes les vertus de son âme; ses lèvres ne s'ouvrent que pour laisser tomber des paroles de bénédiction et de paix. Économe et sévère pour lui-même, généreux et indulgent pour les autres, gracieux et affable envers le moindre de ses sujets comme avec les plus nobles et les plus riches, il avait, comme saint Louis, des jours d'audience publique, où chacun pouvait librement lui porter ses plaintes et lui faire connaître ses besoins. On cite de lui mille anecdotes touchantes, dont je veux au moins vous rapporter quelques-unes.

Un jour, lorsqu'il était encore évêque d'Imola, une pauvre femme lui demanda l'aumône; Monseigneur Mastaï, qui, dans son inépuisable charité, donnait souvent tout ce qu'il possédait, se trouvait alors sans un denier; il prend un couvert sur sa table, le donne à la mendiante en lui disant :

« Allez le mettre au mont-de-piété; je le retirerai quand j'aurai de l'argent. »

Le valet de chambre, qui n'était pas dans la confidence, vint annoncer à son maître qu'il manquait un couvert.

« Je connais le voleur, dit l'évêque en souriant; ne vous en mettez pas en peine, mon ami. »

Un pauvre paysan romain, ayant perdu son vieux cheval, qui, avec une mauvaise charrette, composait tous ses moyens d'existence, eut la singulière pensée d'emprunter un cheval de rebut des écuries du pape. Il se rend au Quirinal, et expose sa requête au secrétaire de Sa Sainteté, qu'il rencontra par hasard dans l'escalier. Pie IX trouva l'idée de ce pauvre homme excellente, lui fit donner un bon cheval et vingt pièces d'or pour rétablir ses affaires.

Un enfant de douze ans écrivit un jour au pape pour lui dire qu'il avait absolument besoin de trente et un *paoli* (45) pour acheter différents objets à sa pauvre mère, infirme et plongée dans une affreuse misère, et qu'il passerait les prendre le lendemain chez Sa Sain-

teté, si elle voulait bien le permettre. Pie IX, qui ouvre lui-même ses lettres, donna l'ordre de lui amener l'enfant lorsqu'il se présenterait au palais. Celui-ci, admis devant le pape, reçut de lui une pièce d'or.

« Oh! mais, très-saint Père, dit-il, cela ne fait que dix-sept paoli, et il m'en faut encore quatorze pour acheter tout ce dont ma mère a besoin. »

Pie IX donna à l'enfant une seconde pièce d'or.

« C'est trois paoli de trop, dit le jeune garçon en remerciant, et je n'ai pas de quoi vous rendre. »

Le pape ne put s'empêcher de rire en voyant tant de naïveté; il dit à l'enfant de garder le reste, le fit suivre pour s'assurer s'il employait en effet cet argent aux emplettes indiquées; et, content d'apprendre qu'il avait été véridique, Pie IX le fit venir de nouveau pour lui annoncer qu'il voulait le mettre en pension, et qu'il se chargeait de son avenir.

« Merci, très-saint Père, dit l'enfant; mais je ne puis pas quitter ma mère, car elle n'a que moi pour faire son lit et lui préparer à manger. »

Le pape, très-ému de ce sentiment de piété filiale, lui dit alors, les larmes aux yeux :

« Puisque vous êtes si pauvres, ta mère et toi, je me charge de tous les deux. »

Un employé d'un ministère se plaignait un jour d'un passe-droit qu'on lui avait fait, sous prétexte qu'il était incapable de remplir la place à laquelle il aspirait depuis

vingt ans. Le pape ne lui répondit pas d'abord : mais il lui donna à résoudre trois questions difficiles ayant rapport à l'administration dans laquelle il était employé ; cet homme s'étant tiré de ce travail à la satisfaction du saint-père, celui-ci fit appeler le ministre qui avait fait le passe-droit et lui dit :

« Rappelez-vous qu'un homme capable d'un pareil travail est très-capable aussi de l'emploi que vous lui refusez. Je veux qu'il y soit installé dans deux jours, et qu'il ne se passe plus de choses semblables. »

Une fois la police de Rome arrêta un individu qui distribuait clandestinement des exemplaires d'un pamphlet intitulé : Histoire de Pie IX, *pape intrus, ennemi de la religion, chef de la jeune Italie.*

Le saint-père, ayant appris cette arrestation, fit venir le coupable en sa présence, l'interrogea avec bonté et lui dit ensuite :

« Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne. »

Cet homme, touché de cet acte de générosité, se jeta en pleurant aux pieds du saint-père, et lui offrit de lui nommer les auteurs du pamphlet.

« Non, non, dit le pape : que leur faute reste ensevelie dans le silence, et puisse le repentir pénétrer dans leur cœur ! »

Je n'en finirais plus si je voulais vous rapporter tous les traits de bonté, de noblesse et de grandeur d'âme

qui avaient fait de ce saint pontife l'idole de son peuple. Souvent il sortait seul, à pied, de nuit ou de jour, en simple habit de prêtre, visitant à l'improviste les pauvres, les monastères, les hôpitaux, afin d'être mieux à même de réformer les abus, de secourir la misère.

Tous les actes de son gouvernement furent des actes d'humanité et de clémence. A peine sur le trône, il délivra de ses propres fonds tous les prisonniers pour dettes, et restreignit ses dépenses personnelles pour soulager plus de malheureux; non content de la distribution ordinaire de six mille écus romains faite aux indigents par l'aumônerie pontificale, il ordonna d'y ajouter douze mille écus tirés de son bien propre.

Il ouvrit les portes des prisons à tous les condamnés et prévenus politiques, et rappela de l'exil tous les contumaces. Il étendit sa bienfaisance sur les hommes de tous les partis, de toutes les sectes; les israélites eux-mêmes devinrent l'objet de sa tendre sollicitude. Il fonda des écoles, encouragea l'instruction, le commerce et l'agriculture, voulut faire fleurir partout la justice et la paix, prit de sages mesures pour l'assainissement des villes et la prospérité de l'État, consacra tous les instants de sa vie au bonheur de son peuple; il semblait devoir ressusciter l'âge d'or sur la terre. Le gouvernement papal, de tous les temps si doux, si paternel, puisque les Romains étaient de toutes les nations celle qui four-

nissait le moins de soldats et qui payait le moins d'impôts (46), il voulait le rendre plus paternel encore, corriger toutes ses imperfections, donner un libre essor à toutes les intelligences; mais le rôle de réformateur est toujours difficile et dangereux, et il le devenait plus encore dans les circonstances actuelles.

Il existait à Rome des opinions bien divergentes et des intérêts presque impossibles à concilier. Le gouvernement et la plupart des charges importantes étaient depuis longtemps entre les mains d'ecclésiastiques, d'ailleurs fort distingués, qui trouvaient tout naturel d'occuper le premier rang dans un État dont le chef est aussi le chef de l'Église. D'autre part, la noblesse, riche et privilégiée, était désœuvrée par habitude et par nécessité. La gloire militaire, la seule qui flatte les classes aristocratiques, leur était interdite, pour ainsi dire; car le pape, souverain temporel d'une nation jadis belliqueuse, mais en même temps vicaire d'un Dieu de paix et d'amour, peut tout au plus se défendre contre ses agresseurs, sans faire jamais de conquêtes. Plusieurs membres de cette noblesse oisive enviaient l'autorité d'un clergé d'autant moins désireux de s'en démettre, qu'il en avait toujours fait, il faut bien l'avouer, un sage et digne usage. Le parti le plus nombreux, le plus remuant, le plus dangereux, était celui qui était éclos dans le tiers état, composé surtout de petits bourgeois, de boutiquiers, de beaucoup d'avocats sans causes et

de médecins sans malades. Jaloux à la fois du clergé et de la noblesse, il avait à sa tête les intrigants les plus habiles, qui s'abritaient sous le nom sonore de défenseurs de l'indépendance de l'Italie, caressant la populace, et flattant tour à tour la noblesse et le clergé, cherchant à détruire l'un par l'autre, dans le seul but de s'élever sur leur ruine.

Les hommes les plus influents de ce parti étaient précisément ceux que la juste sévérité des tribunaux de Grégoire XVI avait emprisonnés ou bannis, et que l'excessive bonté de Pie IX amnistia complétement.

Abusant de la liberté qui leur était rendue sur leur parole d'honneur de se conduire en sujets paisibles, ils travaillèrent activement à saisir le pouvoir, et ils eurent l'adresse de rattacher à leur cause plusieurs membres de cette noblesse turbulente qu'alléchait l'appât de supplanter les ecclésiastiques dans le gouvernement de l'État. Pie IX, qui croyait à leur repentir, eut la générosité d'en appeler quelques-uns à des postes importants; ce fut une faute politique, mais la faute d'un grand cœur, qui ne saurait comprendre jusqu'où peut aller l'ingratitude de certains hommes. Comme Auguste à Cinna, le souverain pontife semblait leur dire par ses actes :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Comment ont-ils répondu à cette conduite magna-

nime? Hélas! il faut bien le reconnaître, il est des cœurs pervers que le bienfait aigrit presque autant que l'outrage; il existe des ambitions insatiables, inexorables, des Tarquins toujours prêts, pour conquérir le pouvoir, à fouler aux pieds le corps de leur bienfaiteur. Cependant Pie IX était tellement chéri et vénéré de tout son peuple, sa réputation de sagesse et de bonté était si solidement établie, qu'il était impossible de le renverser subitement de ce piédestal où l'avait élevé l'amour enthousiaste des peuples. Les ennemis de la religion et du saint-siége, organisés depuis longtemps en sociétés secrètes, dont les ramifications s'étendaient non-seulement en Italie, mais en France et en Allemagne, entreprirent de miner le terrain sous les pas du saint-père.

Pie IX continuait l'œuvre difficile de réforme que sa conscience lui imposait, cherchant à voir par lui-même, encourageant le zèle, blâmant la négligence et le relâchement, mais conservant toujours dans ses remontrances et ses corrections cette douceur évangélique, cette bonté inépuisable qui fait le fond de son caractère. Il ne put toutefois éviter de mécontenter beaucoup de gens; les intérêts lésés, les amours-propres froissés pardonnent rarement, et le saint-père se fit ainsi, même dans le clergé, des ennemis secrets dont le parti prétendu libéral ne manqua pas d'exploiter les ressentiments (47). Cependant les ambitieux qui voulaient la ruine du saint-siége pour s'élever sur ses débris, deve-

naient chaque jour plus exigeants; Pie IX avait fait successivement à ce parti toutes les concessions qui ne pouvaient pas blesser la délicatesse de sa conscience; il lui avait donné l'amnistie, il avait organisé à sa prière la garde civique et la municipalité romaine, il avait publié un décret constitutif pour changer la forme du gouvernement. Déjà un certain nombre de laïques avaient été introduits dans le ministère et dans le conseil.

Mais ce n'était ni la liberté, ni le bonheur des peuples, ni une partie du pouvoir que voulaient les révolutionnaires : c'était le pouvoir tout entier, et pour y parvenir ils ne perdaient aucune occasion d'agiter les esprits et d'exciter les passions mauvaises de la multitude. Un jour, à leur instigation, l'écusson d'Autriche fut ignominieusement traîné dans la boue, et, quand six mille Autrichiens vinrent occuper Ferrare pour répondre à l'agression du général Durando, qui s'était avancé jusqu'à Trévise, ils voulurent exiger du souverain pontife qu'il se mît à la tête du mouvement dirigé contre une nation catholique, sachant bien que le père de la chrétienté, qui déjà avait protesté énergiquement contre cette invasion des États romains, et qui négociait encore pour obtenir satisfaction, ne se résoudrait point à déclarer la guerre à ses propres enfants en Jésus-Christ.

C'était le moment qu'attendaient ses ennemis; ils jetèrent le masque. La fin déplorable du spirituel abbé

de Ximenès, rédacteur en chef d'un journal conservateur, condamné à mort par les sociétés secrètes et lâchement poignardé par leurs émissaires, avait commencé l'ère des assassinats; celui de Rossi, dont je vous ai donné les tristes détails, précipita l'avénement de la république. Dès ce jour, le pape ne fut plus dans l'esprit des révolutionnaires que l'évêque de Rome, auquel on destinait pour résidence le palais de Latran, et dont le rôle devait se borner à prier et à bénir.

Lorsque la nouvelle de ce meurtre se fut répandue dans la ville, la noblesse romaine, les chefs de la garde civique, les officiers des troupes papales vinrent offrir leurs services au saint-père, et lui jurer qu'ils étaient prêts à se faire tuer pour sa défense. Mais le lendemain, 16 novembre, une populace excitée et payée par les chefs du parti républicain se rassembla sur la place du Peuple vers l'heure de midi, et se dirigea sur le Quirinal, se grossissant en route d'une foule d'oisifs et de poltrons que la curiosité et la peur entraînaient à sa suite. Arrivés à Monte-Cavallo, les meneurs déléguèrent des députés chargés de présenter à Pie IX les demandes suivantes :

1° Promulgation de la nationalité italienne ;

2° Convocation d'une assemblée constituante ;

3° Accomplissement des mesures votées par les chambres relativement à la guerre ;

4° Acceptation du programme Mamiani du 5 juin ;

3° Un ministère démocratique, composé de Galetti, de Sterbini, de Mamiani, etc.

La plupart de ces hommes devaient à la libéralité du saint-père la liberté, des emplois, tout ce qu'ils étaient enfin, et ils travaillaient à le perdre !

Pie IX fit répondre par le cardinal Soglia, président du conseil des ministres, *qu'il aviserait,* mais que rien ne serait cédé à la violence.

Les meneurs, mécontents de cette réponse, envoyèrent une seconde députation, formée d'officiers de carabiniers, qui vinrent supplier le saint-père de céder aux vœux de son peuple.

« Ma qualité de souverain me défend de recevoir des conditions imposées par une troupe révoltée, » répondit le pape avec une dignité courageuse.

Alors les ambassadeurs des puissances européennes, qui s'étaient empressés d'accourir auprès du saint-père dès qu'ils avaient connu le danger qui le menaçait, rappelèrent aux carabiniers que le devoir militaire leur prescrivait d'empêcher par les armes des malheurs qu'ils ne pouvaient prévenir par de stériles paroles, et que les souverains de l'Europe ne laisseraient pas impunies les menaces sacriléges d'*une canaille sans foi ni loi.*

« Nous résisterons, si Sa Sainteté l'ordonne, répondirent les carabiniers ; mais nous deviendrons indubitablement victimes de la fureur du peuple, et nous sommes tous pères de famille.

— Je ne veux pas commander l'effusion du sang, répondit le pape avec une douce fermeté ; mais je dois engager tous mes sujets à remplir les devoirs dictés par leur conscience. »

Les carabiniers, confus, s'inclinèrent profondément, sortirent du palais et se dispersèrent sans prendre aucune résolution.

Cependant les vociférations de la foule devenaient toujours plus menaçantes et la situation de plus en plus dangereuse. Le saint-père, entouré de tous les membres du corps diplomatique, des cardinaux Antonelli et Soglia, de ses camériers, du père Vaures, du marquis Sacchetti et des officiers de la garde suisse, conservait une sérénité d'âme que sa confiance en Dieu pouvait seule lui inspirer. De temps à autre il se retirait quelques minutes dans son oratoire, afin de prier pour son peuple coupable, pendant que les gardes suisses, les seuls soldats de l'armée papale qui n'eussent pas été vaincus d'avance par la peur, luttaient de tout leur pouvoir contre le flot populaire qui cherchait à envahir le palais.

Bientôt les cris de : *Mort aux Suisses! tuez-les, tuez-les!* se joignirent à ceux de *Vive la Constituante italienne! Vive le gouvernement démocratique! Vive la république!* qui se faisaient entendre de toutes parts. Les Suisses, dont on essayait déjà de saisir les hallebardes, fermèrent alors la porte principale, qui était restée ouverte jusque-là. Les clameurs deviennent de

plus en plus violentes. Le prince de Canino, un fusil à la main, souffle dans le sein de la populace les passions qui l'animent : des gardes civiques, des soldats de la ligne accourent à la voix des Sterbini, des Sopranzi, des Campello, des Galetti ; les carabiniers eux-mêmes amènent une pièce de canon que l'on braque contre la grande porte. Toute cette tourbe tumultueuse se range en bataille pour attaquer le souverain pontife, défendu par soixante-dix hommes mal armés. Dans ce moment critique, un certain nombre d'officiers romains qui étaient parvenus à s'introduire dans le palais reçoivent l'ordre d'en sortir.

« N'exigez pas cela de nous, répondent-ils tout tremblants ; car il nous faudrait passer devant les gardes suisses, qui nous feraient sans doute un mauvais parti.

— Je réponds de mes soldats comme de moi-même, leur dit le capitaine Léopold Meyer de Schanensee ; je vous accompagnerai même, si vous promettez à votre tour qu'il ne me sera fait aucun mal.

— Nous vous en donnons notre parole d'honneur, » répondent les officiers romains.

Sur cette assurance, ils se mettent tous en marche. Mais à peine le capitaine suisse a-t-il mis le pied hors du palais, qu'une troupe d'hommes armés se saisit de lui, et que les officiers romains l'abandonnent lâchement.

« Es-tu pour le peuple ou pour le pape ? » lui demande-t-on en le couchant en joue.

— Je suis pour mon devoir, répond le brave capitaine ; tirez, si vous l'osez, sur un soldat qui a combattu à Vicence pour la cause de l'Italie, et qui est prêt à mourir pour le souverain qu'il a juré de défendre. »

A ces nobles paroles les fusils se relèvent ; mais d'autres factieux s'emparent de l'intrépide officier, l'attachent à la bouche du canon et se disposent à y mettre le feu.

« Je reconnais cette pièce, s'écrie-t-il aussitôt ; c'est moi qui à la tête de ma compagnie l'ai reprise sur les Autrichiens, aux mains desquels vous l'aviez laissée tomber ; l'histoire dira que vous en faites aujourd'hui l'instrument de mon supplice. »

Le capitaine fut relâché, mais il ne put rentrer avant la nuit au Quirinal, où les gardes suisses s'efforçaient d'éteindre le feu que le peuple venait de mettre à l'une des portes du palais. Dans le même temps, une balle partie d'une maison de la rue Scanderberg pénétrait jusque dans l'appartement du saint-père en brisant une vitre, dont les éclats retombèrent sur le casque de M. de Buffalo, garde noble de service, et Monseigneur Palma était tué dans sa chambre par un coup de fusil tiré du haut d'un clocher.

Sur ces entrefaites, le prince de Canino, Sterbini et quelques-uns de leurs adhérents formaient au café populaire une espèce de gouvernement provisoire, tandis que les révoltés envoyaient en députation au Quirinal

l'avocat Joseph Galetti, qui, sous le masque hypocrite du dévouement et de la reconnaissance, avait si souvent abusé de la généreuse bonté du saint-père.

Il supplia le pape de signer la nomination du ministère démocratique.

« Je suis ici comme prisonnier, dit à haute voix le souverain pontife ; je remets donc à la sagesse des chambres la décision des mesures qu'on prétend m'imposer ; je veux éviter qu'une seule goutte de sang soit versée pour ma cause ; mais je veux aussi que l'Europe entière sache que je ne prends aucune part à ce nouveau gouvernement. »

Alors Galetti, pâle et les yeux baissés de honte et de remords peut-être, sortit du palais et annonça à la multitude que Pie IX s'en remettait à la sagesse de la chambre. Au même instant les cris de *Vive l'Italie !* se firent entendre, et le flot populaire commença à s'écouler dans les rues de la ville. Le pape s'occupa aussitôt avec la plus tendre sollicitude de faire sortir secrètement du palais tous ceux qui se trouvaient menacés, et il fit conduire à l'ambassade française le cardinal Soglia, contre lequel des cris de mort avaient été proférés.

Bientôt l'on sut d'une manière certaine qu'une démonstration plus effrayante encore se préparait pour le 27 ; la révolution marchait d'excès en excès, se souillant toujours davantage. Le saint-père était gardé à vue dans son propre palais, et les fidèles Suisses, qui l'avaient

défendu avec tant de dévouement et de courage, congédiés par ordre de Sterbini, devenu tout-puissant, avaient été remplacés par la garde civique, dont on connaissait les mauvaises dispositions.

Les représentants des grandes puissances suppliaient le pape d'épargner un crime à ses sujets égarés : tous lui offraient au nom de leur gouvernement un asile inviolable. M. le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, insistait surtout pour que le saint-père voulût bien honorer de sa présence une nation qui défendit si souvent les souverains pontifes opprimés. Déjà le bâtiment à vapeur français *le Ténare* attendait le pape en rade de Cività-Vecchia, et la brigade expéditionnaire, réunie à Marseille sous les ordres du général Mollière, était prête à pénétrer dans les États romains pour marcher au secours de Pie IX.

Cependant le saint-père hésitait encore, car il espérait que sa présence pourrait servir de digue au torrent révolutionnaire qui débordait de toutes parts, lorsqu'un jour il reçut de l'évêque de Valence un petit sac en soie contenant la boîte dans laquelle Pie VI portait la sainte Eucharistie sur sa poitrine pendant son exil en France. Ce présent parut au saint-père un avertissement céleste, et il se décida enfin à chercher son salut dans la fuite, en acceptant les propositions du duc d'Harcourt. Le cardinal Antonelli, d'accord avec l'Autriche, qui ne pouvait supporter sans jalousie l'idée du séjour du pape

en France, parvint bientôt à faire changer les dispositions déjà prises; et pendant que les représentants de l'Europe se disputaient cet hôte illustre, le comte de Spaur, dont les desseins secrets ne furent pas pénétrés par ses collègues, obtint du pape qu'il ne suivrait point la route trop fréquentée de Cività-Vecchia, et qu'il se rendrait d'abord à Gaëte, où *le Ténare* pourrait ensuite venir le prendre. Mais il s'agissait d'abord pour Pie IX de quitter le palais et la ville sans être reconnu, et déjà le bruit que le pape songeait à reconquérir sa liberté par la fuite avait ému la multitude et redoublé la surveillance des gardes civiques, geôliers de Sa Sainteté.

Le 24 au soir, le duc d'Harcourt se rend en grande pompe au Quirinal et demande à voir le pape, dont il a, dit-il, obtenu une audience. Les gardes refusent d'abord; mais l'ambassadeur insiste et parvient enfin jusqu'à l'appartement particulier du saint-père. Sans perdre une minute, le duc aide Sa Sainteté à s'affubler d'une grande redingote noire, d'une paire de lunettes et d'un large chapeau rond. Pie IX, ainsi déguisé, s'agenouille encore une fois devant son crucifix, et quelques minutes après, accompagné de M. Filippani, et portant à la main une lanterne sourde, il sort par une porte secrète conduisant dans les corridors du conclave.

Il avait déjà parcouru l'immense galerie tout entière,

lorsque M. Filippani s'aperçut qu'il n'avait pas la clef de la porte extérieure ; il fut alors obligé de revenir sur ses pas pour chercher cette clef, et le saint-père demeura seul, calme et résigné à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de la vie et de la puissance des souverains, comme de tous les événements de ce monde.

Au bout de dix minutes, M. Filippani rejoignait Sa Sainteté. Quelques instants plus tard une modeste voiture descendit la colline du Quirinal, traversa la place Trajane et arriva aux Thermes de Titus, où se trouvait déjà le comte de Spaur.

Les deux voitures franchirent sans obstacle la porte de Saint-Jean-de-Latran, et, menées grand train, elles entrèrent à la nuit dans la vallée de l'Aricia, près d'Albano, où Mme de Spaur attendait l'illustre fugitif dans une agitation d'esprit bien facile à comprendre.

Au moment où la comtesse aperçut de loin la voiture du saint-père, des carabiniers faisant une patrouille passèrent auprès d'elle et entamèrent la conversation. Bientôt le pape arrive au milieu d'eux.

« Bon Dieu ! Monsieur le docteur, vous vous ferez donc toujours attendre ! s'écrie Mme de Spaur avec une présence d'esprit merveilleuse : voilà une heure que je suis ici. »

Pie IX mit pied à terre et monta sans rien dire dans la berline de la comtesse, dont le jeune Maximilien de Spaur et son gouverneur occupaient le devant. Les cara-

biniers relevèrent eux-mêmes le marche-pied de la voiture, et s'éloignèrent sans le moindre soupçon.

« Ne craignez rien, dit alors le saint-père à Mme de Spaur, qu'il voyait vivement émue ; Dieu est avec nous. »

La voiture partit au grand galop et arriva sans accident jusqu'à Fondi. Là, un des postillons, considérant attentivement le visage de Pie IX, fut sur le point de le reconnaître, et dit à son camarade :

« Ne trouves-tu pas que cet abbé ressemble d'une manière étonnante au portrait du pape que nous avons chez nous? »

Enfin, après plusieurs heures de mortelles alarmes, les voyageurs franchirent la frontière des États romains.

« Rendons grâces à Dieu, » dit alors le saint-père avec émotion.

Il récita le *Te Deum* à haute voix, et bientôt la berline entrait à Gaëte, ancienne donation de Charlemagne aux souverains pontifes, longtemps possédée par eux, mais qui appartient maintenant au roi des Deux-Siciles.

Le cardinal Antonelli venait aussi d'arriver dans cette ville. Il fut alors convenu que le comte de Spaur se rendrait immédiatement à Naples pour instruire le roi de ce qui s'était passé, et les illustres voyageurs allèrent demander l'hospitalité au palais épiscopal ; mais Mgr Parisio, évêque de Gaëte, était absent, et son fidèle majordome refusa obstinément de recevoir des étrangers qui se

présentaient sans lui être annoncés et sans vouloir même dire leur nom.

Le pape alla donc loger dans une petite *locanda*, appelée l'auberge *du Jardin*, où il demeura d'abord sans se montrer. Vingt-quatre heures plus tard *le Ténare* débarquait à Gaëte l'ambassadeur de France, et presque en même temps le roi de Naples, plein d'empressement et de joie, accourait de son côté à la rencontre de son hôte auguste.

Le pape, dont aucun habitant de Gaëte ne soupçonnait encore la présence, se rendit alors au palais du gouverneur ; le roi de Naples, qui attendait le saint-père avec une vive impatience, se prosterna aussitôt à ses pieds, ainsi que la reine et toute sa famille. Pie IX, vivement ému, leur donna sa bénédiction, et, ouvrant ensuite la fenêtre, il se montra sur le balcon et bénit aussi la foule rassemblée sur la place, ainsi que les équipages de tous les bateaux mouillés dans la rade.

Le monarque napolitain mit le palais de Gaëte à la disposition de Sa Sainteté, et la supplia d'y fixer sa résidence jusqu'au moment, probablement très-prochain, où, rappelé par ses sujets, il rentrerait triomphant dans sa capitale. Un motif bien puissant engageait le saint-père à accepter cette proposition : en demeurant à Gaëte, il ne quittait point le sol italien ; il se trouvait sur les confins de ses États, prêt à tout événement.

Le cardinal Antonelli, qui redoutait l'instabilité du

gouvernement français, et le comte de Spaur, qui savait que le sien ne verrait pas sans inquiétude le séjour du pape en France, joignirent leurs vives instances à celles du roi de Naples et l'emportèrent sur le duc d'Harcourt. Mais si ces considérations politiques nous ont privés, nous Français, de l'honneur d'accueillir dignement le successeur de saint Pierre, du moins elles n'ont pu nous empêcher de combattre et de vaincre pour lui; et, tandis que les Autrichiens s'arrêtaient aux Apennins, que les Napolitains se montraient un seul instant près d'Albano, que les Espagnols n'occupaient que les environs de Terracine, c'était au cœur des États pontificaux, à Rome même, que la France, victorieuse et triomphante, terrassait l'hydre révolutionnaire et relevait glorieusement les bannières pontificales.

XVI

Le *Gesù*. — Les Pères Jésuites. — Une anecdote sur le duc de Reggio. — Visite à la villa Lante. — L'abbesse du Sacré-Cœur et les soldats français. — Scènes sanguinaires. — Fusillades de Saint-Callixte. — Œuvres de la république romaine.

Rome, 2 août.

J'ai entendu ce matin un beau sermon au *Gesù*, l'une des plus belles et certainement la plus fréquentée des églises de Rome; elle est desservie par les Pères Jésuites,

dont le zèle ardent pour le salut des âmes ne se dément nulle part. Aussi, quand les anarchistes romains voulurent saper les fondements du siége pontifical, ils imitèrent la tactique de tous les ennemis du catholicisme, s'attaquant d'abord aux ordres religieux, et en particulier à la Compagnie de Jésus, dont ils redoutaient les lumières et l'influence. Le mensonge et la calomnie, ces armes habituelles des sociétés secrètes, prirent entre leurs mains mille formes diverses pour atteindre au cœur ceux dont ils avaient juré la perte.

Bientôt les voies de fait se joignirent à l'outrage. Alors les habitants du Transtévère s'émurent de ces attaques, et envoyèrent une députation au général de l'Ordre pour lui offrir le secours de leurs bras robustes.

« Nous sommes depuis longtemps habitués aux injures des hommes, répondit le supérieur en les remerciant avec effusion; notre vie appartient à Dieu, il en disposera à son gré. Retournez en paix, mes amis; nous ne voulons nous venger qu'en faisant tout le bien qu'il est en notre pouvoir de faire. »

Le même jour un attroupement considérable entoura le *Gesù*, vomissant l'injure et la menace; et l'on écrivit sur la porte principale du couvent : « Maison à louer. »

Un ecclésiastique s'avança alors au milieu de cette populace ameutée, et d'une main hardie arracha l'écriteau. Il eut le bonheur de ne pas être mis en pièces et de pouvoir se perdre dans la foule. Cet acte de témérité

courageuse est généralement attribué à M. de Mérode, ancien volontaire dans notre armée d'Afrique ; mais le digne abbé s'en est défendu devant moi de manière à ne me laisser aucun doute à ce sujet.

Les Jésuites, que le saint-père aimait et estimait, s'éloignèrent de Rome le 28 mars 1849, pour éviter d'être un prétexte de trouble et de désordre. On assure que Pie IX, prévoyant dès lors tous les excès de la révolution, leur dit avec tristesse que probablement il ne tarderait pas à prendre comme eux le chemin de l'exil.

En sortant du *Gesù*, où quelques Pères sont déjà de retour, je m'acheminai vers la *via dei Condotti* pour acheter des chapelets que je veux envoyer bénir à Gaëte, et j'entrai au hasard chez un des nombreux marchands de cette rue. C'était un véritable artiste, laissant à sa femme le soin de son commerce, pour sculpter lui-même des camées d'une admirable perfection : il m'engagea à passer dans son atelier, afin d'examiner à loisir tous ces petits chefs-d'œuvre. Au même instant deux officiers de l'armée française entrèrent dans le magasin pour faire aussi quelques emplettes. Pendant que la marchande s'empressait de leur montrer des chapelets de toute sorte et de tout prix, cinq ou six soldats arrivèrent à leur tour.

« Holà ! Madame la marchande, nous venons acheter des médailles, dit l'un d'eux.

— Nous en avons de plusieurs sortes, baragouina l'Italienne : desquelles voulez-vous, signor?

— Des plus belles donc, reprit l'orateur de la troupe, de celles qui ont d'un côté l'image de la sainte Vierge et de l'autre le portrait du pape.

— Les faut-il en argent, ou tout simplement en cuivre? » reprit la marchande.

Les soldats se regardèrent entre eux.

« Cela dépend du prix, répondirent-ils.

— Moi, je la voudrais un peu soignée, car je l'achète pour ma sœur : mais je n'ai que six sous à y mettre.

— Moi, je n'en ai que quatre, dit un autre.

— Et moi, j'ai une pièce de vingt sous toute neuve, et je la dépenserai volontiers, s'il le faut, car c'est pour ma mère que je la prends, et, ma foi, l'on n'a qu'une mère au monde.

— Mes amis, dit alors un des deux officiers que les soldats n'avaient pas encore remarqué, parce qu'il n'était point en uniforme et qu'il se tenait modestement dans un coin du magasin, voulez-vous vous en rapporter à moi et me laisser le plaisir de choisir vos médailles? »

Tous les militaires portèrent simultanément la main à leur képi, et demeurèrent muets de surprise.

« Je les ferai bénir par le saint-père, reprit l'officier ; vous les enverrez à vos parents, et vous boirez à ma santé l'argent que vous destiniez à cet achat.

— Cela nous va, mon général, répondit gravement le plus hardi de la troupe.

— Alors c'est convenu, » reprit le duc de Reggio avec un bienveillant sourire.

Les soldats s'en allèrent joyeux, très-résolus sans doute à tenir leur parole. Le général acheta les médailles promises, fit encore plusieurs emplettes et se retira à son tour. Alors seulement je quittai l'arrière-boutique, chargée de chapelets dont vous aurez votre bonne part.

A peine avais-je fait quelques pas dans la rue que je me trouvai face à face avec l'abbé Dotti.

« Je suis allé hier au soir savoir de vos nouvelles, me dit-il avec son aimable simplicité.

— Je le sais, Monsieur l'abbé, et j'ai été très-contrariée de ne pas m'être trouvée chez moi; mais j'espère que vous voudrez bien me dédommager de ce contre-temps.

— Je ne demande pas mieux, Madame.

— Alors pourquoi ne pas venir tout de suite?

— Parce que je vais de ce pas à la villa Lante, où j'ai affaire. »

Je le priai de présenter mes respects à Mme de Limingues, supérieure du noviciat des dames du Sacré-Cœur, qui m'avait écrit pour me remercier de lui avoir fait parvenir quelques lettres de France, et j'ajoutai que je me proposais d'aller la voir bientôt.

« Venez-y dès aujourd'hui, reprit l'abbé; je vous servirai volontiers d'introducteur auprès d'elle, quoique vous n'en ayez certes pas besoin. »

Je n'avais rien d'important à faire dans ce moment : j'acceptai la proposition; nous montâmes en voiture et nous partîmes.

Mme de Limingues nous reçut avec une gravité douce et bienveillante, sous laquelle perçait néanmoins un sentiment d'inquiétude mal dissimulé, qui surprit beaucoup mon compagnon de voyage, accoutumé à trouver toujours chez la digne abbesse cette sérénité d'âme que donne la vie monastique. La bonne religieuse nous avoua alors fort ingénûment qu'elle venait d'éprouver un grand chagrin, et nous en raconta la cause.

Dès l'arrivée de nos troupes à Rome, un poste de soldats français avait été placé dans une des dépendances du couvent, et les religieuses n'avaient eu qu'à se louer de ces militaires. Bientôt plusieurs d'entre eux éprouvèrent quelques atteintes des fièvres du pays; les bonnes sœurs leur prodiguèrent à l'envi les soins et les remèdes qui pouvaient leur être utiles; si bien qu'aucun de ces hommes n'eut besoin d'hôpital ni de médecin, et que tous recouvrèrent la santé, seulement en se conformant aux ordonnances hygiéniques de ces dames, et en mangeant de bon appétit les confitures et les biscuits qu'elles leur donnaient de bon cœur. L'affection et la confiance de ces militaires envers les religieuses étaient si grandes

qu'ils suivaient leurs avis et cherchaient toutes les occasions de leur faire plaisir.

Hier la supérieure, voyant ces chers soldats monter la garde en plein midi, leur tint ce petit discours :

« Mes enfants, la ville est tranquille, j'espère, et le soleil de Rome est dangereux à cette heure ; reposez-vous donc sur vos lits de camp jusqu'à ce que la chaleur ait perdu sa force. »

Le sous-officier et les soldats crurent le conseil aussi bon que tous ceux qu'ils avaient reçus jusque alors, et s'y conformèrent avec le même empressement. Par malheur, le capitaine de ronde vint à passer à l'heure de la sieste, et le poste n'ayant point pris les armes assez promptement, il infligea quatre jours de salle de police à tous ceux qui le composaient. En vain la bonne supérieure, au désespoir, demanda-t-elle grâce pour les militaires, assumant sur elle les torts du poste tout entier ; le capitaine, qui ne reconnaissait point à la respectable abbesse le droit de détourner les soldats de leur service, s'était montré inflexible : voilà pourquoi M[me] de Limingues était si péniblement émue quand nous l'abordâmes. Nous la rassurâmes de notre mieux, en lui disant que cette punition n'était point assez terrible pour lui causer de si grands remords, et que probablement les hommes punis s'en inquiétaient beaucoup moins qu'elle.

La digne femme, un peu réconfortée par nos paroles,

nous montra son grand et beau couvent, dont les religieuses avaient été chassées naguère par les soldats de Garibaldi. Celui-ci s'était présenté lui-même à Mme de Limingues pour lui intimer l'ordre de vider les lieux sur-le-champ. Toute résistance eût été vaine; les religieuses allèrent demander un asile aux dames de la Trinité-des-Monts, et les garibaldiens s'installèrent à la villa Lante, qu'ils dévastèrent en partie, pillant tout ce qui était à leur convenance, depuis les matelas jusqu'aux ustensiles de ménage, coupant les tuyaux de fontaine pour en avoir le plomb, et fouillant jusque dans les tombeaux des religieuses pour chercher parmi la cendre des morts les trésors qu'ils y supposaient cachés.

C'est que ce fut un temps bien malheureux pour les Romains que celui qui suivit le départ de Pie IX. Les honnêtes gens, atterrés, manquèrent entièrement d'énergie: une partie de la noblesse et beaucoup d'ecclésiastiques et de personnes notables s'éloignèrent de la ville; les cardinaux, s'échappant à grand'peine, allèrent rejoindre le pape à Gaëte; le reste des gens de bien, s'enfermant dans leurs maisons, se contentèrent de gémir en secret, tremblant à chaque instant pour leur fortune et pour leur existence.

En vain Pie IX nomma-t-il de Gaëte une commission gouvernementale, en même temps qu'il envoyait une protestation contre le ministère intrus: sa voix paternelle

put troubler les coupables, mais elle fut sans force pour les réprimer. La terreur s'empara de tous les esprits : plusieurs députés furent rappelés par leur province ; les autres, menacés chaque jour dans leurs fonctions, perdirent toute indépendance. La municipalité romaine se retira, les principaux chefs de la garde civique donnèrent leur démission, l'anarchie régna en souveraine : et, pour me servir de la juste et belle expression d'un homme de cœur et de talent, M. Alphonse Balleydier, « Rome fut, au départ du pape, comme un navire « désemparé, naviguant sans voiles et sans boussole au « milieu des récifs, et n'ayant pour équipage que des « eunuques frappés de cécité. »

Le vol, le pillage, les contributions forcées, le meurtre, les scènes ignobles parodiant les cérémonies les plus augustes de notre sainte religion se succédaient tour à tour. Ciceruacchio, l'âme damnée de Sterbini, l'entrepreneur en chef des émeutes, parcourait la ville à la tête de ses suppôts, portant un crucifix voilé d'un crêpe noir et chantant le *Miserere* ou le *De profundis*. Il pénétrait de force dans les maisons pour faire des visites domiciliaires, proférant des menaces contre tous ceux qu'il soupçonnait d'être attachés au saint-siége.

Un jour il se présente avec ses sicaires chez le curé de Sainte-Marie-Majeure, qui, suivant l'ordre de son souverain légitime, avait fait afficher à la porte de l'église la protestation du saint-père. Après avoir vomi la menace

et l'injure, un homme de la bande tire son poignard pour en frapper le saint prêtre.

« Abreuve-toi de mon sang, lui dit celui-ci sans laisser paraître aucune émotion ; je ne crains point la mort ; mais toi, redoute les jugements de Dieu. »

Ce courage passif désarma les bourreaux, qui se contentèrent de briser tout ce qui tomba sous leurs mains. De là ils se rendirent chez le curé de Saint-Celse, l'insultèrent grossièrement et ravagèrent sa maison.

Cependant les modifications dans le gouvernement se succédaient de jour en jour sans apporter aucun allégement aux maux de ce malheureux pays. La création d'une junte suprême, que l'on avait nommée d'abord, fut bientôt suivie de celle d'une garde toute révolutionnaire et d'une commission de salut public.

Le 7 février eut lieu l'ouverture de l'assemblée constituante, qui prononça la déchéance du pouvoir temporel des papes, et se déclara seule souveraine. Elle établit une république démocratique dirigée par un comité exécutif, composé de trois membres amovibles et responsables, qui furent Armellini, Montecchi et Salicetti.

Le lendemain on voulut forcer les chanoines du Vatican à chanter le *Te Deum* dans la basilique de Saint-Pierre. Ces respectables ecclésiastiques, qui ne pouvaient pas faire entendre l'hymne de réjouissance pour le déplorable événement de la déchéance du pape, résistèrent courageusement, malgré les menaces de spoliation et de

mort, et s'échappèrent l'un après l'autre de la sacristie par une porte secrète. Les triumvirs, qui étaient venus en grande pompe, exhalèrent d'abord en imprécations leur désappointement et leur fureur, et décidèrent ensuite que le *Te Deum* serait chanté quand même. Par leur ordre, douze officiers de la garde civique s'arment de cierges en guise d'épées; un aumônier des soldats de Vicence monte à l'autel, revêtu des ornements sacerdotaux, et la cérémonie s'accomplit au milieu des murmures du peuple.

Bientôt après, la chambre décréta coup sur coup la confiscation des biens du clergé et des hôpitaux, l'abolition de toute juridiction ecclésiastique, la levée d'un impôt forcé et progressif de dix-sept millions à prendre sur les riches, la fonte de toutes les cloches pour les convertir en canons, l'émission d'un million trois cent mille écus de billets ayant cours forcé, celui d'une monnaie de mauvais aloi, dans laquelle il n'entrait qu'un dixième d'argent pour neuf dixièmes de cuivre, et le versement dans les caisses du gouvernement républicain de tous les dépôts d'argent appartenant aux institutions de main-morte.

Peu de temps après, le Génois Mazzini, ce chef audacieux des sociétés secrètes, que ses talents et son hypocrite philanthropie rendent doublement dangereux, arriva à Rome comme un vautour attiré par l'odeur des cadavres. Il fut reçu en triomphe, et parvint bientôt à

occuper le premier rang. Son nom et celui d'Aurelio Saffi remplacèrent ceux des deux triumvirs Montecchi et Salicetti ; mais Armellini resta au pouvoir. Le gouvernement ainsi constitué, la dilapidation des fonds publics marcha plus rapidement encore, le numéraire disparut presque entièrement, la terreur devint plus grande, et le cancer dévorant qui rongeait tout l'État se gangrena chaque jour davantage. Tous les fonctionnaires honnêtes furent destitués et remplacés par des hommes indignes : la persécution contre les choses saintes devint de plus en plus violente, et, au mépris du droit des gens, les étrangers eux-mêmes ne furent plus à l'abri des vexations des séides du pouvoir. Les religieuses françaises du Bon-Pasteur furent chassées de leur couvent, les monastères de Saint-Vincent-de-Paul, de Jésus-et-Marie, de Saint-André-delle-Fratte et beaucoup d'autres furent convertis en casernes; plusieurs églises furent pillées, et la basilique de Saint-Pierre se vit profanée par la parodie des cérémonies de la Semaine sainte et par la violation des tombeaux.

Ce fut au milieu de ces excès que la nouvelle de l'intervention française arriva comme un coup de foudre au palais de la Consulta, où les triumvirs avaient établi le siége du gouvernement. Mais presque aussitôt les lettres trompeuses des démocrates de Paris vinrent relever le courage abattu des chefs du parti républicain, et l'Assemblée, rassurée par les triumvirs, décréta pom-

peusement que Rome serait sauvée, et qu'elle opposerait la force à la force.

Les moyens de défense étaient loin de répondre à cette déclaration sonore, car, soit manque de sympathie, soit manque de courage, un très-petit nombre de Romains se montraient disposés à la lutte terrible qu'on voulait leur faire soutenir, lorsqu'un autre Génois, le général Garibaldi, célèbre dans l'histoire des révolutions d'Italie par ses talents militaires et par sa vie aventureuse, entra à Rome à la tête de sa légion d'hommes sans aveu, mais endurcis aux fatigues de la guerre, auxquels, je le dis en rougissant de honte, se joignirent bientôt un certain nombre de Français indignes de ce nom, de vaincus de juin, d'hommes échappés des prisons et des bagnes que l'émeute avait vomis de son sein. Tous ces bandits furent reçus avec enthousiasme par les républicains de Rome; Garibaldi s'installa au couvent de Saint-Sylvestre et prit le commandement des forces militaires. Aussitôt le bruit des tambours et des armes retentit de toutes parts, et la ville papale prit l'aspect d'un vaste camp.

En même temps des proclamations ridicules, dans lesquelles les soldats français étaient traités de nains et de brigands venant à Rome pour piller les maisons, détruire les monuments, insulter les femmes, violer les jeunes filles, furent affichées sur les murs; et l'on institua une commission d'énergumènes, portant pour signe

distinctif une écharpe tricolore au bras gauche, dont les fonctions étaient d'entretenir l'agitation de la populace par leurs discours, et, modernes Tyrtées, de l'exciter au combat.

Dès le 28 avril, tout était prêt pour la résistance : les remparts étaient hérissés de canons, l'artillerie bien pourvue de munitions, les rues barricadées, les soldats sous les armes; et la population honnête, intimidée par ces apprêts redoutables, courbait la tête sous le joug, se contentant de protester par son attitude triste et silencieuse, sans oser se déclarer pour ses libérateurs.

L'affaire du 30 avril exalta au plus haut point les espérances des républicains et augmenta la terreur des amis de l'ordre, dont la position devenait de plus en plus dangereuse. Les étrangers qui purent obtenir à prix d'argent la permission de quitter la ville se hâtèrent de fuir ; les autres cherchèrent un abri sous la protection du pavillon français, que la crainte des représailles rendait encore une sauvegarde. C'est ainsi que l'honorable M. Alaux, directeur de l'académie de France, donna l'hospitalité à un grand nombre de compatriotes, et que toutes les religieuses du Sacré-Cœur, plusieurs prêtres étrangers et un certain nombre d'artistes trouvèrent un refuge au couvent de la Trinité-des-Monts.

Les spoliations, les violences ignobles, la cruauté dont Rome républicaine offrait souvent le spectacle, ne justifiaient que trop la frayeur des habitants. Plusieurs

des soldats français du 20[e] de ligne, faits prisonniers par trahison le 30 avril à la porte Saint-Pancrace, furent assassinés; l'un d'eux, blessé de trois coups de fusil, fut entièrement dépouillé de ses vêtements par ceux qui l'avaient appelé frère, et, abandonné dans cet état, arrosant la terre de son sang, il parvint à se traîner à l'ambulance, où il mourut deux heures après.

Un jour, une des bandes de brigands qui, sous prétexte de la défense, pillaient et incendiaient les environs de Rome, se présente dans une maison située près de la porte Saint-Jean. Le propriétaire veut résister, il est tué à coups de fusil; trois pauvres vignerons attachés à son service essayent de prendre sa défense : ils sont accablés par le nombre, saisis et amenés à Rome. Comme on les conduisait au fort Saint-Ange, une voix s'écria : « Ce sont des Jésuites déguisés. »

A ces mots, la foule se rassemble et grossit de minute en minute dans les rues populeuses qu'il fallait traverser ; les hurlements de rage, les cris « Mort aux Jésuites » se font entendre de toutes parts. En vain les infortunés assurent-ils, les larmes aux yeux, qu'ils n'ont jamais été prêtres, qu'ils ne sont que de pauvres paysans étrangers à la politique; les vociférations redoublent. On arrive ainsi en face du fort Saint-Ange, qui se dresse devant eux comme un lieu d'asile ; les malheureux reprennent courage : encore quelques pas, et la prison va au moins les mettre à l'abri de la fureur populaire. Alors une

jeune femme se glisse à travers la foule, détache l'épingle-poignard qui retient sa chevelure, et frappe l'une des victimes. Ce coup fut le signal du massacre : hommes, femmes, enfants se ruent avec rage contre ces trois prisonniers sans défense; leur corps n'est bientôt qu'une plaie, leur sang coule à grands flots, leurs membres sont mis en pièces, et l'infâme populace s'en dispute avec frénésie les lambeaux palpitants, qui sont ensuite jetés dans le Tibre.

Ici un vieillard était assassiné en plein jour par un misérable à qui il avait jadis prêté de l'argent, et qui trouvait commode d'acquitter sa dette avec le poignard.

Là, Garibaldi faisait fusiller, sans autre forme de procès, un prêtre qui avait eu le malheur de lui déplaire. Le 30 avril, à Monte-Mario, le curé dominicain de Notre-Dame-du-Rosaire et un autre ecclésiastique arrosaient de leur sang l'église qu'ils avaient longtemps desservie avec un zèle pieux.

Un autre jour, Ciceruacchio et sa bande pénètrent dans l'église de Santa-Maria-del-Popolo; ils pillent les vases sacrés, enlèvent les confessionnaux, qu'ils portent en triomphe sur la place, et se divertissent longtemps à parodier le sacrement de pénitence, engageant les passants à venir recevoir d'eux l'absolution de leurs fautes; puis ils font un feu de joie et dansent bruyamment autour des confessionnaux embrasés.

Le 22 mai, le respectable curé de la Minerve est

surpris chez lui par une de ces troupes de bandits soudoyées par le gouvernement ; on lui donne l'ordre de se rendre à Sainte-Callixte ; il obéit sans résistance. Un homme l'attendait à la porte du couvent : c'était le capitaine Zambianchi, l'un des exécuteurs les plus sanguinaires des hautes œuvres de la république. A sa vue, le prêtre, devinant le sort qui l'attendait, ne put s'empêcher de tressaillir.

« Tu trembles ! lui dit en ricanant le féroce douanier : à quoi penses-tu donc ?

— Je pense à Dieu, répond dignement le bon curé, et je le prie de pardonner à mes bourreaux.

— Entre, » dit brusquement le chef.

A peine le saint prêtre eut-il franchi le seuil, qu'un affreux spectacle s'offrit à ses regards : quatorze ecclésiastiques gisaient déjà sans vie sous les ombrages du jardin ; les assassins étaient encore à leur poste, et, un instant après, le curé de la Minerve tombait mort à côté de ses confrères.

La nuit était venue ; quelques fosses furent creusées à la hâte au pied des arbres, et les victimes de ce jour disparurent bientôt sous la terre fraîchement remuée, qui seule indiquait leur sépulture.

Tous ces détails et bien d'autres encore, que l'abbé Dotti me donnait avec une pénible émotion, tout en me reconduisant chez moi après notre visite à Mme de Limingues, ne sont que trop connus par ceux qui ont eu

le malheur de se trouver à Rome à cette époque de hideux souvenir. La république, avide de sang et d'argent, dépouillait les citoyens et ne régnait que par la terreur.

XVII

Ouverture du caveau mystérieux. — Le palais Rospigliosi. — Le palais Torlonia. — Le palais Grazioli. — Les palais Borghèse, — Altieri, — Simonetti, — Albani, — Colonna. — La villa Aldobrandini. — Les palais Farnèse, — Bernini, — Chigi, — Corsini, — Spada, — Ruspoli. — Installation des officiers et des soldats français dans les palais romains. — Départ du général Oudinot et d'une députation romaine pour Gaëte. — Espérance du retour du pape.

Rome, 4 août.

M[me] D*** est venue me voir ce matin ; elle avait assisté la veille à l'ouverture du caveau mystérieux dont je vous ai parlé l'autre jour, et sur lequel vous avez peut-être fait aussi vos conjectures, ma Céline. Deux officiers municipaux sont venus à la Consulta, accompagnés du majordome et d'un ouvrier armé de tous les instruments nécessaires. Les trois serrures ont été enlevées l'une après l'autre, la lourde porte de chêne a cédé sous les efforts réunis de deux domestiques, et les regards curieux des assistants ont plongé avidement dans l'intérieur de la pièce ; mais l'obscurité était si grande qu'il était impossible de distinguer les objets.

« De la lumière! » s'écria-t-on alors de toutes parts.

Des flambeaux furent allumés, et les deux officiers municipaux pénétrèrent les premiers dans l'enceinte mystérieuse.

« Voilà qui est étrange! s'écrièrent-ils à la fois.

— Qu'est-ce donc? demandèrent ceux qui étaient restés dehors.

— Rien, absolument rien, répondit le plus jeune d'un ton piteux.

— Comment! Rien?

— Rien du tout, vous dis-je, pas un seul parchemin, pas le moindre *scudo.* »

Il ne s'y trouvait rien en effet; les bijoux, les papiers, les vases sacrés avaient disparu. En vain explora-t-on en tout sens le caveau mystérieux, point de trappes secrètes, point de cachette possible, et cependant les serrures n'avaient point été forcées. La main qui s'était emparée de ces objets précieux n'avait laissé aucune trace, si toutefois des objets précieux y avaient été déposés.

Et maintenant que vous voilà aussi désappointée que nous-mêmes, ma chère Céline, je vais tâcher de vous distraire en vous priant de me suivre au palais Rospigliosi, sur la place Monte-Cavallo, que vous connaissez déjà.

Ce vieux et immense palais appartenait jadis à la maison Borghèse, qui le vendit aux Rospigliosi lorsqu'un membre de cette famille occupait le trône pontifical.

Nous y avons admiré, comme tous les connaisseurs, la fameuse Aurore du Guide, qui décore la voûte de la grande salle du pavillon du jardin ; rien n'est plus gracieux que le visage et l'attitude des Heures qui suivent le char de l'Aurore. Nous remarquâmes encore avec un véritable plaisir un tableau du Dominiquin représentant Adam et Ève dans le paradis terrestre ; le Triomphe de David, du même peintre ; Samson faisant écrouler le temple des Philistins, par Louis Carrache ; les Apôtres de Rubens, et le Tableau de la Vie humaine par le célèbre Poussin.

Le général Oudinot et ses aides-de-camp occupent une partie de ce palais, que le prince Rospigliosi, dont le fils aîné a épousé une Française, s'est empressé de mettre à la disposition du vainqueur de Rome. Depuis lors rien n'est plus animé et plus pittoresque à la fois que l'immense cour d'honneur, où s'élèvent, comme dans un camp, les blanches tentes de nos soldats, où se croisent sans cesse les officiers de toutes armes et de tout grade, et que la musique militaire fait retentir tous les jours des plus brillantes fanfares.

Du reste, presque tous les chefs de l'armée française sont ainsi magnifiquement logés dans les plus beaux édifices de la ville, que je visite tour à tour. Le général de Rostolan occupe sur la place de Venise l'élégant palais Torlonia, construit par Fontana pour la maison Bolognetti. Le prince Alexandre Torlonia, le Rothschild de

Rome, en étant devenu l'acquéreur, l'a fait restaurer et meubler avec une magnificence inconnue dans notre patrie. Les escaliers, les antichambres, les murs des appartements, tout est couvert des plus beaux marbres, orné de glaces, de dorures, de statues, de tableaux des grands maîtres, d'armes antiques, de lustres, de girandoles. Les portes, les volets, les fenêtres, les plafonds sont embellis de charmantes peintures sur des fonds d'or et d'azur; on se croirait dans un de ces palais enchantés qu'enfanta l'imagination de l'auteur des *Mille et une Nuits*.

Le brave général de Rostolan, si simple dans ses goûts, m'a paru fort peu enthousiasmé de toutes ces magnificences; malgré l'excessive chaleur de l'été, il se trouve un peu trop fraîchement dans ces appartements somptueux. Pour moi, je fus éblouie de tant de belles choses; non point que le palais Torlonia soit un des plus grands et des plus beaux de Rome, il est au contraire inférieur à beaucoup d'autres en espace et en architecture, et plusieurs personnes prétendent que toutes ces richesses ne sont pas d'un goût parfait, qu'elles décèlent le financier plutôt que le grand seigneur. Cependant cet ensemble plaît à l'œil; car ici marbres, glaces, peintures, statues, ameublement, tout est neuf, tout est reluisant de propreté; dans d'autres palais, au contraire, on voit des tentures fanées, des marbres ébréchés, des statues couvertes de poussière, et dont

l'entretien se ressent de l'état de gêne des propriétaires. Le morceau de sculpture le plus précieux du palais Torlonia est le groupe colossal de Canova, qui représente Hercule furieux lançant Lycas à la mer; il est placé dans une charmante rotonde construite pour le recevoir, au bout d'une superbe galerie. On nous fit remarquer aussi plusieurs tableaux des meilleurs peintres contemporains.

Le général Renault de Saint-Jean-d'Angely et ses aides-de-camp sont logés au palais Grazioli, aussi sur la place de Venise; le général Gueswiller et l'état-major de sa division occupent le palais Borghèse, bâti dans le XVII[e] siècle par le cardinal Dezza. On y entre par une cour superbe, entourée de portiques soutenus par cent colonnes de granit. Ce palais, magnifiquement meublé, renferme une galerie de tableaux composée de douze vastes salles ornées avec un goût exquis; plusieurs petites fontaines claires et limpides y répandent partout une fraîcheur délicieuse, qui augmente le plaisir que l'on éprouve à parcourir les dix-sept mille tableaux de cette précieuse collection.

Les généraux de brigade ne sont pas moins bien partagés que les généraux de division. Le général Sauvan, commandant de la place, est parfaitement installé au palais Simonetti, sur le Corso. Le général Mollière habite le palais Albani, dans la rue des Quatre-Fontaines; les connaisseurs admirent dans ce palais un groupe de

Thésée et le Minotaure, un Pan qui montre à jouer de la flûte, et beaucoup de marbres antiques et précieux. Le général Charles Levaillant est au palais Altieri, situé sur la place du Gesù, et appartenant à la famille de ce nom.

Le général Morris, dans ce moment à la poursuite de Garibaldi, doit occuper une charmante mais très-petite partie de l'immense et magnifique palais Colonna, situé au pied du Quirinal, sur la place des Saints-Apôtres. La principale galerie de ce palais a environ 160 pieds de longueur sur 36 de largeur ; elle passe pour la plus belle de Rome ; le plafond, peint à fresque, représente la bataille de Lépante, où commandait Marc-Antoine Colonna. J'ai beaucoup admiré deux bahuts, dont l'un est incrusté de pierres précieuses, et dont l'autre représente en très-petits personnages d'ivoire merveilleusement sculptés, le fameux Jugement dernier de Michel-Ange. Ce véritable chef-d'œuvre, je parle du bahut (on pourrait aisément s'y tromper), est le fruit de trente années de travail et de patience de deux pauvres artistes dont le nom est maintenant tombé dans l'oubli.

Les jardins du palais Colonna, composés de diverses terrasses, s'étendent jusqu'au sommet de la colline, que couronne un petit bois dans lequel se trouvent un fragment de frise corinthienne et un énorme bloc de marbre que l'on suppose être les restes d'un temple du Soleil élevé par Aurélien après la victoire qu'il remporta sur Zénobie, reine de Palmyre.

L'intendant militaire Pâris a pour résidence la jolie villa Aldobrandini, dont la cassine se cache coquettement sous les grands arbres d'un vaste jardin, qui occupe la partie la plus élevée du Quirinal; les fleurs, les ombrages et surtout les différentes fontaines de cette villa m'ont charmée bien plus que l'antique fresque connue sous le nom de *noce Aldobrandini*, représentant une jeune mariée et son époux couronnés de pampres. Cette peinture, trouvée dans les ruines des Thermes de Titus (48) et renfermée dans un petit salon à l'une des extrémités du jardin, est très-appréciée des artistes, parce qu'on la croit plus ancienne que celles découvertes à Herculanum.

J'aurais trop à dire si je devais vous parler avec l'étendue et les louanges qu'ils méritent, du beau palais Doria, dont la magnifique façade sert d'ornement au Corso;

Du majestueux palais Farnèse, construit par Michel-Ange sur la place du même nom, avec des marbres et des pierres de taille enlevés au Colysée;

Du palais Bernini, tirant son nom du célèbre Bernin, qui en était l'architecte et le propriétaire;

Du grand palais Barberini, construit entre le Pincio et le Quirinal, sous le pontificat d'Urbain VIII, de la maison des Barberins;

Du palais Chigi, vaste édifice régulièrement carré, dont une façade donne sur le Corso et une autre sur la

place Colonna, et qui est enrichi d'un grand nombre de tableaux précieux;

Du vieux palais de Venise, fondé par Paul II, et qui appartient maintenant à l'Autriche;

Du palais Corsini, bâti au pied du Janicule, et qui renferme, outre de magnifiques appartements, une collection de quatre-vingt mille gravures, plusieurs galeries de tableaux des meilleurs maîtres, et des jardins qui s'étendent jusqu'au haut de la montagne. C'est là que mourut en 1689 la reine Christine de Suède, cette femme extraordinaire par son esprit et son savoir, qui, renonçant au trône, abjura le protestantisme et consacra son sceptre et sa couronne à la sainte Vierge dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette.

Le palais Spada, décoré avec goût et magnificence, orné de tableaux modernes, était surtout visité par les étrangers à cause de cette statue de Pompée au pied de laquelle César fut percé de coups. Trouvée sous un mur mitoyen, elle donna lieu entre les deux propriétaires à un procès que le juge voulut trancher en ordonnant, comme autrefois Salomon, de partager en deux l'objet en litige; mais le pape Jules III le termina heureusement en achetant la statue, dont il fit présent au cardinal Capo di Ferro.

Il y a à Rome une soixantaine de palais dignes d'être visités. Les militaires français les occupent en partie, et on leur retient en conséquence l'indemnité de logement.

Et n'allez point croire, ma chère amie, que nos compatriotes aient beaucoup à se féliciter de cet état de choses: sans doute, la plupart d'entre eux n'ont jamais eu de si somptueuses demeures; mais il faut bien convenir aussi qu'on en habite rarement de plus incommodes. En général, les Romains leur ont offert, avec une bonne volonté qui va toujours en se refroidissant à mesure qu'ils sont rassurés davantage par l'admirable discipline des vainqueurs, non les appartements habitables, mais les salles d'apparat qu'on montre aux étrangers, qu'on n'occupe jamais, et qui servent seulement à satisfaire la vanité des propriétaires ou l'amour des beaux-arts, plus développé à Rome que partout ailleurs. Dans ces vastes musées, dans ces salles immenses on a établi à la hâte un mauvais lit, on a placé des siéges et des tables, et voilà, à quelques exceptions près, l'installation d'un officier supérieur. Il lui faut souvent traverser d'immenses galeries pour arriver dans une chambre ouverte à tous les vents, et qui, pour être décorée de riches tableaux ou de magnifiques fresques, n'en est pas moins dépourvue de toutes les commodités de notre vie française.

Quant aux soldats, la plupart couchent encore à terre, enveloppés dans leur couverture, ou tout au plus sur une mauvaise paillasse étendue sur le sol, qui, pour être de marbre antique ou moderne, ne doit leur paraître ni plus doux ni plus chaud. La municipalité

romaine met beaucoup de lenteur à fournir la literie et l'ameublement qui manquent, et les Français, trop généreux, prennent patience; mais ils attendront longtemps encore toutes les améliorations qu'ils obtiendraient bien vite s'ils les exigeaient impérieusement; car les Romains font mentir le proverbe : *On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.* La plupart prennent la douceur pour de la faiblesse, et se montrent plus arrogants à mesure qu'on use envers eux de longanimité.

Nous en étions à Rospigliosi, ma chère Céline, et voilà que, sans en avoir formé le projet, je vous ai fait visiter aussi les principaux palais de Rome. Ce n'est cependant point par eux que je voulais commencer mes descriptions; le Capitole, le Colysée, le palais du Vatican, les basiliques surtout et les principales églises méritaient de beaucoup la préférence sur les habitations plus ou moins luxueuses de simples particuliers; mais vous m'avez permis de laisser courir ma plume au hasard, selon l'impulsion du moment, et, en vous désignant quelques-unes des résidences des chefs de l'armée française, je me suis laissé entraîner au plaisir de les décrire.

Le général Oudinot vient de partir pour Gaëte afin de recevoir la bénédiction du pape, et de le supplier, au nom de la France, de venir reprendre possession de sa capitale. Une députation de la municipalité romaine s'est mise en route dans le même but. Puissent leurs prières

réunies toucher le souverain pontife, dont le cœur paternel partage certainement l'impatience que nous éprouvons tous de son retour! Cependant plusieurs membres du clergé et quelques nobles romains paraissent ne pas croire à la prochaine arrivée du saint-père; ils assurent même qu'il ne serait pas prudent de sa part de revenir sitôt dans une ville dont l'autorité française n'a pas encore expulsé tous ceux qui ont joué un rôle odieux pendant la république. Il est vrai que notre indulgence a été fort grande, et que plusieurs personnages tristement influents, qui avaient d'abord jugé prudent de s'enfuir, en profitent tous les jours pour rentrer à Rome, où ils voudraient ourdir de nouvelles trames. Mais que peut une poignée de misérables au milieu de vingt mille Français, dont le quart seulement suffirait pour assurer la tranquillité des États romains! Oh! le saint-père peut revenir sans crainte; il n'entendra autour de lui que des cris d'allégresse, il ne verra à ses pieds que des enfants respectueux et dévoués. Les démagogues se cacheront : Dieu veuille même qu'ils se convertissent!

XVIII

La ville de Gaëte. — Installation du saint-père. — Le palais royal. — Logement du cardinal Antonelli et du roi de Naples. — La cour papale à Gaëte. — Une visite à Pie IX. — Dispositions des cardinaux envers la France. — Politique des puissances étrangères. — Commission gouvernementale. — Les cardinaux Della-Genga, — Vannicelli, — Altieri. — Visite des officiers français.

Rome, 8 août.

Hélas ! ma chère Céline, ceux qui prétendaient que le saint-père ne rentrerait pas de sitôt dans sa capitale avaient raison ; je le crains du moins, d'après ce que vient de me raconter une pieuse Française, Mlle de M***, qui revient de Gaëte, où elle a eu l'honneur d'être reçue par le pape en audience particulière, et de s'entretenir longuement avec les personnages les plus influents de la cour papale.

Gaëte est une petite ville mal bâtie, où il n'y a qu'une rue passable, allant de la porte de terre à celle de mer, seules entrées de cette forteresse. D'un côté de cette rue s'élève le rempart contre lequel sont adossés la caserne, le corps de garde et le magasin militaire. Du côté opposé se trouvent plusieurs habitations, entre autres le palais royal, que le roi de Naples a mis à la disposition de Sa Sainteté. Ce palais, si l'on peut appeler

de ce nom une maison de mesquine apparence, a cinq fenêtres de face, et ne se distingue des vieux et sales bâtiments qui l'entourent que par ses volets verts et un peu plus de propreté. Il n'a que le rez-de-chaussée, l'entresol et un seul étage. Le major Yough, que le roi de Naples a établi capitaine des gardes de Sa Sainteté, habite l'entresol; c'est lui qui délivre les permis de séjour et les laisser-passer.

Le pape occupe le premier: son appartement se compose d'une petite antichambre, précédée d'un salon d'attente, d'un autre salon plus petit, d'une chambre, et d'une espèce de cabinet transformé en chapelle pour la circonstance: le tout fort modestement meublé. Une autre pièce, donnant aussi dans le salon d'attente, sert à la fois de chambre à coucher et de cabinet de travail au cardinal Antonelli, de salle de conseil et de conférences aux ambassadeurs des puissances catholiques.

Le roi de Naples s'est logé lui-même au casin militaire, espèce de café-estaminet, que l'on a restauré à la hâte, et où la reine habite avec lui, malgré son état avancé de grossesse. Jugez de l'installation des autres grands personnages qui ont suivi le saint-père dans son exil de Gaëte. Cardinaux, ambassadeurs, princes et princesses demeurent sans se plaindre dans de véritables chenils, situés dans deux rues de cinq à six pieds de large. Presque tous pourraient retourner dans leurs somptueux palais; mais ils sont retenus sur le rocher de Gaëte

par leur amour et leur vénération pour le saint-père. Mlle de M***, de qui je tiens tous ces détails, s'est estimée fort heureuse de trouver, en la payant excessivement cher, une chambre telle, que vous n'oseriez pas y loger la dernière de vos servantes; et comme elle témoignait d'abord une certaine répugnance à s'établir dans ce taudis, on lui fit observer qu'un prince de l'Église occupait la pareille au second étage.

Dès le lendemain de son arrivée, elle fut admise en présence du saint-père, qu'elle avait déjà vu à Rome l'année précédente. Pie IX la reçut avec une affabilité et une bienveillance toute paternelle; il l'interrogea avec le plus tendre intérêt sur l'état actuel de la France, qui lui est chère à tant de titres, et lui parla de sa reconnaissance pour notre brave armée. Cet entretien fut de deux heures, ce qui dépasse infiniment la durée ordinaire d'une audience papale. Le saint-père permit de plus à Mlle de M*** de venir entendre sa messe le lendemain matin.

A neuf heures précises, on l'introduisit dans la chapelle du saint-père, grande à peu près comme votre cabinet de toilette; elle s'y trouvait seule avec les desservants. Le pape célébra la messe et lui donna la communion de ses propres mains. Le saint sacrifice terminé, Pie IX revint s'agenouiller sur son prie-Dieu, et entendit ainsi, dans le plus profond recueillement, la messe du cardinal Antonelli; puis il sortit de la chapelle,

et passant tout près de Mlle de M**, il lui donna de nouveau sa bénédiction. N'auriez-vous pas voulu, ma chère Céline, être à la place de cette bonne demoiselle? Pour moi, j'avoue que je lui porte envie, d'autant plus qu'une pareille faveur ne s'accorde jamais à Rome, où le souverain pontife est soumis à une étiquette sévère, qui ne lui permet point d'admettre de femme dans l'intérieur de son palais, ni même d'inviter personne à dîner; il mange donc toujours seul, et l'on ne sert jamais plus de trois plats à sa table, dont la dépense ne dépasse pas deux scudi par jour.

Mais, si toutes les bontés de Pie IX avaient rempli le cœur de notre compatriote d'une sainte joie, il n'en fut pas de même de son entrevue avec différents cardinaux et plusieurs autres grands personnages, qui presque tous se sont montrés injustes et soupçonneux envers la France, refusant d'ajouter une foi entière à ses bonnes intentions. Il leur semble difficile d'admettre qu'un gouvernement de forme républicaine, et par conséquent d'une stabilité douteuse, puisse offrir un appui solide et durable à l'autorité temporelle du pape, naguère si fortement ébranlée. Le secours de l'Autriche, dont les tendances paraissent plus de leur goût, leur eût semblé de beaucoup préférable; et regrettant presque de nous devoir autant, ils font tout leur possible pour retarder du moins le retour du saint-père. Mlle de M** a fait de vains efforts pour combattre ce pré-

jugé, et leur a même reproché avec véhémence ce qu'elle appelait leur ingratitude.

Que la politique est une triste chose! Certainement l'intention de ces princes de l'Église est droite et pure; mais ils écoutent avec trop de faveur les suggestions des puissances étrangères, jalouses des succès de la France, dont elles redoutent de voir augmenter l'influence en Italie. O misère des choses humaines! de grandes nations apportent dans leurs relations réciproques les mêmes petitesses, les mêmes passions que l'on remarque dans la société; et la cour du plus saint des monarques n'est pas plus exempte d'intrigues et de commérages que les bureaux d'un ministère ou la place publique d'une petite ville.

Du reste, Pie IX vient de créer une commission gouvernementale composée des cardinaux Altieri, Vannicelli et Della Genga; cette commission siége déjà au Quirinal, où les officiers supérieurs de l'armée française, ayant à leur tête le général de Rostolan, sont allés lui présenter leurs hommages. Je vous le dis bien bas, ma chère, plusieurs d'entre eux s'en sont retournés peu satisfaits, sans doute parce que ces Éminences ne parlant pas habituellement notre langue, il leur a été difficile d'exprimer les sentiments que j'aime à leur supposer pour l'armée française. Peut-être aussi ces princes de l'Église, accoutumés aux manières respectueuses, je dirais presque obséquieuses, des Italiens admis en leur présence,

ont-ils été surpris des allures plus cavalières de nos officiers. Ceux-ci, en effet, ne leur ont point baisé la main, soit par ignorance de cet usage, soit par une fierté que je crois mal entendue : car cet hommage accordé aux cardinaux ne se rapporte pas à l'homme riche et puissant, mais à Dieu lui-même dans la personne de ses ministres les plus élevés en dignité, et aux apôtres, dont ils sont les successeurs ; il en est de même des marques de vénération prodiguées de tout temps aux souverains pontifes.

« La coutume du prosternement, dit M. l'abbé Gerbet dans un savant ouvrage que je viens de lire, remonte à la plus haute antiquité ; la piété des fidèles avait inventé cet hommage envers les papes lorsqu'ils vivaient proscrits. Plus tard les papes, devenus souverains, inventèrent à leur tour un moyen humblement ingénieux d'atténuer cet honneur qui leur était rendu : ils firent broder une croix sur le haut de leur chaussure, afin de rendre à ce signe auguste le baiser des fidèles. » Qui de nous, pauvres mortels, peut raisonnablement se trouver humilié de baiser l'image de cette croix qui a sauvé le monde, qu'elle se trouve brodée sur la mule du saint-père ou gravée sur l'anneau pastoral que les cardinaux et les évêques portent au doigt ?

Je désire de tout mon cœur que la commission gouvernementale fasse beaucoup de bien ; mais, à dire vrai, l'espérance que l'on avait conçue du prochain retour du

saint-père la fait regarder d'assez mauvais œil : puisse-t-elle, par des actes à la fois cléments et énergiques, nous consoler un peu de ce mécompte !

XIX

Saint-Pierre. — Impression première. — Les collines vaticanes. — L'oratoire de saint Anaclet. — Fondation de la basilique de Constantin. — Construction de l'église actuelle. — Place Saint-Pierre. — Fontaines. — L'obélisque de Caligula. — La façade et le frontispice. — Le péristyle. — La porte du Jubilé. — La Confession. — La chaire de saint Pierre. — La statue de saint Pierre. — La chapelle de la Pitié. — Tombeau de Clément XIII. — Reliques. — Vol récent. — Un village sur les combles de l'édifice. — La grande coupole. — La galerie de la Lanterne. — La boule. — Aventure de l'empereur Nicolas.

Rome, 12 août.

Je viens d'entendre la messe dans la basilique vaticane, et j'y ai passé la matinée tout entière à prier, à examiner, à admirer tour à tour. C'était ma septième visite, et cependant mon enthousiasme va toujours croissant. La première fois que j'ai pénétré dans ce saint lieu, l'imagination remplie de toutes les merveilles qu'on m'avait décrites, j'ai d'abord éprouvé comme une espèce de désappointement ; mais il n'a pas été de longue durée. Toutes les parties de cet immense édifice sont si bien proportionnées que l'œil ne se fait point tout de suite une

idée juste de son étendue ; il faut le parcourir, au moins en partie, pour être frappé de ses proportions gigantesques : il faut l'examiner en détail pour en découvrir toutes les beautés.

Prenez votre plan de Rome, ma chère Céline, et suivez-moi en esprit sur cette colline du Vatican (49), que Tacite appelait des lieux infâmes (50) parce qu'on y exécutait les criminels ; mais un sang innocent devait purifier la colline immonde, et les tyrans qui se succédèrent sur le trône des Césars en firent un autel sublime qui devint comme le marchepied du ciel pour les innombrables victimes de leurs cruelles persécutions.

Sur le mont Vatican, Caligula avait fait construire le cirque appelé depuis le cirque de Néron (51), parce que ce dernier le fit décorer magnifiquement. C'est dans ce lieu qu'une foule innombrable de chrétiens de tout âge et de tout sexe confessèrent au milieu des tourments la foi de Jésus-Christ, tandis qu'un grand nombre d'entre eux, enduits de poix et de résine, étaient les torches vivantes qui éclairèrent pendant cinq nuits consécutives les barbares spectateurs de ces jeux.

Les restes mutilés des martyrs, soigneusement recueillis par les chrétiens, furent ensevelis dans des grottes abandonnées, creusées successivement dans les temps antiques aux flancs de la montagne pour en retirer l'argile propre à la fabrication des vases de terre. Bientôt le corps du prince des apôtres vint aussi reposer

au milieu de ceux qu'il avait convertis et baptisés, et qui l'avaient précédé dans le ciel. Saint Anaclet, un des premiers successeurs de saint Pierre, éleva une modeste chapelle au-dessus de ces reliques, et les fidèles accoururent de toutes les parties du monde pour s'agenouiller sur le tombeau des martyrs, et obtenir par leur intercession le courage de mourir comme eux en confessant la foi de leur divin Maître.

Lorsque la conversion de Constantin eut rendu la paix à l'Église, ce grand empereur résolut de remplacer l'oratoire de saint Anaclet par un édifice plus somptueux. Il vint lui-même au Vatican, et ayant déposé son diadème en présence du pape saint Sylvestre, d'un grand nombre d'évêques et de prêtres, et d'une foule de fidèles, « il prit un hoyau, creusa le sol, transporta sur ses épaules douze corbeilles de terre en l'honneur des douze apôtres, et désigna le lieu que devait occuper la basilique (52). » Ce fut précisément à l'entrée de la grotte sépulcrale de saint Pierre; et l'on se servit, pour construire l'église chrétienne, des matériaux du cirque de Néron, où tant de confesseurs de la foi nouvelle avaient conquis la couronne du martyre (53).

La basilique de Constantin, que saint Sylvestre consacra en 324, fut jusqu'au XI[e] siècle l'objet de la vénération des fidèles ; mais alors le pape Nicolas V, voyant qu'elle menaçait ruine, résolut de la reconstruire en entier. De grands travaux furent commencés en effet

sous la direction de Bernard Rossellini et de Léon-Baptiste Alberti, architectes florentins ; puis, cinquante ans plus tard, Bramante fit adopter à Jules II le projet grandiose d'élever le Panthéon dans les airs. Après la mort de Bramante, Julien de Saint-Gallo, le dominicain Fra Giacondo de Vérone et le célèbre Raphaël, à la fois peintre et architecte, furent appelés par le pape Léon X à la direction des travaux. Michel-Ange vint ensuite, et, cédant aux instances de Paul III, il se chargea de l'œuvre gigantesque, à la noble condition de travailler gratuitement pour l'amour de Dieu, de la sainte Vierge et du prince des apôtres. Il refit le dessin de la grande coupole ; son plan fut exactement suivi après sa mort, et le chef-d'œuvre de l'architecture moderne fut terminé par Jacques de la Porta et Dominique Fontana, sous le pontificat de Sixte-Quint.

Paul V fit exécuter la grande façade. Sous Alexandre VI, Bernin construisit la colonnade magnifique qui entoure la place. Enfin, sous le règne de Pie VI, Charles Marchioni fut chargé de la construction des sacristies, qui manquaient encore. C'est ainsi qu'après tant de siècles de travaux l'on est parvenu à l'achèvement de cette basilique, à laquelle chaque pontife, depuis Nicolas V, a apporté pour ainsi dire sa pierre monumentale.

Et maintenant, ma Céline, ouvrez votre album à la gravure qui représente la place Saint-Pierre, construite en forme ovale, comme un immense et magnifique am-

phithéâtre, et ornée de deux cent quatre-vingt-quatre colonnes doriques en travertin, formant trois galeries surmontées de cent soixante-seize statues colossales, représentant des saints et des papes; puis arrêtez vos regards sur les deux magnifiques fontaines, symboles de la grâce qui purifie l'âme (54); leur onde fraîche et limpide s'élève dans les airs à une hauteur prodigieuse, et retombe en pluie cristalline dans d'immenses bassins de granit; les vives couleurs de l'arc-en-ciel se reflètent dans ces ondes jaillissantes, et Versailles n'a rien de plus beau à vous offrir dans les courts moments où les efforts de l'art mettent en jeu ses grandes eaux.

Maintenant, saluez l'obélisque de granit qui s'élève au milieu de la place, car il est surmonté d'une croix contenant un morceau du bois sacré sur lequel s'opéra le salut du monde. Cet obélisque, taillé en Égypte par les ordres de Caligula, fut transporté en Italie par un navire que l'empereur Claude fit couler dans la mer, afin de le faire servir de base au phare d'Ostie; il décora d'abord le cirque de Néron, et il se trouvait encore debout, quoique enterré en partie, lorsque Sixte-Quint chargea le chevalier Fontana de le transporter sur la place de la basilique vaticane. C'était une entreprise difficile, et qui intéressa vivement toute la population.

« Le 10 septembre, jour fixé pour l'érection, les ouvriers se rendirent de bonne heure à Saint-Pierre, ayant Fontana à leur tête. Avant de commencer leur travail,

ils tombèrent à genoux pour implorer l'assistance divine.

« Le pape avait fait entourer la place de barrières gardées par une haie de soldats, afin que personne ne pût gêner les ouvriers, qui avaient besoin d'un très-vaste espace pour faire jouer les machines.

« La population de Rome s'était portée au quartier du Vatican. L'anxiété des spectateurs était immense, et, au dire des historiens de cette époque, elle se manifestait par un silence troublé seulement par le bruit des cabestans et des leviers, par le piétinement des chevaux et par les signaux que donnait de temps en temps le directeur des travaux. Une seule fois, un cri partit de la foule : *De l'eau aux cordes!* puis tout rentra dans le même calme apparent. Mais quand on vit l'obélisque, d'abord suspendu en l'air, s'abaisser doucement vers sa base et y demeurer immobile, il y eut une explosion qui eût couvert l'éclat du tonnerre ; et l'heureux Fontana, enlevé dans les bras des assistants, fut emporté en triomphe aux acclamations de la ville entière (55). »

Sur la base de cet obélisque antique, sanctifié par la religion, Sixte-Quint a fait graver ces mots :

ECCE CRUX.
FUGITE,
PARTES ADVERSÆ,
VICIT LEO
DE TRIBU
IUDA.







SAINT-PIERRE.

« Voici la croix. Fuyez, vous qui êtes ses ennemis; il a vaincu, le lion de la tribu de Juda. »

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur la façade et le frontispice, qui ne répondent que d'une manière imparfaite à la beauté du monument, et arrivons sous le superbe portique où l'on voit d'un côté la statue équestre de Constantin et de l'autre celle de Charlemagne. Une élégie de la composition de cet empereur, sur la mort du pape Adrien, se trouve gravée sur un marbre conservé sous ce péristyle; en voici la traduction :

« J'ai écrit ces vers, moi Charles, en pleurant sur mon père : oui, mon père, mon doux amour, c'est toi que je pleure en ce moment.

« Toi, souviens-toi de moi, ma pensée te suit toujours : règne avec Jésus-Christ dans le royaume des cieux.

« Le clergé et le peuple t'aimaient d'une grande affection : bon pasteur, tu étais pour tous un unique amour.

« Illustre ami, je joins ensemble nos noms et nos titres; Hadrien et Charles; moi roi, toi père. »

On voit aussi sur un autre marbre une inscription curieuse, qui témoigne de la donation d'un bois d'oliviers, faite par Grégoire II, pour l'entretien des lampes qui brûlent nuit et jour devant le tombeau du prince des apôtres. La mosaïque de la *navicella*, qui représente saint Pierre marchant sur les eaux, et le bas-relief de

Bernin, où l'on voit notre Seigneur investissant cet apôtre de la suprématie dans l'Église, sont conservés en ce même lieu.

Cinq portes conduisent du péristyle dans la basilique; l'une d'elles, appelée la porte Sainte, est ordinairement fermée par une cloison en brique, et le souverain pontife l'ouvre lui-même les années de jubilé. Pénétrons dans le saint lieu par la porte principale, autrefois entièrement recouverte d'argent, et qu'Eugène IV fit remplacer par la porte de bronze que l'on voit aujourd'hui: avançons jusqu'à la Confession de saint Pierre, c'est-à-dire jusqu'au tombeau de l'apôtre, placé au milieu de l'église, au-dessous de la grande coupole. On y descend par un double escalier de marbre, entouré d'une balustrade circulaire, autour de laquelle cent lampes d'or brûlent sans cesse. Au-dessus de la Confession s'élève le maître-autel, tourné vers l'Orient, selon l'ancien usage, et surmonté d'un superbe baldaquin en bronze doré, sur lequel officie le souverain pontife dans les grandes solennités. Jetons maintenant un regard sur l'ensemble de la basilique, construite en forme de croix latine à trois nefs. Celle du milieu est divisée par de gros pilastres qui soutiennent quatre grands arcs de chaque côté; tout cela revêtu de marbres magnifiques, de bas-reliefs, de bronzes dorés, de tableaux en mosaïque, car la peinture a été bannie de ce temple, comme un art dont les productions sont de trop courte durée.

Au fond de la basilique se trouve la chaire de saint Pierre, c'est-à-dire le siége épiscopal où l'apôtre s'asseyait pour parler au peuple. Cette chaire, en bois sculpté, fut conservée dans les catacombes par les fidèles. Le pape Alexandre VII la fit revêtir de bronze doré, et la plaça au fond de l'abside, où elle est supportée par quatre statues gigantesques, représentant les docteurs de l'Église catholique.

Je n'entreprendrai point, ma Céline, de vous dépeindre cette foule de chapelles, de statues, de tombeaux superbes qui décorent la basilique; il faudrait plusieurs volumes pour en faire la description exacte; je me contenterai donc de vous dire quelques mots de ce qui m'a frappée davantage, en commençant par la célèbre statue de saint Pierre, érigée au ve siècle.

On fondit la statue colossale de Jupiter Capitolin, et l'on en fit celle du prince des apôtres. Ce bronze était destiné à représenter l'idée des deux différentes époques. « Le Jupiter qui tonnait au Capitole, dit l'abbé Gerbet, était éminemment l'emblème de la puissance de Rome guerrière, qui n'avait soumis le monde qu'en le foudroyant; la statue du pêcheur, qui a été élevé à la suprématie religieuse après une parole de foi et d'amour, représente bien le pouvoir de cette Rome spirituelle, dont l'empire repose sur les croyances et l'adhésion du cœur. A la toge triomphale de l'ancienne statue a été substituée la robe apostolique : les clefs ont remplacé le

javelot, et, au lieu de la main qui lançait la foudre, il y a une main qui s'étend pour bénir (56). »

Cette statue de saint Pierre, dont les pieds sont usés par les baisers des fidèles, est placée près de la Confession, sur un des côtés de la grande nef.

Parmi les chapelles, une des plus remarquables est celle qui renferme le célèbre groupe de Notre-Dame-de-la-Pitié, sculpté par Michel-Ange, alors âgé de vingt-quatre ans, aux frais de Jean Villiers de la Grôlaye, abbé de Saint-Denis, ambassadeur de France auprès d'Alexandre VI. On y conserve la colonne sur laquelle, suivant une pieuse tradition, s'appuyait notre Seigneur Jésus-Christ en prêchant dans le temple de Jérusalem. Quant aux tombeaux, on s'arrête toujours avec admiration devant celui de Clément XIII, sculpté par Canova. Le pape est à genoux, une douce piété respire dans ses traits; le Génie de la Mort, triste et désolé, est appuyé sur le sarcophage; et la Religion debout, imposante et paisible au milieu de tous les emblèmes de deuil et d'affliction, tient à la main la croix, gage d'espérance et de salut. Les lions qui reposent sur le socle sont de toute beauté. Au milieu de ces tombeaux de souverains pontifes et de grands hommes, j'ai remarqué ceux de quelques femmes illustres: Christine, reine de Suède; Marie Sobieski Stuart, reine d'Angleterre; la comtesse Mathilde, si dévouée au saint-siége, dorment là de leur dernier sommeil.

Mais comment passerais-je sous silence l'immense quantité de reliques contenues dans cette église? Outre les restes de saint Pierre et de cette foule de martyrs déposés dans les grottes vaticanes, on y vénère une portion considérable de la vraie croix, le saint suaire, le fer de la lance de saint Longin, renfermés dans les niches supérieures des grands piliers de la coupole; les corps de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Polycarpe, de sainte Pétronille, de saint Alexis et d'un grand nombre de souverains pontifes que l'Église compte au nombre des saints. La tête de saint André, déposée aussi dans le trésor de la basilique, fut dernièrement l'objet d'un vol audacieux. Cette sainte relique, conservée jadis à Constantinople, avait été donnée au saint-siége par le frère de Constantin Paléologue, dernier empereur d'Orient, au moment de la chute de cet empire. Pie II, qui occupait alors le trône pontifical, prépara une fête solennelle pour la recevoir, et la plaça en grande pompe dans la basilique de Saint-Pierre. Le 10 mars 1848, on s'aperçut que la relique et le buste d'argent dans lequel elle était renfermée avaient disparu, sans qu'on pût découvrir les traces des voleurs. Pie IX ordonna des prières publiques pour obtenir de Dieu la grâce de rentrer en possession de ce précieux trésor, et le 1er avril la relique fut retrouvée intacte, enfouie dans les environs de la porte Saint-Pancrace; elle fut déposée dans la chapelle particulière du saint-

père, qui, le dimanche suivant, en fit la reconnaissance authentique en présence du sacré collége; on la porta ensuite processionnellement dans l'église Saint-André *della Valle*, et dans l'après-midi du même jour elle fut réintégrée en grande pompe dans la basilique (57).

Je ne vous dirai rien des vastes sacristies, garnies d'armoiries de bois de Brésil, sinon que ce sont les plus belles qui existent, et je me hâte de vous conduire dans les parties supérieures de l'édifice. On passe par une porte vis-à-vis du tombeau des Stuarts, et l'on monte un escalier de cent quarante-deux marches, dont la pente est si douce que des chevaux pourraient la gravir. Après avoir visité les vastes salles où l'on conserve les modèles, on arrive sur la plate-forme, où l'on est très-étonné de trouver une fontaine et des habitations qui forment le village de San-Pietrini. Parcourant ensuite les galeries ouvertes sur l'intérieur de l'église, on mesure avec effroi, en faisant le tour de la coupole, la hauteur prodigieuse qui vous sépare du sol; les hommes vus à cette distance paraissent des pygmées, dont on distingue à peine les formes. C'est ainsi que, dans l'ordre moral, les grandeurs humaines doivent sembler petites et méprisables à celui que la grâce divine élève beaucoup au-dessus d'elles. Mais si les pauvres mortels, les statues, les monuments eux-mêmes ne sont plus alors que des points dans l'espace, en revanche les personnages en mosaïque qui décorent l'intérieur de la coupole prennent à la vue

des proportions tellement gigantesques qu'ils en perdent leur beauté. Arrivant enfin à la galerie extérieure, on domine à la fois la ville entière et la campagne, vue magnifique qui retrace à l'esprit une grande partie de l'histoire de cette ancienne Rome dont on a nourri notre enfance, et qui réveille dans l'âme chrétienne de pieux souvenirs.

Mais ne vous croyez pas au bout de votre ascension; il vous faut encore pénétrer jusque dans cette boule surmontée d'une croix que vous apercevez comme un point sur la gravure de votre album; huit personnes peuvent cependant y trouver place. L'espèce d'échelle qu'il faut monter pour y parvenir tourne dans un passage si étroit que l'entrée ne paraît nullement agréable. L'empereur Nicolas, qui est grand et gros, ayant voulu s'y engager, ne pouvait plus ni avancer ni reculer, et l'on eut toutes les peines du monde à le retirer de cette pénible position; grâce à l'exiguïté de ma taille, je n'ai pas éprouvé le même embarras.

Il ne me reste plus maintenant, ma chère Céline, qu'à vous parler des cryptes vaticanes et des restes de l'ancienne basilique qui y sont conservés. Mais comment redescendre immédiatement de la hauteur où nous sommes jusqu'aux entrailles de la terre? comment surtout prolonger encore une lettre déjà si longue? Je réserve donc pour une autre fois le plaisir de vous faire visiter l'église souterraine, que j'ai eu la permission de par-

courir, quoique les femmes n'y pénètrent point d'ordinaire, à l'exception de deux jours dans l'année. Pendant ces deux jours l'entrée est interdite à l'autre sexe, précaution qui paraît excessive à nos mœurs françaises, et dont les Romains apprécient néanmoins toute la prudence.

XX

Les billets de la république. — Les triumvirs battant monnaie. — Manière prompte de s'enrichir. — Demi-mesure de la commission gouvernementale. — Dispositions de la population romaine envers les soldats français. — Estime et politesse du clergé. — Morgue de la noblesse romaine. — Son origine. — Haine calculée des républicains. — Manigances infâmes. — Menaces. — Souvenir du camp. — Le commandeur Visconti. — Anecdote. — Sages mesures de précaution.

Rome, 14 août.

Mon Dieu! qu'il est difficile de gouverner les hommes dans le siècle où nous vivons! La commission gouvernementale, qui siége au Quirinal, vient de rendre un décret plein de sagesse et de modération, qui paraît néanmoins mécontenter tous les partis. Il en est souvent ainsi en politique des demi-mesures, ou de ce que nous appelons en France le juste milieu. Pour vous mettre au courant de cette affaire, qui depuis quelques jours occupe vivement les esprits, il faut que je vous dise,

ma Céline, que Mazzini et ses collègues avaient trouvé commode de battre monnaie avec des chiffons de papier auxquels ils avaient donné cours forcé, à l'instar de nos assignats de 1793. Tandis que les impôts étaient exigés en argent et que le gouvernement républicain frappait sur les riches des contributions payables en argent, il soldait les dépenses en billets, dont le nombre illimité augmenta bientôt dans des proportions colossales. Les signatures des triumvirs les rendaient valables, et ils ne s'en montraient point avares. Chacun d'eux avait à sa disposition un nombre considérable de ces billets, signés par ses deux collègues, auxquels il suffisait d'ajouter sa propre griffe pour les changer aussitôt en pièces d'or, en quadruples, en monnaie de toute espèce; et Dieu sait s'ils s'en firent faute! Aussi, depuis leur départ, l'argent est-il devenu si rare que je n'ai pas encore aperçu un seul scudo romain; peu de gens en possèdent, et ceux qui en ont les cachent soigneusement.

Tous les achats se font au moyen de petites pièces de cuivre argenté représentant quatre, huit, seize baïoques et plus, quoiqu'elles contiennent à peine pour quelques centimes de métal, et avec de malheureux billets, toujours plus sales et plus dégoûtants, et tellement en défaveur que nous autres Français, qui payons en argent, nous obtenons par cela même des rabais considérables sur le prix des marchandises: par exemple, on demande d'un beau cheval six cents francs en monnaie

de France, ou mille francs en billets; et les changeurs publics eux-mêmes donnent jusqu'à six francs, six francs cinquante centimes en papier pour une pièce de cinq francs.

Tout le monde s'attendait à voir le saint-père refuser de reconnaître les billets du gouvernement illégal qui avait momentanément remplacé le sien; c'était même le seul moyen pour lui de sortir promptement des embarras financiers dans lesquels les dilapidations des triumvirs ont jeté le trésor; mais le cœur de Pie IX n'a pu consentir à ruiner en partie un si grand nombre de négociants, et la commission gouvernementale vient de décider que les billets seraient reconnus valables jusqu'à ce que le gouvernement pontifical se trouve à même, au moyen de l'emprunt qu'il négocie, de les retirer de la circulation. On leur fait cependant subir dès ce moment une perte d'un tiers environ.

Je conçois que les absolutistes voient de mauvais œil une mesure qui grève fortement le trésor, et par laquelle le saint-père semble reconnaître le fait accompli révolutionnaire. Mais ne vous semble-t-il pas que ceux qui se sont crus sur le point de perdre la valeur entière des billets restés en leur possession devraient s'estimer heureux d'en être quittes pour un tiers? Ce sont eux néanmoins qui crient le plus fort. Quant aux Français, ils n'ont pas à se mêler de la politique intérieure du pays; leur rôle est d'assurer la tranquillité des popula-

tions et de faire respecter le gouvernement établi ; et ils s'en acquittent avec un zèle, un succès, et, je dirai volontiers, une délicatesse chevaleresque, qui devrait exciter d'autant plus de reconnaissance parmi les Romains que l'argent répandu chaque jour pour les dépenses de notre armée est encore un nouveau bienfait ajouté à celui de leur délivrance.

La grande masse du peuple regarde les Français d'un œil ami. Le clergé, malgré ses préventions contre l'intervention française à cause de la mobilité de notre caractère et de l'instabilité de nos institutions, ne peut s'empêcher de rendre justice à l'admirable discipline de nos troupes, et profite volontiers de toutes les occasions de faire quelques politesses aux officiers français. C'est ainsi que les cardinaux de la commission gouvernementale et les chapitres des différentes basiliques ont offert tour à tour des collations somptueuses à l'état-major général de l'armée, invité à venir à certains jours entendre en corps la sainte messe dans leur église ; mais la plupart des princes romains, orgueilleux à la fois de leurs titres et de leurs richesses, oublient trop facilement qu'ils doivent aux Français la conservation de ces avantages, qu'ils n'ont même pas eu le courage de défendre ; et ils se poseraient volontiers comme des supérieurs dans l'ordre social. Vous connaissez assez la fierté de nos officiers pour comprendre combien ils se montrent peu disposés à reconnaître la

suprématie de cette noblesse oisive, qui, à quelques exceptions près, ne remonte pas bien haut dans l'ordre des temps et n'a pas à citer de hauts faits historiques comme la noblesse d'épée française, mais qu'on a vue tout à coup surgir d'une obscurité profonde, et arriver aux honneurs et à la fortune par suite de l'élévation d'un membre de leur famille au trône pontifical. En somme, quelques prétentions hors de saison, quelques amours-propres froissés arrêtent seuls le développement d'une plus vive sympathie entre les officiers de notre nation et la noblesse romaine.

Quant au parti républicain, peu nombreux à vrai dire, mais augmenté et dirigé par un certain nombre d'étrangers, et toujours dangereux, parce que tous les moyens lui sont bons, ce n'est pas seulement de l'indifférence qu'il éprouve pour les Français, mais une haine calculée, que *la peur*, cette maladie incurable des Romains modernes, musèle en public, mais qui, déchaînée dans l'ombre, cherche tous les moyens de nous nuire. Tantôt la lame d'un poignard brille dans l'obscurité de la nuit, et vient frapper traîtreusement un pauvre militaire sans défense; tantôt d'infâmes suborneurs ne rougissent point d'emprunter à la débauche ses poisons subtils pour tâcher de séduire et de corrompre nos braves soldats. Mazzini, qui persiste avec moins de droit que jamais à se donner encore le nom de triumvir, vient de fulminer une adresse extravagante, dans la-

quelle il interdit à ses partisans toute communication avec les Français.

« Vos frères de Lombardie, leur dit-il, qui ont donné en 1848 le signal de l'insurrection et de la victoire, en s'abstenant des cigares autrichiens, vous crient : Italiens, rejetez les produits de la France ! Romains, que ces paroles pénètrent dans vos esprits ! que tout lien soit rompu désormais, jusqu'au jour de la résurrection de la liberté commune. Repoussez donc tout ce qui vient de France, produits manufacturés, vins, livres, etc.; rompez tout rapport commercial avec ce pays; et lorsque ses enfants vous offriront les objets de leur trafic, montrez-leur la sépulture des martyrs républicains, et dites à ces hommes cupides : Ces ballots viennent d'une terre d'où sont venus aussi les boulets qui ont tué nos frères, et les bourreaux de notre république. Corrompue par l'égoïsme et la cupidité matérielle, la France n'est plus qu'une boutique, etc. »

Ce fatras absurde a excité la verve du vieux Pasquin ; car, depuis le tailleur satirique qui a donné son nom à cette antique statue, elle conserve le privilége de produire au grand jour toutes les bonnes plaisanteries. Il a donc enchéri sur la proclamation de l'ex-triumvir en recommandant aux Romains et aux Romaines de s'habiller en sauvages, en haine des modes parisiennes, de ne plus aller au théâtre, de peur d'être exposés à entendre les traductions des chefs-d'œuvre de la scène

française, et de ne se servir dans leurs plus brillants festins que de l'eau jaunâtre du Tibre, plutôt que de boire ces vins de Bordeaux, de Champagne et de Bourgogne qui viennent tous d'un pays détesté. Il leur conseille enfin de refuser les pièces d'or et d'argent qu'on leur présenterait désormais, puisqu'elles ne peuvent aussi venir que des Français, attendu que les chefs républicains ont emporté toutes celles qui se trouvaient autrefois dans la ville.

Cette haine du parti républicain poursuit les Français jusque dans les relations ordinaires de la société, et paralyse le bon vouloir des hommes honnêtes, mais timides. Les Romains qui osent témoigner leur gratitude, ou simplement se montrer affables et hospitaliers envers leurs libérateurs, reçoivent des menaces de mort, toujours écrites d'une main inconnue maniant avec la même facilité la plume et le stylet, et cachant soigneusement l'un et l'autre; répandant dans l'air qu'on respire une terreur vague : véritable épée de Damoclès suspendue sur toutes les têtes, qui arrête le sourire sur la bouche la plus gracieuse, et glace l'effusion du cœur chez les hommes les plus chaleureux.

Un chef de bataillon français me racontait l'autre jour que, pendant la trêve, il avait reçu au camp la visite de deux dames de distinction, qu'un accident ou peut-être la simple curiosité avait engagées à s'arrêter quelques heures. Rappelant aussitôt les anciennes traditions de la

galanterie française, l'officier mit en jeu tous les moyens en son pouvoir pour fêter les belles visiteuses ; il leur offrit lui-même les rafraîchissements qu'il put se procurer, et fit jouer par ses clairons des valses et des polkas qui parurent leur plaire infiniment. Ces dames se montrèrent si satisfaites de ce gracieux accueil que le cavalier qui les accompagnait se crut obligé de remercier vivement; et offrant une carte de visite au chef de bataillon, il l'engagea à venir le voir à son entrée à Rome, afin de lui procurer la satisfaction de l'accueillir à son tour. La voiture partit ensuite, au grand regret des jeunes sous-lieutenants, que ce bal improvisé amusait sans doute beaucoup; mais, un quart d'heure après, le noble romain revint tout essoufflé sur ses pas pour supplier le commandant de lui rendre sa carte; car il avait réfléchi qu'elle pourrait le compromettre, si le hasard la faisait découvrir chez l'officier français. Celui-ci, tout surpris d'une pareille démarche, rendit la carte de bonne grâce; depuis son arrivée à Rome, il a rencontré plusieurs fois son prudent visiteur, qui a eu grand soin de ne pas le reconnaître; la mémoire ne lui reviendra que lorsqu'il sera bien sûr de n'avoir rien à risquer.

Un major romain, père de plusieurs jolies filles, invitait à des soirées dansantes quelques officiers de l'armée française; les menaces de mort ne se sont pas fait attendre, et le major a fermé son salon.

Quelques dames romaines, accompagnées de leurs maris, allaient le soir prendre des glaces au café *Nuovo*, adopté pour lieu de réunion par nos officiers; des lettres anonymes, pleines de grossières injures, les ont forcées à renoncer à ce plaisir.

Le commandeur Visconti, qui se distingue entre ses compatriotes par un esprit supérieur, une érudition vaste et profonde, un caractère aimable et bienveillant, et surtout par ce courage civil qui devient rare en Europe, mais qui est presque phénoménal en Italie, continue seul, malgré les menaces dont il est l'objet, à accueillir les officiers de l'armée libératrice. Ses salons, dont Mme Visconti fait les honneurs avec une affabilité et une prévenance parfaite, sont ouverts tous les jeudis. J'y suis allée la semaine dernière; on y fait d'excellente musique, et j'ai cru remarquer que les jeunes Romaines ne partagent nullement l'horreur des républicains pour l'épaulette française. Le lendemain de ma visite, M. Visconti fit porter chez moi un énorme et magnifique bouquet que j'avais admiré la veille sur sa console; j'ignore si c'est là une politesse usitée en Italie, mais elle m'a paru pleine de grâce.

Du reste, la population romaine est loin de partager le mauvais vouloir des démocrates à notre égard. L'autre jour, un sous-officier arrêta un bateleur ambulant qui chantait une chanson injurieuse pour les Français. Il le saisit par l'oreille et le conduisit ainsi au corps de garde,

en traversant la foule, dont ce spectacle provoquait l'hilarité.

Lorsqu'un Français s'adresse à un homme du peuple pour en obtenir un renseignement quelconque ou un léger service, il est sûr d'être bien accueilli; évidemment la masse de la population urbaine ne nous est pas hostile, et celle des campagnes nous est sympathique: et, grâce aux sages mesures de précaution prises par l'énergique gouverneur de Rome, nos braves soldats seront, je l'espère, préservés du stylet des démagogues: grâce à la loyauté française, ils ne seront pas détournés de leurs devoirs par d'infâmes séductions.

XXI

Rappel du général Oudinot. — Fête et inscription en l'honneur du général Oudinot. — Le Capitole. — La roche Tarpéienne. — L'Ara-Cœli. — L'entrée du couvent des Franciscains refusée aux femmes. — Il Bambino de l'Ara-Cœli. — Légende apocryphe. — Sermon des enfants. — La voiture du pape sauvée du feu.

Rome, 23 août.

Le général Oudinot, que le saint-père a accueilli à Gaëte de la manière la plus flatteuse, vient d'être rappelé dans la mère patrie; il emporte les regrets de l'armée française et de la population romaine. Sa bravoure à

toute épreuve, la noblesse de ses sentiments, sa douceur et son affabilité naturelles, son caractère loyal et chevaleresque lui ont mérité l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissent. Les dames elles-mêmes se montrent fort contrariées de ce départ inattendu; car le général leur ménageait le plaisir d'un spectacle très-rare de nos jours; déjà, chaque matin, les cavaliers français venaient répéter dans la cour du palais Rospigliosi les exercices d'un magnifique carrousel, qui devait être suivi d'un bal très-brillant.

Le pape a accordé au libérateur de Rome la grande croix de l'ordre de *Pio Nono;* et la municipalité, voulant aussi lui donner une marque éclatante de sa reconnaissance, vient de faire graver en son honneur une médaille, dont l'inscription rappelle le rétablissement de la paix et la conservation des monuments antiques. Cette inscription a été gravée aussi sous le buste du général, et il a reçu publiquement le titre de citoyen romain.

Dans la grande salle du Capitole, resplendissant de l'éclat de plusieurs milliers de bougies, une table immense, disposée de manière à ce que les plus belles statues antiques servissent d'ornements et pour ainsi dire de plateaux, était chargée de fruits superbes, de mets rares et exquis. Le sénateur, les officiers municipaux, les grands de Rome, des membres de chaque académie et du corps diplomatique, tous les officiers

généraux et supérieurs français ont pris place à ce banquet, où les dames n'étaient point invitées, au grand regret de beaucoup d'entre elles. Les plus curieuses, et je vous avoue en confidence que j'étais du nombre, ont obtenu la permission de visiter cette splendide salle de festin, dont le coup d'œil était féerique; et puisque j'ai tant fait que de vous conduire au Capitole, que j'ai déjà visité deux fois, nous allons, si vous le voulez bien, ma Céline, le parcourir rapidement ensemble.

Ne croyez pas, ma chère, retrouver ici cette citadelle de Romulus dont le seul nom faisait trembler le monde, avec ses hautes et fortes murailles, toutes garnies des dépouilles des peuples vaincus. Elle est tombée comme toutes les grandeurs de la terre, et à peine quelques vieux pans de murs rappellent-ils l'ancienne construction. Le Capitole moderne a été bâti par le pape Paul III sur les fondements de l'ancien ; et Michel-Ange, qui en donna le plan, lui a conservé un caractère de grandeur et de majesté. On y arrive par une rampe douce, ornée en bas de deux sphinx en granit noir, que l'on croit plus anciens que la conquête de l'Égypte par Cambyse ; les statues colossales de Castor et de Pollux, tenant leurs chevaux par la bride, décorent le haut de la balustrade, et celle de Marc-Aurèle occupe le milieu de la place. Cette belle statue de bronze avait été enlevée par Totila, qui la faisait conduire au port d'Ostie, lorsque Bélisaire parvint à la reprendre.

L'édifice se compose de trois parties distinctes et couronnées par une balustrade ornée de statues. Celle du milieu est le palais du sénateur, personnage chargé de juger les petites causes du peuple, seul reste de ce sénat dont les membres se croyaient au-dessus des rois. Celle de droite est le palais des conservateurs, c'est-à-dire des magistrats de Rome moderne. Celle de gauche contient le musée commencé par Clément XII, immense et inestimable collection de bronzes, de peintures, de bas-reliefs et surtout de statues antiques, dont un grand nombre compte parmi les chefs-d'œuvre. La Vénus Capitoline, et surtout la statue d'un Gaulois blessé à mort, improprement nommée le Gladiateur mourant, excitent l'admiration de tous les visiteurs.

J'ai voulu voir le fameux rocher teint du sang de Manlius et d'autres personnages célèbres ; je l'ai cherché longtemps au milieu de rues sales et étroites ; à la fin, moyennant quelques baïoques, un enfant m'ouvrit un petit enclos situé derrière le palais du musée, et je me trouvai sur le haut du précipice, car la roche Tarpéienne est en effet près du Capitole. Mais comme j'étais montée au Capitole sans gloire et sans exciter l'envie, ma présence sur la roche Tarpéienne était aussi sans péril. Je mesurai de l'œil la profondeur du précipice, dont l'exhaussement des terrains de cette partie de Rome a tellement diminué l'horreur, qu'il semble au premier abord qu'on pourrait le franchir sans un grand danger.

J'allai visiter ensuite sur cette même colline l'église d'*Ara-Cœli* (autel du ciel), bâtie sur l'emplacement du fameux temple de Jupiter Capitolin, qui était comme le centre de la puissance de Rome païenne. Cette église fut construite par quelques pauvres moines avec les débris épars des temples des faux dieux ; elle fut placée par eux sous l'invocation de la sainte Vierge ; et depuis lors les saints cantiques n'ont cessé de retentir dans ce même lieu où le sang des victimes ruisselait jadis en l'honneur de ce Jupiter trompeur et adultère.

L'Ara-Cœli, qui appartient aux franciscains, est une des vingt grandes abbayes de Rome. On y arrive par un escalier de cent quatre-vingts marches, d'un effet assez grandiose. La première fois que j'y vins, accompagnée de mon frère, nous nous présentâmes, par méprise, à la porte du couvent des religieux ; l'un d'eux s'approcha de nous d'un air tout effaré, nous suppliant du geste et de la voix de ne point franchir la porte du monastère, dont l'entrée est interdite aux femmes. La frayeur de ce bon franciscain nous fit sourire, et nous nous empressâmes de le rassurer, en lui disant que nous étions loin de vouloir forcer la consigne. L'église est ouverte à tout venant ; je la visitai en détail. Un autel, surmonté d'une petite coupole soutenue par des colonnes d'albâtre, frappa surtout mon attention : j'appris, par le religieux qui nous accompagnait, que cet autel, dont il faisait remonter l'origine jusqu'au règne d'Auguste, avait été

consacré par saint Anaclet, et que c'était lui qui avait donné à cette église son nom d'Ara-Cœli.

On nous montra ensuite le *santo Bambino*, c'est-à-dire une statue en bois du Sauveur enfant. Une légende fort répandue à Rome, mais qui n'est nullement article de foi, lui prête une singulière origine. Elle aurait été sculptée par un pieux solitaire dont la vie s'écoulait dans la contemplation et la pénitence. Un jour, des malfaiteurs pénétrèrent jusque dans la grotte du pauvre cénobite, le massacrèrent impitoyablement, s'emparèrent du peu qu'il possédait et s'embarquèrent avec leur butin. Mais la statue de Jésus enfant tomba d'elle-même à la mer, et, poussée par les flots, elle arriva jusqu'à l'embouchure du Tibre, remonta le fleuve, ce qui paraît encore plus prodigieux, et vint enfin aborder près de Rome, où elle fut recueillie.

Cette statue est en grande vénération parmi les Romains, et personne ne saurait les blâmer d'un hommage qui se rapporte nécessairement au saint enfant Jésus. Chaque année, la veille de Noël, le *Bambino*, enveloppé de langes, orné de dentelles et de bijoux, est exposé dans une chapelle, où l'on voit aussi la représentation de l'étable de Bethléhem, la sainte Vierge, saint Joseph, les bergers, enfin une crèche plus grande et plus belle que celles qu'on fait aussi à pareille époque dans quelques-unes de nos villes du midi. Puis, à l'imitation de notre Sauveur, qui, dès l'âge de douze ans, instruisait

les docteurs dans le temple, le jour de Noël, un jeune enfant choisi entre les plus sages et les plus intelligents prononce dans l'église d'Ara-Cœli un sermon auquel je me propose d'assister, si je suis encore à Rome à cette époque. Le même usage, gracieux et touchant, existe aussi dans quelques villes de Corse.

Après l'octave de la fête, le *santo Bambino* n'est plus exposé à la vénération des fidèles; mais on le montre avec complaisance aux étrangers qui le désirent. Puis, quand un malade touche à ses derniers moments, il demande la sainte image, qu'un religieux s'empresse de lui porter, afin que la représentation du Sauveur enfant fasse pénétrer dans cette âme près de quitter la terre des sentiments de confiance et d'amour. Les parents du malade envoient ordinairement leur voiture, s'ils en ont une, ou le premier fiacre venu, au religieux qui doit transporter chez eux la statue du Sauveur. Au commencement de cette année, pendant les jours désastreux du gouvernement républicain, quelques hommes turbulents engagèrent le peuple à brûler les carrosses du saint-père, sous prétexte que les papes de la primitive Église se contentaient d'aller à pied. Ce divertissement parut du goût de la populace, toujours avide d'émotions et de spectacles. On courut donc chercher les voitures; dans le nombre il y en avait une construite sous Grégoire XVI, mais si belle et si chère que ce pape, contrarié d'une si forte dépense, refusa de s'en servir. Ce magnifique car-

rosse, véritable chef-d'œuvre de l'art, allait devenir la proie des flammes, lorsqu'une voix s'écria :

« Il est digne d'être offert au *Bambino* de l'Ara-Cœli. »

Ces mots frappèrent la foule, plus mobile et plus enthousiaste que perverse : cette idée lui alla au cœur : et la voiture, traînée jusqu'au monastère, fut consacrée à l'enfant Jésus. Seulement, comme les pauvres religieux franciscains ne possèdent pas les quatre forts chevaux indispensables pour mettre en mouvement un si lourd véhicule, il est très-probable que le beau carrosse ne servira point à porter la sainte image chez les malades, et qu'il rentrera tout simplement dans les remises pontificales.

XXII

Les femmes romaines. — Costumes. — Mœurs et caractères. — Clergé. — Comparaison entre les mœurs anciennes et les mœurs actuelles.

Rome, 28 août.

Vous me demandez, ma chère Céline, si les femmes romaines méritent leur antique réputation de beauté. Je vous répondrai franchement que je ne partage point l'enthousiasme de ces poëtes qui nous les représentent belles comme les amours, majestueuses comme des déesses,

comparables à tout ce que la mythologie avait imaginé de plus séduisant. Sans doute il existe à Rome des femmes dont on admire justement les traits nobles et purs, les grands yeux brillants, la chevelure noire et épaisse, la taille imposante, et jusqu'à la physionomie fière et dédaigneuse, ce qui me paraît, à moi, un défaut plutôt qu'une grâce; mais il y a ici, comme partout ailleurs, quelques femmes fort laides, et un très-grand nombre qui ne me semblent ni laides ni jolies.

Les Romains des deux sexes sont, pour la plupart, minces et fluets jusqu'à l'âge de vingt-cinq à trente ans; ils acquièrent ordinairement alors un embonpoint considérable, surtout les femmes qui mènent une vie très-casanière; mais cet embonpoint est loin de nuire à la fraîcheur de leur teint. A tout prendre, la population romaine, celle du Transtévère surtout, et plus encore celle des petites villes environnantes, où la fièvre n'exerce pas ses ravages, peut justement passer pour belle; et les jeunes paysannes de Frascati ou d'Albano, avec leur jupe courte aux vives couleurs, leur corset d'étoffe garni de nœuds, leurs beaux cheveux nattés et retenus sur la tête par de longues épingles d'or ou d'argent, ornés de rubans, de perles et de fleurs, sont toujours agréables à voir et quelquefois ravissantes.

On n'en saurait dire autant des femmes du peuple à Rome, qui ont la manie de s'affubler de chapeaux fanés.

de robes presque usées, mais garnies de falbalas, de châles hors de service, de toute la défroque enfin des dames de haute condition. Ces parures, fripées par un long usage, souvent disproportionnées à la taille de celles qui les portent ainsi de seconde main, me font regretter les gentils petits bonnets et les robes sans garniture, mais propres et fraîches, de nos grisettes de Provence, ou la coiffe blanche et empesée des artisanes de nos pays.

Ici beaucoup de femmes du peuple vont toujours tête nue, et, tant qu'elles sont jeunes et qu'elles soignent leur chevelure, cette mode est fort jolie; mais les vieilles femmes décrépites, avec leur visage ridé, leurs cheveux gris ou blancs, devenus rares et presque toujours en désordre, sont hideuses à voir. Quant aux nobles romaines, aux véritables dames, elles suivent de loin les modes parisiennes, payant fort cher les étoffes de soie et de laine des manufactures de France ou d'Angleterre; car des droits de douane fort considérables viennent s'ajouter aux prix d'achat et de transport.

Vous voudriez aussi que je vous dépeignisse les mœurs et le caractère des Romains. Cette tâche est peut-être au-dessus de mes forces, et il faudrait un plus long séjour au milieu d'eux pour bien connaître ce peuple, moins dégénéré qu'on ne le dit inconsidérément. Voici d'abord l'opinion d'un Français, le docteur Bérard, homme d'esprit et de sens, qui habite Rome depuis

très-longtemps, et que sa position met plus à même que personne de donner un avis impartial.

« Le caractère des peuples, dit-il, est modifié par la configuration, la fertilité et les productions du sol qu'ils habitent; cette vérité est frappante à Rome. Sous ce ciel pacifique, en regard de ces immenses plaines qui déroulent à l'infini l'éternelle monotonie de leurs lignes, où rien n'annonce l'effort ni la peine de l'homme; dans l'heureuse possession d'une abondance qui se donne pour ainsi dire d'elle-même, est-il étonnant de rencontrer un peuple irrésistiblement entraîné à préférer le plaisir et la volupté aux travaux et aux fatigues corporelles?

« *Panem et circenses!* c'est toujours le cri du peuple-roi. Le travail est fait pour l'esclave! Et, en effet, des hommes à qui le Ciel a donné un si beau pays doivent croire à leur royauté; et quand le sceptre du monde leur échappe, ils en rêvent un autre. Leur imagination, échauffée par un soleil ardent, bercée par les souvenirs du passé, nourrie dans les concerts et les solennités du culte religieux, remplit à elle seule toutes les lacunes de leur existence; d'ailleurs, une fois l'appareil musculaire condamné au repos, toute la vie se réfugie dans la tête.

« Voyez un Romain marcher dans les rues de Rome: quel affaissement dans son corps, quelle lenteur dans ses mouvements, quelle nonchalance dans ses allures! Si

vous le coudoyez, si vous l'appelez à haute voix, à l'instant il se réveille, se dresse, se déploie; ce n'est plus le même homme, ou plutôt ce n'est plus un homme; c'est comme un demi-dieu dont le regard lance des éclairs, dont la parole est pleine de feu, dont le geste est tout éloquence, tout figures; vous vous croiriez en face d'une de ces mille statues antiques qui peuplent les villas, les musées, les places publiques. C'est qu'en effet il s'est formé sur elles aux airs de domination et de majesté; ses ancêtres avaient posé pour animer ce marbre, le marbre pose à son tour devant les fils pour perpétuer chez eux les grands airs de famille.

« Les Romains ne sont pas gais, ils sont graves et s'amusent sans rire. Comme ils ne tirent pas leur joie de leur propre fonds, ils ont besoin de fêtes pour s'émouvoir, de spectacles qui les remuent. Jamais vous ne les verrez en verve de plaisanterie; chez eux point de ces jolis riens spontanés qui trouvent leur place à chaque instant dans le commerce de la rue et font le principal attrait du caractère français; point de vaudevilles, point de chansonnettes; s'ils chantent, c'est en chœur, comme à l'Opéra; c'est de la musique, ce n'est pas un air, une ritournelle, un refrain. A tout ils mettent l'intérêt de la passion, ils ne font rien indifféremment; le bonjour qu'ils vous donnent est morne comme une sentence, ou expansif et chaleureux comme une déclaration d'amour; au moindre mot ils vous écrasent de

leur dédain ou se jettent dans vos bras. De là le reproche qu'on leur fait généralement de n'avoir point de franchise.

« Ce peuple a une telle puissance d'imagination que les conceptions de sa pensée acquièrent bientôt à ses yeux l'évidence des faits les plus avérés. Dans ces derniers événements il opposait sans cesse aux douleurs réelles du présent le prestige d'un bonheur à venir : chaque jour il transformait ses désastres en triomphes. Enfant de la fabuleuse antiquité, on eût dit que les dieux, dont il croit descendre, avaient ramené pour lui l'heureux temps des métamorphoses.

« Qu'on ne s'étonne pas de voir le Romain tour à tour joueur, prodigue, enthousiaste, réfléchi même.

« Joueur, il bâtit des merveilles sur le hasard ; prodigue, il sacrifie à l'ostentation ; enthousiaste, il conçoit plus qu'il ne peut ; réfléchi, il rêve les honneurs du Capitole.

« Une pareille nature est avide de bruit, de luxe, d'émotions ; elle s'impressionne rapidement et se lasse vite de ce qui l'a émue. »

Je vous ai transcrit ces pages parce qu'elles me paraissent pleines de justesse et d'observation. J'ajouterai que, quant à moi, j'ai été choquée tout d'abord de la paresse excessive, de la poltronnerie et de la dissimulation des Romains, d'autant plus que ces défauts contrastent davantage avec l'activité, la loyauté et la bra-

voure française. Joignez à cela une vanité au moins aussi grande que la nôtre, et vous aurez une triste opinion des descendants de Romulus. Mais je me hâte de le dire, plusieurs bonnes qualités rachètent en partie ces défauts. Les Romains sont d'un commerce sûr ; la légèreté française leur est antipathique, et la raillerie est inconnue parmi eux ; la sobriété est une vertu commune aux hommes du peuple comme aux grands seigneurs, et l'ivrognerie est en horreur à tous.

Le clergé, trop nombreux peut-être pour qu'il n'y ait point un peu d'ivraie mêlé au bon grain, compte dans son sein un grand nombre de doctes personnages et de saints religieux qui édifient l'Eglise par leurs vertus.

Les mœurs sont beaucoup plus pures dans la haute classe de la société que certains voyageurs n'ont voulu le faire croire. Aucune ville ne compte plus de fondations pieuses, d'établissements charitables, et la meilleure partie des immenses revenus des familles nobles est généreusement employée en bonnes œuvres : de sorte que, s'il existe un grand nombre de pauvres à Rome, c'est à leur paresse seule qu'il faut s'en prendre.

L'amour des beaux-arts est répandu dans toutes les classes, il fait partie de l'air qu'on respire. On trouve ici des savants distingués, des poëtes, des artistes en tout genre ; Rome est fière des chefs-d'œuvre qu'elle renferme, et les hommes du peuple eux-mêmes sont capables de les apprécier.

Les Romains sont généralement religieux, et quoiqu'il entre parfois un peu de superstition dans les pratiques extérieures de leur dévotion, beaucoup d'entre eux puisent dans une piété éclairée et véritable la force et le courage de surmonter les mauvais penchants de la nature.

Lorsqu'on étudie dans toutes les classes de la société la population romaine avec les défauts et les qualités qui la caractérisent dans nos temps modernes, et qu'on la compare avec celle qui existait avant que les lumières du christianisme eussent remplacé les ténèbres de l'idolâtrie; lorsqu'on se rappelle l'injustice, l'ingratitude, la férocité des anciens Romains sous la république, et leurs mœurs hideuses de cruauté, de bassesse et de dépravation sous les empereurs (à tel point que notre imagination de chrétiens peut à peine les comprendre, et que notre esprit se refuserait à les croire, si les faits atroces, si communs dans ce temps-là qu'on ne les remarquait même point, ne reposaient sur des preuves incontestables); alors les défauts que je signalais tout à l'heure sans ménagement ne paraissent plus que comme des taches imperceptibles, que l'éclat du soleil de justice peut seul aider à découvrir.

Quand on pense à ces millions d'esclaves, dont l'existence dépendait du caprice d'un maître barbare et dont la vie entière était un long supplice, qu'un patricien débauché jetait à l'eau pour engraisser ses murènes, ou

qu'une femme frivole faisait mourir sous le bâton en punition d'une légère maladresse; à ces milliers de gladiateurs forcés de combattre jusqu'à la mort pour l'amusement du peuple-roi; à ces affreuses tortures inventées pour le plaisir de ces monstres à figure humaine décorés de la pourpre impériale; à ce mépris de l'homme pour l'homme poussé jusqu'aux excès les plus révoltants et si opposé à la douceur des mœurs actuelles; quand on réfléchit à cette multitude d'enfants exposés sur les voies publiques, de vieillards sans ressource expirant chaque jour de faim et de misère dans la cité reine du monde, et que l'on compte les nombreux asiles offerts par la société chrétienne à tous les infortunés: quand on se souvient de ces orgies révoltantes dont le meurtre et la débauche étaient les principaux assaisonnements, où le luxe et la prodigalité d'un simple citoyen engloutissaient en un jour assez de trésors pour nourrir une province pendant un mois, et que l'on voit les souverains pontifes, le front ceint de la triple couronne, se contenter pour leur table du plus chétif repas; quand on se rappelle en rougissant ces honteuses passions avouées par des hommes qui se piquaient de sagesse et de vertu, ces courtisanes dont les lois et la religion païenne consacraient tous les excès par l'exemple des dieux et la célébration de mystères infâmes, et que l'on considère la tendre et maternelle sollicitude de Rome chrétienne pour mettre à couvert l'innocence des jeunes

filles que le manque de fortune ou la perte de leurs parents expose au péril (58); alors on ne regarde plus comme des hommes dégénérés ces descendants des premiers Romains, ces fils des tyrans du monde; on oublie les imperfections inséparables de l'humanité, on aime ce peuple qui prie à deux genoux sur le tombeau des martyrs mutilés par ses ancêtres, ces grands seigneurs constamment occupés à secourir l'infortune, et, le cœur plein d'amour et de reconnaissance, on bénit cette religion sainte qui a transformé l'univers et rendu tous les hommes égaux devant Dieu et devant la loi.

XXIII

Basilique de Saint-Paul-hors-des-murs. — Cloître. — Eaux Salviennes. — Légende des trois fontaines. — La *Scala cœli*, vision de saint Bernard. — Martyre de saint Zénon. — Passage souterrain. — Le mont Testaccio. — La Morra. — Anecdote.

Rome, le 4 septembre.

Une courte pluie d'orage a rafraîchi l'atmosphère, et, malgré les rayons d'un soleil toujours très-ardent, la température était aujourd'hui d'une douceur enchanteresse; j'en ai profité pour visiter Saint-Paul-hors-des murs, l'une des sept basiliques de Rome.

Nous sommes sortis par la porte d'Ostie (59), connue

autrefois sous le nom de Trigemina, en souvenir du triomphe des Horaces (60), et communément aujourd'hui sous celui de porte Saint-Paul. Nous nous sommes arrêtés un instant devant la pyramide de Caïus Cestius, ce cuisinier enrichi, dont le tombeau somptueux domine le lieu de sépulture des hérétiques et des schismatiques; puis nous avons continué notre route sur la voie d'Ostie, et nous sommes arrivés bientôt devant la basilique, presque entièrement relevée de ses ruines.

Comme il l'avait déjà fait sur le tombeau de saint Pierre, l'empereur Constantin avait aussi remplacé par une église sur la tombe de saint Paul, dans le champ appartenant à sainte Lucine, le modeste oratoire bâti par saint Anaclet. Cette basilique fut consacrée en 324; et, quelques années plus tard, les empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius la rebâtirent sur le beau et vaste plan que nous admirons encore aujourd'hui.

Cinq nefs, divisées entre elles par de magnifiques rangées de colonnes, avec une enceinte formant le chœur, composent cet édifice. Le feu l'avait consumé en partie en 1823, par la négligence d'un ouvrier employé aux réparations; mais, grâce aux aumônes abondantes des fidèles de toutes les parties du monde, il commence à renaître de ses cendres. Notre cicerone déplore beaucoup la perte de la grande porte en bronze, des fresques et des mosaïques qui décoraient l'église, et par-dessus tout celle de la série des portraits des papes depuis saint

Pierre jusqu'à nos jours (61). Il nous a fait remarquer des colonnes d'albâtre oriental envoyées d'Égypte par Méhémet-Ali à Grégoire XVI pour la reconstruction de l'édifice. Nous visitâmes aussi les longs corridors du monastère attenant à la basilique; il était désert, car les moines l'abandonnent tous les étés pour échapper à l'influence de la *malaria* (62).

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le sanctuaire des Trois-Fontaines, par une route qui s'éloigne à gauche de la voie d'Ostie. C'est à deux milles environ de la basilique que nous trouvâmes ce lieu jadis nommé *ad aquas Salvias,* eaux Salviennes.

Une même enceinte de murailles renferme trois églises, qui ne sont séparées les unes des autres que par quelques pas de distance. La plus célèbre est celle de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, bâtie sur le lieu même où le saint apôtre reçut la couronne du martyre. On y conserve la colonne sur laquelle, en sa qualité de citoyen romain, il eut la tête tranchée. La légende rapporte que cette tête, séparée du tronc, bondit trois fois sur le sol et en fit jaillir les trois sources qu'on voit encore aujourd'hui dans cette église. Nous bûmes successivement de ces eaux, dont la fraîcheur est inégale. En avant de ce sanctuaire, unique dans son genre, se trouve celui de Santa-Maria-Scala-Cœli (sainte Marie échelle du ciel), ainsi nommé à cause de la vision de saint Bernard, qui, célébrant un jour la messe pour les morts dans l'antique

église bâtie dès lors en cet endroit, fut ravi en extase, et vit sur une échelle qui s'élevait de la terre aux cieux les anges conduisant les âmes délivrées du purgatoire à la suite du saint sacrifice. Le tableau de l'autel représente cette vision, si consolante pour nous tous, qui regrettons la perte de nos parents et de nos amis.

Un autre tableau de cette église représente saint Zénon, tribun militaire, qui, d'abord condamné pour sa constance dans la foi à travailler aux thermes de Dioclétien, fut ensuite décapité, aux eaux Salviennes, à la tête de dix mille deux cent trois soldats, fidèles comme lui à Jésus-Christ (63).

Nous descendîmes ensuite dans la crypte, qui servait d'entrée au cimetière de Saint-Zénon ; autrefois une voie souterraine conduisait de ce lieu à Saint-Paul, par le cimetière de Lucine.

« Au jour de la fête de saint Anastase, les moines de Saint-Paul, passant par ces catacombes, se rendaient processionnellement à l'église du saint titulaire. De leur côté, les religieux de Saint-Vincent et de Saint-Anastase allaient, par la même voie, à Saint-Paul, à l'occasion de la station du quatrième mercredi de carême, qui se célébrait dans la basilique (64). » Maintenant la communication souterraine est détruite ; donné en 1138 par Innocent II aux moines de Clairvaux, ce monastère, que saint Bernard habita chaque fois qu'il vint à Rome,

et où il laissa pour abbé Pierre-Bernard de Pise, élu pape sous le nom d'Eugène III, est entièrement désert. L'église, rebâtie par Léon III, et richement dotée par Charlemagne, n'offre de remarquable que les figures d'apôtres peintes à fresque d'après les dessins de Raphaël; l'humidité les a effacées en partie.

L'âme toute pleine des sentiments et des souvenirs que la vue de ces lieux avait réveillés, je regagnais silencieusement ma demeure, lorsque Alexandre me proposa d'aller voir de près le mont Testaccio, qui s'élève, nu et désert, à gauche de la pyramide de Cestius. Cette colline, qui n'a pas moins de cinquante-trois mètres de hauteur et de cent cinquante de circonférence, est littéralement formée de fragments de vases de terre cuite, appelés *testa* en latin, d'où lui vient le nom de Testaccio. Les siècles ont recouvert ces amphores brisées, ces débris de toute sorte, d'une légère couche de terre végétale, sur laquelle l'aile des vents a semé de petites graines qui ont germé et recouvert d'une pâle verdure ces restes amoncelés. On ignore l'origine de cette singulière montagne, aucun auteur ancien n'en fait mention: mais elle doit dater de temps immémorial, si l'on en juge par l'immense quantité de débris qu'il a fallu pour la composer.

Fatiguée par la promenade assez longue que nous venions de faire dans les sentiers raboteux du Testaccio, et satisfaite de me retrouver sur une terre véritable,

je voulus me reposer quelques minutes sous le frais ombrage d'un arbre centenaire, qui étendait ses branches touffues sur un gazon parsemé de fleurs. A peine y étais-je assise, qu'un bruit étrange, des émissions de voix sèches et saccadées, mais telles que j'en avais déjà entendues dans les rues de Rome sans trop savoir ce qu'elles signifiaient, vinrent soudain frapper mes oreilles. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus non loin de nous un petit groupe de cinq ou six personnes, au milieu desquelles se trouvaient deux hommes au teint bruni par le soleil, aux yeux vifs et ardents, qui se montraient le poing en criant : *due*, *quattro*, *nove*, et tout cela avec une telle animation dans le geste et dans la voix que je les crus fous ou tout au moins en fureur.

« Qu'ont-ils donc à se démener de la sorte? dis-je à Alexandre.

— Ils jouent à la *morra*, » me répondit-il.

Je me fis alors expliquer ce que c'était que le jeu de la morra (la mourre).

Il consiste à présenter la main fermée, en indiquant un nombre quelconque, pourvu que ce nombre ne dépasse pas celui de dix. Le joueur lève en même temps autant de doigts qu'il lui plaît de cette même main. Si l'adversaire, de son côté, montre et annonce aussitôt la quantité de doigts nécessaire pour compléter le nombre énoncé, il a gagné pour cette fois, et l'on recommence aussitôt.

A peine mon frère avait-il eu le temps de me donner cette courte explication que des cris extraordinaires se firent entendre ; l'un des joueurs se jeta sur l'autre avec furie ; celui-ci tira de sa poche un couteau-poignard, dont la lame brilla comme un éclair sous les rayons du soleil couchant.

« Mon Dieu ! ils vont s'assassiner sous nos yeux ! » m'écriai-je très-effrayée.

Mon frère s'était élancé vers le groupe des joueurs ; mais, quelque promptitude qu'il eût mise dans ce mouvement généreux, un autre personnage l'avait prévenu ; c'était une jeune fille grande et forte comme le sont beaucoup de Transtévérines. D'une main robuste elle contint le bras de l'assaillant, de l'autre elle repoussa l'adversaire en lui disant en italien des mots que je ne pus comprendre ; quelques-uns des spectateurs vinrent alors à son secours, des phrases animées furent échangées de part et d'autre, les colères s'adoucirent, et la paix se rétablit ; alors la jeune fille prit le bras de l'homme au poignard et l'entraîna vers le faubourg.

« Est-ce son frère ? demandai-je à un grand garçon de bonne mine, qui avait assisté à cette scène sans s'émouvoir, au moins en apparence.

— Non, Madame, me dit-il en assez bon français, c'est son fiancé.

— J'espère bien qu'elle va lui faire promettre de ne plus jouer de sa vie.

— Ce serait un serment d'ivrogne, me répondit-il en souriant ; tous les gens du peuple sont passionnés pour la morra, et ils passent peu de jours sans prendre ce passe-temps. C'est un jeu qui date de loin ; car on assure qu'il nous vient des Troyens, et qu'il fut inventé par le beau Pâris pour désennuyer Hélène pendant le siége de Troie.

— Quelque respectable que soit à mes yeux l'antiquité de cette origine, dis-je en riant, il me semble que lorsqu'on est aussi mauvais joueur que ces deux hommes, on doit s'en abstenir à jamais.

— Ces hommes, répliqua l'Italien, ne sont pas plus mauvais joueurs que les autres, mais les circonstances font tout ; si vous aviez essayé de la morra, vous sauriez qu'il est très-difficile de réprimer les mouvements de vivacité que ce jeu surexcite. »

Je fis un geste de doute.

« Vous ne me croyez point, dit-il ; c'est que vous ignorez qu'il ne se passe pas de semaine, pas de jour, peut-être, dans lesquels la morra ne donne lieu à des rixes pareilles, et souvent beaucoup plus tragiques que celle dont vous venez d'être témoin. C'est par ce motif qu'un cardinal premier ministre avait formulé un projet de loi qui condamnait aux travaux forcés tous ceux qui seraient surpris jouant à la morra. Léon XII se récria beaucoup sur l'excessive sévérité de la peine. Son Eminence insista fortement auprès du pape, en déduisant

toutes les conséquences fatales de ce plaisir, mais sans convaincre le saint-père.

« Que Sa Sainteté essaie elle-même, » dit alors le cardinal.

Léon XII y consentit en riant, mais il n'entendait rien à la morra ; le cardinal, au contraire, y était fort habile ; il gagna une première fois, puis une seconde, et si souvent enfin que le pape finit par s'impatienter.

« Eh bien ! saint-père, lui dit alors le cardinal, si vous aviez un couteau maintenant, ne seriez-vous pas tenté d'en faire usage ? »

XXIV

Le général de Rostolan. — Voyage du saint-père à Portici. — Revue de l'armée française. — Principaux officiers. — L'*Acqua Acetosa*.

Rome, le 12 septembre.

Que vos lettres sont aimables, ma Céline ! Quel plaisir toujours nouveau j'éprouve en les lisant ! les jours de courrier sont pour moi des jours de fête, et je les attends avec impatience. Vous connaissez, dites-vous, le général de Rostolan, qui a remplacé le général Oudinot dans le commandement en chef de l'armée ; je vous en fais mon compliment, ma toute belle, car c'est aussi un noble

cœur. Sa réputation de bravoure, de justice, de capacité militaire, était faite depuis longtemps; mais cette campagne d'Italie a encore mis ces belles qualités en relief.

Sa conduite pendant le siége a été un modèle d'activité et de vigilance. Nommé gouverneur de Rome le jour où les Français y sont entrés, sa fermeté a puissamment contribué à maintenir le bon ordre dans la ville, et il donne tous les jours dans l'exercice du commandement en chef de nouvelles preuves de cette énergie consciencieuse qui le caractérise.

Au lieu de venir à Rome, le saint-père vient de partir de Gaëte pour aller séjourner à Portici, et son retour, que l'on regardait comme prochain, et pour lequel on faisait déjà au Quirinal les dispositions nécessaires, se trouve retardé indéfiniment ; ce qui est pour nous tous habitants de Rome un désappointement complet et une excessive contrariété. Pour mon compte, je suis fortement en colère contre les ministres, contre la cour papale, contre le saint-père lui-même, je crois, qui nous prive ainsi de sa présence si ardemment désirée.

C'est le 4 septembre au matin, après avoir entendu la bénédiction du saint Sacrement dans la cathédrale, que Pie IX, accompagné des cardinaux Antonelli, Riario, Sforza, Asquini, Piccolomini, de Mgr Garibaldi, etc., etc., s'est embarqué sur la frégate napolitaine *le Tancrède*, où se trouvaient aussi le roi Ferdinand et le comte de

Trapani. Plusieurs bâtiments napolitains, français et espagnols, accompagnaient le navire.

En traversant le canal de Procida, qui sépare Gaëte de Naples, une multitude de barques, remplies d'hommes et de femmes, portant des bannières aux couleurs du saint-père, entourèrent *le Tancrède.* Les fidèles étaient aussi accourus en foule sur le rivage pour apercevoir le successeur de saint Pierre, dont la soutane blanche se distinguait au loin sur le pont de la frégate. Pie IX, vivement ému, donna sa bénédiction à tout ce peuple, et quelque temps après la flottille arriva à la pointe du cap Pausilippe ; tous les forts de Naples firent un salut de vingt-un coups de canon, les cloches des églises sonnèrent à pleine volée, les bâtiments des diverses nations mouillés dans la rade se pavoisèrent en même temps, et les matelots, montés sur les vergues, firent retentir les airs des cris mille fois répétés de : *Viva Pio Nono ! Viva il Re !*

Le pape a débarqué au port de Granatello, où l'attendaient le comte d'Aquila, frère du roi, le prince de Salerne et l'infant d'Espagne don Sébastien. Le saint-père monta alors en voiture, accompagné de toute la cour de Naples ; il arriva bientôt au château royal de Portici, et se rendit aussitôt à la chapelle, où l'on chanta le *Te Deum.* Sa Sainteté admit ensuite à sa table le roi Ferdinand et toute sa famille, pendant que le cardinal Antonelli faisait les honneurs d'une autre table,

où étaient assis les cardinaux, les ambassadeurs et les personnages de distinction. Tout cela est sans doute précieux et agréable pour les Napolitains, mais très-peu réjouissant pour les Romains, qui comptaient sur le prochain retour du saint-père. Je change de discours pour ne pas recommencer mes doléances.

Le général de Rostolan a passé hier en revue l'armée française dans les vastes prairies de l'Acqua-Acetosa, et il avait eu l'attention bienveillante de m'envoyer une lettre de passe pour que je pusse pénétrer dans l'enceinte réservée. C'était un beau spectacle que celui de nos régiments de toutes armes dans leur plus brillante tenue, manœuvrant avec une précision merveilleuse sous ce ciel d'une admirable pureté, simulant des combats que je regardais avec d'autant plus de plaisir que je les savais sans danger. Une foule innombrable de voitures stationnait autour des barrières; toute l'élite de la société romaine s'était donné rendez-vous afin de jouir de ce magnifique coup d'œil. J'y prenais pour mon compte un plaisir d'autant plus vif que je connais maintenant une grande partie des chefs de l'armée française. Le défilé, qui a duré plus d'une heure, m'a donc intéressée plus encore que les manœuvres. Je m'étais placée non loin du général en chef, qui était debout, entouré d'un brillant état-major. C'étaient les généraux Thierry, Lebarbier de Tinan, le brave général Niel, qui a gagné dans la campagne les étoiles de ses épaulettes; le colonel

de Fézensac, le commandant Castelnau, chargé plusieurs fois de missions importantes, dont il s'est toujours acquitté avec succès, et qui remplit encore les fonctions de ministre des armes romaines; le commandant Poulle, les capitaines de Gravillon, Philippi, Osmond, Vertray; l'intendant Pâris, dont la haute intelligence et l'habileté sont généralement reconnues; le sous-intendant Dutheil, auteur du livre *des Devoirs des Soldats*, digne par ses belles qualités de leur donner des leçons; son collègue Bondurand, dont j'aime le caractère franc et loyal; MM. Pagès et Bouché, adjoints à l'intendance; et beaucoup d'autres officiers de toutes armes, de santé et d'administration. Puis les troupes ont défilé au son de la musique guerrière, les vaillants généraux Regnaud-de-Saint-Jean-d'Angely et Gueswiller marchant en tête de leurs divisions, chaque chef guidant à la parade comme au combat ses soldats éprouvés.

Le général de Rostolan recevait et rendait le salut des drapeaux et des chefs. Je vis défiler ainsi beaucoup d'officiers de ma connaissance : le général Mollière sur son superbe cheval arabe; son aide-de-camp, le capitaine Manéque; le général Sauvan, commandant de la place; le bon et brave colonel de Pontevès, aimé et estimé de l'armée entière; le général Morris à la tête de sa cavalerie; le colonel Bosc, homme d'esprit et de cœur, qui mérite son rapide avancement; son estimable lieutenant-colonel, M. Chapuis; l'excellent capitaine Burgalat; le

brillant M. de Polignac, le capitaine de Laas, le capitaine Darceau, et une foule d'autres que j'omets pour abréger.

Il était presque nuit lorsque la revue a été terminée : je n'ai cependant pas voulu quitter cette vaste plaine sans goûter les eaux qui lui ont donné son nom, et auxquelles on attribue des propriétés admirables, des cures surprenantes ; en foi de quoi un assez grand nombre de Romains viennent en avaler plusieurs verres chaque jour. Nous nous fîmes donc conduire à la fontaine, ou, pour mieux dire, aux fontaines merveilleuses, dont les trois sources distinctes présentent autant de médecines d'un goût différent et d'une force graduée. Mon frère, qui nous avait rejoints, goûta le premier de l'eau magique, et fit une grimace si épouvantable, qu'au lieu de commencer fièrement comme lui par la troisième fontaine, celle qui est réputée la plus efficace, Mme D*** et moi, nous trempâmes modestement nos lèvres dans l'eau de la première. Mais celle-ci, quelque faible qu'elle soit comparativement, nous ôta tout à fait le désir d'essayer des deux autres. Nous fûmes tous d'avis que l'épithète d'*acetosa* ne qualifiait que très-imparfaitement ces eaux à la fois acides, amères, sulfureuses ; et nous admirâmes le courage stoïque et tout romain de ceux qui viennent en faire chaque jour leur premier déjeuner.

XXV

Porte Appienne ou Saint-Sébastien. — Chapelle et légende de *Domine, quo vadis.* — Légende de saint Sébastien. — La basilique actuelle. — Visite des catacombes. — Leur origine. — Leur utilité passée et présente. — Légende de l'enlèvement des corps de saint Pierre et de saint Paul. — Tombeau de Cecilia Metella. — La nymphe Égérie.

Rome, le 21 septembre.

Je reviens des catacombes, ma Céline, d'un de ces temples souterrains où le christianisme a germé et grandi dans l'ombre, pour devenir cet arbre majestueux dont les branches puissantes s'étendent déjà dans les régions les plus lointaines, et dont les fruits de vie doivent nourrir toutes les nations.

Il était huit heures du matin lorsque nous nous sommes mis en route, l'abbé Dotti, mon frère et moi. Nos chevaux nous ont emportés rapidement vers la porte Appienne ou Saint-Sébastien, autrefois porte Capène, qui, ayant été presque détruite dans la guerre contre les Goths, fut rebâtie par Bélisaire ou par Narsès. Un quart de mille plus loin, nous avons traversé l'Almon, formé par plusieurs sources différentes, jadis célèbre par les jeux (65) que les païens célébraient chaque année en l'honneur de Cérès, dont on lavait la statue dans ses eaux limpides.

En suivant la *via Appia*, nous sommes arrivés devant la chapelle de *Domine, quo vadis*, que nous avons visitée. L'abbé nous en a raconté la légende.

L'apôtre saint Pierre, pressentant la persécution, résolut de quitter Rome, et en sortit en effet par la porte Appienne; mais lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où l'on a bâti depuis la petite église, il rencontra Jésus-Christ chargé de sa croix.

« Où allez-vous, Seigneur? s'écria Pierre.

— Je retourne au Calvaire pour y être crucifié de nouveau, » répondit le Sauveur.

Et l'apôtre, comprenant ce que le Fils de Dieu exigeait de lui, retourna à Rome pour recevoir la couronne du martyre.

Nous baisâmes avec respect la pierre sur laquelle s'est arrêté Jésus-Christ; puis nous allâmes visiter presque vis-à-vis le tombeau des Scipions, et nous arrivâmes peu de temps après à la basilique élevée en l'honneur de saint Sébastien.

Vous savez l'histoire de ce jeune et brillant officier de l'armée romaine, que l'on croit Franc d'origine, et qui subit deux fois le martyre sous le règne de Dioclétien. Percé de flèches dans l'hippodrome des Césars, il y fut laissé pour mort par les bourreaux. Quelques chrétiens le recueillirent et le soignèrent; à peine guéri, il recommença à proclamer la foi du Christ, et succomba enfin sous les coups de verges dont il fut accablé. Son corps,

jeté dans un égout, que l'on voit encore à Sant-Andrea-della-Valle, fut enseveli par les soins de sainte Lucine au cimetière de Saint-Calixte, sur lequel fut bâtie la basilique de Saint-Sébastien.

Cette église, réparée par le cardinal Scipion Borghèse, n'a qu'une seule nef; son maître-autel renferme le corps du pape saint Étienne, martyrisé aux catacombes. On y remarque surtout une belle statue de saint Sébastien, exécutée par Giorgetti, d'après les dessins de Bernin.

Quand nous eûmes adoré Dieu dans la basilique, nous demandâmes à descendre dans les catacombes. Le cœur me battait à ce nom, qui réveille en toute âme chrétienne de si touchants souvenirs. Des moines franciscains, qui desservent l'église, nous servirent de guides; on donna à chacun de nous un cierge allumé, et nous descendîmes ainsi dans un labyrinthe inextricable de galeries étroites et tortueuses, qui se croisent et s'entremêlent dans tous les sens, ouvrant à chaque pas des profondeurs mystérieuses que l'œil ne peut sonder sans terreur. A droite et à gauche et posés les uns sur les autres, se trouvaient les corps des fidèles, dont les tombeaux, creusés dans le roc ou placés dans la terre argileuse, contenaient des lampes sépulcrales, des urnes lacrymatoires, et souvent, lorsque le corps appartenait à un martyr, une petite fiole remplie de sang et les instruments du supplice. De temps en temps les étroites galeries s'élargissaient, et nous nous trou-

vions dans une de ces chapelles souterraines où les premiers chrétiens se rassemblaient jadis pour célébrer les saints mystères. L'une d'elles servit longtemps de retraite à saint Philippe de Neri, qui aimait à passer les journées entières méditant sur les vérités du salut ; une inscription de marbre désigne de nos jours cette chambre souterraine à la dévotion des fidèles.

Nous marchâmes longtemps silencieux et recueillis, dominés par une incroyable émotion : n'était-ce pas là en effet que nos pères dans la foi s'ensevelissaient vivants pour chanter les louanges du Créateur de l'univers ! Voilà les pierres plus élevées qui leur servaient d'autel, l'humble sanctuaire au pied duquel ils puisaient la force de supporter sans effroi les plus affreux supplices. Je me les représentais cheminant seuls ou par petits groupes dans cette campagne aride des environs de Rome, pour se glisser furtivement dans des trous habilement cachés sous les ronces et les épines ; ils pénétraient par des chemins obscurs, sinueux, effrayants, jusqu'aux entrailles de la terre. Là, à la lueur vacillante des cierges, un prêtre du vrai Dieu, qui portait souvent les traces récentes des tortures endurées pour la foi, célébrait les saints mystères. Des personnages de tout rang, de tout âge, de tout sexe, étroitement unis par la plus douce fraternité, confondaient dans un même sentiment d'adoration et de prière leurs soupirs d'amour et leurs chants d'allégresse.

Plusieurs fois, pendant les persécutions, les païens avaient découvert quelques-unes de ces sombres retraites; ils en avaient muré les issues, et la faim et la soif avaient lentement consumé leurs victimes. D'autres fois, comme des loups dévorants au milieu d'une bergerie, les sicaires des empereurs se précipitaient dans le saint asile, ivres de fureur et de sang; alors les prêtres du Seigneur faisaient entendre des paroles d'encouragement et d'espérance, et, bénissant tout le troupeau, lui parlaient des félicités éternelles. Dans ces moments terribles les époux se cherchaient pour mourir l'un près de l'autre, la mère éperdue pressait sur son cœur sa fille palpitante dont le sang l'inondait tout entière, l'exhortant au courage et à la constance. Les vieillards et les femmes, les vierges et les enfants (tout ce que l'humanité a de plus délicat et de plus faible) recevaient la mort sans murmure; ils la saluaient au contraire avec des transports de joie, comme une messagère céleste chargée de leur ouvrir la porte du ciel. Et moi, pauvre créature, je m'agenouillais sur ces mêmes pierres sur lesquelles ces héros avaient reçu le coup mortel, je foulais cette terre imbibée de leur sang! De temps à autre la voix grave et solennelle du moine qui nous servait de guide nous disait en passant le nom du bienheureux qui avait reposé de longs siècles dans la tombe que nous coudoyions; les catacombes entières étaient à mes yeux comme un immense reliquaire.

Nous arrivâmes enfin dans une chapelle où les corps de saint Pierre et de saint Paul furent autrefois déposés. On raconte que dans les premiers siècles de l'Église quelques chrétiens d'Orient avaient enlevé furtivement ces précieuses reliques pour les porter dans leur pays, les regardant comme leur bien propre, parce que ces apôtres étaient leurs compatriotes. Ils les cachèrent d'abord dans ce souterrain; mais au moment où ils allaient les en retirer, une grande tempête s'éleva tout à coup, et les chrétiens, effrayés de ce qu'ils regardaient comme une menace du Ciel, n'osèrent point exécuter leur projet. Quelques personnes assurent que ces saints corps demeurèrent dans ce lieu une trentaine d'années, depuis le règne d'Héliogabale jusqu'au temps du pape saint Corneille.

Lorsque nous eûmes revu la lumière du jour et adoré Dieu dans la basilique, l'abbé Dotti me donna quelques détails intéressants sur les lieux que nous venions de parcourir.

Les catacombes primitives, nous dit-il, étaient les carrières d'où les anciens Romains tiraient la pouzzolane, espèce de terre volcanique dont ils se servaient en guise de sable. Les voleurs, les malfaiteurs de toute espèce y trouvaient un refuge assuré, et dès le temps de l'ancienne république, les catacombes étaient regardées comme des repaires fort dangereux. Les premiers chrétiens, persécutés de toutes parts, obligés de se cacher

pour célébrer les saints mystères, y cherchèrent un abri et s'y donnèrent rendez-vous de tous les coins de l'empire. Peu à peu ils y exécutèrent de grands travaux pour approprier à leurs besoins ces cavernes souterraines; quelques savants croient même qu'elles furent entièrement taillées par les chrétiens dans le tuf granulaire, et placées près des carrières pour ne pas attirer l'attention.

Quoi qu'il en soit, les catacombes étaient devenues comme une autre ville sous la ville maîtresse du monde; elles étaient fort nombreuses, et quelques-unes s'étendaient à des distances de plusieurs milles. Les religieux assurent que celles de Saint-Sébastien se prolongent jusqu'à près de dix lieues dans la direction de Cività-Vecchia. Cent soixante-dix mille martyrs, dont quatorze papes, y furent enterrés.

Lorsque les chrétiens purent adorer à la clarté des cieux le Créateur de l'univers, lorsque la reine du monde se couvrit de temples augustes, lorsque la croix triomphante s'éleva sur le Capitole, les catacombes ne furent plus qu'un lieu sacré de pèlerinage pour les fidèles de toutes les parties de la terre. Des éboulements de terrain et d'autres accidents survenus coup sur coup refroidirent cette sainte ardeur; les cavernes furent abandonnées. Mais, dès le XVIe siècle, la Providence, dont les desseins, souvent impénétrables, se montrent quelquefois visibles à tous les yeux, la Providence, dis-je,

voulut que les savants de tout genre fissent irruption dans ces cimetières délaissés pour en tirer des réponses péremptoires aux attaques des adversaires de notre sainte religion. Les baptistères, les anciens calices, les patères de verre, les images de la sainte Vierge et des saints, les épitaphes des tombeaux, les confessionnaux même, tous ces objets qu'on retrouve à chaque pas dans le berceau de l'Église naissante, et qu'on emporte tous les jours avec soin dans le musée du Vatican, sont autant de preuves palpables de l'immuabilité du catholicisme, tel aujourd'hui dans ce que l'Église pratique et recommande qu'il était dès le temps des apôtres.

En sortant de Saint-Sébastien, nous continuâmes notre route jusqu'au tombeau de Cecilia Metella, qui s'élève en forme circulaire sur une construction carrée de hauteur inégale. Il servit longtemps de forteresse au moyen âge, lorsque Rome était déchirée par des guerres continuelles que les grandes familles se faisaient les unes aux autres. On y lit une inscription latine qu'on traduit de la sorte :

« Tombeau de Cecilia Metella, fille de Quintus Creticus et femme de Crassus. »

Notre aimable cicérone voulut me montrer la vallée d'Égérie, qui s'ouvre entre le Cœlius et le mont d'Oro. Nous visitâmes la fameuse fontaine, et le bois sacré dans lequel Numa Pompilius venait recevoir les inspirations de la nymphe Égérie.

XXVI

Le cardinal Tosti. — L'hospice Saint-Michel. — Des établissements charitables à Rome.

Rome, le 30 septembre.

Les chefs de l'armée française ont reçu avant-hier une gracieuse invitation du cardinal Tosti, qui les engageait à la fête de Saint-Michel, patron de l'hôpital apostolique de ce nom ; le cardinal en est directeur. Comme je savais que l'établissement était ouvert ce jour-là à la foule des fidèles et des curieux, je n'ai pas voulu perdre une si bonne occasion de le visiter.

Son Éminence le cardinal Tosti est un vieillard de haute taille et d'une physionomie pleine de bienveillance. C'est lui qui, félicité par les triumvirs de ce qu'il n'avait pas quitté la ville pendant le siége, ainsi que les autres cardinaux, leur répondit avec une noble fermeté qu'il n'acceptait point leurs éloges, que ses vénérables collègues avaient suivi le saint-père dans son exil par amour et par obéissance, et que les mêmes motifs avaient déterminé sa conduite exceptionnelle, Pie IX ayant désiré qu'il restât à la tête de l'établissement charitable confié à ses soins.

« Du reste, Messieurs, ajouta-t-il, je suis Romain, et vous ne l'êtes pas. Je resterai à Rome sans frayeur: vous pourrez me poignarder; mais à quoi cela vous servirait-il? un vieillard de soixante-douze ans n'a pas beaucoup de temps à vivre. »

Le cardinal Tosti aime beaucoup les Français, et nous avons reçu de lui le plus aimable accueil. Il nous a montré lui-même ses appartements particuliers, sa bibliothèque, sa chapelle; il nous a fait offrir du chocolat, des glaces, des sorbets, dont je remarquai que chaque nouveau visiteur faisait une ample consommation. Nous allâmes ensuite entendre une grand'messe en musique dans les tribunes de la chapelle, toute décorée de guirlandes et de fleurs; puis nous visitâmes l'établissement.

C'est un immense édifice, bâti par Clément II dans le double but de bannir la misère en prévenant l'oisiveté et le libertinage, et d'offrir un asile à toutes les infortunes. Il est divisé en quatre communautés différentes : la première pour les vieillards, la seconde pour les vieilles femmes, la troisième pour les jeunes filles, et la quatrième pour les garçons. Dans les deux premières, les valides servent les malades; dans les deux autres, les orphelins reçoivent une éducation conforme à leur naissance, et qui les met en état de se suffire, ou même de faire fortune à leur sortie de l'hospice. On apprend aux jeunes filles la lecture, l'écriture, l'arithmétique,

toutes sortes d'ouvrages d'aiguille et même la musique, et on leur assigne une dot lorsqu'elles se marient.

Les garçons apprennent un métier ou un art mécanique; ils sont tailleurs, cordonniers, peintres, sculpteurs ou musiciens, suivant leurs dispositions et leur goût. Garçons et filles reçoivent la moitié du profit de leur travail, dont les intérêts s'accumulent dans une espèce de caisse d'épargne, pour leur être remis à leur sortie du saint asile.

Nous visitâmes avec plaisir l'exposition des produits de leur industrie. C'étaient des tapis de laine filée et teinte dans l'établissement, des statues, des gravures, des lithographies, mille choses utiles et curieuses enfin. Je vous envoie un camée gravé avec un talent véritable, que j'ai acheté à très-bon marché dans cet établissement: c'est un beau portrait de notre saint-père le pape. Nous y vîmes ceux de plusieurs cardinaux, et même de quelques officiers de l'armée française dont la ressemblance me frappa. Nous allâmes, avant de partir, prendre congé du cardinal Tosti, qui me donna une médaille d'argent représentant d'un côté la sainte Vierge, et de l'autre saint Michel archange terrassant le démon.

Je trouvai chez Son Éminence Mgr Morichini, que j'avais l'honneur de connaître déjà. C'est un prélat fort distingué par son savoir et ses vertus; il parle parfaitement le français, et c'est à lui que je dois tous les renseignements que je viens de vous donner sur l'hospice

Saint-Michel. Personne n'est mieux au fait de tout ce qui est bon et utile ; il est l'auteur d'un traité remarquable sur les institutions de charité publique, l'instruction primaire et les prisons à Rome.

J'ai lu cet ouvrage, et il me confirme dans cette pensée que je vous ai, je crois, déjà communiquée : c'est que Rome, la capitale du monde chrétien, mérite bien ce titre, non-seulement parce qu'elle est le siége de la papauté et parce qu'elle possède le plus grand nombre de monuments pieux, mais encore parce qu'elle a presque toujours pris l'initiative des grandes mesures charitables qui ont fait faire à l'humanité ses progrès les plus vrais et les plus sensibles.

Le premier pas de la liberté chrétienne, a dit l'abbé Gerbet dans un ouvrage très-savant, dont je vais analyser pour vous quelques passages (66), a été l'émancipation des tombeaux. Tandis que les païens abandonnaient avec mépris les restes mortels de ceux qui ne possédaient ni titre, ni fortune, l'esclave comme le maître, le pauvre comme le riche, trouvaient leur place dans les catacombes. Dès les premiers jours de la prédication évangélique, la charité produisit dans l'enceinte de la ville les anciennes diaconies. Les apôtres avaient institué sept diacres, qui assistaient le prêtre dans l'oblation du sacrifice et les pauvres dans leurs souffrances. Un pareil nombre fut établi à Rome, et saint Évariste, quatrième successeur de saint Pierre, fit un

règlement relatif à leurs fonctions. Dans le IIIe siècle, le pape saint Fabien assigna à chacun un district particulier; la ville était divisée en quatorze quartiers, chaque diacre en avait deux sous sa juridiction ; ils étaient aidés dans leur ministère charitable par des veuves consacrées à Dieu sous le nom de diaconesses. L'un des diacres avait la prééminence sur les autres et s'appelait archidiacre. Lorsque le nombre des fidèles augmenta, celui des diacres suivit la même proportion, et plusieurs d'entre eux furent établis dans chaque quartier comme coopérateurs du diacre principal, qui reçut le nom de diacre cardinal de tel ou tel titre. Plus tard, saint Grégoire institua sept nouvelles diaconies, pour qu'il y en eût une par quartier. Les édifices appelés de la sorte se composaient d'une église et d'une maison; l'église avait un portique sous lequel s'assemblaient les indigents pour recevoir des secours; c'était le forum de la charité.

Plusieurs de ces anciennes diaconies, qui ont servi de berceau à un grand nombre d'institutions pieuses, sont toujours consacrées à la prière et aux bonnes œuvres. On voit encore de nos jours :

L'église de Sainte-Marie-in-Cosmedin, où saint Augustin professa jadis la rhétorique ;

Saint-Cosme et Saint-Damien, autrefois le temple de Romulus et de Rémus, où prit naissance au Xe siècle une association de prêtres dont chacun s'engageait à

dire quarante messes pour le repos de l'âme de chaque confrère ;

Sainte-Marie-in-Aquiro, devenue en 1548 le collége Capranica, consacré à l'éducation des jeunes gens pauvres qui se destinent à l'état ecclésiastique, et où l'on élève en outre les orphelins du choléra ;

Sainte-Agathe-des-Goths, devenue le collége des Irlandais ;

Sainte-Marie-in-Portico, sur la place de laquelle on a bâti un hospice, dans l'endroit où se trouvait au VIe siècle la maison de sainte Galle, fille du consul Symmaque, qui fut mis à mort par Théodoric. Cette sainte recevait chaque jour douze pauvres à sa table, et sa maison devint une diaconie ; puis, au XIIe siècle, l'hôpital Saint-Gallien, et plus tard encore l'immense maison de Saint-Michel ;

Saint-Laurent, bâtie sur le mont Cœlius, dans le lieu même où le saint diacre montra au préfet de Rome les trésors de l'Église. Cette diaconie fut concédée dans le siècle dernier aux moines grecs de l'ordre de Saint-Basile.

Dès que la paix fut rendue à l'Église, les papes eurent une aumônerie largement organisée ; c'était la ressource des veuves et des orphelins. La charge d'aumônier apostolique et celle de gardien de la bibliothèque ont survécu à toutes les révolutions, comme pour représenter la charité et la science. Saint Grégoire Ier avait établi

dans le palais pontifical un *triclinium*, ou salle à manger des pauvres ; elle a été fermée dernièrement, parce qu'on a pensé qu'il valait mieux donner à chaque indigent la valeur de ce repas pour qu'il pût le partager avec sa famille ; mais la grande aumônerie subsiste toujours et vient en aide aux misères particulières, sans compter ses distributions générales des jours de Noël et de Pâques, où tous les pauvres de la ville, rassemblés dans la grande cour du Belvédère au Vatican, reçoivent leur part des largesses du saint-siége.

Fabiola, noble romaine, faisant partie de la société de dames dirigée par saint Jérôme, créa le premier hôpital, et, vers la fin du ve siècle, le pape saint Symmaque jeta les premiers fondements de l'archi-hôpital du Saint-Esprit, tel qu'il subsiste encore aujourd'hui. En 740, Ina, roi des Saxons occidentaux dans la Grande-Bretagne, ayant cédé la couronne à l'un de ses parents, se rendit à Rome et y établit à côté de l'hôpital Saint-Symmaque une maison destinée à recevoir les pèlerins de sa nation ; il y joignit une église dédiée à la sainte Vierge.

Vers la fin du XIIe siècle, le pape Innocent III, apprenant que des pêcheurs avaient trouvé dans leurs filets de petits enfants noyés dans le Tibre, sentit son cœur ému d'une vive compassion. Un songe lui inspira le projet d'un établissement consacré tout à la fois aux enfants abandonnés et aux infirmes. L'hospice des

Saxons était alors tombé en assez mauvais état ; Innocent III en obtint la cession du roi d'Angleterre, joignit cet établissement à celui de Saint-Symmaque, et créa ainsi l'immense hôpital du Saint-Esprit. Il en confia la direction à un ordre de religieux hospitaliers que Guido de Montpellier venait de fonder en France ; il leur adjoignit des sœurs de charité de l'ordre du Saint-Esprit, et une confrérie de coopérateurs laïques du tiers-ordre qu'il institua à cet effet, confrérie que l'on a souvent imitée depuis avec des attributions moins restreintes, et qui se trouve avoir son rejeton le plus moderne dans la société de Saint-Vincent-de-Paul.

L'hôpital du Saint-Esprit en vit naître bientôt un grand nombre d'autres ; chaque nation chrétienne voulut avoir un nid à l'ombre de Rome pour ses malades et ses pèlerins, et la charité particulière multiplia aussi le nombre de ces établissements, dont quelques-uns portent le nom d'archi-hôpital.

Saint Philippe de Neri, qui était pauvre parce qu'il avait donné son bien aux pauvres, étant logé par charité chez Galeatto Caccia, gentilhomme florentin, qui lui donnait aussi tous les ans une mesure de froment, s'occupa par reconnaissance de l'éducation des deux fils de son hôte, qui devinrent des saints. Ce succès donna à Philippe l'idée de s'associer avec quelques prêtres de Saint-Jérôme-de-la-Charité pour évangéliser les jeunes gens. Il établit au même lieu une confrérie pour

le service des pèlerins ; les confrères leur lavaient les pieds, faisaient leurs lits, les servaient à table et soignaient les convalescents ; ce fut l'origine de l'hospice de la Trinité.

Les conservatoires furent créés pour mettre la vertu des jeunes filles à l'abri des dangers de la séduction ; lorsqu'elles sont en âge de s'établir, on leur fournit une dot pour se marier ou pour se faire religieuses.

Le premier mont-de-piété fut institué par Barnaba de Terni, de l'ordre des franciscains, pour préserver les familles pauvres du malheur de tomber entre les mains des Juifs usuriers.

Afin d'éviter les grands frais nécessaires pour obtenir justice devant les tribunaux, on créa à Rome les confréries de Saint-Ives et de Saint-Jérôme-de-la-Charité, qui fournissent aux pauvres des avocats gratuits. Il existe dans les environs de Saint-Laurent-in-Lucina un palais qui a été légué, comme fonds de dotation d'une prélature, à condition que le titulaire soit docteur en droit et qu'il se consacre entièrement à la défense des causes des indigents, de quelque nation qu'ils soient.

La confrérie de la Divine-Pitié fut instituée pour les pauvres honteux. D'après les statuts de l'association, les membres, pour les cas secrets, ne sont pas obligés de rendre compte des fonds qu'ils distribuent. Souvent ils apparaissent à l'improviste au milieu d'une famille

affligée, lui remettent sans se nommer le secours dont elle a besoin, et disparaissent comme ces oiseaux qui ont porté quelquefois le pain de la Providence aux solitaires des anciens temps.

Toutes ces institutions, correspondant à des catégories spéciales de malheureux, se rapportent à deux pensées fondamentales ; l'une appartient à Sixte-Quint, l'autre a été développée par Léon XII. Le premier avait dit : « Il faut du travail aux indigents valides ; aux invalides il faut des refuges, » et cela à une époque où les autres États étaient encore engagés dans l'organisation militaire de la société féodale. Il créa ce que nous appelons aujourd'hui le ministère des travaux publics, et le chargea de faire des œuvres monumentales pour assurer aux pauvres du travail et leur subsistance : c'était changer les pierres en pain.

Si les malheurs qui ont diminué, depuis un siècle surtout, les ressources du saint-siége, n'avaient pas arrêté le développement graduel dont les bases étaient posées, Rome serait la capitale la plus avancée dans l'œuvre si difficile d'éteindre la mendicité, non par des moyens durs et violents, mais par des voies douces et charitables.

A côté des institutions pour les indigents valides, Sixte-Quint avait en effet ouvert un grand asile pour les pauvres qui ne pouvaient travailler.

Léon XII institua la commission des secours, qui était

chargée d'assigner périodiquement à chaque établissement de bienfaisance une quote-part proportionnée à ses besoins; son plan, qui a été ensuite modifié, était une nouvelle phase dans l'organisation de la bienfaisance, dont le premier degré est la charité individuelle, le second la charité collective, qui réunit les individus, soit dans des associations particulières, soit dans des institutions publiques; le troisième, l'œuvre de Léon XII, est une confrérie d'institutions, une société des sociétés.

On ne doit point omettre dans cette courte esquisse des œuvres de bienfaisance de Rome l'archiconfrérie de la Charité, qui s'occupe de l'administration des prisons, et celle *della Pietà dei Carcerati,* qui se dévoue à la visite des prisonniers, s'informe de leurs besoins, leur distribue des consolations, des aumônes, et leur procure les adoucissements compatibles avec le régime des prisons. C'est Rome qui la première a donné le signal des améliorations modernes dans l'ordonnance matérielle de ces édifices; c'est un pape qui est l'inventeur du système pénitentiaire, lequel transporte dans les prisons, sous la sanction de la contrainte, les règles observées dans les couvents austères sous la garantie de l'obéissance religieuse.

Il existe encore une confrérie pour disposer à une mort chrétienne ceux qui sont condamnés par les tribunaux. Elle porte le nom de Saint-Jean-Baptiste-Décollé, et jouit du seul privilége qui puisse être pour elle une

récompense, savoir, de délivrer chaque année un condamné à mort.

Enfin, diverses confréries de la Mort se consacrent particulièrement à la sépulture des pauvres ; l'une d'elles a pour mission spéciale de rechercher les cadavres abandonnés, afin de les déposer en terre sainte. C'est ainsi que les successeurs de saint Pierre, dans leur zèle ardent pour le soulagement de tous les maux qui affligent la pauvre humanité, ont cultivé les premiers dans leurs domaines temporels cet arbre admirable de la charité chrétienne qui porte de si doux fruits, et dont les rejetons vivaces prennent racine et se développent partout au soleil de la foi.

XXVII

Anecdotes. — Rixe. — Vigoureuses mesures. — Les bacchanales. — Colà di Rienzi. — Course. — La *Saltarella*. — Le prince Ruspoli et le pape Clément XIV.

Rome, le 8 octobre.

Avant-hier soir nous nous promenions à pied sur le Corso, mon frère et moi, par un beau clair de lune, lorsque nous vîmes un officier français s'approcher d'un jeune homme qui fumait sur le trottoir et lui dire quelques mots que nous n'entendîmes point, mais que

nous devinâmes aisément, en voyant le Romain ôter son cigare de la bouche et le présenter à l'officier. Celui-ci s'en sert pour allumer le sien, et le rend ensuite en remerciant. Le jeune homme reprend son cigare sans mot dire, le jette à terre, et, comme pour témoigner son mépris, appuie dessus le talon de sa botte. Plus prompt que l'éclair, l'officier, sans hésiter, châtie cet impertinent par un vigoureux soufflet. Une inexprimable angoisse me serra le cœur; je craignais qu'il ne s'ensuivît d'autres voies de fait réciproques et enfin un combat à mort. Mon frère, ayant quitté mon bras, s'élançait déjà pour séparer les adversaires, lorsque, à notre grande surprise, nous vîmes le Romain baisser humblement la tête et s'éloigner en silence.

« Ne soyez point étonnée de cette prudente résignation, Madame, me dit un colonel auquel je racontai cette aventure le soir même; les républicains romains nous en ont déjà donné bien d'autres preuves. L'autre jour une vingtaine d'entre eux prenaient de la bière dans un café du Corso, et faisaient assaut de vanteries et de fanfaronnades.

« — Les Français ne sont braves que lorsqu'ils se sentent les plus forts en nombre, disait à haute voix l'un des plus arrogants de la troupe : trois contre moi ne me feraient pas peur, et je donnerais la moitié de ma fortune pour avoir le plaisir de me mesurer avec l'un d'eux.

« — Vous allez avoir ce bonheur, Monsieur, dit un jeune homme vêtu d'habits bourgeois, qui était assis à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre ; je suis Français ; choisissez vos armes, et marchons.

« — Pourquoi faire, signor ? dit le Romain tremblant.

« — Pour nous battre, puisque vous le désirez.

« — Escousez, Esselence illoustrissime, répliqua le républicain en s'inclinant jusqu'à terre, si moi et mes camarades nous avions ou l'honnour et le bonhour de nous savoir en si graciouse companie, nous ne nous sérions pas permis cé pétit badinaze. »

« Malheureusement, continua le colonel, toutes les rixes ne se terminent point d'une manière aussi comique. Dernièrement deux chasseurs à pied ont été attaqués dans un cabaret par une troupe de misérables qui se sont rués contre eux avec violence. Le sabre à la main, le dos appuyé contre le mur, nos braves compatriotes se défendirent longtemps avec courage ; l'un d'eux tomba enfin mortellement blessé, et les assassins prirent la fuite. M. Mangin, secrétaire général de la police, averti de ce qui s'était passé, poursuivit les coupables, et saisit dans le quartier des vélites, et malgré la résistance de leur chef, l'artilleur romain accusé d'avoir porté le coup mortel. On prend cependant de vigoureuses mesures pour prévenir les assassinats ; tout porteur d'armes prohibées est passible de peines sévères, et le général de Rostolan est allé même jusqu'à défendre une

partie des fêtes du mois d'octobre, au grand déplaisir des femmes romaines.

— De quelles fêtes voulez-vous parler? dis-je au colonel.

— De ces courses dans la campagne qui sont, dit-on, un reste des anciennes bacchanales, me répondit-il. Le mois d'octobre, époque de la fin des vendanges, est ordinairement consacré au plaisir; les femmes du Transtévère surtout parcourent les champs en poussant des cris de joie, chantant ou déclamant des vers que quelques-unes improvisent avec une facilité merveilleuse. Alors les petites tavernes des environs du Testaccio sont toujours pleines de consommateurs; hommes, femmes, enfants prennent leurs repas en plein air, et les sons joyeux du tambourin et du galoubet se font entendre de toutes parts. Puis le soir la foule se porte aux villas Pamfili et Borghèse; là, pendant que les propriétaires de ces magnifiques demeures en font les honneurs à leurs amis et connaissances, et que les femmes du haut rang se promènent dans le parc en voiture, les gens du peuple dansent gaiement sur la pelouse. Nous autres Français, nous nous contentons d'un seul carnaval; il faut aux Romains deux époques de folie.

— Quel dommage que le général en chef ait cru nécessaire de défendre les plaisirs du mois d'octobre! je les aurais vus si volontiers, dis-je à mon tour.

— Mais je crois que vous pourrez en voir au moins

quelque échantillon, me dit en riant le colonel : car, malgré l'ordonnance, j'ai rencontré ce matin plusieurs Transtévérines en habits de fête près de la porte Angelica.

— J'irai dès demain me promener de ce côté-là. Voulez-vous être des nôtres, colonel ?

— Je ne demande pas mieux, me répondit-il : quelle est votre heure ?

— Venez à trois heures, vous me trouverez prête. »

Le colonel fut exact au rendez-vous. Il trouva chez moi le bon abbé Dotti, qui voulut bien nous accompagner. Nous montâmes tous quatre en voiture, et, comme la chaleur me parut encore un peu forte, nous errâmes d'abord quelque temps dans la ville. En passant près du temple de la Fortune-Virile, j'aperçus un vieux bâtiment orné de fragments antiques d'une architecture singulière, que je n'avais pas encore remarqué ; sur la porte, entièrement close, était une inscription à demi ruinée, que l'abbé m'expliqua ; elle indiquait que cette maison avait été donnée par Nicolas Rienzi à son fils David.

Je demandai ce que c'était que Rienzi : j'en avais bien quelque idée, mais très-confuse : nous autres femmes, quoique curieuses, nous savons si mal l'histoire ! L'abbé vint en aide à mes souvenirs, et me raconta que Nicolas, fils de Laurent (ces deux noms fondus ensemble par abréviation ont fait celui de Colà di Rienzi), vivait au

XIVe siècle, et que son père était cabaretier. De grands talents oratoires, joints à beaucoup d'instruction et à une ambition plus grande encore, lui valurent le titre de recteur et de gouverneur de Rome. Envoyé en ambassade auprès du pape Clément VI, alors résidant à Avignon, il obtint du souverain pontife la confirmation de son titre; mais peu satisfait d'une fortune si supérieure à sa naissance, il aspira plus haut encore, et, de retour à Rome, il fit tant et de si beaux discours que le peuple, entraîné par son éloquence, renouvela pour lui la charge de tribun, dont il prit possession au Capitole, aux acclamations d'une foule immense.

Dès ce moment, le pouvoir et l'ambition de Rienzi ne connurent plus de bornes; il leva des troupes, fit un code de gouvernement, envoya des ambassadeurs en son nom, et, malgré son origine plébéienne et son titre de tribun du peuple, on le vit se faire armer chevalier, tenir cour plénière et prendre le titre pompeux de libérateur de Rome, manifestant l'intention de soumettre toute l'Italie à sa puissance et d'obliger les prétendants à la couronne impériale à comparaître d'abord devant lui.

Quoique Rienzi n'eût jamais attaqué ouvertement la souveraineté pontificale, tant d'orgueil et de talents réunis éveillèrent de vives inquiétudes dans l'esprit de Clément VI; il somma le tribun de se désister de ses prétentions, et les Romains de rester fidèles à leur

serment d'obéissance envers le saint-siége; mais une conspiration ourdie par la noblesse, fatiguée déjà d'une dictature qui durait depuis sept mois, délivra le pape de ses appréhensions; et le tribun, abandonné par le peuple, se vit obligé de fuir à l'aide d'un déguisement.

Trois ans plus tard, Rienzi fit une tentative pour ressaisir le pouvoir; mais ayant échoué dans cette entreprise, il chercha de nouveau son salut dans la fuite, et se rendit en Bohème, où il fut arrêté. Le pape réclama son extradition, le garda deux ans prisonnier à Avignon, puis, espérant que cette captivité aurait tempéré la fougueuse ambition de Rienzi, dont les talents incontestables seraient utiles pour rétablir le bon ordre dans les États romains, livrés alors à l'anarchie la plus complète, il le renvoya en Italie avec le titre de sénateur. Rienzi s'empara d'abord de Toscanella, d'où il put tenir la campagne; et profitant d'une occasion favorable, il parvint enfin à entrer à Rome, où il fut d'abord reçu avec enthousiasme et où il retrouva sa popularité première; mais bientôt l'énergie qu'il lui fallut déployer pour réprimer les abus et pour régulariser l'administration le rendirent également odieux au peuple et à la noblesse; une sédition violente s'éleva contre lui, les cris : « Mort au traître Colà di Rienzi! Mort à l'auteur de la gabelle! » retentirent autour du Capitole. Le sénateur y répondit par ceux de : « Vive le peuple! » qu'il fit entendre du haut d'une fenêtre en agitant le drapeau de

la ville, car il se flattait d'apaiser ainsi la fureur populaire. Mais des flèches lancées contre lui vinrent lui enlever cette dernière espérance. Usant alors de stratagème, il revêtit l'habit d'un domestique, et se mêlant hardiment à la foule qui entourait le Capitole, il donna le premier l'exemple du pillage; il s'empara d'un matelas sous lequel il cherchait à s'évader, lorsqu'il fut reconnu par un homme du peuple, qui le désigna à ses camarades; et l'ancienne idole des Romains tomba aussitôt percée de leurs coups. On déchira ses entrailles, on lui coupa les mains et les pieds, et les restes de son corps furent pendus à une fourche patibulaire.

Ainsi mourut Colà di Rienzi, triste exemple de l'inconstance de la faveur populaire.

Pendant que l'abbé nous racontait cette histoire des temps passés, le soleil perdait peu à peu de son insupportable ardeur, et nous sortîmes de la ville par la porte Angelica. Bientôt le bruit des tambours de basque, se mariant à des voix sonores, qui ne manquaient ni de fraîcheur ni d'harmonie, frappa nos oreilles, et nous aperçûmes plusieurs voitures de louage chargées de jeunes filles vêtues de ce gracieux costume des Transtévérines que je vous ai déjà dépeint. Quelques-unes étaient remarquablement jolies, et l'animation que leur donnaient la poésie, la musique et le plaisir, ajoutait encore à leur beauté.

Nous suivîmes quelque temps de très-près une de ces

calèches découvertes destinées à quatre personnes, et dans laquelle onze belles Romaines avaient trouvé moyen de s'entasser. J'espérais entendre leurs improvisations; malheureusement le vent, qui venait par derrière, emportait au loin leurs paroles. Je dis à mon cocher de gagner les devants pour que les sons pussent nous arriver plus distincts; mais le conducteur des Transtévérines, ne devinant point nos motifs, regarda comme un affront de se laisser dépasser par une voiture française, et fouettant vivement ses chevaux, il s'efforça de nous barrer le passage. Mon cocher, à son tour, tenait d'autant plus à exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir qu'on semblait vouloir y mettre obstacle. Une lutte véritable s'engagea bientôt entre ces deux hommes; les roues des chars tournaient avec une effrayante rapidité sur ce chemin large et uni. Il fallait voir les bacchantes, l'œil en feu, les cheveux au vent, précipiter la mesure et exciter conducteurs et coursiers du geste et de la voix.

Nous nous amusâmes quelque temps de cette course à fond de train, que les chevaux des Transtévérines soutinrent avec une ardeur dont on aurait dû les croire incapables, vu la quantité de gens qu'ils traînaient; mais bientôt j'eus pitié de ces pauvres animaux, ruisselants de sueur, que leur maître aurait crevés, je crois, plutôt que de céder; et je dis à mon cocher de ralentir le pas. Il fallut répéter trois fois cet ordre pour en obtenir l'exécution, tant l'émulation était réciproque. Il obéit enfin.

et le char des bacchantes nous dépassa de quelques toises. Alors un immense cri de triomphe partit à la fois de la bouche du Transtévérin et de ses compagnes; les échos d'alentour en furent ébranlés, et nos oreilles étourdies. Puis le char rival fit un mouvement de conversion vers la porte Angelica; mais, en passant près de notre voiture, les rieuses jeunes filles, abandonnant leurs tambours de basque, nous firent avec les deux mains au bout du nez un geste plus connu que respectueux, qu'il n'aurait peut-être tenu qu'à nous de prendre pour une impertinence, mais que nous eûmes le bon esprit de considérer comme une plaisanterie permise en temps de bacchanales.

Cependant le char vainqueur s'avança en triomphe vers une petite auberge située sur le bord de la route, et pénétra majestueusement dans une vaste cour, où une troupe de paysans et de jeunes filles dansaient au son de deux ou trois instruments formant un orchestre champêtre, tandis que les vieillards et les femmes âgées mangeaient du macaroni et buvaient du vin nouveau sur une table de bois grossier. Je mis pied à terre pour considérer plus attentivement cette scène de mœurs étrangères, et, à ma prière, les tambourins reprirent l'air de la *Saltarella*, que l'on venait d'abandonner pour une danse moins gracieuse dont j'ai oublié le nom. Cinq ou six jeunes couples s'avancèrent au milieu du cercle des spectateurs; les garçons se mirent à sauter et à se

balancer presque sur eux-mêmes en regardant leurs danseuses et en accompagnant chaque pas de gestes gracieux des bras et de la tête, tandis que les jeunes filles, tenant de chaque main un des bouts de leur mouchoir, qu'elles abaissaient et relevaient alternativement, tournaient et pirouettaient autour de leurs cavaliers. Lorsqu'un danseur ou une danseuse se trouvait fatigué, il allait s'asseoir sur un banc, et un autre le remplaçait aussitôt.

Après avoir joui quelque temps de ce spectacle, je remontai en voiture, et tout le long de la route nous vîmes se renouveler les mêmes danses dans la cour des tavernes qui bordent le chemin, et nous rencontrâmes encore plusieurs chars d'improvisatrices, mais sans pouvoir assez distinguer leurs paroles pour en comprendre le sens. Enfin, comme la nuit approchait, nous nous dirigeâmes vers Ponte-Molle, et nous rentrâmes dans la ville par la porte del Popolo et par le Corso.

Le colonel descendit au café Nuovo, où il a l'habitude de passer une demi-heure chaque soir. Ce café, qu'on appelle maintenant le café Français, occupe le rez-de-chaussée du beau palais Ruspoli, dont l'escalier est composé de cent quinze marches, chacune d'un seul bloc de marbre blanc. L'abbé me dit qu'il avait été construit par Barthélemi Ammanti, et je fus surprise d'apprendre que la famille Ruspoli existât encore.

« Comment le prince de ce nom a-t-il pu se décider

à louer à un cafetier cette magnifique habitation? lui dis-je.

— Par un motif bien louable, Madame; le prince veut payer les dettes de son grand-père, et, pour y parvenir, il loue son palais et vit très-modestement. Cette famille était cependant, au siècle dernier, une des plus riches de Rome, mais la vanité et l'entêtement du prince qui en était le chef l'ont réduite à cet état de gène, d'où elle se relèvera, je l'espère. Puisque nous sommes seuls et que vous aimez les anecdotes, je vais vous raconter celle-là.

« Clément XIV mariait son neveu, et, suivant la coutume généralement adoptée alors par les grands seigneurs de la cour, tous envoyèrent au nouvel époux de précieux cadeaux. Le prince Ruspoli seul ne se conforma point à l'usage, disant qu'un homme comme lui ne pouvait s'abaisser à rendre cette espèce d'hommage au bourgeois Ganganelli, dont le seul titre était celui de neveu du saint-père.

« Quelques jours après, Clément XIV sortit en grand apparat, et, comme les autres seigneurs romains, Ruspoli caracolait fièrement, monté sur un magnifique coursier, auprès de la voiture papale, cherchant à attirer l'attention du souverain pontife. Clément l'aperçut en effet; mais détournant la tête aussitôt, il dit à demi-voix :

« — Ces Ruspoli sont toujours empressés de faire parade

de leurs richesses ; mais ils se garderaient bien d'en consacrer la moindre partie à un acte de déférence envers leur souverain. »

« Le prince entendit ces paroles et se retira préoccupé. Les membres de sa famille l'interrogèrent sur le motif de sa mélancolie, et mécontents d'apprendre la défaveur de leur chef, qu'ils craignaient de voir rejaillir sur eux-mêmes, ils blâmèrent hautement sa conduite et le décidèrent à envoyer au neveu du pape un présent plus magnifique que tous ceux qu'il avait déjà reçus. On choisit à cet effet le plus beau diamant des bijoux de famille ; mais Ganganelli, par ordre de Clément, renvoya le tardif hommage, et le prince furieux jura qu'il ne reparaîtrait à Rome que dans une position capable d'imposer au saint-père lui-même. Il partit pour Vienne, où il déploya une magnificence royale et parvint à se faire nommer ambassadeur auprès de la cour de Rome. Cependant ses prodigalités excessives avaient épuisé sa fortune ; il fut obligé d'emprunter pour soutenir son luxe, et il mit ainsi la dernière main à la ruine de sa famille. »

Nous étions arrivés chez moi. L'abbé me quitta, Alexandre alla rejoindre le colonel, et moi, j'ai consacré la soirée à vous écrire, ma bonne amie, heureuse si je puis ainsi vous distraire un moment dans ce vieux château, que vous avez la bonté de trouver triste et désert depuis que vous ne m'y voyez plus.

XXVIII

Églises de Rome. — Le genre gréco-romain. — Légende de Sainte-Marie-des-Neiges. — La basilique de Sainte-Marie-Majeure. — Anecdote historique. — La croix de Henri IV.

Rome, le 15 octobre.

Je continue à visiter les monuments remarquables ; les églises m'attirent plus particulièrement ; il y en a, dit-on, plus que de jours dans l'année, sans compter les chapelles particulières. Presque toutes ces églises méritent d'être vues ; cinquante au moins sont dignes d'admiration. J'ai entendu dire à beaucoup de personnes que ce grand nombre d'églises était hors de toute proportion avec celui des habitants ; ne pourrait-on pas leur répondre que Rome n'est pas seulement la capitale des États romains, mais de la chrétienté tout entière, et qu'elle doit recevoir dans ses maisons de prière tous ceux de ses enfants extérieurs qui voudront passer les monts et les mers pour la visiter ?

Les étrangers critiquent aussi très-volontiers le style architectural des églises romaines, disant que ces belles façades grecques, ces nobles et riches portiques, ces nefs séparées par des colonnes de marbre ou de porphyre, ces coupoles, ces baldaquins en bronze doré, ces

éclatantes chapelles latérales, ces dalles de marbre, ces bas-reliefs, ces fresques, ces statues, ces mosaïques, ces mille décors enfin, que les flots de lumière du soleil d'Italie illuminent de toutes parts, n'inspirent pas autant le sentiment religieux que les masses énormes de nos vieilles cathédrales gothiques, avec leurs clochers élancés, leurs flèches se perdant dans les nues, leurs arceaux, leurs colonnettes, leurs rosaces, leurs galeries, dentelles de pierres, et les grandes et sombres voûtes sous lesquelles les vitraux de couleur des fenêtres en ogive laissent pénétrer un jour mystérieux, qui remue le cœur et invite au recueillement.

Ces critiques ou plutôt ces préférences sont-elles fondées? Je serais fort embarrassée de décider. Il me semble qu'on peut prier Dieu partout avec la même ferveur, sous les plafonds resplendissants de dorures et de peintures gréco-romains, comme dans nos grandes églises, toujours un peu délabrées; sous le beau ciel de l'Italie, comme sous les voûtes de verdure des plus sombres et des plus silencieuses forêts. Il me semble bien juste aussi que les arts déploient toute leur magnificence pour orner les temples de celui qui n'a besoin d'aucune offrande, mais qui avait cependant pour agréables les dons du juste Abel et les sacrifices d'Abraham; et sous ce rapport les Romains sont nos maîtres. Peut-être encore le style d'architecture qu'ils ont adopté convient-il mieux à l'imagination vive et ardente des

méridionaux, tandis que les hommes du Nord se complaisent davantage dans un charme mystérieux et indéfinissable, qui fait penser et pleurer.

Quoi qu'il en soit, je regrette infiniment que vous ne puissiez, comme moi, visiter toutes les églises de Rome, et que le temps me manque pour vous les décrire. Mais je veux vous parler au moins des plus remarquables.

Allons donc ensemble à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, qui dispute à l'église de Sainte-Marie-in-Transtevere l'honneur d'être le premier temple consacré à Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge, et dont, chemin faisant, je vais vous raconter l'origine miraculeuse.

Au temps du pape Libère, le patrice Jean et sa femme, n'ayant point d'enfants, résolurent d'employer leur fortune à l'accomplissement d'une œuvre agréable à la sainte Vierge, et ils la priaient tous les jours de leur faire connaître par quel moyen ils pouvaient dignement l'honorer. « Aux nones du mois d'août, dans le temps où la chaleur est ordinairement la plus forte dans la ville, la neige couvrit pendant la nuit une partie de l'Esquilin. Cette même nuit, la Mère de Dieu avertit séparément en songe Jean et son épouse de faire construire sous son invocation une église dans le lieu qu'ils trouveraient couvert de neige. Jean le fit connaître au pape Libère, lequel assura qu'il avait eu le même songe.

« C'est pourquoi le pontife vint, au milieu des solen-

nelles prières du clergé et du peuple, sur la colline que la neige couvrait, et y traça l'emplacement de l'église construite aux frais de Jean et de son épouse, puis rétablie par Sixte III.

« Cette église fut d'abord connue sous les noms de basilique Libérienne et de Sainte-Marie-de-la-Crèche. Mais comme il existait dans la ville un grand nombre d'autres sanctuaires en l'honneur de la sainte Vierge, afin que cette basilique, plus illustre que toutes les autres par la grandeur du miracle et par la dignité, fût aussi distinguée par l'excellence même du nom, elle fut appelée Sainte-Marie-Majeure. On en célèbre la dédicace par une solennité anniversaire du jour où tomba la neige (67). »

Entrons maintenant dans cette église, qui fut reconstruite au ve siècle.

Elle est divisée en trois nefs séparées par des colonnes de marbre provenant du temple de Junon Esquiline. La chapelle de la Sainte-Vierge et celle du Saint-Sacrement ou de la Crèche sont d'une beauté sans égale ; on conserve dans celle-ci le berceau, le foin de la crèche et les langes de l'enfant Jésus, que l'on expose le jour de Noël à la vénération des fidèles.

N'attendez pas de moi, ma chère Céline, que je vous détaille toutes les belles choses dont je suis entourée ; ces descriptions continuelles de bas-reliefs, de mosaïques, ces répétitions constantes des mots admirables, merveil-

leux, vous fatigueraient à la longue. Comme l'abeille diligente, qui, sans s'arrêter longtemps sur la même fleur, en tire cependant le suc qui doit composer son miel, je veux butiner çà et là pour vous et pour moi quelques bons sentiments, quelques pensées pieuses qui charment notre esprit et nourrissent notre âme.

Voilà la chapelle Borghèse, dont les peintures sont comme un saint cantique en l'honneur de la Mère de Dieu ; voici le tombeau de Pierre Colonna, qui fut miraculeusement sauvé d'une tempête par l'intercession de la sainte Vierge. J'ai vu en avant de l'abside une magnifique mosaïque, placée par Sixte III après que le concile d'Éphèse, en condamnant les erreurs de Nestorius, eut rendu un éclatant témoignage au dogme de la maternité divine. Tout ici nous rappelle la douce et consolante pensée de cette Vierge sainte, et, comme le dit Mgr Luquet, « l'existence seule de cette basilique est une preuve éclatante de la perpétuité du culte voué par l'Église à la sainte Vierge, une preuve de l'ignorance volontaire et des égarements du protestantisme (68). »

La première fois que je suis entrée à Sainte-Marie-Majeure, on y célébrait la grand'messe ; une musique ravissante se faisait entendre, un pur encens fumait dans les encensoirs d'or, embaumant l'air de son doux parfum, et du plafond à caissons dorés s'échappait une pluie de fleurs qui voltigeaient longtemps avant de joncher de leurs brillants pétales les dalles de marbre de l'enceinte

sacrée : cet usage, inconnu dans notre France, me paraît très-gracieux.

Plusieurs souvenirs intéressants se rattachent à la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

En l'année 590, comme la peste ravageait Rome d'une façon cruelle, le pape Grégoire le Grand ordonna une grande procession de pénitence. « Avant d'arriver à Sainte-Marie-Majeure, quatre-vingts personnes étaient mortes dans les rangs de la procession : telle était la fureur avec laquelle sévissait la terrible maladie. Grégoire, prenant alors en ses mains l'image de la madone, s'achemina vers la basilique de Saint-Pierre, pieds nus et couvert d'un sac : ceux qui le suivaient portaient aussi le vêtement de pénitent. Le cortége traversait lentement et silencieusement les rues d'ailleurs désertes de Rome, lorsque, arrivé en face du môle d'Adrien, on entendit dans les airs une voix angélique qui prononçait ces paroles : *Regina cœli, lætare, alleluia. Resurrexit sicut dixit, alleluia.* Le pontife et le peuple, pénétrés de joie et d'un saint respect, s'agenouillèrent ; et saint Grégoire, inspiré, s'écria : *Ora pro nobis Deum, alleluia.* En ce moment un messager céleste, se posant sur la cime du mausolée, remit son épée dans le fourreau, pour faire comprendre ainsi que l'Éternel, apaisé par les pieuses supplications de son vicaire terrestre, voulait mettre un terme aux maux qui désolaient Rome. En effet, au moment même, la peste cessa ses ravages.

et ceux qui en étaient atteints furent instantanément guéris (69). »

Dans cette même église de Marie, l'exarque Olympius, envoyé de Constant, empereur hérétique, entreprit de tuer par trahison le pape Martin, qu'il n'osait pas attaquer ouvertement. Il fit semblant de se convertir, pour pouvoir frapper le pontife pendant qu'il recevrait la communion de sa propre main ; mais au moment où il allait accomplir ce meurtre, le complice qui devait lui remettre l'arme fatale devint instantanément aveugle, et Olympius, frappé de terreur, se jeta aux pieds du pape en avouant son crime et en demandant pardon.

En 1075, comme selon l'usage saint Grégoire VII célébrait, la nuit de Noël, les divins mystères dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, Cenci, préfet de Rome, tout dévoué au parti de l'empereur d'Allemagne Henri IV, excommunié à cause de sa vie scandaleuse, pénétra dans le lieu saint à la tête d'une troupe de sicaires, blessa grièvement le pontife, le saisit par les cheveux et l'entraîna dans une tour sur les bords du Tibre ; mais le peuple se souleva aussitôt, et rendit la liberté à Grégoire, qui, tout couvert de sang, fut porté en triomphe à la basilique, où il acheva l'office divin, si tragiquement interrompu.

En sortant de Sainte-Marie-Majeure, nous ne traverserons point la place sans remarquer, non loin de la colonne triomphale de la Sainte-Vierge, une simple croix

de bronze sur une colonnette de granit oriental. Cette croix fut élevée par Clément VIII en mémoire de l'abjuration de notre Henri IV, dont le retour dans le sein de la véritable Église mit fin aux longues guerres de la Ligue, et prépara à la France plusieurs siècles de prospérité et de gloire.

XXIX

L'ossuaire des Capucins. — Partie de plaisir. — Frascati. — Origine de cette ville. — Destruction de Tusculum. — Les villas de Frascati. — La loterie. — La sorcière. — Retour.

Rome, le 24 octobre.

Je vous ai parlé, ma Céline, de l'ossuaire de Castel-di-Guido : mais celui des Capucins, que j'ai visité avant-hier, est bien autrement extraordinaire.

Figurez-vous plusieurs chapelles presque souterraines, entièrement décorées d'os de morts. Et quand je dis décorées, ne croyez point que ce soit une expression impropre dans la circonstance : c'est bien en effet une décoration étrange et lugubre que ces rosaces, ces arabesques, ces colonnades uniquement formées par des ossements humains incrustés dans le mur. Les autels, les candélabres et même les lustres pendus au plafond ne sont composés que de crânes, de tibias, d'os de toute

espèce. Des squelettes entiers portant l'habit de capucin sont debout ou agenouillés au pied du sanctuaire ; la mort, la mort partout, sous toutes les formes et dans toute sa laideur.

L'idée première de cette mosaïque humaine, qui cause une impression désagréable, malgré le talent merveilleux de l'artiste, est due au cardinal Barberini de Saint-Onuphre, frère du pape Urbain VIII, capucin austère, qui, pendant que les autres membres de sa famille profitaient de leur influence excessive sur l'esprit du pontife pour accumuler les dignités et les richesses, ne s'occupait, lui, que d'exercices pieux et de bonnes œuvres. Les ossements des religieux de son ordre, ensevelis dans une couche de terre qu'il fit venir de Jérusalem, fournissent seuls les matériaux de ces chapelles de la mort, qui ne font pas sur l'imagination l'effet tristement salutaire que l'auteur a sans doute voulu produire.

En sortant de l'ossuaire des Capucins, où je ne retournerai probablement plus, je reconnus Mme Mollière à l'élégance de sa taille, et je hâtai le pas pour la rejoindre.

« Je viens de chez vous, me dit-elle gracieusement, pour vous proposer d'aller ensemble à Frascati, comme nous l'avons projeté. »

L'offre était trop séduisante pour être refusée. Nous prîmes tout de suite nos dispositions, et le lendemain,

à sept heures, nous nous mettions en route dans une calèche découverte, traînée par quatre chevaux et entourée de cavaliers caracolant autour de nous.

Mme Mollière a le caractère égal, les manières aimables, et une grande facilité d'élocution, qui prête beaucoup de charme à ses paroles, toujours bienveillantes. Mme D***, qui était des nôtres, est trop de mes amies pour que j'ose entreprendre son éloge; les deux jeunes Dutheil, Léonce et Alfred, encore dans l'adolescence, sont instruits, bien élevés, pleins d'esprit et de bons sentiments; tous les hommes qui nous accompagnaient étaient distingués et spirituels; la route de Rome à Frascati nous parut délicieuse.

En arrivant à la ville, nous allâmes d'abord entendre la messe dans la cathédrale de Saint-Pierre, située sur la grande place, où je remarquai une jolie fontaine à trois jets d'eau. Le général Mollière, alors à Frascati, et qui venait d'y passer la revue de sa brigade, vint nous joindre à l'église, où les femmes et les jeunes filles, la tête couverte de ce grand voile blanc qui sied si bien à leur frais et beau visage, se tenaient agenouillées et recueillies. Il nous conduisit à la *locanda nobile*, où nous attendait un bon déjeuner, et nous mena ensuite voir les courses des chevaux libres gravissant la côte sans cavaliers. C'était un jour de fête, les habitants se pressaient en foule sous les ombrages de la villa Bracciano pour jouir de ce spectacle, et nous admirâmes beaucoup

plus la beauté de cette population, si remarquable par la pureté des formes et la fraîcheur du teint, que l'agilité des chevaux qui prenaient part à la course.

Frascati, que son air salubre et sa charmante situation sur le penchant d'une colline verdoyante rendent très-agréable pendant l'été, tire son nom des branches de feuillage appelées *frasche* en italien, avec lesquelles furent d'abord construites les premières cabanes établies en cet endroit par les pauvres habitants de Tusculum, cette ville délicieuse, patrie de Caton, où Cicéron, Lucullus, Gabinius, Crassus ont eu de si magnifiques demeures. Tusculum avait survécu à la chute de l'empire et à l'invasion des barbares ; et, pendant que les factions agitaient les États de l'Église au XIIe siècle, elle demeura toujours fidèle au saint-siége, et soutint contre les habitants de Rome, qui méconnurent quelque temps l'autorité temporelle du pape, une guerre souvent heureuse.

En 1188, lorsque les Romains entamèrent des négociations avec Clément III, ils exigèrent qu'il laissât détruire les fortifications de Tusculum. Le pape eut la faiblesse d'y consentir; et lorsque les Romains virent cette ville sans défense, un ignoble sentiment de vengeance s'empara de leur âme : ils attaquèrent Tusculum, la ruinèrent de fond en comble, rasèrent les maisons au niveau du sol, et dispersèrent les habitants, qui se réunirent sur le penchant de la colline, où ils s'abritè-

rent d'abord sous des huttes de feuillage qui furent les premières habitations de Frascati.

Nous montâmes par des allées ombreuses et doucement ménagées jusqu'au sommet de la montagne, où s'élevaient jadis les blanches maisons de Tusculum. De ce lieu la vue s'étend jusqu'à la mer et aux montagnes de la Sabine; elle embrasse la campagne de Rome tout entière; elle se repose sur Grotta-Ferrata, Marino, Castel-Gandolfo et les collines environnantes. Quelques fragments mutilés, quelques débris épars, voilà tout ce qui reste de la ville et de ces maisons de plaisance où Cicéron composa ses dissertations philosophiques, où les grands de Rome trouvaient tant de délices; mais les villas qui entourent maintenant Frascati ne leur cèdent en rien en agrément et en magnificence.

Celle du Belvédère, bâtie par le cardinal Aldobrandini Borghèse, neveu du pape Clément VIII, doit son nom à sa vue admirable. C'est une délicieuse habitation, entourée de jets d'eau, de cascades et de fontaines, et la cassine est remarquable par la beauté des marbres et des peintures qui la décorent.

La Ruffinella, qui a appartenu jadis aux jésuites, puis à Lucien Bonaparte, et qui appartient aujourd'hui au roi de Sardaigne; les villas Mondragone, Taverna et Conti, sont aussi de charmantes demeures.

Je ne crois pas qu'il existe au monde rien de plus frais, de plus gracieux que Frascati avec sa ceinture de

douze délicieuses villas. Le chemin jusqu'à Albano, par Marino, Castel-Gandolfo et les bords du lac, est dessiné, pendant quatre lieues, comme le serait le plus pittoresque des jardins anglais.

Lorsque nous retournâmes à la ville, le soleil avait perdu de son ardeur, et la population entière, réunie sur la grande place, assistait à une *tombola* ou loterie. Le tirage avait lieu sur une estrade élevée; on nous apporta des siéges, et, tout en prenant des glaces et des gâteaux, nous fûmes témoins des vives émotions de tout ce peuple, dont l'engouement pour les jeux de hasard va jusqu'à l'excès. Les papes, malgré leur répugnance, ont été obligés de céder à cet entraînement populaire, et de laisser subsister les loteries publiques, non-seulement à cause des dangers des loteries clandestines, mais encore parce que le peu d'étendue des États pontificaux donnait à tous les Romains la facilité de placer leurs mises dans les pays environnants. Benoît XIV voulut au moins sanctifier ce plaisir dangereux par une œuvre de bienfaisance, et il ordonna qu'il serait prélevé sur chaque tirage une bourse d'orphelin et une dot de pauvre fille.

Pendant que nous regardions le jeune enfant, vêtu d'une tunique blanche, qui tirait les numéros, une vieille femme, la tête et les épaules couvertes d'une espèce de mante noire, s'approcha de moi d'un air mystérieux, et me proposa à voix basse de me vendre un breuvage qui avait la vertu de faire voir en songe les

numéros gagnants. Je la remerciai, et sans doute un sourire d'incrédulité erra sur mes lèvres, car elle reprit presque aussitôt :

« La signora a grand tort de se méfier des paroles de son humble servante. L'effet du breuvage que je lui propose est aussi certain sur le cerveau que celui du soleil sur les plantes ; aussi je ne l'offre jamais qu'aux personnes qu'il me plaît de favoriser, et si je le donne à la signora, c'est que j'aime les Français en général, et que la physionomie de la signora m'a plu tout d'abord. Croyez-moi, ne laissez pas échapper l'occasion, prenez la fortune aux cheveux.

« Il y a quelque temps, je donnai par pitié un peu de ce bon vin de Monte-Porzio, préparé par mes soins, à un jeune artiste si pauvre, qu'il ne lui restait pour toute fortune que l'habit qu'il avait sur le corps et un anneau orné d'un rubis. Dans la nuit le jeune homme vit en songe des chiffres d'or qui s'approchaient de lui comme pour l'inviter à les saisir. Il s'éveille en sursaut, s'habille à la hâte, se dirige vers le bureau de loterie, fouille dans ses poches et n'y trouve pas même la moindre baïoque. Il eut bien l'idée de mettre en gage la bague qu'il portait à son doigt, mais elle lui venait d'une femme aimée, et il n'eut pas la force d'en faire le sacrifice, de peur qu'il ne fût éternel : le malheureux osait douter des numéros de son rêve ! Ce fut son crime et sa punition.

« Le jour du tirage arrive, une force irrésistible l'entraîne malgré lui; il arrive sur la place juste à temps pour entendre proclamer les cinq numéros qu'il avait vus en songe! L'infortuné pousse un cri déchirant, on s'empresse autour de lui, ses amis accourent, l'interrogent, il ne leur répond que par des phrases incohérentes, il était fou de chagrin et de regret.

« Une jeune orpheline au contraire sut apprécier mon breuvage; elle m'acheta pour quelques baïoques une de ces petites fioles que je vous offre, elle gagna cent mille scudi, épousa un prince, et elle mène grand train à l'heure qu'il est. Faites comme la jeune fille et non comme le pauvre artiste, signora.

— Je ne tiens pas à être princesse, lui dis-je en riant. Mais d'où vient, ma bonne, que vous ne faites pas usage pour votre compte de cette merveilleuse liqueur? »

La pauvre vieille allait répondre, lorsque mon frère m'entraîna loin d'elle, en me faisant remarquer que la nuit approchait et qu'il était temps de songer à la retraite.

Ces messieurs reprirent leurs chevaux, et nous remontâmes gaiement en voiture, fort satisfaits de l'emploi de cette journée. Malheureusement l'hospitalité libérale du général Mollière s'était étendue jusque sur nos gens, et nos deux domestiques français en avaient abusé au point d'être passablement ivres. Nous nous en aperçûmes bientôt à la rapidité extraordinaire avec laquelle

les chevaux nous emportèrent sur la route. Les arbres et les villas fuyaient derrière nous comme si nous eussions glissé sur un chemin de fer; ni montée ni descente ne ralentissaient leur course désordonnée. La nuit était venue cependant, et nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir un instant d'arrêt pour allumer les lanternes.

« N'ayez pas peur, j'ai le chemin dans la tête, il faudra bien que les chevaux marchent quand même, et je n'ai pas besoin d'y voir pour les conduire, criait le cocher en riant aux éclats; s'ils ne comprennent pas le français, je le leur apprendrai. »

Il arrêta à la fin; mais le domestique ne put jamais parvenir à allumer les lanternes de la voiture, tant il avait la vue trouble et la main tremblante: et il fallut que M. Mistral, l'un de nos aimables compagnons de voyage, eût la bonté de nous rendre ce petit service.

Nous recommençâmes ensuite notre course aventureuse, et bientôt les grandes ombres du palais et de la basilique de Saint-Jean-de-Latran se projetèrent devant nous; nous arrivâmes en un clin d'œil à Sainte-Marie-Majeure. Nous parcourûmes, toujours au galop, les périlleuses descentes qui conduisent de cette église au palais Albani et de la place Monte-Cavallo à celle des Saints-Apôtres; et comme il est un dieu pour les ivrognes, domestiques, chevaux et voiture n'éprouvèrent pas la moindre avarie.

XXX

L'ordination. — Le collége Romain.

Rome, le 29 octobre.

Le descendant d'une des plus illustres familles belges, M. de Mérode, qui a servi glorieusement dans notre armée d'Afrique en qualité de volontaire, renonçant à tous les prestiges de l'ambition, de la fortune et de l'amour, vient d'embrasser les ordres sacrés, après deux ans de préparation et d'études. La touchante cérémonie de son ordination avait attiré un certain nombre de Français dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. J'étais placée dans une tribune du chœur, où M. de Corcelles, ambassadeur de France, parent de M. de Mérode, et M[me] la comtesse Rampon ne tardèrent pas à venir aussi.

Presque aussitôt les jeunes lévites, qui priaient ensemble dans une chapelle latérale, s'avancèrent deux à deux, un cierge à la main, dans le sanctuaire où Son Éminence le cardinal-vicaire, revêtu des habits pontificaux, commença par s'agenouiller au pied de l'autel. Il se préparait par la prière à cette fonction sublime de transmettre à d'autres hommes les pouvoirs suprêmes du sacerdoce, que les apôtres reçurent de Jésus-Christ, et qui remontent jusqu'à lui par les mille anneaux de

cette chaîne merveilleuse qui ne sera jamais interrompue.

Une centaine de jeunes hommes, dont les uns portaient la soutane noire du clergé séculier, et les autres le froc des frères minimes, la robe du Carmel ou la blanche soutane des dominicains, priaient aussi dans l'enceinte en attendant le moment de se consacrer au Seigneur.

On appela chacun d'eux par son nom, comme pour s'assurer que tous étaient fidèles au rendez-vous : puis ceux qui n'avaient encore reçu aucun grade s'avancèrent à pas lents, et s'agenouillèrent aux pieds du prélat, qui les bénit, coupa une partie de leur chevelure et les revêtit du surplis, image de candeur et de pureté, pendant que les clercs tonsurés, dont quelques-uns sortaient à peine de l'enfance, prononçaient ces paroles :

« La part de mon calice et de mon héritage, c'est le Seigneur; c'est toi, mon Dieu, qui me rendras mon héritage. »

Les clercs minorés se présentèrent ensuite : ce sont ces lévites qui remplissent dans le lieu saint les fonctions de portiers, qui sonnent les cloches pour appeler les fidèles à l'office, qui veillent au maintien du bon ordre et qui reçoivent aussi le pouvoir d'exorciste. Le pontife leur fit toucher les instruments symboles de leurs nouvelles fonctions, et prononça sur eux de longues et touchantes prières.

Ce fut alors le tour des sous-diacres. Ceux-ci, enveloppés, comme d'un suaire, de leurs longues robes blanches, et visiblement émus, s'avancèrent vers l'autel.

« Mes fils bien-aimés, leur dit le pontife, considérez de nouveau tous les devoirs que vous allez vous imposer. Maintenant vous êtes libres encore de retourner vers le siècle ; mais si vous recevez l'ordre du sous-diaconat, vous serez liés éternellement à l'Église par le vœu de chasteté. Réfléchissez donc pendant qu'il en est temps, et si vous persistez dans votre sainte résolution, approchez au nom de Dieu. »

Les futurs sous-diacres firent quelques pas.

M. de Mérode, qui, par une faveur spéciale, devait recevoir ce jour-là tous les ordres majeurs, en faisait partie. Ces jeunes lévites s'étendirent à plat ventre sur le pavé et demeurèrent immobiles, comme pour montrer qu'ils étaient morts au monde. Pendant ce temps, le cardinal et les prêtres qui l'entouraient invoquaient pour eux chaque saint dans le chant des litanies. Ce moment solennel fut très-attendrissant ; des larmes d'émotion, de crainte peut-être, mouillèrent les yeux des parents et des amis, et je ne pus m'empêcher d'y mêler les miennes en songeant au sacrifice immense, au dévouement sublime de tous ces jeunes hommes, qui ne devaient plus chercher désormais de consolations et de jouissances que dans les saints et pénibles devoirs du sacerdoce.

Lorsqu'ils se relevèrent, je remarquai que M. de Mérode était extrêmement pâle, quoique la joie brillât dans ses regards. Il se prosterna avec ses confrères aux pieds du pontife, qui fit à plusieurs reprises le signe de la croix sur leur tête, en prononçant de belles oraisons; puis il leur fit toucher les objets destinés au saint sacrifice de la messe, couvrit leur front d'un blanc tissu de lin, symbole de douceur, suspendit à leur bras le manipule, image du fruit des bonnes œuvres, et bénit leurs mains, posées toutes ensemble sur le livre des Épîtres, que les sous-diacres sont chargés de lire à la messe.

Les diacres vinrent ensuite s'agenouiller devant le pontife. Celui-ci interrogea l'archidiacre pour savoir si les postulants étaient dignes de la haute fonction à laquelle ils aspiraient; et sur sa réponse affirmative, et après avoir rappelé à tous ces jeunes hommes la sainteté de leurs premiers serments et la pureté angélique dont ils devaient faire profession, il leur posa la main sur la tête, en disant :

« Recevez le Saint-Esprit, pour résister aux tentations du démon. Mon Dieu, souffle sur eux l'Esprit de vie, fortifie-les par les sept dons de ta grâce, pour que tous les préceptes de la loi brillent dans leur conduite. »

Puis il les revêtit de l'étole, et leur donna la charge de lire à haute voix le saint Évangile dans l'assemblée des fidèles.

Il ne restait plus alors à conférer que l'ordre le plus haut, le plus grand, la prêtrise. Tous les diacres qui devaient être consacrés s'approchèrent du pontife, ayant sur leur bras la chasuble ornée d'une croix, pour rappeler celle que Jésus-Christ porta sur l'autel sanglant du Calvaire.

Le prélat demanda encore à haute voix s'ils étaient dignes de devenir les ministres du Seigneur, et quand l'archidiacre eut répondu au nom de tous les fidèles, les aspirants à la prêtrise vinrent s'agenouiller deux à deux devant le pontife, qui, au milieu du plus profond silence, leur imposa solennellement la main sur la tête, et tous les anciens prêtres présents à la cérémonie l'imitèrent aussitôt, comme pour communiquer à ces âmes choisies l'esprit sacerdotal qu'ils possédaient déjà ; et pendant que le prélat priait avec ferveur, tous ces vétérans tinrent leurs bras étendus sur les jeunes prêtres, afin de les investir des plus nobles pouvoirs dont une créature mortelle peut être dépositaire.

On les revêtit de l'étole croisée sur la poitrine, symbole du joug du Seigneur, et, après avoir chanté l'hymne au Saint-Esprit, le prélat leur fit les onctions saintes avec le baume consacré.

Ensuite on leur présenta à tous un calice ; le cardinal monta à l'autel, prononça à haute voix les paroles de la messe, et, comme de saints échos, tous les nouveaux ordonnés les répétèrent mot à mot après lui.

Quand ils eurent pris leur part de la victime auguste, ils vinrent, plaçant leurs mains dans celles du prélat, jurer respect et obéissance à leur chef vivant et à tous ses successeurs, et le pontife leur donna le baiser de paix. La cérémonie, qui avait commencé à sept heures du matin et qui avait duré jusqu'à onze, fut alors terminée par une hymne d'action de grâces, et nous nous retirâmes émus et édifiés.

Comme nous approchions du collége Romain, où se trouve maintenant le dépôt des subsistances de l'armée française, nous aperçûmes une fumée noire s'élevant dans les airs en épais tourbillons : le feu avait pris à cet édifice, nos soldats s'occupaient activement à arrêter ses progrès. Alexandre me quitta aussitôt pour se joindre aux travailleurs, et quelques heures après il vint m'apprendre que les efforts de nos compatriotes étaient couronnés d'un plein succès, que les belles peintures à fresque du jésuite Poggi n'avaient pas même souffert, et que l'on en était quitte pour la perte d'une certaine quantité de paille et de quelques sacs de toile.

C'est la seconde ou la troisième fois depuis notre entrée à Rome que le feu menace de détruire cet utile établissement, où Pie IX se propose de réunir bientôt de nouveau la jeunesse romaine : et l'on soupçonne que la malveillance n'est pas étrangère à ces incendies. Puissent les coupables comprendre que leurs efforts seront impuissants contre la volonté divine, qui s'est visiblement

déclarée pendant cette campagne pour le saint-père et pour ses défenseurs !

XXXI

Monseigneur Vérolle. — Les cryptes vaticanes. — La première communion dans les souterrains de Saint-Pierre.

Rome, 4 novembre.

Je sortais de la basilique de Saint-Sébastien l'esprit préoccupé, le cœur ému des souvenirs pieux qui s'étaient réveillés dans mon âme pendant les deux nouvelles heures que je venais de passer dans les catacombes avec Mme D*** et ses enfants, lorsque je fus tirée de ma profonde rêverie par M. Louis Perret (70), un des membres les plus actifs de la société de Saint-Vincent-de-Paul ; il avait un renseignement à me demander, et il profitait du hasard qui me plaçait sur son chemin.

« J'accompagne Monseigneur Vérolle (71) dans le cimetière de Saint-Calixte, me dit-il d'un air triomphant lorsque j'eus satisfait à ses questions.

— Qu'est-ce que Monseigneur Vérolle ? lui répondis-je, un peu étonnée de la manière dont il avait accentué sa phrase.

— Comment ! Madame, vous ne connaissez pas de réputation Monseigneur Vérolle ! reprit-il vivement : un

confesseur de la foi, comme ceux dont les corps reposaient dans les catacombes. »

Je levai les yeux, et je vis à quelques pas de distance un ecclésiastique qui causait familièrement avec les fils de Mme D***. Il paraissait avoir de quarante à cinquante ans, et il n'était remarquable ni par sa taille, ni par sa figure ; mais sa physionomie était pleine de douceur et de bienveillance, et ses manières étaient empreintes de la simplicité évangélique des apôtres. Il s'avança vers nous et salua poliment. J'avais grande envie d'en savoir davantage sur son compte ; mais n'ayant aucun prétexte pour engager la conversation, je n'osais point lui adresser la parole ; ces messieurs entrèrent dans l'église, et je montai en voiture.

« Ce prêtre vient de m'apprendre à prononcer le nom de Dieu en chinois, dit le plus jeune des fils de Mme D***.

— Il est arrivé ici hier soir, reprit l'aîné : c'est sans doute un missionnaire, il revient de la Mantchourie, et il a été bien affligé de ne pas trouver le pape à Rome, car il ignorait à son retour tout ce qui s'est passé en Europe depuis un an. »

Quelques jours après, la comtesse Rampon, si connue dans la ville par son inépuisable charité, me proposa d'aller entendre la messe dans l'église souterraine de Saint-Pierre, en ayant obtenu la permission pour elle et pour les dames qui l'accompagneraient : c'était la veille

de la Toussaint, et plusieurs soldats devaient avoir le bonheur de faire le lendemain leur première communion.

J'acceptai avec empressement.

« La cérémonie sera d'autant plus édifiante, me dit Mme Rampon, que c'est Monseigneur Vérolle lui-même qui célèbrera le saint sacrifice.

— De grâce, lui dis-je, contez-moi donc l'histoire de Monseigneur Vérolle, dont j'entends parler avec tant de vénération.

— Son histoire est celle de beaucoup de prêtres des missions, me répondit-elle ; je n'en connais pas tous les détails ; mais je sais que, comme les martyrs de la primitive Église, il a scellé de son sang la foi de Jésus-Christ. Français d'origine et d'une famille distinguée, il renonça de bonne heure aux richesses et aux plaisirs de la terre pour ne s'occuper que de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Après avoir appris le chinois et plusieurs de ses dialectes dans l'admirable institution de la Propagande, il quitta sa famille, son pays, sa mère peut-être, et, le cœur gros de soupirs, il partit pour des contrées lointaines. Je sais qu'enterré vif jusqu'au cou par les infidèles, et condamné à mourir de faim dans ce cruel supplice, il ne dut son salut qu'au dévouement de quelques chrétiens indigènes qui parvinrent à le délivrer pendant la nuit et qui favorisèrent sa fuite. »

Je n'ai pas besoin de dire que je fus exacte au rendez-

vous : le lendemain, à sept heures précises, je m'agenouillais près de la Confession de Saint-Pierre. La comtesse m'y rejoignit bientôt, et nous descendîmes ensemble dans l'église souterraine, que nous visitâmes à la lueur des torches.

Ces cryptes sont immenses et contiennent un grand nombre de tombeaux, dont les plus remarquables sont ceux d'Othon II ; de Charlotte, reine de Jérusalem et de Chypre ; de Jacques Stuart, roi d'Écosse ; des papes Adrien IV, Boniface VIII, Nicolas V, qui mourut de douleur de la prise de Constantinople ; d'Urbain VI et de Pie II. On y conserve aussi plusieurs antiquités provenant de la basilique bâtie par Constantin : entre autres le sarcophage de Junius Bassus, préfet de Rome, mort au IVe siècle, peu de temps après sa conversion au christianisme ; des bas-reliefs tirés du tombeau de Paul II ; plusieurs antiques statues de la sainte Vierge et des apôtres ; un fragment du marbre sur lequel était gravée la donation de la princesse Mathilde au saint-siége ; enfin, la pierre appelée autrefois *scélérate* par les gentils, sur laquelle un grand nombre de martyrs reçurent le coup mortel. Nous parcourûmes ainsi l'ancienne et la nouvelle crypte ; la première, composée de trois nefs, s'étend vers l'orient, et la seconde entoure le tombeau de saint Pierre. Nous visitâmes les quatre oratoires correspondant aux quatre piliers de la grande coupole, dont les autels sont ornés de tableaux en mosaïque, et

nous pénétrâmes enfin dans une chapelle située au couchant derrière le tombeau de l'apôtre.

Comme autrefois dans les catacombes, de fervents chrétiens priaient debout et en silence ; presque tous étaient des soldats de l'armée française. Nous prîmes place au milieu d'eux. Monseigneur Vérolle arriva presque aussitôt, et s'agenouilla péniblement sur le prie-Dieu qui lui était réservé ; je m'aperçus alors de la difficulté qu'il éprouvait à se servir de ses membres endoloris par les tortures ; pendant qu'il priait, je regardai ses mains, dont je savais qu'on avait arraché les ongles ; mais les traces de ce supplice n'étaient plus visibles. Son fidèle serviteur, jeune musulman converti au christianisme, et qui a conservé son costume oriental, aida le missionnaire à se revêtir des ornements pontificaux, et le saint sacrifice commença à la lueur vacillante des cierges qui éclairaient seuls cet étroit sanctuaire, où ne pénètre point la lumière du jour.

Dans ce moment l'office solennel était célébré au-dessus de nous dans la basilique ; les sons de l'orgue, accompagnant les hymnes saintes, nous arrivaient dans l'église souterraine vagues et adoucis, comme une musique du ciel. A la communion, l'évêque adressa d'une voix émue quelques paroles touchantes aux jeunes soldats qui s'approchaient pour la première fois de la table sainte, et bientôt tous les assistants eurent comme eux le bonheur ineffable de se nourrir du pain des anges.

La sainteté du lieu, la vue de ce prêtre martyr, le recueillement profond des fidèles remplissaient l'âme d'une indicible émotion ; nous nous crûmes un moment reportés aux premiers siècles de l'Église, alors que les chrétiens persécutés venaient aux mêmes lieux puiser dans la participation aux saints mystères la force de triompher des tourments. Oh! si dans ce moment il eût fallu mourir ou renoncer à la foi de Jésus-Christ, sans doute pas un de ceux qui priaient alors avec tant de ferveur n'eût hésité dans son choix.

La messe terminée, l'évêque donna la confirmation à plusieurs militaires ; mais, avant de leur conférer ce sacrement, il éleva la voix et leur rappela que, soldats du Christ, ils devaient être prêts à vivre et à mourir pour lui. Son sermon fut court, mais persuasif ; les plus simples paroles acquéraient dans la bouche du confesseur de la foi une puissance que le plus brillant talent d'orateur n'aurait pu leur donner ; et quand il nous fit ses adieux en disant qu'il devait retourner bientôt auprès des fidèles confiés à ses soins, dans ces contrées lointaines où nous savions que de nouveaux tourments l'attendaient sans doute, et qu'il ajouta que, ne devant probablement plus nous retrouver dans ce monde, il nous donnait rendez-vous dans le ciel, tous les cœurs furent émus, tous les yeux se mouillèrent de larmes.

XXXII

La basilique de Saint-Laurent-hors-des-murs. — La basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem. — La vraie croix. — Conservation des saintes reliques. — Conduite des républicains de Rome. — Consécration de la rose d'or. — Pie IX la fait offrir à la reine de Naples.

Rome, le 10 novembre.

Je veux aujourd'hui, ma Céline, vous faire parcourir rapidement les deux autres basiliques que vous ne connaissez pas encore. Allons d'abord à celle de Saint-Laurent-hors-des-murs. Constantin la fit bâtir vers l'an 330, sur le sépulcre même du martyr. Plusieurs fois dévastée dans les troubles dont Rome a été le théâtre, elle fut autant de fois restaurée par les souverains pontifes.

Un portique dont les colonnes sont des cônes tronqués; des peintures représentant divers traits de la vie de saint Laurent et du pape Honorius III; une tour du IXe siècle; trois nefs formées par des colonnes de granit égyptien; un pavé en *opus alexandrinum;* les ambons de marbre qui servaient de pupitre; un sarcophage antique, orné d'un bas-relief représentant un mariage romain : voilà à peu près tout ce que j'ai vu de remarquable dans cette église, dont l'aspect simple et sévère est éminemment religieux. On y conserve, outre une grande partie des reliques de saint Laurent, le marbre sur lequel le martyr

fut déposé après son supplice, et où l'on voit encore aujourd'hui l'empreinte de son corps calciné.

La basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem occupe l'emplacement des jardins de Varus, devenus ceux d'Héliogabale et le théâtre de ses honteuses débauches. Elle fut bâtie par Constantin pour y conserver les pieux trésors que l'impératrice sa mère avait rapportés de la Terre sainte.

Vous savez que sainte Hélène, quoique âgée de quatre-vingts ans, fit le voyage de Jérusalem pour renverser les statues de Jupiter et de Vénus du temple qu'Adrien leur avait élevé sur le lieu même où notre divin Sauveur voulut mourir pour le salut des hommes. Sainte Hélène fit creuser dans les fondements de ce temple, car elle savait que les Juifs avaient l'habitude d'enfouir les instruments du supplice dans le lieu où les condamnés recevaient la mort. Bientôt en effet les travailleurs trouvèrent dans la même fosse trois croix et l'inscription que les Juifs avaient apposée sur celle de Jésus, mais qui en était détachée. Rien donc ne distinguait la croix du Sauveur de celles des deux larrons, et l'embarras des chrétiens était grand, lorsqu'on eut l'idée d'amener un pauvre malade et de l'approcher successivement des trois croix. Les deux premières n'eurent sur lui aucune influence; mais à peine eut-il touché la troisième qu'il se sentit guéri. Un mort ressuscité par le même attouchement confirma cette démonstration; et sainte Hélène,

au comble de ses vœux, fit diviser le bois sacré en trois parties inégales; elle en donna une à l'évêque de Jérusalem et une autre au patriarche de Constantinople, se réservant la plus considérable, qu'elle apporta à Rome avec le titre, les clous et les épines de la couronne. Toutes ces reliques furent déposées dans la nouvelle basilique, à l'exception de la pointe du clou que la mère de l'empereur fit enchâsser avec habileté dans le casque de son fils pour lui protéger la tête et le garantir contre les traits des ennemis. Elle en plaça de même une partie dans le mors du cheval de l'empereur, afin de lui donner de la sûreté (72).

Il ne reste plus maintenant que trois fragments de la vraie croix, qui sont conservés dans un reliquaire, et dont on détache les innombrables parcelles que l'on distribue dans le monde entier. J'ai le bonheur de posséder une de ces parcelles, dont vous hériterez peut-être quelque jour comme de ce que je possède de plus précieux.

Le titre de la vraie croix, qui avait été déposé au-dessus du grand arc de la basilique, y fut découvert en 1492, pendant que le cardinal Gonzalve Mendoce faisait réparer l'église. Un grand nombre de fragments en ayant aussi été distribués, l'inscription hébraïque est presque détruite, mais on distingue encore parfaitement une portion du latin et du grec.

Ces précieuses reliques sont conservées dans une petite

chapelle intérieure du couvent joint à l'église, et, à l'exception du jour où elles sont publiquement exposées à la vénération des fidèles, on ne peut les voir qu'en présence d'un évêque. Ce pieux trésor courut plusieurs fois de grands dangers. En 1798, après le pillage de la basilique et l'expulsion des moines, les républicains pénétrèrent dans la chapelle, s'emparèrent des châsses d'or et d'argent, et consentirent cependant à laisser les reliques entre les mains de D. Sixte-Bénigne, l'un des religieux du couvent. L'année dernière, sous le gouvernement des triumvirs, les moines du monastère de Sainte-Croix, soupçonnés de vouloir introduire l'ennemi dans la ville, furent insultés et menacés à plusieurs reprises. Mazzini, voulant avoir l'air de les protéger, établit à leur porte un poste de garde civique; mais ce poste était si faible qu'il n'imposa pas aux sicaires. Le même jour une quarantaine d'hommes armés et mal vêtus se présentèrent au couvent.

« Que demandez-vous? leur dit le sergent Rinaldi, commandant du poste.

— Nous sommes venus pour manger, boire et massacrer les moines, » lui répondit l'un d'eux en le poussant rudement.

Rinaldi, qui n'avait pas assez d'hommes pour leur résister, leur offrit du vin afin de gagner du temps, pendant que les religieux leur échappaient. Il parvint ainsi à arrêter ces bandits près d'un quart d'heure au

rez-de-chaussée ; mais bientôt un d'entre eux se leva en s'écriant :

« Allons égorger les moines. »

Une douzaine de ses camarades refusèrent de le suivre et s'éloignèrent ; les autres montèrent de force, mais ils ne trouvèrent point les religieux ; ceux-ci s'étaient réfugiés dans un lieu secret. Alors la fureur des sicaires ne connut plus de bornes ; ils enfoncèrent les portes, brisèrent les meubles, cherchant partout leur proie ; mais toutes leurs perquisitions furent inutiles. La nuit arriva, les républicains se retirèrent, emportant tout ce qui leur tomba sous la main, et les moines purent s'évader.

Les jours suivants, la populace se porta de nouveau à Sainte-Croix, pillant et saccageant les grandes salles du cloître et l'église elle-même. Sur les plaintes réitérées du vicaire général de l'ordre, Sterbini se rendit au monastère, qu'il trouva occupé par une troupe de sept cent cinquante soldats sans frein et sans discipline, enfonçant les portes, pénétrant dans les caves, perçant les tonneaux à coups de baïonnettes et détruisant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Sterbini leur reprocha fortement ces actes de vandalisme ; mais ses paroles furent reçues avec mépris. Il parvint cependant à sauver beaucoup d'objets du pillage, et entre autres les saintes reliques, qui furent transportées dans la basilique de Saint-Pierre, pendant que les dévastateurs du couvent de Sainte-Croix assassinaient un paysan qui passait près

de là par hasard, et maltraitaient une jeune fille avec tant de brutalité, que la malheureuse, transportée à l'hôpital, y mourut peu de temps après.

La basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem a subi plusieurs transformations depuis Constantin. Son architecture n'offre rien de très-remarquable. La voûte de l'abside est remplie par une fresque de Pinturicchio représentant la découverte de la croix, et son triomphe sous Héraclius. L'église souterraine, dans laquelle les femmes ne peuvent entrer que deux jours dans l'année, à moins qu'elles n'obtiennent une permission spéciale, contient les deux chapelles Saint-Grégoire et Sainte-Hélène. Dans cette dernière, ornée de mosaïques antiques, on lit cette inscription :

« La terre du saint Calvaire de Jérusalem, déposée dans la partie inférieure de cet édifice par la bienheureuse Hélène, a été conservée ici : et de là vient le nom de Jérusalem donné à cette chapelle. »

C'est dans l'église de Sainte-Croix que les papes bénissaient ordinairement la rose d'or qu'ils envoient quelquefois aux personnages éminents qui se distinguent par leur attachement au saint-siége. Pour cette cérémonie le pape partait du Latran, « revêtu de ses ornements pontificaux et la mitre en tête : il recevait la rose d'or des mains du camerlingue, et le sacristain du palais lui présentait le baume et le musc. Un cubiculaire tenait la rose, tandis que le souverain pontife y infusait les

parfums ; puis Sa Sainteté la reprenait de la main gauche pour pouvoir bénir de la droite, et se rendait à Sainte-Croix. Après l'évangile le pape prononçait le sermon ; la messe étant finie, il mettait la tiare et retournait processionnellement au Latran, tenant toujours la rose à la main. Avant d'arriver au palais, le préfet de Rome, en costume rouge, chaussé d'un soulier rouge et d'un soulier de drap d'or, descendait de cheval et marchait à côté du souverain pontife pour tenir la bride et l'étrier, et lui baiser le pied au moment où il arrivait à Saint-Jean (73).

Maintenant le cérémonial est changé ; mais les papes continuent à bénir la rose d'or le quatrième dimanche de carême, pour en faire don à des personnages illustres.

Le 2 septembre, l'avant-veille de son départ de Gaëte, Pie IX a fait remettre cette rose à la reine de Naples par Monseigneur Stella, ablégat ou délégué spécial, qui s'est rendu dans l'oratoire de la princesse et a déposé sur l'autel un vase d'or aux armes pontificales, surmonté d'un rosier du même métal, au sommet duquel figurait la rose consacrée que l'ablégat a offerte à la reine après la messe, en prononçant la formule du rituel. La reine a baisé la fleur bénite, et le lendemain elle s'est rendue avec le roi auprès du saint-père pour le remercier de son gracieux présent.

XXXIII

Histoire de sainte Agnès. — L'église Sainte-Agnès. — La place Navone. — Les fontaines. — Inondation. — L'église Sainte-Agnès-de-la-Voie-Salaria. — Anecdote de Brasier. — Le caporal Verdaux. — Rencontre singulière. — Les soldats français entre leurs bons et leurs mauvais génies. — L'association des dames de charité. — Bons effets produits sur l'esprit des soldats.

Rome, le 18 novembre.

L'an 304 de Jésus-Christ, sous le règne de Dioclétien, lorsque, suivant le témoignage des auteurs du temps, jamais plus violente tempête n'avait agité l'Église chrétienne, vivait une noble romaine, belle et pure comme un ange. A peine sortie de l'enfance, son jeune cœur brûlait déjà du feu sacré de l'amour divin. En vain les magistrats de Rome, informés de son mépris pour les impures divinités du paganisme, employèrent-ils tour à tour la violence et la ruse pour la forcer à offrir de l'encens aux faux dieux ; ni leurs semblants d'affection, ni leurs flatteries, ni leurs menaces ne purent ébranler la résolution de la belle Agnès.

Un jour que le préfet de Rome siégeait au cirque Agonal, il donna l'ordre qu'elle lui fût amenée. Une foule innombrable, avide de ce spectacle, se pressait dans l'enceinte. La jeune fille s'avança, entourée de gardes, les yeux modestement baissés, mais le front calme et serein.

« Agnès, lui dit le juge, soyez enfin raisonnable, et consentez à adorer Minerve, vous qui faites profession de chasteté.

— Je suis chrétienne, répondit la jeune fille d'une voix douce et mélodieuse, et je n'adore qu'un seul Dieu.

— Malheureuse, reprend le juge, ne vois-tu point devant toi les instruments de tortures, les tenailles, les chevalets, les ongles de fer qui vont déchirer tes entrailles, les bêtes féroces prêtes à te dévorer ?

— Mon corps vous appartient, reprit Agnès sans pâlir ; mais vous n'avez aucune puissance sur ma volonté.

— Je vois ce que c'est, reprend le tyran confus, on vous a appris à mépriser les supplices, et vous comptez la vie pour rien ; mais peut-être serez-vous plus sensible à la perte de votre honneur : je vais vous faire conduire dans un lieu de prostitution, à moins que vous ne baissiez votre tête altière devant l'autel de nos dieux, et que vous ne demandiez pardon à Minerve de l'avoir méprisée.

— J'ai voué ma virginité à Jésus-Christ, répond Agnès avec confiance ; et il aime trop ses épouses pour souffrir qu'on attente impunément à leur pudeur ; il vous fait le maître de mon corps pour le percer de mille coups, si bon vous semble ; mais n'espérez point qu'il vous le livre pour en faire souiller la pureté. »

Le préfet, peu touché de ces paroles, ordonna aux

bourreaux d'exposer Agnès dans un lieu de débauche sous les arcades du cirque.

Les habitantes de ce lieu infâme accueillirent la noble vierge avec d'insolentes risées, et poussèrent leur impudique effronterie jusqu'à la dépouiller de ses vêtements.

La jeune fille ne leur opposa point une résistance inutile ; mais elle éleva vers le ciel des yeux brillants de foi et d'espérance, et aussitôt ses cheveux, miraculeusement accrus, l'enveloppèrent tout entière pour protéger sa pudeur, et les témoins de ce prodige s'éloignèrent avec respect. Cependant un jeune homme plus libertin que les autres pénètre à son tour dans ce vil repaire, et, s'avançant hardiment, il ose arrêter ses regards sur la vierge consacrée à Jésus-Christ. Agnès frémit au fond de son cœur, et prie le Dieu tout-puissant de lui venir en aide ; aussitôt l'ange gardien de l'innocence frappe le téméraire de son glaive de feu, et le jeune homme, subitement aveuglé, tombe à la renverse, en proie à d'affreuses convulsions.

On s'empresse, on accourt auprès de lui, l'infortuné avait cessé de vivre. Ses compagnons l'emportèrent à sa demeure, et racontèrent à sa famille éperdue le tragique événement. Alors le père du jeune homme court au lieu de débauche, se précipite aux pieds d'Agnès, et, le visage baigné de larmes, la voix entrecoupée de sanglots, il lui redemande son fils.

A la vue de cette douleur amère, à l'aspect de ces

larmes paternelles, le cœur de la vierge s'émeut de compassion ; elle mêle ses pleurs à ceux du père infortuné, et, levant les mains vers le ciel, elle demande à Dieu la résurrection de son persécuteur. Les anges recueillent sa prière, et la portent comme un agréable parfum au pied du trône de l'Éternel ; aussitôt le jeune mort s'agite sur sa couche, la vie et la lumière lui sont rendues à la fois.

Cependant un témoin de cette scène merveilleuse courut raconter au magistrat tout ce qui venait de se passer.

« Quoi ! s'écrie le tyran avec rage, faudra-t-il que ma volonté cède à celle d'une enfant? ne suis-je donc plus le maître ici ? »

Et appelant un de ses satellites, il lui ordonne d'aller couper la tête de la vierge qu'il n'a pu déshonorer.

Agnès était encore dans le même lieu, priant et soupirant après la couronne céleste. Dès qu'elle aperçut le bourreau qui s'avançait lentement, une épée nue à la main, elle s'écria dans des transports de joie :

« Approchez, mon ami, votre vue n'a rien qui m'effraie ; je suis prête, voilà mon sein ; frappez, hâtez-vous de me réunir à Jésus-Christ ! »

Puis se jetant à genoux, elle pria encore quelque temps en silence, et, la joie dans le cœur, le sourire sur les lèvres, elle reçut enfin le coup mortel. Son âme, libre de ses liens terrestres, prit son vol vers les cieux, et les

chœurs des bienheureux, la troupe des anges et des séraphins, accourant à sa rencontre, lui ouvrirent les portes du séjour de délices.

Voilà, ma chère Céline, le drame palpitant d'intérêt que représentent de vieilles mosaïques, placées dans le lieu même où fut exposée sainte Agnès. L'église de ce nom, bâtie sur les arcades de l'ancien cirque, est incrustée de beaux marbres et de bas-reliefs rappelant aussi le martyre de cette sainte. Une belle statue de l'Algarde, placée sur un autel, représente Agnès miraculeusement couverte de ses cheveux.

Le cirque Agonal est devenu la place Navone, l'une des plus vastes et des plus belles de Rome. Elle est ornée de trois fontaines magnifiques; celle du milieu, érigée par Innocent X, de la maison Pamfili, sur les dessins du Bernin, est formée d'un vaste bassin circulaire, au milieu duquel est un grand rocher, percé de grottes marines, d'où s'élève un obélisque de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes. Les statues de marbre qui décorent cette fontaine, le lion et le cheval marin surtout, sont d'une grande beauté.

Tous les samedis et tous les dimanches du mois d'août les Romains inondent la place Navone en empêchant l'écoulement des eaux; les piétons ne peuvent alors passer que sur les bords de la place, plus élevés que le centre; et c'est un grand plaisir pour le peuple de voir les chevaux s'enfoncer dans l'eau jusqu'au poitrail. Les gens en

voiture s'amusent aussi à traverser cette espèce de lac, tandis que des musiciens, placés sur une estrade, font retentir les airs du son des instruments.

En quittant la place Navone, je suis allée visiter sur la voie Salaria une autre église dédiée aussi à sainte Agnès, à l'endroit où le corps de la sainte fut retrouvé par les chrétiens. On descend dans cette église par un escalier en marbre de quarante-cinq degrés. Nous visitâmes une petite partie des immenses catacombes de Sainte-Agnès, où Constance-Auguste, fille de l'empereur Constantin et fondatrice du premier monastère de femmes, voulut être enterrée à côté du tombeau de la vierge martyre.

Comme nous sortions de ce lieu l'esprit saintement préoccupé, nous aperçûmes dans l'église deux soldats faisant leurs prières. Mon frère s'approcha du plus âgé et lui dit d'une voix amicale :

« Bonjour, Brasier : comment vous portez-vous, mon brave ?

— Pas mal, mon commandant, c'est beaucoup de bonté de votre part. »

Ils échangèrent encore quelques mots que je n'écoutai point.

Lorsque nous fûmes sortis, Alexandre me demanda si j'avais remarqué cet homme.

« C'est un soldat du 66e de ligne, » lui répondis-je en riant. Car la veille mon frère avait voulu m'apprendre

à distinguer à l'uniforme les différentes armes et les divers grades, et il n'avait encore qu'imparfaitement réussi.

« C'est un homme de cœur, reprit Alexandre. Le 3 juin, au moment où les Romains venaient de reprendre la villa Corsini, Brasier se trouva cerné dans une masure.

« — Rends-toi, ou tu es mort, lui crie l'ennemi.

« — Pas si bête, » répondit-il sans s'émouvoir.

« Et il défend sa position en tirant l'une après l'autre toutes ses cartouches. Enfin, lorsque les munitions lui manquent entièrement, il s'assied à terre, tire son briquet et allume sa pipe. Les républicains qui l'entourent se précipitent sur lui et le terrassent.

« — Crie : Vive la république romaine ! lui dit-on.

« — Vive la France ! » s'écrie Brasier d'une voix de stentor.

« Les baïonnettes se dirigent sur sa poitrine : c'en était fait de sa vie, lorsqu'un officier romain s'écria :

« — Ne le tuez point, c'est un brave.

« — Je le crois bien, répond le soldat, tous les Français le sont. »

Je voulais retourner à l'église pour revoir ce vaillant militaire que j'avais à peine remarqué ; mais les chevaux nous avaient déjà entraînés bien loin sur la route.

« Pourquoi ne pas m'avoir raconté plus tôt cette histoire ? dis-je à mon frère.

— C'est que l'occasion ne s'en est pas présentée. Mais ne croyez pas, ma chère, que Brasier soit le seul de nos soldats qui, dans cette campagne de Rome, ait grossi nos annales d'une action glorieuse ; je pourrais vous citer beaucoup d'autres traits de ce genre. En voici un qui me revient en mémoire.

« Le tambour-major du 20e de ligne, fait prisonnier au 30 avril, avait été dépouillé de sa canne, que les républicains avaient envoyée aux Florentins comme un trophée. Cette perte était très-sensible non-seulement au pauvre tambour-major, mais encore à tous les soldats de son régiment. Un caporal nommé Verdaux se mit en tête de remplacer la canne perdue et de consoler ainsi ses frères d'armes.

« A la prise d'un des bastions, Verdaux aperçoit un tambour-major de l'armée ennemie d'une taille gigantesque, qui était possesseur d'une magnifique canne.

« — Voilà mon affaire, » se dit-il en lui-même. Et faisant un porte-voix de ses deux mains, il crie au géant de lui apporter sa canne au plus vite.

« — Parbleu ! répond celui-ci en mauvais français, vous seriez cinq de ta force, mon petit, que vous ne parviendriez pas à me l'arracher.

« — C'est ce qu'on va voir tout de suite, » reprend Verdaux.

« Il s'élance aussitôt, et franchissant le petit mur qui le sépare de son adversaire, il se précipite sur lui, le

saisit à la gorge, le terrasse en un clin d'œil, et rapporte fièrement la canne conquise.

« Un autre soldat, mortellement blessé de trois balles en pleine poitrine, se traîne comme il peut jusqu'à son lieutenant :

« — Je suis perdu, lui dit-il, je vous rapporte les pièces d'or que vous m'aviez confiées. »

« Et il meurt en prononçant ces mots. »

Alexandre était en verve, et il allait sans doute m'apprendre encore quelques beaux traits de courage ou de probité, lorsque nous vîmes venir de loin une troupe de militaires français entourant plusieurs ecclésiastiques, au milieu desquels se trouvait un prélat que nous reconnûmes bientôt pour Monseigneur Luquet, évêque d'Hésebon. Les soldats étaient sans armes et marchaient d'un air recueilli, qui n'excluait point cependant une certaine gaieté ; ils causaient entre eux ou avec les ecclésiastiques, qui répondaient complaisamment à toutes leurs questions. Nous nous perdions en conjectures sur cette rencontre, lorsque mon frère, après avoir salué le prélat, qui est Français, mais établi depuis fort longtemps à Rome, prit le parti d'appeler un sous-officier de son régiment afin de satisfaire notre curiosité.

« Où allez-vous ainsi ? lui dit-il.

— Voir l'église Sainte-Agnès, je crois, répondit le jeune homme en portant la main à son képi ; Mon-

seigneur Luquet a la bonté de nous montrer l'un après l'autre tous les monuments de Rome; il nous explique leur origine, nous arrête devant les objets d'art les plus remarquables, nous raconte les faits historiques qui s'y rattachent. Tout cela est bien agréable à voir et à entendre, et, ma foi, commandant, mes camarades et moi, nous profitons de la complaisance de ce bon évêque.

— Et vous faites bien, mes amis, répondit Alexandre; vos loisirs ne sauraient être mieux employés. »

Le sous-officier s'empressa de rejoindre la troupe, qui se dirigeait en effet vers l'église Sainte-Agnès.

« C'est une noble et bonne idée qu'a eue là Monseigneur d'Hésebon, et toute l'armée doit lui en savoir gré, » me dit Alexandre.

Rien de plus louable en effet que la conduite des bons catholiques à Rome, envers nos vaillants soldats; leur zèle à guider ces braves gens dans le droit chemin déjoue les efforts des démagogues pour les entraîner dans une voie funeste et déshonorante. Les soldats français semblent placés à Rome entre leurs bons et leurs mauvais génies, qui se disputent leur âme. D'un côté, rien n'est épargné pour les exciter au vice, et par lui à l'indiscipline et au désordre : conversations impies, discours séditieux, hypocrites démonstrations d'amitié, calomnies, railleries indécentes, séductions honteuses, tout moyen semble bon aux démocrates pour démoraliser nos troupes et leur faire perdre ces sentiments d'humanité

et d'honneur qui font leur gloire. D'autre part, des chefs consciencieux et énergiques veillent activement au maintien de la discipline et du bon ordre ; des hommes pieux et éclairés se consacrent avec ardeur à l'instruction religieuse des soldats et au développement de leur intelligence ; Monseigneur Luquet, les abbés Bastide, Masson, Villiers de l'Ile-Adam et plusieurs autres poussent la sollicitude et la bonté jusqu'à leur procurer d'innocents plaisirs, afin de les détourner de ceux qui sont à la fois dangereux et coupables. Les membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul unissent leurs efforts à ceux de ces vertueux ecclésiastiques ; les femmes chrétiennes mêmes ne restent point en arrière. Il existe depuis quelques mois à Rome une association française de dames de charité qui tient séance chaque semaine au couvent de la Trinité-des-Monts. Cette œuvre, qui a pour présidente Mme la comtesse Rampon, douce et aimable compatriote, dont le temps et la fortune sont entièrement consacrés au service des malheureux ; cette œuvre, dis-je, a pour but spécial d'aider et de secourir les pauvres familles françaises établies à Rome, que des événements imprévus, le manque de travail, et quelquefois aussi la paresse ou tout autre vice ont plongées dans la misère ; mais, autant qu'il est en leur pouvoir, elles viennent aussi en aide à nos braves soldats. Les dames respectables et distinguées qui la composent, fortes de la vive approbation des généraux en chef

Oudinot et de Rostolan, et munies de l'autorisation du sous-intendant Dutheil, chargé depuis notre entrée à Rome de l'organisation et de l'administration de nos hôpitaux, visitent nos soldats malades, font entendre au chevet de leur lit de souffrance de douces paroles de consolation et d'espoir, leur demandent quel est leur pays, les interrogent sur leur famille, pour relever leur courage et les distraire de leurs maux en leur fournissant l'occasion de parler de leur village, de leur mère, de leurs sœurs : doux souvenirs qui rassérènent l'âme de ces pauvres gens, heureux encore sur le sol étranger de se voir entourés de compatriotes et d'amis qui s'intéressent à leur sort et prennent part à leurs douleurs et à leurs joies.

Les charitables visiteuses offrent aussi aux malades les petits objets qui peuvent leur être le plus agréables : des livres instructifs et amusants lorsque leur état leur permet d'en faire usage, des chapelets et des médailles bénites, dont ils sont tous très-désireux, et quelquefois, avec la permission du médecin, des confitures, du sucre ou des sirops. Ces bonnes dames pénètrent même jusque dans nos prisons militaires pour adoucir le sort des détenus; souvent leurs simples et salutaires paroles ont ému les cœurs, et fait naître le repentir dans des âmes longtemps insensibles aux remontrances et aux punitions, les préparant ainsi aux instructions plus graves et plus profondes du confesseur et de l'aumônier.

Tant de soins ont déjà porté de bons fruits, et, comme autrefois dans les combats que Milton a chantés, les bons génies triomphent évidemment des mauvais. Au brillant courage des guerriers, beaucoup de nos soldats unissent les vertus qui font les saints; on les voit, pieux et recueillis, prier avec ferveur au pied des autels et se relever calmes et joyeux, pleins d'affection pour leurs camarades, de respect pour leurs supérieurs, de zèle pour les devoirs de leur noble profession, d'humanité et de bienveillance pour tous les hommes.

XXXIV

Une découverte au Ghetto. — Les dames du Sacré-Cœur-de-la-Trinité-des-Monts. — Monseigneur d'Isoard.

Rome, le 25 novembre.

Le Ghetto, ou quartier des Juifs, ce labyrinthe inextricable de petites rues sales et étroites, vient d'être cerné tout à coup par les troupes françaises, pendant que la police faisait des perquisitions à domicile, pour rechercher une foule d'objets précieux disparus pendant la république.

La misère la plus complète était affichée dans la première maison qu'on visita; c'était cependant celle d'un Juif brocanteur, qu'on savait actif et habile dans son

métier. Des clefs et des serrures rouillées, des clous ébréchés, des étoffes fanées, des débris de toute espèce, entassés pêle-mêle dans les coins d'une chambre sale et enfumée, furent tout ce qu'on trouva d'abord; et les préposés de la police se retiraient désappointés, lorsque l'un d'eux, fouillant dans un de ces tas avec le bout de sa canne, entendit sonner creux. Ce bruit excita son attention, les chiffons furent enlevés, et l'on découvrit une trappe de bois soigneusement fermée, qu'on ouvrit aussitôt. Alors un spectacle bien différent s'offrit aux regards; ce n'étaient plus de vieux fers rouillés, mais de beaux calices de vermeil, des croix d'or et d'argent, de riches ornements d'église, des bijoux de grand prix. Le brocanteur s'arrachait les cheveux de douleur et de rage. Interrogé comment ces objets se trouvaient en sa possession, il dit les avoir achetés pendant le siége de différentes personnes dont il ignorait les noms. Ces noms, que beaucoup de gens seraient fort curieux de connaître, resteront sans doute un mystère pour le public. Il est probable d'ailleurs que des agents subalternes ont seuls été chargés de pareilles ventes, conclues à très-bas prix avec l'acheteur.

Les autres perquisitions dans le Ghetto amenèrent de nouvelles découvertes, et tous ces objets seront rendus à leurs possesseurs légitimes.

Le général Rostolan, qui a eu l'heureuse idée de faire cerner le Ghetto, est toujours au moment de partir; on

parle pour le remplacer du général d'Hautpoul, dont l'illustre famille est déjà chère à la cour de Rome par les souvenirs de vertu qui se rattachent au prélat de ce nom. On dit aussi que le pape pense sérieusement à retourner dans sa capitale; mais je ne croirai à cet événement si vivement désiré que quand j'en serai témoin oculaire. En attendant nous voyons s'éloigner chaque jour quelques-uns de nos compatriotes et de nos amis: les généraux Vaillant et Regnaud-de-Saint-Jean-d'Angely sont déjà de retour en France. Le brave colonel de Pontevès, de l'antique et respectable famille qui occupe une belle place dans l'histoire de Provence, est venu aussi nous faire ses adieux; je le vois partir avec regret, c'est un de ces hommes rares dont l'extrême modestie relève encore le mérite. On parle aussi de réduire l'effectif de l'armée, trop considérable pour ce qui lui reste à faire maintenant.

Quant à moi, je ne quitterai l'Italie que lorsque le saint-père m'aura donné sa bénédiction. Rome est une mine inépuisable pour le savant et pour l'artiste: mais c'est surtout un séjour de délices pour une âme chrétienne, et rien ne manquerait à mon bonheur si vous y étiez près de moi. Ma vie s'écoule rapidement entre les exercices de piété, auxquels de belles cérémonies donnent plus d'attrait; les distractions continuelles de courses intéressantes, et les douces causeries de l'amitié; car j'ai des relations fort agréables avec plusieurs femmes

d'officiers français et avec les religieuses de la Trinité-des-Monts, nos saintes et vénérables compatriotes. La mère abbesse, Mme de Coriolis, est une personne d'un mérite supérieur, dont l'esprit et les grâces eussent fait sûrement l'ornement de tous les salons, et dont les vertus et la piété font la gloire du monastère qu'elle dirige depuis longtemps. Plusieurs autres sœurs sont remarquables par leur amabilité et leur instruction; toutes sont exemplaires par leur vie pieuse et charitable.

Le pape Léon XII fit venir de France ces bonnes dames pour faire l'éducation des filles nobles, très-négligée jusque alors; d'autres religieuses du même ordre, mais installées avec moins de luxe, élèvent à moindre prix les filles de la bourgeoisie, et les unes et les autres ont en outre un externat gratuit pour les filles d'ouvriers.

Le vaste couvent de la Trinité-des-Monts, qui domine Rome tout entière, fut bâti par Charles VIII pour les religieux français de l'ordre de Saint-François-de-Paule, connus sous le nom de Minimes, qui l'ont occupé jusqu'à l'époque de la première révolution française. Son magnifique escalier, ses hauts clochers et sa façade élégante font le plus bel ornement du mont Pincio et de la place d'Espagne. L'église renferme quelques tableaux remarquables et les tombeaux de plusieurs de nos compatriotes. J'y remarquai celui, tout neuf encore, de Mgr d'Isoard, que vous avez pu connaître à Aix. Homme d'esprit et de

distinction, riche et honoré, heureux époux d'une femme charmante et père de trois enfants, rien ne manquait à son bonheur. Mais Dieu souffla sur ce fragile édifice de la félicité humaine ; la jeune femme mourut en mettant au monde son quatrième enfant ; elle mourut avec courage et résignation, car c'était une femme chrétienne, un de ces anges dont le monde n'est pas digne, et que Dieu rappelle de bonne heure dans la céleste patrie. Près d'exhaler son dernier soupir, sa main dans celle de son mari, elle lui parlait des miséricordes divines et lui assignait un mystérieux rendez-vous dans le séjour des éternelles félicités.

Les dernières paroles d'Augustine adoucirent pour son mari l'amertume de cette séparation déchirante ; les larmes du jeune époux coulèrent moins douloureuses, et dès qu'il eut mis ordre à ses affaires, il partit pour Rome, où le cardinal d'Isoard, son oncle, a laissé de bons et honorables souvenirs. Il fit ses études théologiques, et renonçant pour toujours aux plaisirs de la terre, il s'engagea dans les ordres sacrés. Nommé peu de temps après auditeur de rote, il édifia l'Église par ses vertus, et mourut jeune encore et mûr déjà pour le ciel, où l'attendait sa douce et sainte compagne.

Les deux filles de Mgr d'Isoard, qui ont trouvé une tendre mère dans leur tante l'abbesse, reçoivent l'excellente éducation de la Trinité-des-Monts.

XXXV

Une promenade au Corso. — Mœurs romaines. — Ponte-Molle. — L'*Arco-Oscuro*. — Histoire d'un faux ermite. — Les Sacramentines. — Des théâtres à Rome. — Théâtre des Marionnettes. — Drame et ballet.

Rome, le 2 décembre.

L'un des grands plaisirs des Romains est, le soir, la promenade au Corso, et ils la prolongent généralement jusqu'à Ponte-Molle. C'est là que la grande dame, à demi couchée au fond de son carrosse, étale une fraîche toilette nouvellement arrivée de Paris, tandis que les bourgeoises, entassées dans des calèches de louage, suivent gaiement la file des voitures au milieu des cavaliers et des piétons, qui encombrent la rue et ses trottoirs étroits. On écoute la musique sur la place du Peuple. On se fait apporter des glaces, que l'on prend sans descendre de voiture, et l'on ne rentre qu'à la nuit. C'est, selon moi, un singulier amusement que cette promenade, régulièrement uniforme, des jeudis et des dimanches, au milieu de la foule compacte; je m'y livre cependant quelquefois, pour faire plaisir à mon frère, grand admirateur des beautés romaines. Mais il est rare que je pousse la complaisance jusqu'à faire plus d'un tour ou deux sur le Corso; nous retournons ensuite

chez nous par le Pincio et la via Sistina. Hier soir, au contraire, nous allâmes jusqu'à Ponte-Molle, autrefois le pont Milvius, bâti au VIIe siècle de Rome. En retournant à la ville, comme nous passions près de l'*Arco-Oscuro*, il me prit fantaisie de mettre pied à terre et de visiter le petit oratoire, bâti dans l'épaisseur de la muraille et dédié à la sainte Vierge. Nous nous amusâmes quelque temps à déchiffrer des vers écrits au crayon sur le mur même à la louange de Marie ; puis nous pénétrâmes dans trois ou quatre petites chambres en ruine, presque attenantes à la chapelle.

« Ceci est l'Ermitage, nous dit un dragon romain que nous avions rencontré sous la grande voûte de l'Arc, et avec lequel nous venions de lier conversation.

— Mais où donc se tient l'ermite? lui dis-je : je ne vois ici ni lit, ni table, ni siége.

— Il dormait naguère sous ce grand arbre, répondit-il; maintenant il repose dans le cimetière : c'est une tragique histoire que la sienne, signora. »

Je priai le dragon de me la raconter ; il ne se le fit pas dire deux fois, et s'appuyant contre le mur, il commença ainsi :

« Le dernier ermite de l'*Arco-Oscuro* était un vieillard vénérable, qui soignait la chapelle et vivait pauvrement des rares aumônes de ceux qui venaient y prier ; encore les partageait-il d'ordinaire avec de plus pauvres que lui, ne gardant pour sa part que l'absolu nécessaire. Sa

porte était toujours ouverte aux indigents sans asile, et son cœur à tous les malheureux.

Un soir que la pluie tombait par torrents, que le vent soufflait avec violence, une voix lamentable se fit entendre sous l'*Arco-Oscuro*.

« Un morceau de pain pour l'amour de Dieu, » disait la voix.

Le bon ermite, qui était en prière aux pieds de la Madone, se lève vivement, allume sa lampe à celle qui brûlait devant le sanctuaire, et trouve assis sur la terre un homme à demi mort de froid et de faim.

Sans lui demander son nom ni sa patrie, le vieillard introduit le mendiant dans son ermitage, lui sert les légumes qu'il avait fait cuire pour son repas du soir, lui cède son grabat et s'en retourne prier dans la chapelle. Ce mendiant était un Calabrais qui s'était enfui de son pays pour échapper à la justice. Il est des scélérats dont le cœur reste inaccessible à tout bon sentiment : celui-ci était de ce nombre. Loin d'être touché du charitable accueil de l'ermite, il conçut l'infernal projet de se défaire de lui pour s'emparer du peu qu'il possédait. Armé de son couteau, il se glisse comme une couleuvre jusque dans le sanctuaire, où le regard courroucé de la Madone le fit sans doute reculer d'effroi, car il n'osa point accomplir son crime dans le lieu saint, et il attendit jusqu'au point du jour que l'ermite rentrât chez lui. Alors, comme un tigre qui guette sa proie, le

misérable se précipite sur son bienfaiteur et le renverse à terre. La lutte ne fut pas longue; le vieillard poignardé exhale un long soupir, et va recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus. L'assassin creuse une fosse, y ensevelit sa victime, et fouille partout pour découvrir l'argent qu'il espérait trouver. Il ne trouva pas un seul écu, et le scélérat commençait à regretter son crime inutile, lorsque Satan vient souffler à son oreille le diabolique projet que le monstre mit aussitôt à exécution. L'ermite qu'il avait tué était presque de sa taille : le bandit revêt la robe de bure, entoure ses reins de la ceinture de corde, sillonne son visage de rides factices, compose sa physionomie, et attend les pèlerins.

Il arriva qu'une jeune femme des environs, surnommée Lilia à cause de la blancheur de son teint, vint faire sa prière au pied de la Madone, et ne retourna pas le soir à sa demeure. Déjà son mari et ses parents, dont les perquisitions étaient restées infructueuses, pleuraient amèrement sa mort, lorsqu'ils la virent revenir pâle, sanglante, échevelée, les vêtements en désordre, les yeux brillants d'un sombre éclat. On l'entoure, on l'interroge : la pauvre femme ne répond d'abord que par ses sanglots et ses larmes; puis elle raconte en frémissant qu'enfermée trois jours dans la cave de l'Ermitage, elle n'est échappée que par miracle des mains du misérable.

Aussitôt le mari, les frères se précipitent, la menace à la bouche, le stylet à la main, entraînant à leur

suite tous ceux qu'ils rencontrent sous leurs pas. Le Calabrais, traqué dans cette enceinte comme une bête féroce dans son repaire, se vit contraint d'avouer tous ses crimes, et tomba bientôt après, percé de coups, sous la main vengeresse du mari de Lilia. Le peuple, transporté de fureur, mit en pièces le corps du coupable, et dévasta l'Ermitage, qui n'a pas été réparé depuis lors.

Voilà, continua le dragon en me montrant un petit caveau, l'endroit où le Calabrais enfermait les passants dont il pouvait s'emparer; voici la petite fenêtre qui lui servait d'observatoire, et c'est là-bas, sous ce grand arbre, qu'on a retrouvé le corps de ses victimes. »

Je remerciai le narrateur de sa complaisance, et nous retournâmes à la ville; j'avais le projet d'assister à la bénédiction qu'on donne tous les soirs dans la chapelle des Sacramentines au Quirinal.

Les religieuses de cet ordre ont pour but spécial d'adorer nuit et jour notre Seigneur dans la sainte eucharistie. J'en avais aperçu quelques-unes, du haut de la terrasse de la Consulta, se promenant dans leur étroit jardin avec leur ample vêtement de laine blanche et leur grande croix rouge sur la poitrine, et M[me] D*** m'avait raconté que leurs chants nocturnes, leurs hymnes d'adoration et d'amour, qu'elle entendait de sa chambre en rentrant d'une fête ou lorsqu'elle se réveillait par hasard dans la nuit, et quand la ville entière était plongée dans un profond sommeil, avaient souvent

excité dans son âme de saintes et salutaires pensées. Moi aussi j'aime à entendre leurs voix douces et mélancoliques se marier au son de l'orgue sous les voûtes sonores du cloître, et à mêler le soir mes faibles prières aux prières ferventes de ces âmes contemplatives, qui, comme Marie sœur de Marthe, ont choisi la meilleure part. Mais mon frère témoigna un si vif désir de me conduire au spectacle que je crus devoir céder à ses instances.

Le théâtre à Rome diffère essentiellement de nos théâtres de France. La musique et les décors en font presque tous les frais; c'est, à proprement parler, un lieu de réunion, où les femmes reçoivent des visites, où les hommes se donnent rendez-vous pour parler de politique ou d'affaires commerciales, tout en applaudissant la cantatrice à la mode ou l'artiste distinguée. Les pièces qu'on joue en Italie, soumises d'avance à une censure religieuse et éclairée, n'offrent point les dangers du répertoire français; aussi les acteurs et les actrices n'encourent-ils aucun blâme ecclésiastique; ils accomplissent, comme les autres fidèles, tous leurs devoirs de chrétiens, et sont reçus volontiers dans les sociétés les plus scrupuleuses.

Nous nous acheminâmes donc vers le théâtre le plus fréquenté de la ville, dans la pensée d'entendre l'opéra italien: mais le hasard voulut que, la première chanteuse étant tombée subitement malade, il y eût relâche ce jour-là.

Mon frère parut d'abord vivement contrarié ; puis il prit gaiement son parti, et me proposa d'aller voir les Marionnettes. « Allons donc aux Marionnettes, si cela peut vous consoler, » lui dis-je en riant.

Il y a à Rome cinq ou six théâtres; mais celui des Marionnettes est certainement le plus fréquenté.

Nous entrâmes dans une salle passablement enfumée ; nous pénétrâmes dans une loge garnie de mauvais bancs fort sales. Une douzaine de musiciens exécutèrent l'ouverture. La toile fut levée au milieu des trépignements de joie d'une foule compacte, et une jeune marionnette, haute de deux pieds environ, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, se promena gravement dans un jardin planté de grands arbres de carton. Rien n'était plus drôle que sa petite personne parfaitement proportionnée, et ses gestes un peu roides.

« Quand viendra-t-il, mon fiancé? » disait-elle à sa confidente en roulant les yeux d'une façon singulière.

Puis elle se mit à chanter d'une voix sonore un grand air d'opéra, pour apprendre au public qu'elle devait se marier bientôt avec le chevalier le plus accompli de l'univers, occupé pour le moment à mener à bien deux ou trois douzaines d'aventures, toutes dignes pour le moins des célèbres travaux d'Hercule.

Alors arrive Polichinelle, le valet du vaillant chevalier, qui vient porter à Colombine des nouvelles de son fiancé.

Polichinelle avec son masque noir est à lui seul l'âme de ce théâtre, le personnage obligé de toutes les pièces de marionnettes; ses gaucheries, ses lazzis et ses bons mots excitent chaque soir des éclats de rire homériques, des applaudissements à renverser la salle entière, si le ciment romain ne consolidait pas l'édifice.

Pendant que Colombine écoute le récit des hauts faits de son futur, des pirates arrivent qui s'emparent des deux jeunes filles, et Polichinelle, qui s'est prudemment caché dans le creux d'un chêne, se dispose à aller avertir son maître de l'enlèvement dont il a été témoin.

Le deuxième acte nous montre Colombine dans le sérail du sultan, qui s'est mis en tête de l'épouser. La jeune fille reçoit avec une dignité de princesse toutes les prévenances du Grand Seigneur, et fait fi de sa personne et de ses présents. Pendant ce temps, Polichinelle, qui n'est pas resté oisif depuis qu'il est sorti de son arbre, trouve moyen d'avertir le chevalier et de s'introduire avec lui dans le sérail pour préparer la fuite de Colombine. Le complot est découvert; le sultan, furieux, ordonne à ses gardes de mettre à mort le téméraire.

Colombine ne trouve rien de mieux à faire que de s'évanouir entre les bras de sa suivante, et Polichinelle se sauve pour aller lui chercher des protecteurs.

Au troisième acte, l'infatigable Polichinelle est déjà de retour; il retrouve la jeune fille pleurant dans le

jardin du sérail auprès du tombeau de son fiancé. Le valet, désireux de revoir son cher maître, se met en devoir d'ouvrir le tombeau, non sans beaucoup de simagrées et de contorsions qui font pouffer de rire tous les spectateurs; mais voilà que le chevalier, qui n'était qu'évanoui, se ranime tout à coup et se lève comme un spectre; Polichinelle tombe à la renverse de surprise et de frayeur. Le sultan arrive sur ces entrefaites, et appelle de nouveau ses gardes. Le chevalier se défend avec énergie; mais, accablé par le nombre, il va mourir pour tout de bon cette fois, car le Grand Seigneur, pour prévenir les résurrections, va lui faire couper la tête. Heureusement pour le pauvre garçon, les troupes rassemblées par Polichinelle surviennent à point nommé, le chevalier se met à leur tête, livre un combat sanglant à ses ennemis, remporte la victoire et délivre Colombine, au grand contentement de Polichinelle, qui célèbre par des gambades de toute espèce le prochain mariage du jeune couple.

Cette courte analyse peut vous donner quelque idée du répertoire des Marionnettes, dont les traits d'esprit, les reparties, souvent fort piquantes, du signor Polichinelle, font toujours le principal mérite.

Immédiatement après l'opéra nous eûmes un ballet, exécuté avec infiniment d'ensemble et de précision par les petites danseuses de bois, qui surpassaient de beaucoup en légèreté les sylphides les plus en vogue de

l'Opéra français; leurs ronds de jambe et leurs pirouettes nous amusèrent beaucoup, et ce fut de grand cœur que je joignis mes bravos à ceux de tous les assistants.

XXXVI

Les inconnues. — Une société républicaine. — Le palais de l'Inquisition. — Culte. — Reliques.

Rome, le 8 décembre.

Je venais de recevoir votre touchante lettre, ma Céline, et, seule dans mon immense salon, à moitié étendue sur un sofa, je savourais avec délice le plaisir de relire pour la troisième fois tout ce que vous me dites d'aimable et de tendre, lorsque j'ai été interrompue par l'arrivée de Tecla, précédant deux étrangères, dont l'une était une jeune et jolie femme fort élégamment vêtue, tandis que l'autre, au contraire, portait le modeste habit des religieuses hospitalières de l'ordre de Saint-Lazare. Celle-ci m'expliqua avec larmes le but de leur visite. Son frère, qui s'était gravement compromis pendant les derniers événements politiques, avait d'abord cherché son salut dans la fuite; mais, fatigué de la vie errante qu'il menait depuis quelques mois, il était retourné à Rome, où il courait risque d'être saisi d'un instant à l'autre par les agents de la police; et sa sœur et

sa femme avaient pensé qu'il me serait peut-être possible de lui venir en aide. Je ne pouvais que compatir à leurs inquiétudes, et faire remettre en main propre au général de Rostolan la pétition qu'elles avaient rédigée en faveur du proscrit.

Je m'acquittai dès le jour même de cette commission, et j'allai aussitôt en rendre compte, comme je l'avais promis.

La religieuse n'était point alors auprès de sa belle-sœur, mais un cercle assez nombreux entourait la jeune femme; il y avait là de fort jolies personnes, mises avec une certaine recherche, et des hommes grands et robustes, appartenant tous à la classe bourgeoise. Ils causaient politique, et je compris tout de suite que j'avais à faire à des démocrates pur sang, dont les idées et les opinions différaient essentiellement pour la plupart de celles que j'avais entendu émettre jusque alors depuis mon arrivée à Rome. Cependant pas un n'attaquait la réputation ni le caractère de Pie IX, et tous rejetaient sur son entourage les actes de son gouvernement qui n'étaient point à leur convenance. Les cardinaux, les *monsignori* et la noblesse étaient surtout en butte à leur malveillance, et il me parut à leurs discours qu'ils enviaient beaucoup plus encore les titres pompeux de l'aristocratie que sa richesse ou ses avantages positifs.

Comme, après avoir échangé quelques paroles à voix basse avec la maîtresse de la maison, je gardai longtemps

le silence, je crois qu'on ne devina point d'abord que j'étais Française ; mais enfin deux ou trois mots que j'adressai à la jeune femme, trop préoccupée du motif de ma visite pour faire attention à ce qui se disait autour d'elle, me trahirent sans doute, et je vis les hommes se regarder entre eux, comme effrayés et surpris de leur imprudence. Cette appréhension ridicule me fit sourire malgré moi, et je cherchai à les rassurer sans leur faire comprendre que j'avais deviné leurs craintes.

« Ah ! Madame, me dit en mauvais français une femme à la chevelure d'ébène, aux yeux noirs et brillants, dont le robuste embonpoint trahissait seul la maturité, vous êtes étonnée peut-être de ce que vous m'avez entendu dire ; je suis cependant d'une bonne et ancienne famille, toute dévouée au saint-siége, et qui a fourni jadis un évêque et deux *monsignori* à l'Église ; mais quand on a vu, comme moi, les preuves de la tyrannie du gouvernement clérical, quand on a pénétré dans le palais de l'Inquisition, on ne peut s'empêcher de s'indigner contre tant d'injustice et de cruauté.

— Quoi ! Madame, lui dis-je, douloureusement impressionnée, l'inquisition existe encore ? et ce tribunal, que je croyais à Rome enclin à la douceur, d'après ce que j'en avais lu et entendu dire, se montre au contraire injuste et cruel ?

— Je le crois bien, répondit-elle vivement ; on arrête un homme, on le conduit en prison, on le juge, on

l'exécute, il disparaît de la scène du monde sans avoir pu dire un seul mot pour sa défense, sans que personne connaisse le motif de son arrestation. J'avais souvent entendu dire tout cela, mais nous en avons tous eu la preuve évidente pendant le temps de la république, lorsqu'on a ouvert au peuple les portes du palais de l'Inquisition. Je m'étais mêlée à la foule, et j'ai vu de mes propres yeux les cachots obscurs, les chaînes de fer, les instruments de torture, les os de morts épars çà et là. Le squelette d'une femme, dont le crâne était encore couvert de cheveux, attirait tous les regards. Pauvre malheureuse! qu'on avait laissée mourir de faim peut-être! Ah! c'était un affreux spectacle!

— Drôle, très-drôle, dit un vieux médecin qui se trouvait assis près de moi; ces imbéciles avaient eu la sottise de prendre au hasard tous les ossements qui leur tombaient sous la main; il y en avait de chiens, d'ânes, de chevaux; de sorte que l'effet a été absolument manqué aux yeux de tout homme un peu versé dans la science. Je l'ai dit à Sterbini; si l'on m'avait consulté, on aurait agi avec un peu plus de discernement.

— Comment, Monsieur! lui dis-je, tous ces instruments de torture, ce squelette de femme que Madame a vu de ses propres yeux?...

— Tout cela était arrangé pour faire impression sur la multitude, afin de lui donner un peu de zèle pour la république, en excitant sa haine contre le pouvoir déchu.

— Mais alors c'était une infâme calomnie ! m'écriai-je.

— Pardon, pardon, signora, c'était une ruse de guerre, répondit le vieux médecin avec un malin sourire : la véritable faute est de n'avoir pas mieux préparé et mieux fait jouer les ressorts. »

Je me levai indignée, et après avoir demandé à Mme Z*** la permission de l'entretenir quelques moments en particulier, je sortis tristement préoccupée de ce que je venais d'entendre.

Concevez-vous, ma Céline, qu'un gouvernement puisse employer de semblables moyens, et que, tout grossiers qu'ils sont, ils fassent impression sur la multitude ! Il en est ainsi cependant ; car, malgré le témoignage contradictoire et très-positif du vieux médecin, je suis bien sûre que la dame aux cheveux noirs n'en demeure pas moins persuadée d'avoir vu de ses yeux les tristes restes des victimes de l'inquisition. Et cela me surprend médiocrement : n'entends-je pas tous les jours des hommes d'un âge mûr, et dont l'instruction en matière profane est souvent très-réelle, dire que les indulgences sont l'absolution sans confession et sans repentir, la promesse de l'impunité pour les fautes passées, présentes et à venir, tandis que la plus simple jeune fille venant de faire sa première communion n'ignore point que les indulgences sont la rémission des peines temporelles dues au péché dans cette vie ou dans l'autre, et que,

pour les obtenir, il faut non-seulement remplir toutes les conditions imposées par le chef de l'Église, mais encore et surtout avoir la conscience pure de tout péché mortel, et faire le ferme propos de ne jamais offenser Dieu.

Il existe encore contre la cour de Rome un autre préjugé dont je reconnais tous les jours l'injustice. Vous aurez entendu, comme moi, assurer que les choses saintes, prières, reliques, indulgences, ne s'accordent à Rome qu'à prix d'argent. Eh bien! je vous le déclare, ma chère Céline, rien n'est plus faux; on pourrait dire, au contraire, que tout est vénal à Rome, excepté les choses saintes. Ainsi, tandis que les domestiques des grands seigneurs viennent vous demander la *buona mano* quand vous avez dîné chez leur maître, et qu'il faut payer pour visiter les palais et les musées et rémunérer les plus légers services, le culte n'entraîne ici aucune dépense; on ne loue point les chaises, on ne fait point de quête dans les églises; les revenus du clergé suffisent à tous les frais. J'ai demandé des reliques, et j'en ai obtenu plusieurs du cardinal-sacriste; elles ont été enchâssées avec soin dans de petits reliquaires, enveloppés chacun d'une lettre authentique, travail long et minutieux qui nécessite certainement quelques déboursés; on n'a pas même voulu en recevoir la juste rémunération: tant l'on tient à Rome à exécuter à la lettre cette parole du divin Sauveur à ses disciples:

« Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. »

XXXVII

Visite aux hôpitaux. — Le jeune soldat et le vieux sergent. — Don Flavio Chigi. — L'abbé Jouanet. — La chapelle Saint-André-des-Jésuites. — Cellule et statue de saint Stanislas. — Difficultés vaincues. — Un des fils du prince de Canino.

Rome, le 15 décembre.

Ce matin, j'ai accompagné Mme la comtesse Rampon dans sa visite aux hôpitaux. Pendant qu'elle causait un peu plus longuement que de coutume avec un soldat malade de son pays, je me suis approchée d'un jeune homme qui paraissait en proie à de vives souffrances. Près de lui se tenait un vieux sergent de grenadiers, portant au visage une cicatrice encore récente, et sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

« Allons, camarade, disait-il au jeune soldat, son voisin, un peu de courage; parbleu! on n'est pas militaire pour rien.

— Je voudrais être mort pour ne plus souffrir, répondit le jeune homme.

— Ça viendra toujours assez tôt, mon petit; maintenant il faut penser à te guérir, vois-tu, parce que ta mère serait capable de mourir de chagrin, la pauvre

chère femme! si elle savait que tu as laissé tes os loin du pays; et tu ne voudrais pas être cause de ce malheur. D'ailleurs le mal ne dure pas toujours, et quand la santé reviendra, tu seras bien aise d'être encore en vie.

— Je crois bien que la santé ne reviendra jamais, père Laviolette, dit le jeune homme; je suis trop malade.

— Bah! bah! il n'y paraîtra plus dans quinze jours.

— En attendant, ce sont de chiennes de douleurs, allez!

— Et si l'on te coupait bras et jambes, morbleu! ou si tu te sentais comme moi le visage chatouillé par un sabre de cavalerie?

— Oh! mais cela, ça fait partie du métier, c'est bien différent.

— C'est toujours la même chose, vois-tu, puisque c'est aussi la guerre qui est cause qu'il t'est venu des douleurs. »

Tout en parlant de la sorte, le vieux sergent soulevait doucement la tête du malade et lui faisait avaler un peu de tisane.

« Quelle maladie a votre camarade? demandai-je au sergent.

— Un rhumatisme aigu, Madame, me répondit-il; ça n'est pas dangereux, mais ça fait souffrir, et ce garçon est si jeune encore qu'il n'en a pas l'habitude, ajouta-t-il

d'un air de compassion, tout en arrangeant l'oreiller du malade.

— Ce jeune homme est sans doute votre parent? dis-je au vieux militaire, dont les soins paternels me touchaient beaucoup.

— Non, Madame, me répondit-il, je ne le connais que depuis qu'il est mon voisin de lit : mais il est plus malade que moi, et, puisque nous sommes tous les enfants du bon Dieu, il faut bien s'aider entre frères. »

Je pensai que le bon sergent, pour n'être ni philosophe, ni socialiste, n'en comprenait pas moins bien la véritable fraternité.

« Puis-je vous être utile? lui dis-je.

— Bien obligé, me répondit-il simplement; mais si c'était un effet de votre bonté de prêter à ce garçon un de ces petits livres que vous avez entre les mains, ça lui ferait passer le temps dans ses moments de calme, car il lit comme un maître d'école. »

Je m'empressai de satisfaire à la demande du sergent et de mettre toute ma bibliothèque à la disposition de son protégé.

« Et vous, mon brave, lui dis-je, ne voulez-vous pas aussi un petit livre pour vous distraire?

— Merci, Madame; quand j'étais de garde au couvent de la Trinité-des-Monts, la sœur Eugénie m'a prêté tous les livres possibles; j'ai lu saint Louis, saint Augustin, saint Jacques, saint François : j'ai tout lu, Madame. »

Je ne pus m'empêcher de sourire de la naïveté de ce vieux brave.

« Vous accepterez au moins un chapelet bénit par le pape, lui dis-je.

— J'en ai déjà un que les sœurs m'ont donné, ainsi qu'une médaille, un livre de prières, une Imitation de Jésus-Christ; je suis au grand complet, tandis que beaucoup de mes camarades n'ont encore rien de tout cela et le recevront avec grand plaisir. »

Je suivis le conseil du bon sergent, et je vis que tous ces petits objets de piété étaient fort agréables à la plupart des malades, qui en désiraient pour eux-mêmes et pour leur famille.

Cependant un autre militaire, un blessé du 30 avril, me refusa comme le sergent, et pour un motif à peu près semblable; ce n'étaient point les sœurs qui l'avaient mis au complet, mais le prince romain, son ami et son visiteur assidu. Ce pauvre caporal, que sa blessure à la jambe retenait encore au lit, étala à mes yeux avec complaisance tout son petit trésor, ses livres, ses médailles, en me répétant avec une certaine emphase :

« Mon ami le prince, qui m'a donné tout cela, passe souvent plus d'une heure assis là près de mon lit. Je lui raconte mes campagnes, et lui me parle du bon Dieu; car il sait le français comme vous et moi. »

Je fus curieuse de connaître le nom de cette personne charitable, et j'appris que c'était don Flavio, troisième

fils du prince Chigi, que je connaissais comme un homme éminemment pieux et bon. Le titre de prince que lui donnait si volontiers le caporal, son ami, n'appartient en réalité qu'à l'aîné de sa famille; don Flavio et ses autres frères n'auront de leur père que le nom de Chigi et une modeste légitime; mais sa piété le met au-dessus de ces avantages terrestres, et, content de son sort, il emploie son temps en bonnes œuvres.

Mme Rampon ne tarda pas à me rejoindre, et comme elle avait quelque chose d'important à communiquer à l'aumônier de l'hôpital, nous demandâmes à le voir. On nous dit qu'il était dans sa chambre, qu'un infirmier nous indiqua.

Nous frappâmes doucement à la porte entr'ouverte.

« Entrez, » nous dit le bon prêtre, qui récitait son bréviaire.

A la vue de deux dames françaises, le pauvre homme se trouva fort embarrassé, il n'avait qu'une seule chaise de paille dans sa modeste cellule. Heureusement pour lui, l'infirmier qui nous accompagnait vint à son secours et courut nous chercher un second siége. L'aumônier s'assit lui-même sur le lit de soldat qui, avec une petite table de bois blanc et quelques livres rangés sur une étagère, composait tout l'ameublement de cette pauvre chambre, et il nous prêta une oreille attentive.

L'abbé Jouanet est un prêtre français, établi à Rome depuis vingt-quatre ans; il était prieur de l'archi-hôpital

du Saint-Esprit, lorsque le gouvernement républicain le chassa de ce poste et remplaça les religieux consacrés au service des malades par des infirmiers civils, qui passent leur temps à fumer et à boire. L'administration française a offert à l'abbé Jouanet la charge d'aumônier de l'hôpital de Saint-Dominique, que ce digne homme a acceptée avec empressement, heureux de pouvoir être utile à ses compatriotes. Les six cents francs d'appointements qu'il reçoit de la France suffisent amplement, dit-il, à tous ses besoins. Il nous parla avec effusion des joies ineffables qu'il éprouvait chaque jour en voyant les bons sentiments des soldats de l'armée française.

« Pas un, disait-il, qui ne supporte la mort avec courage ; pas un qui refuse les secours de la religion. »

Ce bon prêtre nous fit visiter le jardin et la chapelle de l'établissement. Ce vaste et beau couvent de Saint-Dominique appartient aux religieuses de cet ordre qui en avaient été chassées pendant le siége. A l'entrée des Français à Rome, il fallut pourvoir aux besoins d'une armée de trente mille hommes, éprouvée par les fatigues du siége et attaquée par les fièvres du pays, qui commençaient à sévir avec violence. Il fut donc nécessaire de créer rapidement plusieurs hôpitaux français ; car celui du Saint-Esprit, encombré de Romains, ne pouvait contenir qu'un nombre limité de nos soldats. Les couvents d'hommes ou de femmes, avec leurs grandes salles, leurs buanderies, leurs vastes cuisines,

étaient plus propres à cet usage qu'aucun autre édifice public ou particulier. Le premier qui fut ainsi transformé fut le couvent de Saint-André du Quirinal, maison de noviciat des jésuites, fondée par François Borgia. La chapelle de ce couvent est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Figurez-vous une rotonde dont la coupole est de la plus grande élégance, dont les colonnes sont de marbre précieux, dont les murs sont complétement revêtus de marbre à l'intérieur et décorés d'autels magnifiques. Celui de Saint-Stanislas, incrusté de pierreries, est d'une beauté sans pareille. On raconte que lorsque Bernin, l'architecte de cette gracieuse chapelle, fut devenu vieux, il s'y faisait porter dans un fauteuil, et passait des heures entières à contempler son ouvrage.

La cellule que saint Stanislas habita pendant sa courte vie dans ce monastère de Saint-André, où il était descendu à son arrivée de Pologne, a été aussi transformée en une chapelle, où l'on voit une statue de Legros représentant le jeune saint sur son lit de mort. Le corps, qui est en marbre blanc, est vêtu d'une robe de marbre noir, et repose sur un matelas de marbre jaune, ce qui donne à cette statue un cachet tout particulier. Comme elle se trouve dans l'intérieur du couvent, les femmes ne peuvent la voir sans une permission expresse.

Le couvent de Saint-André ne pouvant recevoir tous les malades, le sous-intendant Dutheil organisa encore d'autres hôpitaux : un d'abord dans le couvent de Sainte-

Thérèse, placé à peu de distance et qui n'exigeait presque point d'augmentation de personnel; puis un autre dans le beau couvent de Saint-Dominique; un autre dans celui des Bernardins, près des Thermes de Dioclétien; et l'hospice civil de la Trinité-des-Pèlerins dut encore être affecté aux malades français.

Les carmélites et les dominicaines trouvèrent un asile dans d'autres monastères de leur ordre; les dernières, qui sont des filles nobles, habituées aux aises de la vie, supportèrent assez impatiemment l'emprunt de leur maison, nécessité par des circonstances impérieuses; et leurs plaintes, parvenues jusqu'à nous, scandalisèrent presque notre délicatesse française : tant nous sommes accoutumés au dévouement sans bornes des religieuses de notre pays. Les humbles filles de Sainte-Thérèse, au contraire, à l'exemple de leur fondatrice, se réjouirent de souffrir pour le soulagement de leurs frères en Jésus-Christ, et cédèrent de bon cœur les modestes cellules.

Les locaux trouvés, il fallut encore surmonter de grandes difficultés, afin de pourvoir sur-le-champ à tous les besoins de plus de deux mille malades, pour une partie desquels on manquait de matelas, de linge et de couvertures, dans une ville où l'on ne voulait pas user du droit du vainqueur pour rien prendre de force, et dont les habitants, appauvris d'ailleurs par le gouvernement républicain, se montraient d'autant moins serviables ou généreux qu'ils nous voyaient moins exi-

geants. Enfin toutes ces difficultés furent heureusement aplanies par l'habileté de l'intendant et par le dévouement du sous-intendant, sur qui reposait cette lourde charge. On obtint du ministère romain, de la municipalité et des congrégations religieuses ce qu'on pouvait obtenir; on avait déjà beaucoup reçu de Marseille, et le service des hôpitaux militaires se fait à Rome avec autant de régularité, et dispose maintenant à peu près des mêmes ressources que dans nos plus grandes villes de France. Le zèle des officiers de santé et d'administration a toujours été remarquable.

Au moment où nous sortions de Saint-Dominique, nous nous croisâmes à la porte avec le second fils du prince de Canino, qui, comme don Flavio et quelques autres nobles romains, vient souvent visiter nos soldats malades. Ce jeune homme, qui nous parut pâle et frêle comme une pauvre fleur brisée sur sa tige, est, dit-on, un modèle de vertu, de douceur et de piété. Puisse son exemple toucher le cœur de son père, que ses erreurs politiques et sa conduite coupable ont obligé de fuir la ville hospitalière devenue pour sa famille une seconde patrie!

XXXVIII

Le général Baraguey-d'Hilliers. — Mes filleules. — Prise de voile et profession de religieuses Lazaristes.

Rome, le 24 décembre.

Le général Baraguey-d'Hilliers est arrivé depuis quelques jours pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Dès le lendemain les officiers se rendirent en corps chez le général de Rostolan et lui firent leurs adieux. Alexandre m'a raconté que ce brave militaire, qui ne rentre en France que sur ses demandes réitérées, était cependant fort ému ; il lui en coûtait de se séparer de ses compagnons d'armes, et, comme il a beaucoup de franchise, il a répété plusieurs fois qu'il lui avait fallu de la force d'âme pour faire à sa conscience le sacrifice d'une position si sympathique à ses goûts. Il s'est ensuite mis en route pour Portici, où le saint-père sera heureux de le recevoir ; et son nom, inscrit au Capitole à côté de celui du général Oudinot, reste gravé dans le cœur de tous les honnêtes gens.

Le général Baraguey-d'Hilliers, homme d'esprit et d'énergie, a débuté par de vigoureuses mesures contre les assassins. Le port des couteaux, des poignards, des

stylets a été de nouveau interdit, et tout individu trouvé porteur d'armes prohibées doit être immédiatement fusillé.

Laissez-moi maintenant vous raconter une cérémonie touchante dans laquelle j'ai eu l'honneur de jouer un certain rôle.

Il y a trois jours de cela, j'étais tranquillement dans ma chambre, occupée à rédiger quelques notes, lorsqu'on m'annonça le bon abbé Jouanet, dont je vous parlais dernièrement. Il venait me prier de servir de marraine à une de ses nièces, qui devait prononcer ses vœux le surlendemain. J'y consentis avec joie, espérant bien avoir ainsi ma part des prières de la novice; et je courus m'informer au Sacré-Cœur des devoirs que m'imposait le titre que je venais d'accepter. Les charges en sont légères: il s'agissait seulement de conduire la jeune fille à l'autel, de la débarrasser à propos de son cierge ou de son livre, et de l'aider à changer de costume. On m'apprit aussi qu'une robe de soie noire et un voile de dentelle sur la tête étaient la seule parure convenable en pareille circonstance. C'est du reste le costume usité en Italie pour toutes les cérémonies publiques et pour les présentations au saint-père.

Au jour indiqué, je me rendis de grand matin chez les bonnes sœurs, dont la touchante mission est de soigner les pauvres femmes malades dans les hôpitaux.

Ma filleule me reçut avec une grâce tout affectueuse.

C'était une belle fille de vingt-un ans, qui savait à peine quelques mots de français, quoiqu'elle fût originaire de Gap; car elle avait quitté la France dans un âge si tendre que Rome était devenue sa véritable patrie. Mais sa sœur aînée, religieuse dans le même couvent, n'avait point oublié son pays, et elle en parlait avec bonheur. Nous causâmes quelque temps ensemble; toutes deux me parurent d'un naturel gai et aimable, et fort satisfaites de leur sort.

Bientôt la supérieure s'approcha de moi, me souhaita la bienvenue, et me pria de remplacer la princesse de Saxe et la princesse Doria, protectrices de cette maison, alors absentes de Rome, et de vouloir bien servir aussi de marraine à plusieurs autres jeunes filles qui aspiraient également au bonheur de se consacrer à Dieu. Puis elle m'emmena au parloir, où l'on me servit sur un plateau d'argent une tasse de chocolat, des gâteaux et des glaces; et toutes les personnes invitées à la fête recevaient la même politesse. Peu de temps après l'on annonça l'arrivée du cardinal-vicaire, qui se dirigea immédiatement vers la sacristie, accompagné de plusieurs ecclésiastiques. Je me rendis aussitôt à l'église, où je trouvai mes nombreuses filleules pieusement agenouillées au pied de l'autel. L'une d'elles, qui n'était encore que postulante, portait une robe de soie blanche couverte de dentelles et de falbalas; des colliers, des chaînes d'or, des bijoux de toute espèce ornaient son

cou et ses épaules, et de longues plumes blanches ombrageaient sa luxuriante chevelure. La pauvre fille paraissait mal à l'aise dans ces riches atours, accumulés sans goût et sans grâce; il était évident qu'elle s'en était affublée sans plaisir et avec distraction.

La supérieure vint chercher les novices pour les conduire à la sacristie, où le cardinal les bénit et les interrogea chacune en particulier pour s'assurer de la sincérité et de la liberté de leur vocation. Pendant ce temps les religieuses plaçaient sur un coin de l'autel la robe grossière des sœurs de Saint-Lazare, un voile blanc, et les voiles noirs destinés aux professes. Le cardinal monta à l'autel, revêtu de riches ornements pontificaux, et commença le saint sacrifice de la messe. Le graduel une fois dit, il s'assit sur un fauteuil, et les jeunes filles que j'accompagnais entrèrent processionnellement dans l'église, tandis que l'archiprêtre chantait en latin ces paroles :

« Prudentes vierges, préparez vos lampes, voici venir votre fiancé. »

A cette voix les novices allumèrent leurs cierges et s'agenouillèrent devant le chœur, et l'archiprêtre dit au pontife :

« Très-révérend père, notre sainte mère l'Église catholique demande que vous daigniez bénir, consacrer et fiancer ces vierges pures à notre Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant.

— Savez-vous si elles en sont dignes? demanda le cardinal.

— Autant que la fragilité humaine nous permet de le savoir, je le crois et je l'assure, » répondit l'archiprêtre.

Alors le pontife, la mitre sur la tête, prononça ces mots :

« Avec l'aide de Dieu et de notre Sauveur, nous choisissons ces vierges pour les fiancer à Jésus-Christ. »

Et les appelant à haute voix :

« Venez, leur dit-il, je vous apprendrai à aimer Dieu.

— Nous vous suivrons de toute notre âme, » répondirent les jeunes filles en entrant dans le sanctuaire et en s'agenouillant devant l'autel.

Alors, après avoir récité sur elles plusieurs oraisons, le cardinal entonna l'hymne *Veni Creator*, puis il s'assit de nouveau devant l'autel, et les novices prononcèrent l'une après l'autre, et d'une voix lente et solennelle, le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, auquel elles ajoutèrent celui de consacrer leur vie entière au soulagement des malades.

A la vue de ces douces créatures, à peine sorties de l'adolescence, et renonçant ainsi, pour le service de Dieu et des pauvres, à toutes les illusions de la jeunesse, à tout ce que le monde leur promettait de plaisir et de bonheur, je me sentis vivement impressionnée, et des larmes d'une indicible émotion inondèrent mon visage.

Elles, au contraire, paraissaient calmes et recueillies, et pendant que le pontife bénissait les vêtements déposés sur l'autel, les vierges priaient en silence, élevant vers le ciel des yeux brillants d'une sainte joie.

Bientôt l'on remit à chacune d'elles les insignes de son nouvel état, et quand ce fut le tour de la postulante, qui n'avait pas prononcé de vœux, elle s'agenouilla devant la supérieure en lui livrant sa tête, et les longues tresses de ses beaux cheveux noirs, que j'avais admirées en entrant, tombèrent en un clin d'œil sous les ciseaux. Je conduisis ensuite mes filleules dans une pièce attenante à l'église, afin qu'elles revêtissent leurs nouveaux habits. Dès que ces pieuses sœurs ne furent plus retenues par la sainteté du lieu, elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre en se félicitant de leur bonheur. La novice surtout, plus jeune de quelques années, témoignait sa joie par des démonstrations bruyantes et enfantines qui me faisaient à la fois rire et pleurer ; il fallait la voir embrasser ses compagnes, jeter loin d'elle avec mépris chacun des colifichets de sa brillante toilette, et baiser avec transport sa robe de bure et son tablier d'infirmière, tout en poussant de petites exclamations joyeuses, et en frappant l'une contre l'autre ses mains blanches et potelées.

Lorsqu'elle eut revêtu la cornette et le voile blanc des novices, nous retournâmes dans l'église, où la cérémonie se termina par une hymne d'action de grâces.

En quittant le saint lieu, les nouvelles religieuses furent entourées et félicitées par toutes leurs compagnes, auxquelles se mêlèrent bientôt les parents et les amis. J'allai alors rejoindre mon frère au parloir, où le cardinal Patrizi et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient prenaient des glaces et du chocolat. On me plaça auprès de Son Éminence, avec qui je m'entretins longtemps de la France et de Rome. Ce prince de l'Église me parut plein de douceur et de piété, et digne en effet de suppléer le souverain pontife dans ses fonctions d'évêque de Rome, comme sa charge de cardinal-vicaire l'y oblige.

A ma gauche se trouvait le supérieur général de l'ordre du Carmel, vieillard de haute taille, dont la figure vénérable, fatiguée par l'étude et par les austérités du cloître plus encore que par les ans, respirait une gaieté douce et bienveillante; il portait le costume de son ordre, et sa tête chauve, son visage pâle, ses yeux vifs et spirituels ressortaient admirablement au-dessus de sa robe grossière, que ceignait une ceinture de corde.

Pendant que les dragées et les bonbons de toute sorte circulaient à la ronde sur de grands plateaux d'argent, le digne religieux me faisait un pompeux éloge de l'excellente discipline de nos soldats, dont quelques compagnies se trouvent casernées dans son monastère. Il me demanda aussi si j'étais membre de la confrérie du Carmel, et me promit une grande part dans les prières des religieux de son ordre.

J'allai ensuite prendre congé de mes filleules, qui m'embrassèrent avec effusion et m'offrirent un précieux reliquaire artistement travaillé. Je les quittai tout émue, en leur promettant d'aller les voir bientôt à l'hospice Saint-Jean, où les appellent désormais leurs charitables fonctions.

XXXIX

Église Saint-Étienne-le-Rond. — Vive impression. — Le Colysée. — Songe. — Martyre de saint Ignace. — L'amphithéâtre. — L'arène. — Le podium. — Les loges et les gradins. — Les vomitoires. — Les jeux. — Construction et dédicace du Colysée. — Hardiesse d'Almachius. — Destinations diverses du Colysée. — Scènes du 23 mars 1848. — Prédication en plein air. — Chemin de la Croix.

Rome, le 4 janvier 1850.

Jusqu'ici les églises de Rome avaient charmé mes regards par la pureté de leurs lignes architecturales et par l'élégance de leurs décors; j'aimais à prier dans ces temples, dignes du Dieu qu'on y adore, si toutefois l'ouvrage des hommes pouvait jamais être digne de la majesté du Très-Haut; mais ni la magnificence de Saint-Pierre, ni les beautés de Saint-Jean-de-Latran n'ont produit sur mon pauvre cœur la vive impression dont je suis encore tout émue. Rien d'extraordinaire cependant dans l'architecture de l'antique église Saint-

Étienne-le-Rond, que j'ai visitée ce matin ; c'est tout simplement une rotonde dont la voûte est soutenue par cinquante-huit colonnes de granit et de marbre, et dont les murs sont couverts de peintures grossières mais vives, et représentant avec une effrayante vérité les divers tourments du martyre d'une immense quantité de chrétiens. Ici c'est sainte Agathe, à qui le bourreau vient d'arracher un sein palpitant encore sur la terre inondée de sang, et qui, les yeux douloureusement levés vers le ciel, laisse sans résistance approcher de son autre sein la tenaille homicide. Là c'est une jeune fille que les flammes bleuâtres enveloppent déjà tout entière. Plus loin j'aperçus en frémissant un tigre furieux enfoncer ses larges griffes dans des chairs palpitantes et broyer les membres délicats d'un jeune adolescent ; il me semblait voir le sang couler de ses larges plaies et entendre craquer les os sous cette puissante mâchoire. Ensuite c'était saint Hippolyte, attaché par les pieds à des chevaux fougueux, arrosant de son sang la poussière du chemin et laissant à chaque buisson quelques lambeaux de chair meurtrie. Puis un spectacle plus horrible encore s'offrit à mes regards : un homme vivant était étendu sur une table de marbre ; ses membres, coupés par tranches, tombaient l'un après l'autre sous le fer de ses bourreaux ; le tronc seul restait encore ; c'était la plus effroyable boucherie humaine qu'il soit possible d'imaginer.

Vous l'avouerai-je, ma chère? il m'a été impossible de soutenir plus longtemps la vue de ces affreuses images : j'ai senti mon cœur défaillir, et je me suis réfugiée tremblante au pied de l'autel; là, ma tête cachée dans mes mains pour ne plus voir ces terribles peintures, dont l'œil a cependant de la peine à se détacher malgré l'horreur et le dégoût qu'elles inspirent, je suis restée immobile, faisant effort pour les repousser de mon souvenir. Mon Dieu! disais-je, comment celle qui ne peut supporter la simple représentation des supplices de vos saints, pourrait-elle avoir la force de subir de pareilles tortures, de mourir d'une telle mort, s'il lui fallait à son tour confesser la foi de Jésus-Christ? Renierais-je donc ma croyance? outragerais-je mon divin Sauveur? Non, mon Dieu, non, j'ose l'espérer, car vous me donneriez le courage que je ne trouve pas au fond de mon âme. Oui, certes, il ne faut rien moins qu'une grâce surnaturelle pour que de simples jeunes filles, de pauvres enfants, des vieillards glacés par l'âge aient pu supporter de pareilles douleurs, quand un seul mot, un signe de leur part eût suffi pour y mettre un terme.

Ah! j'ai entendu dire mille fois et j'ai souvent répété moi-même que ce grand nombre de martyrs de tout âge, de tout rang et de tout sexe, était à lui seul une preuve bien frappante de la divinité du christianisme : aujourd'hui je fais plus que de l'entendre et de le dire, je le sens.

En sortant de Saint-Étienne-le-Rond, où je n'aurai probablement plus le courage de revenir jamais, j'étais si pâle et si émue que mon frère me demanda si j'étais malade; je lui répondis que j'éprouvais le besoin de prendre l'air, et comme son service l'appelait à l'état-major général, nous nous donnâmes rendez-vous au Colysée, où mes chevaux m'eurent bientôt conduite.

Je fis d'abord le tour extérieur de cet immense édifice, qui n'a pas moins de 1600 pieds de circonférence, et dont les épaisses murailles ne conservent que d'un seul côté leur hauteur primitive: puis je mis pied à terre, et pénétrant par une large voûte, je me promenai quelque temps dans l'enceinte; ensuite je vins m'asseoir, fatiguée de corps et d'esprit, sur un de ces gradins où les matrones romaines se plaçaient jadis pour assister aux jeux sanglants de l'amphithéâtre; et, appuyant ma tête sur la pierre nue, je repris malgré moi mes pensées du matin. Bientôt une espèce de sommeil s'empara de mes sens; alors il me sembla voir tous les gradins du Colysée se remplir d'une foule confuse d'hommes, de femmes et d'enfants, dont les discours, prononcés à voix basse, faisaient un bruit semblable au sourd murmure des vagues écumantes; puis des cris frénétiques, répétés par les cent échos de l'édifice, retentirent de toutes parts:

« Les chrétiens aux bêtes! »

Et j'aperçus le même tigre que j'avais vu sur les

murs de Saint-Étienne-le-Rond. C'étaient bien ses yeux flamboyants, ses poils hérissés, sa large gueule sanglante, et, sans savoir comment, je me trouvai tout à coup transportée au milieu de l'arène. Cependant l'animal s'avançait à pas lents, comme un chat qui guette sa proie; puis il m'aperçut et s'élança sur moi d'un bond gigantesque. Je voulus fuir pour lui échapper, mais la foule barbare me repoussait de toutes les issues. Alors je sentis mes jambes fléchir, mes forces m'abandonner, et la griffe du tigre m'atteindre à l'épaule. L'excès de la terreur et une douleur très-vive, que je croyais ressentir, me réveillèrent à demi. Je me trouvai avec surprise sur les gradins du Colysée; je vis devant moi la vaste enceinte, si souvent arrosée du sang humain; les actes du martyre de saint Ignace, que j'avais lus la veille, me revinrent aussitôt très-vivement en esprit. J'étais assise derrière la place du préteur : il me sembla voir le saint évêque d'Antioche conduit devant lui dans ces jours solennels appelés fêtes sigillaires. Une foule nombreuse assistait à ce spectacle.

« J'admire que tu sois encore vivant, après les tourments et la faim que tu as déjà soufferts, » lui dit le préteur, qui n'ignorait aucun des mauvais traitements auxquels le vieillard avait été en butte depuis son départ d'Antioche, où Trajan, vaincu par son inaltérable fermeté, avait prononcé contre lui la peine de mort. « Maintenant du moins consens à ce que je désire, afin que tu

sois délivré du supplice qui te menace, et que tu nous délivres nous-mêmes de toute cette tristesse.

— Tu me parais avoir une figure humaine, répondait le vieillard; mais tu as l'astuce du renard, qui caresse avec sa queue, tout en ayant des intentions perverses; avec tes douces paroles tu veux me corrompre et me séduire. Sache donc, quelque irritation que tu puisses en ressentir, que cette vie mortelle n'est rien pour moi, à cause de Jésus que mon âme désire. J'irai à lui, car il est le pain de l'immortalité et le breuvage de la vie éternelle. Je suis tout entier à lui, et j'étends vers lui mon âme : je méprise les tourments et je foule aux pieds ta gloire.

— Puisqu'il est si orgueilleux, reprit le préteur, détachez deux lions qui dévoreront jusqu'au dernier morceau de son corps.

— Romains, qui attendez ce spectacle, s'écria le saint vieillard, ne croyez pas que ce qui m'arrive soit la punition d'un maléfice ou de quelque action mauvaise; cela arrive afin que j'atteigne Dieu, que je désire d'un désir insatiable. Je suis le froment de Dieu; je serai broyé par les dents des bêtes pour devenir un pain blanc et pur. »

Et les deux lions, sortis de leurs fosses, s'élancèrent sur lui et exaucèrent ses vœux; il ne resta de son corps que les os les plus durs, que les fidèles recueillirent avec respect. Ils se retirèrent ensuite dans leur demeure pour donner un libre cours à leurs larmes.

« Nous passâmes la nuit prosternés devant le Seigneur, ajoute l'hagiographe, lui demandant par de continuelles et ferventes prières qu'il lui plût de nous faire connaître quel avait été le succès d'un combat si sanglant. Alors un léger sommeil nous surprit et nous fit voir Ignace sous diverses formes et en différentes situations. Il se présenta debout à quelques-uns; il se fit voir aux autres les bras ouverts et venant à eux pour les embrasser : il parut à ceux-là tout couvert de sueur et comme sortant d'un pénible travail; à ceux-ci comme priant; enfin il y en a qui l'aperçurent à côté du Seigneur tout éclatant de lumières (74). »

Et pendant que je repassais ces choses merveilleuses dans mon cœur, mon frère vint me rejoindre, ainsi que nous en étions convenus. Il était accompagné de l'abbé Dotti, cet aimable cicerone dont je vous ai déjà parlé. Je me levai pour aller à leur rencontre.

« Vous venez bien à propos, Monsieur, dis-je à l'abbé, pour m'expliquer ce qui m'entoure.

— Je vous dirai du moins tout ce que j'en sais, me répondit-il en souriant.

— Vous allez d'abord m'apprendre l'étymologie du mot amphithéâtre. »

Le bon abbé s'inclina en forme de consentement.

« Ce mot vient du grec, dit-il, et signifie *théâtre autour*, c'est-à-dire une enceinte circulaire ou elliptique. Le lieu où nous sommes maintenant est le théâtre

proprement dit, la place sur laquelle se jouaient ces drames terribles dans lesquels les acteurs donnaient ou recevaient véritablement la mort, et dont les nôtres ne sont que de pâles copies. On le nommait *arène,* du sable dont il était recouvert, pour que le pied des combattants y fût plus ferme, et pour que le sang, bu à mesure qu'il était versé, disparût promptement sous une couche de sable nouveau. Quelquefois le luxe des empereurs allait jusqu'à mêler à ce sable du vermillon et de la limaille de pierres précieuses; d'autres fois encore il était composé de la poudre d'une pierre blanche très-friable, et l'arène semblait alors couverte de neige.

Un mur très-épais, d'une hauteur telle que les bêtes féroces ne pouvaient le franchir, entourait l'arène; il avait des ouvertures principales, et d'autres de distance en distance, fermées de grilles de fer, par lesquelles entraient les gladiateurs et les bêtes; on le nommait *podium.* La loge impériale, que vous voyez en face, était placée sur ce mur, ainsi que celles des vestales et des principaux magistrats. Venaient ensuite les gradins des spectateurs, où l'on pénétrait par des portes appelées *vomitoires*, parce qu'elles semblaient vomir la foule. Dans cet amphithéâtre les gradins étaient divisés en trois ordres appelés *mœniani,* le premier de vingt-quatre gradins, les autres de seize. Ils étaient terminés par une galerie ornée de colonnes, soutenant une planche sur laquelle se tenaient des ouvriers qui, au moyen des

poutres et des poulies préparées pour cet usage, étendaient les voiles destinés à préserver les spectateurs de la pluie ou du soleil.

Ordinairement les jeux commençaient par des effets de théâtre ; c'étaient des arbustes aux pommes d'or, qui sortaient de dessous terre pour représenter le jardin des Hespérides, ou des arbres de haute futaie qu'Orphée entraînait à sa suite; et l'acteur chargé de représenter le demi-dieu était véritablement déchiré par des ours lancés dans la forêt magique.

Quelquefois, au moyen d'aqueducs souterrains, l'arène devenait un lac, sur lequel s'exécutaient des joutes nautiques. Plus souvent encore des animaux habillés en hommes et en femmes amusaient les spectateurs par des danses et des tours d'adresse. Mais ce n'étaient là cependant que les préludes de la fête : ce qui charmait surtout la société romaine, l'élite des peuples civilisés, ce qui faisait trépigner d'aise et de plaisir les hommes, les femmes, les jeunes filles et jusqu'aux chastes vestales, c'étaient ces luttes sanglantes d'animaux sauvages se déchirant entre eux, ces lions, ces tigres, ces taureaux, ces éléphants excités par des pointes aiguës, par les lames brûlantes dont on labourait leurs côtes, par les paquets enflammés qu'on allumait sur leur dos, ou par les boissons enivrantes qu'on avait soin de leur faire prendre pour redoubler encore leur férocité naturelle ; c'étaient surtout les combats des gladiateurs, se portant

des coups mortels pour le plus grand amusement des spectateurs avides d'émotions. C'était alors que l'intérêt montait au plus haut point; on pariait, on prenait parti pour ou contre, on encourageait les adversaires, on applaudissait à leur triomphe, on insultait à leur agonie, quand ils n'avaient pas su tomber *avec grâce*. La mère de famille, tenant son enfant dans ses bras, l'adolescent aux cheveux blonds, la jeune fille au doux sourire criaient au vainqueur de redoubler ses coups, et renversaient le pouce pour donner un signal de mort. Puis on traînait avec des crocs ces cadavres amoncelés, pour en débarrasser l'arène fumante ; on grattait le sable imbibé de sang, on répandait dans l'air par de petits conduits secrets une vapeur parfumée, qui s'exhalait doucement des bouches des statues creuses, afin de rafraîchir l'atmosphère et de dissiper l'odeur du sang ; puis l'on passait à d'autres jeux.

— Oh ! c'étaient d'affreuses gens que ces Romains si vantés ! m'écriai-je avec indignation. Mieux vaut mille fois notre société moderne, malgré ses petitesses et ses vices.

— L'homme déchu en Adam est naturellement cruel et sanguinaire, répondit l'abbé ; et la religion de Jésus-Christ pouvait seule adoucir et épurer des mœurs qui nous paraissent infâmes, mais que l'impiété ramènerait peu à peu, si le flambeau de la foi pouvait cesser de briller sur la terre.

— Et par qui fut construit cet édifice, dont les proportions gigantesques étonnent notre siècle? demanda mon frère à l'abbé.

— Le *Colosseo*, ou Colysée, répondit-il, qui doit son nom à son immensité même, ou peut-être à la statue colossale de Néron, que l'on plaça à la porte du monument en la dédiant au soleil, fut bâti sous le règne de Vespasien par douze mille Juifs captifs, amenés de Judée après la prise de Jérusalem. L'empereur voulut que son amphithéâtre surpassât en magnificence ceux que Rome possédait avant lui. La maison dorée de Néron, abattue par Vespasien, fournit les matériaux. Quant à l'architecte qui dirigea ces étonnants travaux, son nom est un mystère que l'histoire ne nous a pas dévoilé. On croit cependant, d'après une inscription extraite des catacombes, qu'il se nommait Gaudentius, et qu'il fut mis à mort comme chrétien, au lieu de recevoir les récompenses qui lui avaient été promises pour prix du chef-d'œuvre dont il dota la reine du monde.

Titus fit la dédicace de cet amphithéâtre par des jeux dont Suétone et Dion nous ont conservé les détails. Ces jeux durèrent cent jours; cinq mille bêtes féroces et un grand nombre de gladiateurs y perdirent la vie.

— Et que fit-on du Colysée, Monsieur, lorsque la croix brilla sur le Capitole? car je suppose qu'un des premiers soins des empereurs chrétiens fut de supprimer ces horribles combats de gladiateurs et de bêtes féroces.

— Sans aucun doute, répondit l'abbé. Constantin d'abord, et Constance après lui, firent plusieurs édits pour prohiber ces affreux plaisirs; mais leurs ordonnances et la voix des souverains pontifes furent longtemps impuissantes contre la fascination que ces spectacles si émouvants exerçaient toujours sur la population encore à moitié païenne. Les jeux des gladiateurs étaient défendus et cependant tolérés; mais un jour que la foule se pressait à l'amphithéâtre, un étranger s'y présente tout à coup, monte sur les gradins et reproche aux assistants leurs criminelles joies; cet homme était Almachius, pauvre moine, venu du fond de l'Asie pour visiter la ville sainte, et dont le zèle ardent ne faiblit point devant une si périlleuse entreprise. Son opposition excita un certain tumulte, et le préfet Olypius le fit saisir et mettre à mort comme coupable de sédition.

Après cette scène, qui sans doute fit impression sur la multitude, le Colysée ne servit plus qu'à des combats d'animaux. Puis, à la fin du XIe siècle, il devint une forteresse, où la puissante famille des Frangipani se retrancha et se défendit contre celle des Annibaldi. En 1322, pendant le séjour des papes à Avignon, le sénat romain, devenu propriétaire du Colysée, y donna un célèbre tournoi, dont le chroniqueur Ludovico Monaldesco nous a conservé le récit.

Au XIVe siècle il fut cédé en partie à la confrérie du Saint-Sacrement, à condition de le débarrasser des mal-

faiteurs dont il était devenu le repaire. Bientôt une maladie contagieuse désola la ville; les confrères placèrent des lits dans les corridors et sous les portiques, et le Colysée fut transformé en hôpital. Plus tard Sixte-Quint voulut en faire un dépôt de mendicité et un établissement de travail pour les pauvres valides, mais la mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet. Clément II, après avoir fait murer les ouvertures de l'amphithéâtre, afin d'en chasser les voleurs, qui menaçaient pendant la nuit la sûreté publique, y établit une manufacture de salpêtre. Plus tard on y joua les mystères de la Passion. Maintenant le Colysée est presque un temple, où, tous les vendredis, les chrétiens viennent suivre dévotement les traces douloureuses de l'Homme-Dieu, qui, par sa mort volontaire, triompha de la mort, brisa les chaînes de l'esclavage et régénéra l'univers.

Cependant une scène étrange s'est passée naguère encore dans le sein du colosse monumental, et des clameurs inaccoutumées ont réveillé ses vieux échos. C'était le 23 mars de l'année dernière, dans ces jours de fièvre et de délire qui amenèrent la république. Le peuple romain, répondant à l'appel que Mazzini lui lançait de Milan, courut en foule à l'amphithéâtre, non plus pour rassasier ses regards de combats sanguinaires, mais pour prêter l'oreille aux discours de quelques ambitieux qui prétendaient comme toujours sauver la patrie. Les prêtres et les militaires, les nobles et les bourgeois dans leurs

costumes d'apparat, se pressaient dans l'immense enceinte. Alors un homme de grande taille, dont le manteau, artistement drapé, laissait apercevoir la ceinture de corde qui ceignait ses reins et la croix aux trois couleurs qui se dessinait sur sa poitrine, prit la parole et s'écria :

« Frères, le jour de la délivrance est arrivé. L'heure de la croisade sainte a sonné! aux armes! Dieu le veut! aux armes! »

Le reste de sa harangue répondait à cet exorde dramatique.

« Romains, disait-il, voulez-vous redevenir le peuple-roi? »

Et la multitude, toujours brave quand le danger est éloigné, répondait avec enthousiasme :

« Oui, oui, nous le voulons.

— Eh bien! que votre volonté soit faite! reprenait le barnabite Gavazzi. Romains! au nom de l'Italie! aux armes! la carrière est ouverte... aux armes! la victoire nous attend... aux armes! Romains, en avant! Dieu le veut! »

Après cette imitation de Pierre l'Ermite, un nouvel orateur monta à la tribune. Celui-ci portait le pittoresque costume des montagnards romains : une culotte courte, des guêtres rouges et noires, la veste de velours bleu serrée à la taille par la ceinture tricolore, un chapeau surmonté d'une plume et un petit manteau doublé de

peau de mouton, gracieusement jeté sur ses épaules. Il avait nom Rosi, et devait à son éloquence, et peut-être aussi à sa figure d'inspiré, le surnom de *berger-poëte*.

« Je ne suis qu'un pauvre paysan, dit-il, qui ne connaît l'histoire de son pays que par les ruines dont il est couvert. Mais chacune de ces ruines porte un souvenir, et leur ensemble merveilleux forme un monument éternel élevé à la gloire de l'Italie. L'Italie, frères! ce nom, trois fois cher, provoque les larmes, et votre main se porte instinctivement à vos côtés pour y trouver le glaive de la résurrection. L'Italie vous attend sur son lit de douleur. Vous qui êtes ses enfants, serez-vous insensibles à son appel? fermerez-vous les yeux à ses larmes et l'oreille à sa voix? Répondez! »

Et la masse, électrisée, s'écriait :

« Non! non! Vive l'Italie! »

Je ne vous répèterai pas les paroles de tous ceux qui jouèrent un rôle dans cette comédie habilement organisée. Après Rosi, un autre poëte prit la parole : puis ce furent des généraux, des moines, des prêtres, dont les voix plus ou moins éloquentes appelaient le peuple à une guerre improuvée par le souverain pontife. Ensuite le père Gavazzi, les cheveux au vent, la main sur le cœur, vint résumer tous ces discours en ces mots :

« Romains,

« Voyez-vous ces tables de pierre, ces fûts de colonnes brisées, ces ruines antiques, ces chapiteaux épars? Ce





LE COLYSÉE.

sont autant de pupitres que la patrie élève devant nous pour recevoir les noms des forts et des vaillants. Ces noms, inscrits dans le cœur des Italiens, seront plus durables que s'ils étaient gravés sur des pages de marbre, de bronze ou d'airain. Maintenant, ô Romains, debout! Sous le dôme du ciel, qui nous prête les plus beaux rayons de son soleil; en présence de Dieu, qui nous voit et qui lit dans nos cœurs; en présence des hommes qui nous entendent, devant cette croix symbolique, emblème de la liberté; sur ce sol sanctifié par le sang des saints et des martyrs, jurons tous de ne rentrer dans Rome qu'après avoir égorgé jusqu'au dernier des barbares (75). »

Alors le drapeau et les bannières se balancèrent dans les airs, et le peuple, la main droite étendue sur la croix du Colysée, répéta avec l'orateur :

« Nous jurons de ne rentrer dans Rome qu'après avoir égorgé jusqu'au dernier des barbares. »

Puis cette foule marcha droit au Quirinal pour obliger le saint-père à bénir un drapeau qu'elle était incapable de défendre avec honneur. Les troupes romaines partirent ensuite pour les frontières, et les prompts revers de cette armée, la fuite honteuse d'un grand nombre de ces soldats, que le père Gavazzi accompagnait le pistolet à la main, prouvèrent encore une fois qu'il est plus facile de rêver les honneurs du Capitole que de les mériter en effet. »

L'abbé en était là de son récit lorsque l'enceinte du Colysée fut envahie tout à coup par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui se pressaient autour d'une loge servant de tribune, dans laquelle un vieux moine, tenant un crucifix à la main, se mit à prêcher la Passion en plein air avec une véhémence de gestes et des éclats de voix auxquels ne nous ont point habitués nos prédicateurs de France. Bientôt les larmes coulèrent des yeux des assistants, dont la plupart se tenaient debout et recueillis au pied de la tribune, tandis que quelques-uns étaient accroupis sur leurs genoux ou assis sur les blocs de pierre dispersés çà et là.

Quand le moine eut fini de parler, il vint s'agenouiller dévotement au pied de la grande croix plantée au milieu de l'arène, et tous ses auditeurs l'imitèrent en silence; puis le chant *Vexilla Regis* retentit dans les airs, et tout ce peuple s'achemina processionnellement vers la première station du chemin de la croix, établi autour de l'enceinte.

« Vous voyez, me dit l'abbé, la destination actuelle du plus grand des monuments païens. Aux combats sanglants, aux menaces de mort, aux cris de rage et de douleur ont succédé des paroles de consolation et de paix ; aux chants dissolus et profanes, de chastes et pieux cantiques. »

XL

Sainte-Marie-des-Anges. — Le cercueil de Rose. — La fontaine de Trevi. — La villa Borghèse. — La princesse Pauline Bonaparte.

Rome, le 12 janvier.

Je m'étais levée de bonne heure dans l'intention d'entendre la messe à Sainte-Marie-des-Anges, grande et belle église, bâtie en forme de croix grecque, sur les dessins de Michel-Ange, près des Thermes de Dioclétien. Cet édifice est soutenu par d'immenses colonnes d'un seul bloc de granit et orné de tableaux en mosaïque, ainsi que d'une belle statue de saint Bruno, par Houdon.

Comme je traversais la place du Quirinal pour prendre la *via Pia*, une pluie mêlée de grêle, fouettée par un vent froid, commença à inonder la terre, et me fit presque renoncer à mon projet. Je balançai quelques secondes; mais j'empruntai un parapluie, et je continuai ma route.

En approchant de la place des Quatre-Fontaines, je vis sortir du palais Albani un enfant avec une croix, quatre hommes portant un cercueil, puis un prêtre récitant des prières, et ce fut tout; le contraste de ce palais superbe et de ce mort si délaissé me serra le cœur.

Quelle est donc, me disais-je, la malheureuse créature

que pas un parent, pas un ami n'accompagne à son dernier gîte? Et je me rappelai aussitôt cette charmante gravure du *convoi du pauvre,* que vous connaissez comme moi. Là, au moins, un ami de cœur, un chien fidèle suit tristement le cercueil; ici, la religion, cette fille céleste, qui n'abandonne jamais le chrétien, de quelque rang qu'il soit, personnifiée dans cette simple croix et dans cet humble prêtre, accompagne seule ce pauvre mort.

Comme je faisais ces réflexions, un Français portant l'uniforme d'officier général sortit à la hâte du palais Albani, se découvrit respectueusement, et marcha grave et recueilli derrière le ministre de Jésus-Christ. Je n'en pouvais croire mes yeux. Quel rapport existait-il entre ce général français, que je reconnaissais parfaitement, et la pauvre créature reposant dans cette bière?

Il ne fallut rien moins que la sainteté du lieu dans lequel j'arrivai bientôt pour faire trève à mes conjectures; mais au moment où, sortant de l'église, je rencontrai de nouveau le général Mollière, seul alors et regagnant tranquillement sa demeure, ma curiosité se réveilla; je m'approchai de lui, et tandis qu'il s'excusait de ne m'avoir point aperçue le premier :

« Il n'est pas étonnant que vous soyez distrait, lui dis-je, en revenant d'une triste cérémonie.

— Quoi! Madame, vous savez....? me dit-il.

— Mon Dieu! non, général; mais je voudrais bien

savoir.... je vous ai vu tout à l'heure suivre un cercueil délaissé.

— C'était celui de la vieille Rose, me répondit-il simplement, une pauvre Italienne qui habitait les combles. Elle avait plus de quatre-vingts ans, je crois; je la rencontrais presque tous les jours sur l'escalier, descendant d'un pas encore ferme, pour aller à l'église et pour faire les provisions de son petit ménage; elle ne manquait jamais alors de me faire une belle révérence, souhaitant toutes sortes de prospérités au *signor francese*.

« Avant-hier encore j'avais reçu avec reconnaissance son souhait quotidien. C'est seulement en croisant son cercueil ce matin que j'ai appris qu'elle était morte subitement; et comme je n'ai vu personne suivre son convoi, j'ai voulu lui rendre moi-même ce dernier devoir.

— Adieu, » lui dis-je en serrant la main qu'il me tendait, et en m'éloignant rapidement pour lui cacher l'émotion que son récit venait de me faire éprouver.

Oh! quels hommes que nos officiers français, ma chère Céline! que de vertus, de douceur et d'humanité rehaussent encore l'éclat de leur courage héroïque! En voilà un des plus brillants de notre armée, qui a hasardé sa vie dans vingt combats et affronté la mort sous tous les aspects; le voilà qui s'attendrit sur celle d'une pauvre femme étrangère, et qui, sans en être sollicité, accompagne, malgré le vent et la pluie, les restes mortels de cette pauvre vieille, comme l'aurait fait un fils pieux et tendre.

J'étais plongée dans ces réflexions, mesurant de nouveau les pas de géant que le christianisme a fait faire à l'humanité depuis le temps où le pauvre et l'esclave étaient à peine considérés comme des hommes par leurs frères plus favorisés de la fortune, lorsque j'arrivai sur la place de Trevi. Le soleil, se dégageant des nuages, répandait des flots de lumière sur les ondes écumantes de la fontaine, qui sortent en masses transparentes du milieu des rochers.

Je ne comprends pas comment je ne vous ai point encore parlé de la fontaine de Trevi; c'est une de celles que j'ai vues les premières, et qu'on est toujours charmé de revoir; mais il y a tant de merveilles à Rome!

L'eau *vergine*, réputée la plus saine de toutes, y fut amenée par Agrippa, gendre d'Auguste, pour l'usage de ses thermes; elle alimente cette magnifique fontaine, ornée de quatre colonnes de marbre et de la statue colossale de l'Océan, debout sur son char, tiré par des chevaux marins que guident deux tritons. On y voit aussi, dans deux niches latérales, les statues de la Salubrité et de l'Abondance, et des bas-reliefs, dont l'un représente Marc-Agrippa, et l'autre la jeune fille qui la première montra la source de ces eaux à des soldats altérés.

Quelques critiques trouvent de grandes imperfections dans ce bel ouvrage de Pierre Bracci; on lui reproche,

je crois, la pose un peu prétentieuse de l'Océan et je ne sais plus quel autre défaut. Quant à moi, je ne puis passer sur la place de Trevi sans admirer ces eaux fraîches et limpides qui se brisent en écumant sur les rochers, pour retomber en nappes argentées dans un immense bassin de granit.

Je veux maintenant, ma chère Céline, vous raconter l'agréable promenade que nous avons faite hier après midi à la villa Borghèse, la plus grande, la plus magnifique et la plus agréable des environs de Rome, par sa position près de la porte du Peuple, par ses beaux ombrages et par la riche collection de tableaux et de statues rassemblés à grands frais dans un musée superbe.

Cette villa fut construite. d'après les dessins de Jean Vansanzio, par le cardinal Scipion Borghèse, neveu du pape Paul V ; elle a beaucoup souffert pendant les jours orageux du règne des triumvirs. Sous le spécieux prétexte de la défense, les plus beaux arbres du parc et plusieurs charmantes cassines ont été impitoyablement abattus. Heureusement le bâtiment principal n'a pas été détruit, et c'est celui qui renferme cette foule d'objets d'art qu'on voit encore avec admiration après avoir contemplé toutes les merveilles des musées publics.

Je fus éblouie par cette quantité de dorures, de vases d'albâtre, de colonnes de marbre et de porphyre qui ornent toutes les salles. On nous fit remarquer, entre

autres objets de prix, une statue de Cérès, un groupe d'Apollon poursuivant Daphné qui se change en laurier, un torse de Ganymède et un autre de Mercure. Mais ce qui me fit le plus de plaisir parmi cette quantité prodigieuse de belles choses, fut la statue en marbre blanc de Pauline Bonaparte, devenue princesse Borghèse après la mort de son premier mari. Elle est représentée à demi étendue sur un lit de repos; sa coiffure à la grecque sied à merveille à ses traits d'une admirable pureté; sa pose est à la fois gracieuse et naturelle. Et cependant cette figure, l'un des plus charmants ouvrages de Canova, diffère essentiellement des belles statues antiques. Cette taille si élégante n'est pas celle de la Vénus de Médicis, encore moins celle de la Vénus Capitoline; on voit que le corset moderne a comprimé le développement de ce corps délicat; les souliers ou les brodequins ont certainement serré de bonne heure ces pieds, si mignons qu'ils paraissent appartenir à un enfant. Cette physionomie gracieuse et coquette n'a pas non plus le calme imposant des divinités de l'Olympe, ni la majesté sévère des matrones romaines. Je ne discute point quel genre de beauté doit paraître préférable, je constate seulement la différence.

A peine la chute de cet homme, dont le seul nom faisait trembler les rois sur leurs trônes ébranlés, eut-elle retenti dans l'univers, que le prince Camille Borghèse, qui n'avait épousé la sœur de Napoléon que par

obéissance et par crainte, se crut dégagé de tous égards envers elle, même de ceux qu'on accorde à la faiblesse et au malheur. Sa conduite fut telle, qu'il fallut que le saint-père intervînt pour assurer à la princesse, non une position digne de son rang et de son titre d'épouse, mais un logement dans le palais de son mari et une pension suffisante.

Alors, pendant ces longs jours de tristesse et de deuil, où toutes les gloires de ce monde lui faisaient défaut, même celle de la beauté, dont elle avait été si fière, la princesse revint à Dieu, dont les bras ne sont jamais fermés à ceux qui souffrent; elle lui offrit, en expiation de son luxe et de ses fautes passées, ce délaissement cruel, cette humiliation profonde qui la tuait. Un jour elle se fit apporter de nouveau les bijoux et les parures qu'elle avait tant aimés jadis, et choisissant l'un après l'autre les objets qu'elle préférait, elle les remit à ses femmes de service en leur disant : « Voici ma toilette mortuaire ; conservez-la avec soin jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur que sa pauvre servante en soit revêtue ! »

Elle expira quelques mois après, dans les sentiments d'une résignation chrétienne.

Depuis lors, une autre princesse Borghèse a payé aussi à la mort le fatal tribut; celle-ci était jeune, belle et pure comme un séraphin; toute sa courte vie fut un enchaînement de vertus et de bonnes œuvres; comme son divin maître, elle a passé en faisant le bien, et les

pauvres de Rome bénissent encore sa mémoire (76). Le parc de la délicieuse villa Borghèse, où nous nous sommes promenés plus de deux heures, renferme tout ce qui peut charmer les regards. On y trouve des eaux, des bois, des prés, des parterres fleuris, des pelouses verdoyantes, de charmantes cassines, un cirque d'une étendue assez considérable, et le plus joli troupeau de biches que j'aie jamais vu de ma vie.

XLI

La Propagande. — Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Rome. — Le temple de Vesta. — Les vestales et les religieuses chrétiennes.

Rome, le 24 janvier.

C'était fête aujourd'hui au collége de la Propagande, cette pépinière de martyrs où des députés de toutes les nations viennent puiser à la source commune une connaissance approfondie des vérités évangéliques pour les communiquer ensuite à leurs compatriotes; où de nombreux missionnaires viennent apprendre tant de langues diverses afin de répandre parmi tous les peuples de l'univers les bienfaits de la morale chrétienne.

Cette admirable institution, qui n'a pas de rivale dans le monde entier, fut fondée au XVIIe siècle sous le pontificat de Grégoire XV. Très-peu d'années après son établisse-

ment, elle possédait déjà dans son imprimerie les caractères de vingt-trois langues différentes, et ce nombre s'est beaucoup accru depuis lors.

L'entrée de ce collége est interdite aux femmes; mais elles pouvaient aujourd'hui monter dans les tribunes et voir réunis dans l'église des échantillons de différents peuples de la terre. Je me suis donc hâtée d'aller y prendre place. Nous avons entendu d'abord un petit discours latin, auquel ont succédé des vers italiens; puis un jeune nègre, aux yeux vifs et perçants, à la peau d'ébène, aux cheveux crépus, est venu nous chanter en langue du Congo une chanson dont l'air un peu monotone ne manquait pas de charme. Deux Chinois ont ensuite débité un petit dialogue que l'on dit fort gracieux.

J'ai entendu ainsi successivement, sans y comprendre un seul mot, réciter, chanter ou déclamer cinquante-six morceaux de littérature, chacun dans un idiome différent; et, ce qui vous paraîtra peut-être extraordinaire, c'est que je ne me suis pas ennuyée, tant je prenais plaisir à examiner toutes ces physionomies diverses d'hommes blancs, noirs, mulâtres, jaunâtres, cuivrés, presque aussi différents de figure que de langage, et unis cependant par les doux nœuds d'une fraternelle charité; et puis j'avais pour voisine une dame étrangère dont l'admiration et les remarques judicieuses m'intéressaient infiniment. Je vous répète une de ses citations,

tirée de je ne sais quel auteur, et que j'ai trouvée fort belle :

« L'orgueil, principe de haine et de division, éleva la tour de Babel et fit naître la confusion des langues. La charité, source de paix et d'union, fonda la Propagande pour répandre par l'étude de ces mêmes langues la vérité et la vertu dans une admirable unité. »

Ma savante voisine m'a dit que le cardinal Mezzofanti était l'auteur de la plupart des discours prononcés aujourd'hui. Ce cardinal était doué d'une telle aptitude pour apprendre les langues, qu'il lui suffisait de causer deux ou trois fois avec un étranger pour le comprendre et se faire entendre de lui. On montre au Caire un papier sur lequel, jeune encore, il avait écrit le nom de Dieu en cinquante idiomes différents.

C'était en soignant dans les ambulances les soldats des armées européennes que cette faculté extraordinaire s'était révélée à l'abbé Mezzofanti. Il enseigna ensuite les langues étrangères dans l'université de Bologne, sa patrie, aux applaudissements et à l'admiration des polyglottes les plus célèbres. Appelé à Rome par le pape Grégoire XVI, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du Vatican et ensuite cardinal du titre de Saint-Onuphre. Sa douceur, son affabilité et sa modestie égalaient, dit-on, sa science, et ces vertus ne se démentirent jamais au milieu des hommages dont il était entouré.

Un jour le pape le présentait à un prince étranger en disant :

« Voici la Pentecôte vivante.

— Non, très-saint père, répondit-il, je ne suis qu'un vieux dictionnaire assez mal relié. »

Cet illustre cardinal est mort l'année dernière au palais Valentini, des suites d'une maladie longue et cruelle, qu'il a supportée avec une grande résignation.

En sortant de la Propagande, nous sommes allés faire un tour de promenade, mon frère et moi, et le hasard nous a conduits au temple de Vesta (aujourd'hui l'église Sainte-Théodore), que nous avons trouvé ouvert, contre l'ordinaire. Comme je mettais pied à terre pour pénétrer dans l'intérieur, je me suis trouvée en présence de quatre religieuses françaises de Saint-Vincent-de-Paul, arrivées ces jours derniers, avec l'autorisation du saint-père, pour soigner les malades et établir à Rome une maison de leur ordre. La vue de leurs cornettes blanches m'a réjoui le cœur, comme un doux souvenir de la patrie ; je me suis approchée, elles m'ont accueillie avec cette politesse vraie, cette gaieté simple et bienveillante, qui caractérisent ces saintes filles ; nous avons causé quelque temps ensemble, et je suis entrée ensuite dans le petit édifice de forme ronde, érigé au VIIIe siècle par le pape Adrien Ier sur les ruines et sur le modèle du fameux temple où les vestales gardaient le palladium (77) et le feu sacré.

Un feu à entretenir chacune à leur tour, me suis-je dit, une virginité qui devait durer trente ans, dont dix pour s'instruire de leurs devoirs, dix pour exercer leurs fonctions sacerdotales, et dix autres encore pour former les novices ; après quoi les vestales étaient libres de se marier : voilà tout ce que Rome antique possédait de plus pur et de plus parfait parmi les femmes, et ce qui valait à ces vierges païennes les respects du peuple entier et l'honneur d'avoir leurs places marquées au théâtre et dans les cérémonies publiques (78). Que feront donc nos sociétés modernes pour honorer dignement ces milliers de vierges chrétiennes, semblables à celles que je viens de rencontrer, dont le vœu d'une chasteté perpétuelle est le moindre mérite ; ces vierges, sœurs des pauvres et mères des orphelins, qui soignent avec la même tendresse l'enfant dans son berceau et le vieillard sur son lit de mort ; que les lèpres de l'âme, pas plus que celles du corps, ne sauraient rebuter quand il s'agit d'adoucir une souffrance, et que les voleurs et les meurtriers eux-mêmes trouvent dans le bagne au chevet de leur triste grabat ? Ces vierges, dont la vie entière est une suite continuelle de sacrifices et de dévouement, que pourrons-nous faire pour les récompenser ? Rien, car les honneurs et les richesses d'ici-bas ne sauraient toucher ces âmes d'élite ; rien, car leur héritage n'est pas de ce monde, et Dieu seul peut couronner dignement de si complètes vertus !

XLII

Un bal chez le général Baraguey-d'Hilliers. — La société romaine.

Rome, le 8 février.

Le climat de Rome va se perdre de réputation ; depuis la fin de décembre ce n'est plus la tiède haleine des zéphyrs qui se glisse à travers les portes et les fenêtres mal jointes, mais la bise glaciale sifflant avec force dans les longs corridors. Un froid tapis de neige, tombée pendant la nuit, couvre dans ce moment la terre et le toit des maisons, et les girandoles de glace, entourant les fontaines, scintillent comme des pierres précieuses aux rayons du soleil levant. Sans ces bienheureux rayons et la limpidité transparente d'un ciel sans nuage, il ne tiendrait qu'à nous de nous croire transportés en Sibérie, tant nous avons de peine à nous réchauffer dans ces vastes pièces ouvertes à tous les vents. Ici toutes les ressources de l'art sont employées pour se garantir de la chaleur ; le froid est un ennemi dont les attaques sont si rares qu'on n'a rien préparé pour le combattre ; et lorsqu'il arrive, comme dans ce moment, que l'hiver déploie des rigueurs inaccoutumées, on en souffre à Rome plus qu'à Paris ou à Saint-Pétersbourg.

Point de petits appartements bien clos, point de bouches de chaleur, point de cheminée même, dans un grand nombre de pièces. Lorsqu'il fait froid, les Romains s'enveloppent de leurs manteaux; quelques-uns se servent de braseros en tôle, que l'élévation des plafonds rend moins dangereux; plusieurs se réchauffent alternativement les pieds et les mains sur de petits braseros portatifs remplis de cendres brûlantes. Quant à moi, j'emploie tour à tour tous ces moyens, et je me donne encore la satisfaction de me plaindre d'une température à laquelle j'étais si loin de m'attendre. Mais les neiges de l'hiver ne refroidissent point l'ardeur du plaisir; on danse à Rome avec plus d'entrain peut-être que dans aucune autre ville, et le général Baraguey-d'Hilliers, qui remplit ici les doubles fonctions de commandant en chef et d'ambassadeur, et qui représente très-honorablement la France, a déjà réuni plusieurs fois, dans les beaux salons du palais Colonna qu'il habite, l'élite de la société.

Sa première invitation de bal a vivement préoccupé toutes les têtes féminines; les tailleuses et les modistes, forcément oisives depuis deux ans, en ont tressailli de joie; les marchandes de nouveautés, dont les boutiques étaient presque vides, ont battu des entrechats d'allégresse, et se sont hâtées de faire des commandes; et, si nous étions encore au temps du paganisme, les dames romaines lui auraient dressé des autels. Quelques per-

sonnes cependant persistaient à croire que la noblesse du pays, intimidée par je ne sais quelle crainte absurde, ne viendrait point prendre part à ces fêtes; mais, dès la première réunion, les brillants équipages, qui se succédaient continuellement sur la place des Saints-Apôtres et dans l'immense cour du palais Colonna, rassurèrent tous les esprits.

J'avais mis tant d'empressement à me rendre à l'invitation du commandant en chef, que j'arrivai dans ses salons presque aussitôt que Mme Sauvan, qui en fait les honneurs avec beaucoup de grâce. Il est impossible du reste de se montrer de meilleure compagnie, de recevoir avec plus de politesse, de distinction et d'amabilité que le général Baraguey-d'Hilliers; et personne ne trouve mieux que lui ces paroles délicatement flatteuses, si agréables aux femmes, même les plus modestes.

« J'espère que vous allez me faire l'honneur de danser avec moi, me dit une de mes anciennes connaissances, le commandant Dieu, aide de camp du général en chef, jeune homme pétillant d'esprit, de gaieté et d'une malice toute française.

— Je ne danse point, lui répondis-je.

— Oh! que j'en suis content! me dit un aimable vieillard qui habite Rome depuis longues années; nous causerons ensemble si vous le voulez bien; vous me nommerez toutes les dames françaises, et moi je vous ferai connaître les Romaines.

— C'est convenu, lui dis-je ; je suis très-satisfaite de cet arrangement.

— Alors, commençons tout de suite. Dites-moi le nom de cette jeune personne vêtue de blanc qu'on prendrait pour une rose dans un vase d'albâtre.

— C'est Mlle Sauvan, lui dis-je. Sa mère, qui l'a élevée elle-même, doit être fière de son ouvrage ; car sa fille a de l'instruction et un caractère doux et bienveillant. Mais attention, voici quatre dames qui entrent à la fois : à votre tour, Monsieur le baron ; vous devez connaître ces Romaines.

— Ho ! Son Seigneurie il se trompe un peu bien fort, dit le baron en serrant les dents et sifflant comme un oiseau ; il devrait voir comme moâ à ce chevelure si bien doré que ce sont là de jeunes miss à la recherche d'un position social.

— Ah ! que vous êtes méchant ce soir... Mais voici Mme Pâris de Bollardière.

— Quelle charmante taille ! s'écria le baron, quelle tournure distinguée ! quelle toilette de bon goût ! me voilà réconcilié avec les robes jaunes, que je n'aimais point. Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que Mme Pâris donnait des soirées fort agréables?

— C'est la vérité, je veux vous présenter à elle mercredi prochain : vous y trouverez l'élite de la société française, la gaieté la plus aimable et l'accueil le plus

gracieux. N'est-ce point la princesse Massimo que le général Baraguey-d'Hilliers conduit sur ce sofa?

— Précisément, Madame; vous la connaissez donc?

— Nous avons échangé une visite, elle m'a paru aussi douce que jolie. Le prince, son mari, parle français comme un Parisien.

— C'est de plus un excellent homme, Madame, et l'héritier direct d'une très-antique et très-illustre famille. On raconte que Napoléon, ayant demandé au prince Massimo père s'il descendait en effet du grand Fabius le Temporiseur.

« — Je n'en sais rien, répondit le prince; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on le dit à Rome depuis douze cents ans. »

« Voici la princesse Borghèse et sa belle-fille; l'une et l'autre sont vos compatriotes, de la noble famille de La Rochefoucauld. Vous voyez près d'elles la princesse Aldobrandini, femme du frère puîné du prince Borghèse. Cette famille, qui doit son élévation à Camille Borghèse, élu pape en 1604 sous le nom de Paul V, est avantageusement connue à Rome par sa bienfaisance, sa gracieuse hospitalité, et son amour éclairé pour les beaux-arts; je pourrais vous raconter plusieurs traits... »

Le baron s'interrompit à ces mots, et fit quelques pas en avant pour admirer plus à son aise une jeune femme qui s'avançait d'un air calme et grave, conduite par un officier général.

Mme Niel était richement et élégamment vêtue d'une robe de satin blanc, recouverte de volants de dentelle.

« Sa figure, dit le baron, est d'une beauté parfaite, et ses traits réguliers pourraient servir de modèle aux statuaires; je la proclame la reine du bal.

— Prenez garde, Monsieur, nous sommes dans un siècle où il y a beaucoup de prétendants aux couronnes, quelque fragiles qu'elles soient; celle de la beauté n'excite pas moins d'envie que les autres.

« Voici la femme du colonel de Vaudrimey, aimable personne, arrivée à Rome depuis peu de jours:

« Mme Pagès, bonne et gracieuse jeune femme, toujours affable et prévenante.

« Mais quelle est cette dame si fort entourée, dont le costume singulier et les manières originales provoquent l'attention?

— C'est la veuve d'un comte russe. On dit que l'empereur Nicolas, qui s'est occupé lui-même du mariage de la belle comtesse, n'a pas eu la main heureuse; le mari s'est noyé par accident, il y a environ sept à huit mois, et la protégée de Sa Majesté Impériale ne paraît pas éprouver de bien vifs regrets. »

Dans ce moment les invités arrivèrent en si grand nombre, qu'il nous fut impossible de continuer à les passer en revue. Les jeunes officiers français, les gardes-nobles dans leur charmant uniforme, les cadets de famille se précipitaient vers les danseuses pour solliciter la faveur

d'une valse ou d'une polka. La chaleur allait croissant, et développait de plus en plus les émanations balsamiques des fleurs resplendissant dans les jardinières ; une musique délicieuse retentissait sous les voûtes sonores des beaux plafonds peints à fresque ; les quadrilles se formaient de toutes parts.

« Prenez mon bras et faisons le tour des salons, me dit mon cavalier ; allons voir de plus près la belle princesse Torlonia, que j'aperçois près de la cheminée, et dont l'éclatante parure attire les regards presque autant que ses traits réguliers, quoique fortement prononcés, et sa taille majestueuse. Elle n'est cependant aujourd'hui qu'en demi-toilette ; quand son mari, le plus riche banquier de Rome, exige qu'elle mette à la fois tous ses diamants, il lui est impossible de rester plus de deux heures au bal, tant le poids en est écrasant.

« La princesse Torlonia est née à Naples d'une branche de la noble et antique famille des Colonna, qui a joué un rôle important dans les guerres du moyen âge. Cette famille a donné à l'Église, au ve siècle, le pape Martin V, pontife belliqueux, qui reconquit pied à pied sur les Napolitains les forteresses des États de l'Église, et qui fit fleurir les lettres et les beaux-arts.

« Voilà les trois filles du marquis Potenziani.

— Je connais cette famille honorable, dis-je. La marquise, qui a habité longtemps Paris, est née en Corse, et elle a des liens de parenté avec le duc de

Padoue; mais d'où vient qu'elle n'a pas accompagné ses filles ?

— La marquise ne va plus dans le monde depuis qu'elle a eu le malheur de perdre son fils unique, jeune homme de grande espérance. »

Comme j'étais tout près de l'aînée de ces dames, la spirituelle et aimable duchesse de Monte-Vecchio, j'échangeai en passant quelques paroles amicales avec elle, et nous continuâmes notre promenade.

« Cette grande et belle personne, aux traits calmes et purs, aux manières distinguées, qui porte je ne sais plus quelle décoration, est lady Talbot, femme du prince Doria Pamfili. Innocent X, élu souverain pontife vers le milieu du XVIIe siècle, descendait de cette noble famille, et vous avez sans doute vu, dans une des salles de la villa Pamfili, le buste en marbre de la trop fameuse Olimpia Maidalchini, belle-sœur d'Innocent, dont l'ambition insatiable et l'ascendant trop absolu sur l'esprit du vieux pontife projettent une ombre fâcheuse sur l'éclat de ce règne.

« La jeune et jolie personne assise à côté de la princesse Doria est Dona Teresa, sa nièce, fille aînée du prince Chigi.

— Je la reconnais bien, dis-je, et je la trouve charmante avec cette robe rose d'une fraîcheur digne de celle qui la porte. Dona Teresa ne descend-elle pas du riche banquier Augustin Chigi, qui, sous le règne de Jules II,

faisait servir des langues de perroquet à ses convives, et jeter dans le Tibre après le repas l'argenterie employée au festin?

— Précisément, me répondit-il; mais les temps sont bien changés, et les Chigi, qui depuis lors comptèrent dans leur famille un pape remarquable par sa grande piété et son érudition (79), ne possèdent guère plus maintenant que deux cent mille livres de rente.

— C'est déjà quelque chose, répondis-je en riant. Mais voici la princesse de Montholon, notre douce et charitable compatriote, qui s'occupe si activement de secourir et de consoler les pauvres prisonniers. Dites-moi seulement d'où lui vient ce titre de princesse qu'elle porte ici.

— M. de Montholon a acheté la terre qui lui confère le droit de porter ce titre, du duc de Monte-Vecchio, qui en avait plusieurs. A cette occasion, la marquise Potenziani, belle-mère du duc, demanda une audience au souverain pontife, afin d'obtenir pour son gendre l'autorisation de vendre cette terre.

« — Votre gendre n'est pas dégoûté, lui dit Pie IX en riant; il veut échanger la fumée contre le rôti; mais, puisqu'il trouve un acheteur aussi honorable que M. de Montholon, je donne volontiers mon consentement. »

« Voilà comment la bonne Mme de Montholon est bien véritablement devenue princesse romaine.

« En voici une autre d'origine royale; c'est la princesse

de Canino, fille de Joseph Bonaparte, roi de Naples, puis roi d'Espagne. Les jolies personnes qui l'entourent sont toutes ses filles, et plusieurs sont déjà mariées. La princesse de Canino est estimée à Rome pour sa bonté et sa conduite irréprochable. »

Le baron me fit remarquer encore un membre de cette antique et puissante famille des Orsini, célèbre par ses querelles avec les Colonna et par la part qu'elle prit à la plupart des événements du moyen âge; il me dit qu'elle avait donné deux papes à l'Église, Nicolas III et Benoît XIII, cet humble et saint religieux qui, bien différent de ses ancêtres, ne se plaisait que dans l'obscurité du cloître, et qui n'accepta le trône pontifical que malgré lui et par obéissance envers le supérieur de son ordre;

La princesse Odescalchi, jeune et riche Polonaise, dont la fortune a permis à son mari de racheter le duché de Bracciano, cédé conditionnellement à don Marino Torlonia. Cette maison doit sa plus grande illustration à Benoît Odescalchi, élu pape en 1676 sous le nom d'Innocent XI;

Le prince de Piombino, qui vit en simple particulier avec les 250,000 livres de rente, prix de la vente de la petite principauté de Piombino, dont cette famille fut jadis souveraine. Elle habite maintenant la villa et les beaux jardins Ludovisi, où l'on ne pénètre qu'avec peine, à cause de la fierté inhospitalière des propriétaires.

Les hommes qui attiraient le plus l'attention étaient le général de l'armée espagnole, don Fernand de Cordova, descendant du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, et le vieux prince Corsini, arrière-petit-neveu de Clément XII, qui a conservé encore beaucoup de vivacité; je le vis qui causait avec la jolie duchesse de Zagarola, fille d'un Français, M. de Champagny, et belle-fille du prince Rospigliosi, de la famille du pape Clément IX.

Je fis observer au baron que la plupart des princesses ou grandes dames qu'il m'avait nommées n'étaient point du pays, et que cet amour pour les étrangères devait blesser les dames romaines.

« Que voulez-vous, me dit-il, les propriétaires de ces beaux palais, de ces magnifiques villas, dont l'entretien est si coûteux, ne voudraient pour rien au monde congédier la moindre partie de ce peuple de valets inoccupés qui se meut autour d'eux; ils ont quelquefois besoin de remonter leurs finances, et ils offrent volontiers le titre séduisant de princesse à de riches étrangères; d'où il résulte que les filles des grandes familles de Rome, dont la dot est souvent fort modique, se marient le plus ordinairement à des gentilshommes de province. »

Pendant que le baron me donnait cette explication, je fus un peu scandalisée de voir un ecclésiastique causer d'un air sentimental avec une jeune Anglaise, et j'en fis la remarque.

« Que cela ne vous étonne point, Madame, me dit le baron; cet ecclésiastique, comme vous l'appelez, n'est nullement engagé dans les ordres; je crois qu'il échangera bientôt son titre de Monsignor pour celui de l'heureux époux de miss Lincoln, et sa soutane violette pour le frac à la française. Cet usage de Rome, ignoré par beaucoup d'étrangers, de conférer quelquefois à des laïques certaines dignités ecclésiastiques, a donné lieu à un grand nombre de calomnies contre les mœurs du clergé romain. Autrefois, avant l'ordonnance de Léon X, le cardinalat même n'entraînait pas nécessairement l'obligation d'être engagé dans les ordres sacrés; seulement les cardinaux laïques ne pouvaient pas prendre part au conclave. Maintenant il faut être au moins diacre pour être élevé à la haute dignité de cardinal, et peut-être en sera-t-il bientôt de même pour les Monsignori. »

Nous continuâmes notre tournée, et nous remarquâmes encore une foule de jolies danseuses françaises, romaines, anglaises, russes ou polonaises; puis, comme la chaleur devenait de plus en plus intense, je témoignai le désir de me retirer, et le baron voulut bien me reconduire jusqu'à ma voiture. En traversant le dernier salon, nous aperçûmes un homme, vêtu d'un habit fermé jusqu'au cou, dont chaque boutonnière donnait passage à une croix de commandeur.

« Quel est donc ce personnage, qui porte sur sa poi-

trine des récompenses honorifiques de tous les souverains de l'Europe? me dit le baron.

— C'est Horace Vernet, lui répondis-je, notre célèbre peintre; il est venu à Rome pour se mettre à même, en voyant les lieux et les personnages qui y ont figuré, de retracer fidèlement pour le musée de Versailles les faits d'armes les plus remarquables de cette campagne. »

Nous gagnâmes enfin l'escalier, et je respirai avec plaisir l'air extérieur, emportant néanmoins un souvenir fort agréable de cette brillante soirée.

Depuis ce temps les bals se succèdent, toujours aussi magnifiques, chez le général Baraguey-d'Hilliers, et sa sœur, Mme la comtesse Danremont, arrivée de France, fait maintenant les honneurs des salons du palais Colonna avec la grâce exquise qu'on pouvait attendre d'une femme éminemment spirituelle.

Quant aux princesses romaines, un sentiment que je respecte les empêche de donner de grandes fêtes avant le retour du saint-père; mais plusieurs reçoivent chez elles en petit comité. Les cadets ont organisé des bals de souscription auxquels ils ont eu la maladresse de n'inviter qu'un très-petit nombre d'officiers français, choisis pour la plupart dans les grades élevés. Nos jeunes sous-lieutenants se plaisent à croire qu'ils n'ont été exclus qu'à cause de la jalousie que leurs succès auprès des Romaines inspirent, disent-ils, aux cadets et aux gardes-nobles, la jeunesse dorée de Rome.

XLIII

Le carnaval à Rome. — Menaces des républicains. — Bonbons, bouquets et *confetti*. — Guerre acharnée et non sanglante. — Course de chevaux. — Spectacle édifiant. — Événement tragique. — Le salut au *Gesù*. — Les *moccoletti*.

Rome, le 15 février.

Je suis seule dans ma chambre, où je viens de rentrer après une journée de fatigue et de plaisir, si l'on peut appeler ainsi les folies auxquelles je viens de prendre part. Minuit sonne à toutes les horloges : c'est l'heure fatale du carnaval de 1850, son glas de mort qui retentit dans les airs ; demain tout ce peuple que je viens de voir si ardent au plaisir, se pressera dans les églises pour recevoir sur le front les cendres de la pénitence, souvenir de nos fins dernières. Déjà tout bruit mondain a cessé dans la ville, et l'on n'entend plus sur la place déserte que le pas monotone des sentinelles qui veillent à la porte du palais Colonna.

Ce carnaval, si gai, si animé, avait cependant commencé d'une manière bien triste : car les démocrates, qui veulent à toute force faire porter le deuil de la république à des gens qui ne la regrettent nullement, avaient fait de si terribles menaces à tous ceux qui prendraient part aux amusements ordinaires en pareille circonstance, que la population n'osait point s'y livrer ;

les courses des chevaux libres n'eurent donc le mercredi que des Français pour spectateurs ; mais, dès le jeudi gras, les Romains, entraînés par l'exemple et rassurés par la présence de leurs libérateurs, accoururent de toutes parts au Corso. Nous nous mêlâmes gaiement à cette foule joyeuse pour atteindre une petite chambre à balcon que nous avions louée la veille, afin de jouir plus à notre aise, et en agréable compagnie, de ce spectacle tout nouveau pour nous

A peine notre voiture découverte eut-elle pris la file sur le Corso, qu'une pluie de bonbons, de bouquets et de *confetti* (80) commença à nous assaillir. Je ne trouvai d'autre ressource contre cette avalanche de fleurs et de plâtre sucré que de me blottir sous mon parapluie ; ce qui excita au plus haut point l'hilarité d'Alexandre, très-occupé cependant à épousseter de son mieux l'habit bourgeois qu'il portait pour la première fois ce jour-là. Il l'avait fait faire tout exprès pour ne point compromettre son uniforme au milieu des pierrots, des arlequins et des polichinelles que nous rencontrions à tout moment ; car, quoique, par mesure de précaution, le masque eût été défendu, beaucoup de costumes de caractère, de déguisements fantastiques ou terribles avaient été adoptés par un grand nombre de personnes.

« Riez tant que vous voudrez, dis-je à mon frère ; j'aime mieux vous en fournir l'occasion que de risquer d'arriver couverte de poudre.

— Vous oubliez, ma chère, que nous sommes en carnaval, me dit-il.

— Aussi vous voilà déguisé en meunier, lui répondis-je en riant à mon tour : car un paquet de papier de soie rempli de farine venait d'éclater sur ses épaules et de blanchir du haut en bas le bel habit neuf tout fraîchement arrivé de Marseille ; il ne vous manque plus qu'un bonnet de coton pour compléter le costume.

— Et à vous une robe à la Pompadour pour compléter le vôtre ; car, malgré votre prudence, vous voilà poudrée à blanc, comme les marquises du XVIIIe siècle. »

Le fait est que, pendant mon accès de gaieté, le parapluie, ayant glissé de mes mains, avait laissé mon visage à découvert, et une poignée de *confetti* venait d'atteindre mon front et mes cheveux.

« Nous laisserons-nous ainsi saupoudrer sans résistance ? m'écriai-je d'un ton belliqueux en regardant la corbeille de projectiles dont nous avions eu soin de faire ample provision pour les porter au lieu du rendez-vous.

— Vous m'y faites penser, répondit Alexandre en saisissant une poignée de *confetti ;* je vais venger sur le premier venu votre chevelure outragée.

— Et moi votre bel habit neuf, » repris-je en plongeant la main dans la corbeille et en la vidant à l'instant même sur un superbe pierrot qu'il me semblait avoir vu quelque part.

La guerre une fois commencée, nous la soutînmes bra-

vement envers et contre tous, gens à pied ou en voiture, belles dames aux fenêtres ou jeunes filles assises devant les boutiques. En vain la pluie, qui n'avait fait que nous menacer jusque alors, commença-t-elle à tomber sur nous en perles fines et liquides, nous étions si insensibles à ses injures que je ne pensai même pas à faire usage de ce fameux parapluie, qui m'avait d'abord servi de bouclier : tant mon courage s'était rapidement élevé à la hauteur des circonstances; amis ou inconnus, Français ou Romains, nymphes ou satyres, recevaient et rendaient des nuées de légers projectiles; l'air en était obscurci, et nous parvînmes à les lancer avec une dextérité merveilleuse, une adresse digne du plus exercé des gardes-nobles ou du plus espiègle des cadets, et dans moins d'un quart d'heure nous eûmes expédié de la sorte plus de cinquante bouquets et autant de livres de *confetti*. Aussi étions-nous fiers d'un beau succès, et nous arrivâmes la tête haute, le regard vainqueur, au lieu où nous étions attendus; mais à peine avions-nous franchi la porte de la chambre, louée en commun avec plusieurs personnes de connaissance, que des éclats de rire homériques accueillirent notre entrée triomphante.

La pluie avait délayé le plâtre des *confetti* dont nous étions couverts, et elle ruisselait en raies blanchâtres de notre visage et de nos vêtements.

« Voilà un habit neuf qui a bonne chance, dit Alexandre en regardant alors d'un air piteux les ravages de la mitraille

du carnaval sur son Elbeuf, naguère d'un si beau noir.

— Et une coiffure de triton poudré qui vous sied à ravir, » dit une jolie rieuse en mettant sous les yeux de mon frère une petite glace trouvée dans un coin de la chambre.

Dans le même moment un gros bouquet de buis et d'immortelles vint tomber sur la tête de la jeune femme, et aplatir la calotte de son charmant chapeau rose ; cette diversion inespérée nous sauva bien à propos des quolibets qui commençaient à pleuvoir sur nous.

« C'est une horreur, s'écria la jeune femme en se mirant à son tour.

— Au diable le maladroit ! vociféra un colonel qui venait d'avoir l'œil atteint par un semblable projectile.

— Vengeance ! » criâmes-nous tous à la fois en courant au balcon, armés de toutes pièces.

Une véritable bataille, avec ses ruses de guerre, s'engagea alors entre nous et nos voisins de droite, et surtout avec ceux de vis-à-vis, accusés d'avoir lancé les malencontreux bouquets ; et tandis que la jeune femme, un peu consolée de la déconfiture de son chapeau, proposait au colonel de bander son œil malade, afin de lui donner quelque ressemblance avec l'Amour, nous écrasions de nos coups nos hardis agresseurs.

Les éclats de rire, les plaisanteries burlesques dont nous étions auteurs, ou témoins, ou victimes, se succédèrent ainsi jusqu'à quatre heures du soir. Alors la

cloche du Capitole retentit dans les airs ; le sénateur, suivi de ses pages, tous revêtus des costumes antiques, descendit en grande pompe du Capitole à la place de Venise, et monta sur une estrade pour juger les courses et distribuer les prix, qui sont de trente, de cinquante et quelquefois de cent écus romains. Le signal fut donné, et les chevaux, sans cavaliers, retenus jusque alors sur la place du Peuple, partirent comme l'éclair, dévorant l'espace, l'œil en feu, la crinière flottante, excités par les cris d'une nuée de spectateurs en délire, qui applaudit les rapides coureurs et hue les retardataires avec une animation fiévreuse, jusqu'à ce que la toile placée au bout de la rue eût arrêté les vainqueurs et les vaincus.

Je ne partage pas l'enthousiasme des Romains pour ce genre de divertissement : j'étais, au contraire, péniblement émue par la crainte bien naturelle de voir ces chevaux écraser quelques-uns des spectateurs dans leur course désordonnée : tant était étroit le passage laissé libre au milieu de la rue.

Il n'y eut heureusement aucun accident de ce genre ; les blessures de cette journée n'ont dû être que quelques contusions à la figure, provenant de bouquets exagérés. Je ressentais pour ma part une douleur assez vive dans les épaules, née des efforts que j'avais dû faire pour lancer convenablement mes *confetti*.

Ils devaient être moins fatigués, ces Romains que

j'avais vus, plus ingénieux ou plus galants, offrir à coup sûr, au bout de grands ciseaux de bois, aux dames assises aux balcons, un bouquet ou un billet enfermé dans un petit sac élégant. La politesse veut que cet hommage public ne soit point refusé ; on peut ne pas répondre au billet, mais on remplace toujours le bouquet par un autre, de même qu'on ne renvoie jamais immédiatement celui qu'on vient de recevoir.

Nous nous réunîmes en conseil, et nous décidâmes à l'unanimité qu'on achèterait le jour suivant de petits masques en fil d'archal pour préserver au moins le visage, et nous nous séparâmes après nous être donné rendez-vous pour le surlendemain ; car les courses n'ont pas lieu le vendredi, en souvenir de la Passion, et l'on s'en abstient aussi le dimanche pour sanctifier le jour du Seigneur.

Le samedi arriva, et, avant de me rendre au Corso, je m'arrêtai en passant à l'église de la Trinité-des-Monts. Plusieurs soldats français priaient au pied de l'autel ; leur recueillement était si profond, que pas un ne leva la tête au bruit que fit la tourière en nous ouvrant la porte.

« C'est ainsi que plusieurs de ces braves passent leur carnaval, ne quittant le lieu saint que pour accomplir les devoirs de leur profession, » me dit la bonne sœur d'une voix attendrie.

Ces paroles produisirent sur mon âme une singulière

impression ; j'eus presque honte de mes plaisirs de l'avant-veille, quelque innocents qu'ils fussent ; je pensai que ces soldats avaient bien mieux employé leurs loisirs ; et quand je me rendis au Corso, où j'étais attendue, ce fut avec des pensées graves dans le cœur qui me firent d'abord regarder en pitié les *confetti* et les bouquets amoncelés en pyramides colossales. Le temps était magnifique cependant, et d'élégants équipages se pressaient à la file.

« La course sera plus belle encore que mercredi, dit d'un air dépité un jeune Romain cravaté de rouge, que l'encombrement retenait sous nos fenêtres.

— Peut-être !... lui répondit d'une voix sombre un homme d'un âge mûr qui était avec lui sur le trottoir.

— Certainement la foule n'a jamais été plus nombreuse, et je reconnais même plusieurs des nôtres. »

Dans ce moment un sous-lieutenant qui se trouvait avec moi sur le balcon prit des dragées de la main gauche et les fit tomber juste sur le chapeau de ces deux hommes, qui relevèrent machinalement la tête et reçurent aussitôt en plein visage les *confetti* que le sous-lieutenant tenait tout exprès à la main droite, ce qui excita autour d'eux une hilarité générale. Le jeune Romain sourit aussi, car personne n'a le droit de se fâcher de pareille plaisanterie en temps de carnaval ; il voulut même riposter, et allait s'emparer dans ce but d'un bouquet qui était à ses pieds. Mais son compagnon l'arrêta

par le bras, lui dit quelques mots à l'oreille, et ils disparurent bientôt à nos yeux.

Quelques instants après, une superbe calèche, attelée de deux beaux chevaux piaffant d'impatience de ne pouvoir marcher qu'au petit pas, arriva presque sous nos fenêtres. Le siége du fond était occupé par un homme de bonne mine et par une jeune fille belle et souriante.

« C'est un des princes de Canino et sa sœur, » me dit Alexandre.

Dans ce moment, plusieurs petites pièces de monnaie, jetées par une main inconnue, tombèrent devant la voiture, et une foule d'enfants se précipitèrent pour les ramasser ; force fut donc au cocher de s'arrêter et d'attendre. Au même instant, un homme bien vêtu lança dans la calèche un magnifique bouquet de camélias, et se perdit dans la foule. Le prince se baisse aussitôt pour ramasser le bouquet. Mais au moment où il le présentait à sa sœur, une détonation subite, suivie d'un cri déchirant, retentit dans les airs : la jeune fille pâlit et perdit connaissance, et son frère, grièvement blessé, inonda les fleurs de son sang.

Rien ne peut peindre la stupeur où nous jeta cet événement tragique : tout notre intérêt se porta d'abord sur les victimes, que l'on reconduisit lentement à leur demeure ; il nous sembla ensuite que chaque bouquet allait faire explosion ; nous ne voulûmes plus ni en lancer

ni en recevoir, et je priai mon frère de me reconduire chez moi.

J'ai su depuis que le guet-apens dont nous avions été témoins était une vengeance des républicains, qui, furieux de voir un Canino prendre part à des plaisirs qu'ils avaient voulu empêcher, avaient renfermé une grenade au milieu des camélias; mais cette catastrophe avait produit sur moi une telle impression d'indignation et de tristesse que rien ne put me décider à assister aux courses du lundi. J'ai néanmoins cédé le jour suivant aux instances de mon frère, et j'ai de nouveau lancé des *confetti* et vu courir les chevaux libres, mais sans la gaieté des premiers jours. Vers le soir, j'ai suivi la foule au Gesù, splendidement illuminé par plusieurs milliers de cierges en l'honneur du dernier jour des quarante-heures, et j'ai assisté au salut, chanté par des voix ravissantes. Enfin j'ai terminé la soirée en portant dans la rue, comme tout le monde, une petite bougie que les Romains allument dans le but avoué de prolonger le carnaval, et j'ai tâché de la défendre contre les surprises des passants. Chacun cherche à éteindre les *moccoletti* (81) du prochain, tout en conservant le sien allumé : petite guerre qui finit par devenir fort amusante.

Que n'étiez-vous là, ma Céline, vous, si gaie et si aimable, pour prendre part à tous ces jeux! car, n'en déplaise au carnaval, un serrement de votre main, un

seul de vos regards, si doux et si tendres, eût été pour moi un plaisir plus vif que tous ceux que je viens de vous décrire.

XLIV

Le Panthéon. — La colonne et le Forum de Trajan. — Le Forum Romanum. — L'arc de Septime-Sévère. — La basilique Æmilia. — Le temple d'Antonin et de Faustine. — Le temple de la Paix. — L'arc de Titus. — L'arc de Constantin. — Le palais des Césars. — Le spectre des ruines.

Rome, le 28 février.

Je continue à vous rendre compte de mes actions et de mes réflexions, ma chère amie, puisque vous continuez à y prendre de l'intérêt.

J'ai entendu ce matin la messe au Panthéon, ce vieux temple érigé par Agrippa, dédié jadis à tous les dieux, et que le pape Grégoire IV consacra à tous les Saints, pour le purifier de ses mille souillures. C'est le plus beau et le plus grand de tous les temples antiques que le christianisme a sauvés de la destruction en les transformant en églises du vrai Dieu. Il est de forme circulaire, et prend jour par le haut de sa voûte sémisphérique. Michel-Ange le prit pour modèle et l'éleva dans les airs pour en faire la grande coupole de Saint-Pierre. Le Panthéon paraît nu et négligé en comparaison des autres églises; la pluie tombe au milieu de l'enceinte sur les dalles de marbre par cette voûte ouverte à toutes les in-

tempéries des saisons ; mais son architecture est extrêmement estimée des connaisseurs.

On nous dit que le célèbre Raphaël était enterré, selon ses volontés dernières, dans le soubassement d'une statue de la Vierge appelée la *Madonna del Sasso*.

En sortant du Panthéon, je suis allée rejoindre Alexandre au pied de la colonne Trajane, où je lui avais donné rendez-vous. Je le trouvai causant avec le bon abbé Dotti, dont la complaisance et l'érudition nous sont si précieuses.

« Vous ai-je fait attendre bien longtemps ? leur dis-je.

— Nous arrivons à peine, répondit mon frère, et l'abbé me disait que ces bas-reliefs représentent les deux expéditions de Trajan et ses victoires sur Décébale, roi des Daces. »

Je me mis aussi à considérer l'immense quantité de figures d'hommes et de chevaux, de trophées, de machines de guerre qui décorent cette colonne, haute de quarante-quatre mètres et surmontée de la statue en bronze de saint Pierre. Ce monument, érigé en l'an 101 de l'ère chrétienne, est admirablement conservé malgré ses dix-sept siècles d'existence.

Nous nous arrêtâmes ensuite quelques minutes devant les colonnes brisées du Forum de Trajan, que les Français, à l'époque de leur occupation de Rome sous le pontificat de Pie VII, ont fait surgir à la surface en les déga-

geant des terres et des débris amoncelés qui les cachaient entièrement. Puis nous continuâmes notre promenade vers le Forum Romanum, placé entre le Capitole et le mont Palatin.

« Voilà, me dit l'abbé, le champ où fut livré le combat que les Sabines, enlevées par les Romains, terminèrent d'une façon héroïque en se précipitant entre leurs frères et leurs maris, et en séparant ainsi ces rivaux acharnés. Il devint, peu après, une place publique, servant de marché aux deux peuples réunis par le traité de paix de Romulus et de Tatius.

« Le Forum Romanum forme, comme vous le voyez, un carré dont la longueur dépasse d'un tiers la largeur. Il était autrefois environné d'un portique à deux étages ; au premier se trouvaient les boutiques, au second les chambres pour la perception des impôts. Dans les temps modernes il servit de marché aux bœufs, d'où lui vient le nom vulgaire de *Campo-Vaccino*.

« C'est près de là que se trouvent agglomérés le plus de ruines célèbres et de monuments antiques ; nous pouvons, si vous le désirez, en examiner quelques-uns.

« Voici d'abord l'arc en marbre blanc de Septime-Sévère, élevé par le sénat et par le peuple, vers l'an 205 de Jésus-Christ, en mémoire des triomphes de l'empereur et de ses fils sur les Parthes et sur les autres nations de l'Orient ; il est de forme carrée, et n'a qu'une seule ouverture.

« Voici la basilique Æmilia, aujourd'hui l'église Saint-Adrien, bâtie par Paul-Émile vers la fin de la république. »

Nous visitâmes encore le temple d'Antonin et de Faustine, élevé par un décret du sénat en l'honneur de cette impératrice avant la mort de son mari : les douze colonnes extérieures de ce temple, qui sont en marbre cipollin, ont quinze mètres de hauteur et passent pour les plus grandes colonnes de marbre qui existent ;

L'antique temple de Romulus et de Rémus, aujourd'hui l'église des saints Côme et Damien ;

Les grandes ruines d'un monument qu'on appelle communément le temple de la Paix, mais que l'abbé suppose être les restes d'une basilique bâtie par Constantin ;

L'arc de Titus, dont les bas-reliefs représentent, d'un côté, le vainqueur sur un char attelé de quatre chevaux, et de l'autre les prisonniers et les dépouilles du temple de Jérusalem, que des soldats couronnés de lauriers portent sur leurs épaules : on assure que les Juifs évitent soigneusement de passer sous cet arc, qui, érigé en l'honneur de la conquête de Jérusalem, leur rappelle la ruine de leur patrie ;

L'arc à trois arcades de Constantin le Grand, bâti sur l'ancienne voie des Triomphes, en souvenir de la victoire remportée sur Maxime et sur Licinius.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les ruines du temple de Vénus et de Rome, dont l'empereur Adrien avait lui-même fait le plan, nous commençâmes à gravir le mont Palatin pour visiter les ruines du palais des Césars; et, chemin faisant, l'abbé m'apprit que ce palais était dans l'origine une demeure modeste, bâtie par Auguste sur l'emplacement de quelques maisons particulières, qu'il acheta après la bataille d'Actium. Deux lauriers, surmontés d'une couronne de chêne, furent plantés par ordre du sénat devant la porte du premier des empereurs romains. Tibère agrandit ce palais du côté du Vélabre; Caligula l'étendit vers le Forum; mais Néron, dont l'orgueil et la folie égalaient la cruauté, résolut d'en faire une habitation si belle et si vaste qu'elle fût digne de la nature divine qu'il s'attribuait. Sa maison dorée rejoignit le mont Esquilin et menaça, disent les auteurs anciens, de faire de Rome entière une seule maison. Ce palais renfermait dans son enceinte des prairies, des vignes, des bois, des labyrinthes, des jardins de toute sorte; et à la place même où se trouve maintenant le Colysée, un lac entouré d'édifices figurait une ville maritime. Les richesses de toutes les parties du monde, les marbres les plus rares, les statues les plus admirées furent employés à l'embellissement de ce séjour; de nombreux aqueducs conduisaient dans des bains voluptueux des eaux de sources diverses; la mer elle-même y apportait son tribut. Les murs des princi-

pales pièces étaient incrustés de diamants et de perles précieuses ; les appartements avaient des bouches de parfums comme on a maintenant des bouches de chaleur; la salle à manger tournait nuit et jour comme les astres, parce que Néron avait voulu qu'elle fût faite à l'image du monde.

Le bon abbé en était là du récit de tant de merveilles, lorsque nous arrivâmes au sommet de la montagne.

« Où sont donc les restes de ce somptueux édifice? demandai-je tout étonnée de ne voir que des ruines éparses, là où je croyais pouvoir contempler au moins le squelette du géant.

— Vous les voyez devant vous, Madame.

— Quoi ! ces pans de murailles, ces chambres encombrées de terre, remplies de ronces et d'épines, c'est là tout ce qui reste du palais des Césars ?

— Ainsi passent les gloires du monde, répondit-il.

— Mais d'où vient, lui dis-je, que ce monument gigantesque a laissé si peu de traces, tandis que beaucoup d'autres plus anciens et moins magnifiques se soutiennent encore malgré les ravages du temps ?

— Voici le reste de son histoire, dit l'abbé.

« Vespasien et Titus, soit par exécration pour la mémoire de Néron, soit pour épargner les frais immenses d'entretien qu'exigeait ce monument, réduisirent la maison dorée à l'enceinte du Palatin ; tout le reste fut abattu ou vendu à des particuliers. Constantin tira en-

suite de ce palais un grand nombre d'objets d'art qu'il fit transporter à Byzance. Alaric le pilla en passant, et Genséric en enleva jusqu'aux vases sacrés du temple de Jérusalem, que Titus y avait déposés jadis. Théodoric, au contraire, fit faire des réparations à ce palais, et Héraclius y reçut la couronne impériale ; mais après la chute des Césars, leur habitation tomba en ruine, et l'on se servit des matériaux pour rebâtir plusieurs églises. »

Tout en parlant de la sorte, notre aimable cicerone nous faisait remarquer quelques fragments de statues, quelques restes de peintures à moitié cachés sous les broussailles.

Pendant que nous parcourions ces salles désertes, un vieillard de grande taille se leva subitement du milieu des décombres, fixant sur nous ses yeux caves et hagards. Il était à peine vêtu d'un vieux pantalon de toile et d'une veste en lambeaux, sa tête était entièrement chauve, et sa barbe grise retombait inculte sur sa poitrine nue ; on eût dit le spectre de ces lieux, réveillé en sursaut par le bruit de nos pas. Il s'approcha de nous d'un air farouche ; je reculai avec effroi.

« Que nous voulez-vous ? lui demanda mon frère.

— La charité, » répondit-il du même ton qu'il eût pu prendre pour demander la bourse ou la vie.

Dans le même moment, une jeune fille couverte de haillons et tremblante de fièvre sortit d'une espèce de

cave qui leur servait de retraite à tous deux, mit un genou en terre et porta ma main à ses lèvres, sans que je pusse m'en défendre.

« Ayez pitié de nous! dit-elle d'une voix aussi douce que celle du vieillard était rauque et sauvage.

— Qui êtes-vous, pauvre enfant? lui dis-je en la relevant et en la forçant à s'asseoir.

— Je m'appelle Luisa Beretti; voici mon père, ajouta-t-elle en désignant le vieillard; il était couvreur de son état, mais il ne peut plus travailler depuis le jour où il s'est cassé la jambe en tombant d'un second étage. Nous vivions cependant à notre aise dans notre petite maison de la porte Cavallegieri, parce que Paolo, mon pauvre frère, qui avait vingt-quatre ans, gagnait six scudi par mois dans une fabrique, et que l'aumônerie du saint-père venait à notre aide; mais la révolution est arrivée et le pape est parti, nous n'avons plus eu de secours et mon frère plus d'ouvrage; pour comble de malheur, les garibaldiens ont abattu notre maison.

— Et pourquoi l'ont-ils abattue?

— Parce qu'ils ont dit comme ça qu'elle gênait la défense et que les Français pourraient bien s'y embusquer; là-dessus ils l'ont jetée bas sans y laisser pierre sur pierre. »

Et la pauvre enfant, émue par ce triste souvenir, essuya ses yeux du revers de sa main.

« C'est alors que vous êtes venue ici? lui dis-je.

— Pas tout de suite, répondit-elle; nous sommes d'abord rentrés dans la ville, où ma mère gagnait six baïoques par jour au service d'une blanchisseuse, et mon frère deux ou trois paoli au moins à faire des commissions. Tous les deux revenaient coucher dans la pauvre chambre que nous avions louée pour tous; mais un soir Paolo ne rentra pas à l'heure accoutumée ; nous l'attendîmes en vain pour prendre notre repas en commun; il ne parut point ce jour-là, qui était celui de l'entrée des Français dans la ville. Le lendemain, nous le cherchâmes partout, demandant de ses nouvelles à tous ceux que nous rencontrions. Hélas! il aurait mieux valu que nous n'en apprissions jamais. »

Il y eut un moment de silence, le vieillard avait caché sa tête dans ses mains.

« Qu'était-il donc arrivé? dis-je à Luisa, qui sanglotait sur la pierre où elle était assise.

— Les monstres de républicains, s'écria-t-elle, l'avaient assassiné sur la place de Monte-Citorio, massacré, Madame, tué à coups de poignard, parce qu'ils avaient vu ce pauvre Paolo conduire à leur logement des officiers français.

« En apprenant cet affreux malheur, mon père devint comme fou; il courut dans toute la ville pour découvrir les meurtriers et leur faire un mauvais parti : mais personne ne savait leur nom ni leur demeure : les lâches n'avaient garde de se faire connaître! Ma pauvre mère

ne se mit pas en fureur comme mon père ; elle ne pleura pas comme moi ; mais elle tomba malade et mourut, car elle aimait Paolo plus que ses yeux. Nous n'avions point d'argent pour payer le loyer de notre chambre, notre propriétaire nous fit grâce de ce que nous lui devions et nous mit à la porte ; c'est alors que nous sommes venus ici. »

Nous vidâmes nos bourses sur les genoux de la pauvre fille, qui nous remercia avec de grandes démonstrations de reconnaissance ; puis, l'âme attristée par son récit, nous errâmes quelque temps en silence au milieu des champs et des broussailles qui recouvrent l'emplacement du palais des Césars, et, après avoir visité le couvent de Saint-Bonaventure et la petite chapelle érigée sur le lieu même du martyre de saint Sébastien, seuls monuments remarquables qui existent encore sur le Palatin, nous redescendîmes la colline.

XLV

Rapport de la commission mixte. — Le major Jaunet. — Son histoire et sa récompense.

Rome, le 10 mars.

Peu de jours après l'entrée de l'armée française à Rome, le général Oudinot avait nommé une commission mixte, composée d'archéologues et de savants, la

plupart romains, pour vérifier les dommages causés par les opérations du siége ; le rapport de cette commission vient d'être remis au général Baraguey-d'Hilliers, pour être transmis au ministre des affaires étrangères. Ce travail consciencieux constate que la modération et les ménagements des libérateurs de Rome, ont été tels que pas un des monuments remarquables atteints par le feu des batteries françaises n'a été détruit, et que tous ceux d'un intérêt secondaire qui ont souffert peuvent être aisément réparés. Le montant des dommages causés, très-inutilement pour la plupart, par les républicains sous le prétexte de la défense, est plus que le triple de celui des pertes occasionnées par les assiégeants. Ce rapport, mathématiquement établi, est une réponse péremptoire aux imputations calomnieuses de certains journaux publiés pendant le siége, dont les rédacteurs, qui se souciaient réellement fort peu des monuments et des beaux-arts, étaient enchantés, dans l'intérêt de la démagogie, de stygmatiser les défenseurs de l'ordre des noms de vandales et de barbares.

Il était encore question ces jours derniers du retour prochain du saint-père ; mais la fuite d'un religieux apostat, coupable de plusieurs crimes, et qui est parvenu à s'échapper presque sous les yeux de l'officier chargé d'instruire son procès, a fortement mécontenté la cour papale, qui a cru voir dans cette évasion presque

inexplicable un acte de complaisance pour ses ennemis. L'arrivée de Pie IX, toujours impatiemment attendue, est donc encore retardée; mais le saint-père, voulant donner à l'armée française un témoignage de sa reconnaissance, vient de faire remettre au général Baraguey-d'Hilliers, par la commission gouvernementale, les décorations et les médailles destinées aux militaires de tout grade désignés par leurs chefs comme ayant mérité cette récompense.

Je viens d'être interrompue, ma chère Céline, par un personnage qui, lui aussi, porte une marque distinctive et honorable du courage qu'il a déployé pendant le siége. Il est entré dans ma chambre sans se faire annoncer, en a fait le tour, s'est approché de moi un seul instant; puis il est sorti aussitôt, l'œil hagard, l'air agité, malgré toutes mes politesses pour le retenir.

« Qu'avez-vous donc qui vous tracasse de la sorte, mon cher major? lui ai-je dit de ma voix la plus douce; et d'où vient que vous n'êtes point aimable et gracieux pour moi comme à votre ordinaire? »

Mais ces paroles caressantes se perdirent dans les airs, le major Jaunet ne m'écoutait point, et déjà il avait descendu l'escalier et courait comme un fou dans la cour du palais, où je le perdis de vue.

« Serait-il devenu enragé? m'écriai-je vraiment inquiète.

— Cela n'est nullement probable, me dit mon frère en riant de ma terreur panique ; ce ne serait pas de soif toujours, car l'eau ne manque pas, Dieu merci ! »

Au même instant, je vis entrer chez moi un domestique de Mme D***.

« Je viens voir si le petit Joseph ne serait pas venu ici par hasard, me dit-il ; il a disparu depuis une heure sans qu'on sache comment, et Madame est très-alarmée.

— Je ne l'ai pas vu, ce cher petit, » lui dis-je très-inquiète moi-même.

Comme j'achevais ces mots, je vis rentrer le vieux major, alerte et joyeux comme dans sa plus brillante jeunesse. Il saisit le domestique par la manche, et, de gré ou de force, l'entraîna vers l'écurie, où nous trouvâmes le petit Joseph jouant tranquillement sur la litière entre mes deux chevaux romains Albano et Tivoli. Le domestique prit l'enfant dans ses bras et le porta à sa mère. Quant au major, il s'empressa de réparer son impolitesse à mon égard par mille témoignages d'amitié, poussant de petits cris de joie et remuant avec transport sa longue et mince queue : car le major Jaunet appartient à la race canine ; mais il n'en est pas moins plein de courage et d'intelligence, il n'en mérite pas moins d'avoir dans l'histoire une place très-honorable. On ignore encore dans quelle partie de la France il a reçu le jour, de quels parents illustres il tire

son origine, et toutes les recherches à cet égard sont restées infructueuses. Mais ce qui est positif et incontestable, c'est qu'il a suivi l'état-major général de l'armée pendant toute cette campagne d'Italie, et qu'il est monté bravement à l'assaut, où il fut atteint d'un coup de feu, dont il porte les cicatrices.

Messieurs les officiers d'état-major ont récompensé cette belle conduite par le don d'un collier d'honneur, sur lequel ils ont fait inscrire la date des exploits et le nom de leur compagnon fidèle.

Depuis son entrée à Rome, le major Jaunet vit dans l'abondance et se repose sur ses lauriers. On le voit habituellement dans la cour de la Consulta, jouant avec des enfants ou des soldats, ou gravement accroupi sur la porte, regardant avec une certaine fierté les petits chiens italiens qui passent devant lui; quelques personnes prétendent même que souvent il court sur eux et qu'il les mord sans motif; mais je soutiens que ce sont là de pures calomnies inventées pour ternir sa réputation. Le major Jaunet a le cœur trop haut placé pour agir de la sorte: il s'est battu avec acharnement pendant la guerre, il se défend encore bravement quand on l'attaque; mais le rôle de provocateur ne saurait convenir à un chien comme lui, dans les circonstances où il se trouve placé.

XLVI

Le Vatican. — Le château Saint-Ange. — Sixte-Quint. — Cagliostro.

Rome, le 19 mars.

Vous vous étonnez, ma chère amie, que je ne vous aie rien dit encore du palais du Vatican, résidence des souverains pontifes, et vous me demandez si je ne me propose pas de le visiter aussi. J'y suis allée déjà cinq ou six fois, ma chère, et j'y suis retournée hier à votre intention. Mais comment vous décrire toutes les merveilles contenues dans cet immense édifice, bâti à diverses époques sans plan et sans symétrie, et qui est, pour ainsi dire, la réunion de plusieurs palais communiquant les uns aux autres?

Dans le ve siècle, Nicolas V eut la pensée de faire du Vatican une ville à part sur le flanc de la grande ville : le Vatican devait comprendre dans son sein non-seulement le logement des pontifes, mais encore ceux des cardinaux, de tous les employés de la cour de Rome, et des appartements d'apparat pour la réception des rois et des princes : tout cela communiquant à la cité Léonine par de longues galeries garnies de boutiques.

Déjà les murs extérieurs avaient été élevés lorsque la mort de Nicolas interrompit les travaux. Depuis lors

chaque pape fit construire dans cette immense enceinte, où l'on compte huit grands escaliers et deux cents petits, un nombre infini de cours et de salles de toute dimension. Les architectes et les artistes les plus fameux, Bramante, Raphaël, Dominique Fontana, Michel-Ange, Bernin et plusieurs autres, ont concouru à cette œuvre gigantesque.

Les appartements pontificaux sont décorés avec une simplicité grandiose et tout à fait convenable à leur destination.

La chapelle Sixtine, où s'accomplit une grande partie des cérémonies de la Semaine sainte, est remarquable surtout par la fameuse fresque de Michel-Ange, représentant le jugement dernier, qui fait l'admiration des connaisseurs, et dont je ne me sens pas capable d'apprécier toutes les beautés. Les murs de la chapelle Pauline, érigée par Paul III, sont couverts aussi de magnifiques fresques, dont quelques-unes ont déjà beaucoup souffert de l'humidité. Les musées sont si nombreux, si remplis de chefs-d'œuvre, qu'il me serait impossible de vous en donner le détail. Parmi les statues on admire surtout le fameux groupe de Laocoon, placé autrefois dans le palais de Titus et retrouvé sous le règne de Jules II; l'expression saisissante de douleur, morale plus encore que physique, empreinte sur le visage de ce pauvre père, qui ne peut parvenir à dégager des horribles étreintes du serpent monstrueux ses fils expirants dont le regard l'im-

plore, me fait toujours éprouver une sensation si pénible que je veux en détourner la tête à l'avenir.

L'Apollon du Belvédère, trouvé à Antium, et qui a décoré quelque temps le musée de Paris, mérite bien sa réputation de beauté.

La galerie de tableaux du Vatican est la plus célèbre du monde. La Communion de saint Jérôme par le Dominiquin, la Madeleine du Guerchin, la sainte Hélène de Paul Véronèse, le Sauveur dans la gloire par le Corrége, plusieurs tableaux de Raphaël et surtout celui de la Transfiguration passent pour des chefs-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre. Mais une des choses qui m'ont le plus frappée, c'est la bibliothèque, dont les vastes salles, magnifiquement décorées de riches objets d'art, contiennent, outre une quantité innombrable de livres, de manuscrits précieux, de médailles, de vases de toute espèce, un musée sacré ou recueil de calices, de patènes, de peintures, de lacrymatoires, de petits objets de piété ayant appartenu aux premiers chrétiens et qu'on retire chaque jour des catacombes.

Hier nous sommes entrés à la fabrique de mosaïque, que je ne connaissais point encore; car il y a toujours quelque chose de nouveau à voir et à admirer dans cet immense Vatican. On y travaillait à la grande collection des portraits des papes destinés à remplacer à la basilique de Saint-Paul ceux que l'incendie y a détruits. Notre guide nous donna plusieurs de ces petits morceaux carrés

dont se servent les ouvriers pour composer les tableaux en mosaïque, il m'apprit que ces petites pièces étaient formées avec des minéraux mis en poudre, et il me fit remarquer qu'elles étaient taillées en pointe par le bas pour pouvoir s'enfoncer aisément dans un mastic appliqué sur une table de pierre et qui sèche en peu de temps. L'artiste copie exactement avec ces petites pièces. de couleur et de nuances diverses, le modèle qu'il a sous les yeux ; et lorsque le mastic, composé de chaux vive et de pierre travertine et arrosé d'huile de lin, a pris la consistance nécessaire, on polit le tableau, ainsi qu'on fait pour le marbre ; cette opération lui donne un lustre qui ne s'efface jamais.

En sortant de la fabrique de mosaïque, l'idée me vint de visiter le fort Saint-Ange, que je savais communiquer au Vatican au moyen d'un pont couvert soutenu par des arcades. Clément VII se retira à la hâte par ce pont dans la forteresse, à l'époque du sac de Rome par les impériaux protestants, désastre dont les historiens contemporains nous ont laissé une description qui fait frémir (82). L'abbé Dotti, qui m'accompagnait, me dit que les républicains avaient coupé ce pont pendant le siége.

« Mais, ajouta-t-il, si vous voulez sortir du Vatican et pénétrer dans la forteresse par la porte qui fait face au pont Saint-Ange, c'est une chose très-facile.

— Sortons donc, » lui dis-je.

Chemin faisant, l'abbé m'apprit que l'empereur

Adrien, voulant préparer à ses cendres et à celles de ses descendants un mausolée dont la magnificence pût rivaliser avec celui d'Auguste, avait fait élever cet édifice de forme circulaire, imitant sans doute ce qu'il avait vu de plus beau en ce genre dans ses voyages. Ce mausolée était entouré jadis d'un corridor concentrique, soutenu par des pilastres, sur les soubassements desquels étaient inscrits les noms des empereurs dont les restes reposaient dans ce tombeau. L'intérieur était revêtu de marbre de Paros, et la pente douce par laquelle on montait au sommet du monument était pavée de mosaïques.

Les Romains changèrent la destination de cet édifice, et en firent une forteresse qui servit à leur défense dans les guerres contre les Goths. En 590, le mausolée d'Adrien perdit jusqu'à son nom et prit celui de château Saint-Ange, en l'honneur du messager céleste qu'on y avait vu remettre son épée dans le fourreau pendant la procession ordonnée par saint Grégoire pour obtenir de Dieu la cessation de la peste. En souvenir de ce miracle on plaça sur le sommet du château une statue en marbre de l'archange saint Michel, remplacée depuis par une autre que Benoît XIV fit couler en bronze.

Au moyen âge, cette forteresse joua un grand rôle dans les guerres que les seigneurs se faisaient entre eux : les Colonna s'y retranchèrent longtemps, et Crescentius, fils de cette impudique Theodora qui elle-même avait

longtemps dominé la ville du haut de ce château, le fit fortifier de telle sorte, dans les trente années pendant lesquelles il maintint son autorité toute-puissante de préfet de Rome en dépit des empereurs et des papes, que le môle d'Adrien ne fut plus connu que sous le nom de camp de Crescentius. Censius, autre préfet de Rome, fit élever une tour sur le pont pour obliger les passants à lui payer un droit de péage.

Le château Saint-Ange servit aussi plusieurs fois de refuge aux souverains pontifes dans des moments critiques; plus tard il devint une prison d'État, dont Benvenuto Cellini, qui y avait été enfermé, a fait une affreuse description.

L'abbé m'obtint la permission de visiter la forteresse, et les cachots noirs et humides du rez-de-chaussée me parurent mériter pleinement encore cette qualification de *molto orride* que leur donnait le célèbre artiste. On nous dit que ces cachots étaient destinés aux grands coupables, condamnés aux galères. Quant aux prévenus politiques, ils occupent une petite tour couverte, dans la partie la plus élevée du château; il s'y trouve dix chambres bien aérées où ces prisonniers sont enfermés séparément pendant la nuit; le reste du temps ils sont libres de se promener sur une plate-forme très-élevée, d'où la vue s'étend au loin sur la ville et sur la campagne. Dans l'autre partie de la tour sont les logements de l'aumônier, du chirurgien, des officiers de service.

et une jolie chapelle dédiée à saint Michel archange, dans laquelle les détenus peuvent assister à la messe, au sermon et aux autres exercices de piété. Les prisonniers politiques sont du reste fort peu nombreux maintenant, et les chambres qui leur sont destinées étaient vides pour la plupart.

L'abbé me montra l'endroit où avait été déposé le fameux trésor de Sixte-Quint, ce pontife énergique dont le père était vigneron, la mère femme de chambre et la sœur blanchisseuse. A peine sorti de la première enfance, il fut employé à garder les troupeaux, et ce fut en s'acquittant de cet humble office que le petit Félix Peretti rencontra un cordelier qui, frappé de son intelligence précoce, l'engagea à venir le voir à son couvent et se chargea ensuite de son éducation. Les progrès de Félix furent si rapides que bientôt Rome entière admira son savoir et son éloquence.

On a raconté que Peretti, devenu successivement vicaire général des franciscains, évêque de Sainte-Agathe et cardinal, simula des infirmités pour se faire élire dans le conclave qui suivit la mort de Grégoire XIII: mais il est bien probable que ce fut son génie supérieur, plutôt qu'une apparente caducité, qui détermina son élection. Il se distingua des papes ses prédécesseurs par une sévérité de caractère, une activité et une vigueur qui lui permirent d'accomplir pendant les cinq années de son règne des œuvres prodigieuses. Lorsqu'il fut élu

pape, la police était impuissante à réprimer les brigandages de toute espèce qui faisaient des États pontificaux un séjour si dangereux que les rues de la ville même n'étaient pas sûres pour les femmes et les jeunes filles. Sixte-Quint déclara aux *bravi* une guerre impitoyable; non-seulement il prononça la peine de mort contre les coupables, de quelque rang qu'ils fussent; mais il condamna également tous ceux qui les recélaient, et rendit les seigneurs responsables des vols et des dégâts commis sur leurs terres.

Le trésor qu'il déposa dans une salle intérieure du château Saint-Ange, après l'avoir consacré par une bulle à la sainte Vierge et aux saints apôtres, équivalait à vingt-quatre millions trois cent mille francs de notre monnaie; il n'était permis d'y toucher que pour une expédition générale contre les Turcs ou en cas de peste ou de famine.

Comme nous allions sortir de la forteresse, l'abbé m'arrêta devant une étroite cellule en me disant :

« Voici la prison de Cagliostro. »

Nous quittâmes le château, nous traversâmes le pont, orné de huit belles statues d'anges aux formes aériennes, qui portent les instruments de la passion de Jésus-Christ.

« Au temps de Rome antique ce pont se nommait Ælius, me dit l'abbé; au moyen âge on l'appela *pons Adriani;* c'est maintenant le pont Saint-Ange. »

Je ne pensais plus au château, ni au pont Saint-Ange, mais à Cagliostro.

« Vous qui savez tant de choses, dis-je à l'abbé, dites-moi donc ce que c'était que Cagliostro : avait-il en effet quelque secret merveilleux, ou n'était-ce qu'un habile charlatan et un scélérat ?

— Quelques traits de sa vie et la manière dont il l'a terminée à Rome vous mettront à même de le juger, me répondit-il.

« Né à Palerme, en 1743, de parents obscurs, il s'appelait Joseph Balsamo. Doué d'une physionomie agréable, d'une imagination vive et ardente, et d'une intelligence remarquable, il avait un goût prononcé pour les voyages : il les regardait comme seuls propres à lui fournir les moyens d'étendre l'instruction qu'il avait reçue, et d'assurer sa fortune et sa renommée. Mais l'argent lui manquait ; voici comment il s'en procura.

« Il y avait alors à Palerme un riche orfévre appelé Marano, bien connu dans la ville par sa crédulité et son avarice. Le jeune Balsamo parvint à lui persuader qu'il pouvait le mettre en possession d'un trésor enfermé dans une grotte à une petite distance de Palerme et gardé nuit et jour par des esprits infernaux. Il lui fit entendre dans les airs une voix claire et distincte, qui était, disait-il, celle d'un esprit céleste qu'il venait de prier, annonçant que le trésor serait concédé à Marano à condition qu'avant d'entrer dans la grotte il laisserait

à l'ouverture soixante onces d'or pour les gardiens invisibles.

« Le vieil avare hésita longtemps; mais, emporté par le désir d'acquérir les magnifiques pierreries décrites par la voix mystérieuse, il remplit la rude condition imposée par l'esprit céleste, et s'enfonça dans l'intérieur de la grotte.

« A peine avait-il fait quelques pas, qu'il se sentit saisir par un être de forme extraordinaire, qui le fit tourner plusieurs fois sur lui-même en poussant d'affreux hurlements. Marano se mit à appeler au secours; mais le monstre irrité le renversa à terre, l'accabla de coups et le laissa plus mort que vif. Lorsque le pauvre marchand eut enfin le courage de se relever, il chercha en vain les soixante onces d'or déposées à l'entrée de la grotte, et quand il revint à la ville pour porter plainte, l'auteur du guet-apens avait déjà disparu.

« De Palerme, Balsamo se rendit à Messine, où il se lia d'amitié avec un Grec nommé Althotas, grand chimiste et grand médecin, qui parlait plusieurs langues et possédait de merveilleuses recettes. Ils firent ensemble une longue série de voyages.

« Après plusieurs années de travaux Althotas mourut, léguant à son élève sa fortune et ses secrets; ce dernier revint alors à Palerme sous le nom de marquis de Pellegrini, ce qui ne l'empêcha point d'être reconnu par le vieil orfévre, qui le fit mettre en prison; et Balsamo n'en

sortit qu'après avoir remboursé les soixante onces d'or. Il prit alors le nom de Cagliostro, et se rendit à Rome, où il épousa Lorenza Feliciani, fille d'un fondeur de métaux, et très-remarquable par sa beauté. Il parcourut avec elle l'Europe entière, menant un train de prince et étonnant les plus incrédules par les prodiges de son art. On croit qu'il était dès lors affilié à une association secrète instituée selon les rites de la maçonnerie égyptienne, et que le salaire des missions dangereuses dont il était chargé par cette association était la principale source de ses grandes richesses.

« L'époque de l'arrivée de Cagliostro à Strasbourg fut l'apogée de sa gloire ; il s'installa dans un hôtel somptueux, reçut à sa table les principaux habitants de la ville, et consentit à donner le soir même un échantillon de sa puissance.

« L'élite de la société strasbourgeoise se réunit dans son vaste salon, magnifiquement éclairé par des procédés connus de lui seul, et il s'y montra sous le costume de grand Cophte, titre qu'il s'était donné.

« Le passé, le présent et l'avenir n'avaient pour lui, disait-il, aucun mystère ; il était contemporain du déluge, il avait assisté aux noces de Cana, il était l'ami de Pythagore, il avait trouvé la pierre philosophale, et, de même qu'il était lui-même immortel, il pouvait guérir de tous les maux et régénérer le genre humain

par son élixir de vie, dont l'usage empêchait de vieillir et rendait même la jeunesse aux vieillards.

« Il choisit parmi les nombreux enfants qui se trouvaient dans la salle un petit garçon et une petite fille, que Lorenza, sa femme, revêtit de robes blanches, tout en leur faisant boire un verre d'élixir; le grand Cophte leur imposa les mains sur la tête, les appela ses pupilles et ses colombes, en faisant sur eux plusieurs signes bizarres, qui étaient peut-être des passes magnétiques: puis deux grands laquais, en costume égyptien, firent approcher les enfants d'une table ronde, sur laquelle se trouvait une carafe de cristal.

« Cagliostro engagea alors les assistants à interroger les colombes sur tout ce qu'ils désiraient savoir.

« Une dame écrivit quelques mots au crayon, ferma le papier et le déposa sur la table. Le petit garçon s'approcha de la carafe et répondit :

« — Vous ne l'obtiendrez pas. »

« On décacheta le billet; il contenait ces mots :

« Le régiment que je sollicite pour mon fils sera-t-il accordé ? »

« La justesse de la réponse qui avait été faite excita l'enthousiasme des spectateurs.

« — Quel âge a mon mari? » demanda une des personnes présentes.

« Les pupilles regardèrent avec attention, mais ils ne virent rien dans la carafe.

« Celle qui les avait interrogés n'avait point de mari.

« Tous les assistants étaient dans la stupeur : quelques-uns cependant doutaient encore de la puissance du grand Cophte, lorsqu'un juge s'avança à son tour et demanda ce que faisait sa femme.

« Une voix claire et harmonieuse retentit aussitôt dans les airs, et apprit au questionneur que la personne dont il demandait des nouvelles jouait aux cartes avec deux autres dames.

« Cette voix surnaturelle effraya beaucoup de gens, une jeune fille s'évanouit, et pendant qu'on lui portait secours, le fils du juge, que son père avait envoyé secrètement pour savoir ce que faisait sa mère, vint dire qu'il l'avait trouvée jouant avec deux de ses amies. Alors l'étonnement ne connut plus de bornes, et plusieurs femmes se retirèrent pleines d'effroi.

« Peu de temps après, Cagliostro se rendit à Paris, qu'il avait déjà habité. Il y établit une loge de sa maçonnerie égyptienne et régénératrice. Beau, généreux, magnifique, il fut reçu avec empressement par les plus grands seigneurs de la cour de Louis XVI. Il se lia avec le cardinal de Royan et avec la comtesse de la Mothe, à laquelle il céda une partie de son hôtel et qui le compromit gravement dans le fameux procès du collier. L'illustre charlatan, malgré l'enthousiasme de la ville et de la cour et sa réputation de génie supérieur, de magicien et d'esprit surnaturel, fut alors arrêté et con-

duit à la Bastille ; s'étant justifié de l'accusation de vol, il fut remis en liberté, mais avec injonction de sortir de Paris dans les vingt-quatre heures.

« Il se réfugia à Londres, qu'il quitta en 1788 ; et il ne tarda pas à retourner à Rome, où il fut arrêté comme suspect d'illuminisme et de franc-maçonnerie ; on l'accusait aussi de diriger les complots des sociétés secrètes contre le pape, que tous les maçons de sa secte juraient d'assassiner pour venger la mort du grand maître des templiers. Son procès dura six mois, au bout desquels, ayant été convaincu de plusieurs crimes, il fut condamné à mort par le tribunal du Saint-Office, composé de juges laïques ; mais Pie VI commua cette peine en une prison perpétuelle. L'habile charlatan, à la fois grand chimiste, physicien, ventriloque et magnétiseur, fut enfermé au château Saint-Ange, et sa femme dans une maison de pénitence. Cagliostro manifesta bientôt un profond repentir et demanda un confesseur. On s'empressa de le satisfaire ; mais à peine se trouva-t-il seul avec l'ecclésiastique, dans cette prison que je vous ai montrée, qu'il le saisit à la gorge et s'efforça de l'étrangler, dans le but de s'enfuir sous son costume. Le prêtre appela au secours et parvint à se faire entendre, et Cagliostro, gardé plus étroitement encore et désespérant de s'échapper, finit par s'étrangler lui-même quelque temps après. »

XLVII

La mère Makrena au couvent de la Trinité-des-Monts. — Histoire de son martyre. — Visite de l'auteur à cette sainte abbesse.

Rome, le 28 mars.

Je souffrais l'autre jour d'un de ces accès de tristesse vague que vous m'avez reprochés si souvent, et comme vous n'étiez plus là pour conjurer le mal par votre amitié et votre franche gaieté, je résolus d'aller chercher des consolations auprès de cette pieuse abbesse dont je vous ai parlé déjà, qui trouve de saintes et salutaires paroles pour guérir les misères de l'âme.

Mme Eugénie de Bouchot, portière de la Trinité-des-Monts, me reçut, comme toujours, avec une aimable bienveillance; mais elle m'avertit que Mme de Coriolis n'était pas libre dans ce moment.

« Je l'attendrai, si vous voulez bien le permettre, » lui dis-je.

Elle me conduisit alors au parloir du premier étage, grande pièce, pavée de vilaines briques grossières, n'ayant pour tous meubles que des chaises de paille, une table et un secrétaire en bois de noyer, pour tout ornement qu'une petite statue de la sainte Vierge, placée entre deux vases de verre bleu, et quelques gravures

pieuses, le tout reluisant de propreté. C'est dans cette modeste chambre que la supérieure de la Trinité-des-Monts reçoit parfois des personnages de la plus haute distinction, prélats, cardinaux, princes, ambassadeurs, qui viennent lui demander des renseignements et des conseils.

J'ouvris l'Imitation de Jésus-Christ, qui se trouvait sur la table, et je lus plusieurs chapitres de cet excellent livre.

Après un quart d'heure d'attente, j'entendis quelque bruit dans le corridor, mais ce n'était point le pas léger de Mme de Coriolis. Je me levai cependant, je m'approchai de la porte restée entr'ouverte, et j'aperçus, tout au bout de l'immense cloître, deux religieuses s'avançant lentement du côté de la chapelle de *Mater admirabilis*.

L'une d'elles, jeune et jolie, donnait le bras à sa compagne, qui marchait péniblement, s'appuyant en outre sur une canne de jonc. A mesure que les deux femmes s'approchaient de moi, je m'aperçus que la religieuse infirme ne portait pas le costume des dames du Sacré-Cœur, et je fus frappée de la pâleur maladive de son visage et du caractère fortement accentué de ses traits réguliers. Il y avait quelque chose d'extraordinaire et de surnaturel dans cette physionomie pleine de majesté. Bientôt je fus à portée d'entendre les paroles des deux religieuses; mais la langue dont elles se servaient m'était tout à fait inconnue. En passant près du parloir, l'une et l'autre m'aperçurent et me saluèrent avec poli-

tesse. Je continuais à les regarder attentivement, lorsque Mme de Coriolis arriva par une autre porte.

« Quelle est cette dame? lui dis-je en désignant la malade, qui n'avait pas encore atteint le bout du corridor.

— Mon Dieu! qu'elle marche avec peine, et que la guérison arrive lentement! dit Mme de Coriolis, comme se parlant à elle-même. Chère Madame, ajouta-t-elle en me prenant par la main et en s'avançant de quelques pas dans le cloître, vous voyez cette pauvre créature, dont les membres sont disloqués, dont le corps est couvert de plaies. Elle est petite ici-bas; mais sa gloire sera grande dans le ciel, et son nom, ignoré maintenant, sera célèbre un jour dans l'univers catholique; on l'invoquera à l'égal des Agnès, des Agathe, des Cécile et de toutes les heureuses vierges qui signèrent de leur sang la foi de Jésus-Christ: car elle aussi a souffert le martyre, martyre long et douloureux, plus terrible que la mort, et qu'une pauvre créature humaine n'aurait pu supporter sans le secours de la grâce divine. »

J'insistai vivement pour connaître cette histoire, et Mme de Coriolis me la raconta ainsi :

Pendant l'été de 1838, un personnage de haute importance, à en juger par la richesse de son costume et par la suite nombreuse de laquais dont il était entouré, se présentait à la porte du monastère des religieuses basiliennes de Minsk en Lithuanie, et demandait à être

introduit. Quoique cet homme se dît évêque et plus encore, sa présence, loin d'exciter cette sainte allégresse que la visite d'un prélat fait éprouver à de pieuses filles, ne répandit au contraire dans ce couvent qu'une tristesse mêlée de terreur.

La portière alla toute tremblante avertir la mère abbesse de l'arrivée de Siemazsko. A ce nom redouté, qui lui rappelait de douloureux souvenirs, la supérieure pâlit ; mais levant les yeux vers le ciel, comme pour y puiser cette force divine qui transforme les âmes, elle se recueillit un instant, puis appelant ses sœurs :

« Qu'on introduise Siemazsko, puisqu'il nous faut subir sa présence, » dit-elle.

Makrena Mieczyslaweska, abbesse de ce monastère, était alors une femme de trente-cinq ans, aux traits nobles et beaux, d'une taille majestueuse, d'un caractère gai et aimable. Tant que Siemazsko, autrefois évêque de Minsk, avait été fidèle à son Dieu, elle lui avait toujours témoigné la respectueuse déférence due à la dignité dont il était revêtu ; mais depuis le jour où, par ambition plus encore que par faiblesse, il avait renoncé au catholicisme pour embrasser le schisme de l'Église russe, Makrena et ses sœurs ne voulurent plus avoir rien de commun avec leur ancien évêque. En vain celui-ci, à trois reprises différentes, leur avait-il envoyé l'invitation de renoncer à l'Église romaine, un refus positif avait été la seule réponse des religieuses polonaises.

« Pourquoi n'avez-vous pas signé l'écrit que je vous ai adressé? dit Siemazsko à la supérieure dès qu'il fut admis en sa présence.

— Parce que j'en ai découvert les erreurs, répondit-elle avec fermeté.

— Que voulez-vous dire par là, hydre infernale, et qui vous donne l'audace de me tenir un pareil langage? s'écria-t-il.

— Dieu lui-même, dit Makrena sans baisser les yeux.

— Savez-vous bien à qui vous parlez, et ne vous rappelez-vous point que j'ai été votre pasteur, et que je suis maintenant plus qu'un évêque?

— Oui, vous fûtes jadis notre pasteur; mais vous êtes devenu le loup dévorant de votre propre troupeau. »

Siemazsko grinça des dents; mais voyant que toutes les sœurs partageaient les sentiments de leur supérieure :

« Calmez-vous, lui dit-il, et redevenez ce que vous étiez autrefois, bonne et douce comme un ange, tandis que vous me paraissez maintenant un démon. Notre clément empereur vous accorde trois mois de réflexion : si vous obéissez à ses ordres, vous jouirez de tous vos biens et vous mériterez la grâce de Sa Majesté; mais si vous vous obstinez dans votre résistance, je vous annonce le sort le plus affreux.

— Plutôt la mort que de renoncer à la sainte foi

catholique, apostolique et romaine! » s'écrièrent toutes les sœurs.

Trois jours s'étaient à peine écoulés qu'une troupe de soldats força à cinq heures du matin les portes du couvent, et Siemazsko, accompagné d'Usrakoff, gouverneur civil de Minsk, se présenta de nouveau aux religieuses tremblantes, qui se groupèrent autour de leur supérieure.

« Je vous ai donné trois mois pour vous décider; mais j'ai réfléchi que ce long espace de temps ne pouvait qu'empirer le mal. Voici donc le dernier instant de liberté qui vous reste; choisissez entre vos richesses et celles que la générosité de l'empereur vous destine encore, si vous embrassez la religion qu'il professe lui-même, ou les travaux forcés de la Sibérie, si vous persistez dans votre refus.

— Ah! notre choix n'est pas douteux, s'écrièrent les religieuses; les travaux et mille Sibéries plutôt que d'abandonner Jésus-Christ et son vicaire!

— Attendez, reprit-il; lorsqu'à force de verges je vous aurai enlevé la peau dans laquelle vous êtes nées et qu'une autre peau recouvrira vos os, vous deviendrez plus traitables. »

Un cri d'indignation couvrit ces paroles barbares, et la sœur Wawezecka prenant la parole:

« Enlève notre peau, enlève notre chair, dit-elle, nous resterons fidèles à Jésus-Christ.

— Oh ! sang de chien polonais-varsovien, je t'arracherai la langue ! » s'écria Siemazsko.

Et il donna l'ordre aux soldats de chasser les religieuses de leur couvent.

Lorsqu'elles furent près de la porte, Makrena se jeta aux pieds du gouverneur pour lui demander la permission de prier une dernière fois dans leur église. L'évêque apostat voulut s'y opposer ; mais Usrakoff, touché de compassion, donna son consentement. Alors ces trente-cinq religieuses se précipitèrent en sanglotant dans le lieu saint, où, prosternées devant l'autel, elles conjurèrent le Seigneur d'être leur soutien et leur force dans cette terrible épreuve. Bientôt elles reçurent l'ordre de se retirer ; trente-quatre se relevèrent les larmes aux yeux ; mais en vain les soldats secouèrent-ils la trente-cinquième, elle était morte de douleur, de saisissement et d'amour (83).

Makrena obtint encore du gouverneur la permission d'emporter une croix de bois dont on se servait dans les processions ; elle la chargea sur ses épaules et la porta devant ses sœurs, pour soutenir leur courage par la contemplation des douleurs de l'Homme-Dieu. Dans ce moment les jeunes filles élevées au monastère se réveillèrent en sursaut, et voyant partir les religieuses emmenées par les soldats, elles coururent à leur suite en s'écriant :

« On enlève nos mères ! »

Aux cris de ces enfants les habitants de la ville s'éveillèrent à leur tour, et les plus courageux se mirent à suivre les jeunes filles jusqu'à l'auberge de Wigodka, à une lieue de Minsk. Là on lia deux à deux les religieuses basiliennes, on leur mit des fers aux pieds comme à des criminels, et l'on chassa à coups de crosse les élèves et les parents qui voulaient dire un dernier adieu à ces saintes martyres.

Ici commence une série de supplices tels, que la bouche se refuse presque à les décrire. On fit faire à ces pauvres créatures, faibles et délicates pour la plupart, une marche forcée de quinze lieues par jour, en ne leur donnant pour toute nourriture qu'un peu de pain grossier, et en relevant à coups de crosse celles qui tombaient de fatigue.

Elles arrivèrent ainsi à Witepsk, dans un ancien monastère dont les vierges catholiques avaient été chassées six mois auparavant, et qui servait alors de demeure à des espèces de religieuses schismatiques, nommées sczernices, veuves pour la plupart de soldats russes, qui reçurent l'ordre d'obliger les basiliennes polonaises à embrasser le schisme. Ces malheureuses s'acquittèrent de cette mission avec une indigne barbarie, accablant leurs victimes d'injures et de coups.

Dès le matin, les religieuses catholiques balayaient toute la maison, fendaient le bois, puisaient l'eau, allumaient le feu et se rendaient à six heures aux travaux

forcés, où, enchaînées deux à deux à des brouettes, comme des bêtes de somme, elles étaient occupées à transporter des pierres, ne mangeant que l'herbe et les racines crues qu'elles trouvaient dans les champs, ou le pain que les paysans leur donnaient par compassion. La nuit venue, les sczernices les employaient encore à la cuisine et aux soins des bestiaux, sans leur permettre, même au plus fort de l'hiver, de réchauffer près du feu leurs membres engourdis et couverts de plaies; puis on les enfermait, sans leur ôter les fers, dans une prison où il n'y avait pour tous meubles qu'un peu de paille sur la terre nue. Les saintes martyres cherchaient alors dans la prière la seule consolation possible à de pareils tourments.

« Ne veuillons que la volonté de Dieu, disait Makrena à ses sœurs, travaillons de toutes nos forces, et pardonnons à ceux qui nous font souffrir. »

Un jour les pauvres filles virent venir vers elles le père Ignace Michalewicz, leur ancien aumônier. Il leur adressa la parole en russe, et les engagea à embrasser la religion russe, lui qui leur parlait jadis leur chère langue polonaise et qui les exhortait à l'amour de Dieu. Ce fut pour toutes une immense douleur.

« Vous étiez notre père, lui dit l'abbesse avec larmes; vous sauviez nos âmes, et vous voulez les perdre à présent! Où sont vos enseignements et vos exemples?

— Lorsque je vous prêchais la fidélité à l'Église

romaine j'étais insensé, répondit Ignace. J'ai ouvert les yeux, faites comme moi.

— Apostat! s'écrièrent les basiliennes avec indignation.

— Je vous ferai écorcher vives, si vous refusez d'obéir, » dit Ignace.

Dès ce moment un nouveau supplice, celui de la flagellation, fut ajouté à toutes les rigueurs du travail, de la faim et de la soif. Deux fois par semaine, ces chastes filles étaient amenées sous une espèce de hangar, et recevaient chacune cinquante coups de verges. La honte de se voir exposées nues aux regards de tous les gens de la maison ajoutait encore aux horreurs du supplice, et cependant le seul cri qui s'échappa jamais de leurs bouches pendant que leur sang ruisselait de toutes parts, était celui-ci :

« Jésus, sauvez nos âmes, par votre croix et votre passion ! »

Puis, sans leur donner un instant de répit, on les ramenait au travail, les chairs en lambeaux et faisant trace avec leur sang. Lorsqu'une d'elles tombait de faiblesse, on la relevait à coups de bâton. Un jour Colombe Groska s'évanouit complétement ; Ignace la fit revenir en la frappant avec rudesse ; elle se traîna encore jusqu'à sa brouette, fit pour la conduire un effort impuissant, leva les yeux au ciel et expira.

Baptiste Downow fut brûlée vive dans un grand poêle, où les sczernices l'enfermèrent.

Népomucène Grotowska fut tuée d'un coup de bâton sur la tête.

De nouvelles flagellations terminèrent le martyre de deux jeunes sœurs (84), et, quelques jours après, une autre expira pendant la nuit sur les genoux de la mère abbesse.

Désespéré de ne pouvoir vaincre la résistance de ces filles sublimes, Ignace imagina de les enfermer séparément dans des cachots noirs et humides, où on ne leur donnait par jour qu'une demi-livre de pain de son et une demi-pinte d'eau ; et quand il crut que la faim avait abattu leur courage, il alla trouver Makrena, et lui dit :

« Vos sœurs sont libres maintenant, elles prennent leur café et jouissent de toutes les aises de la vie ; signez comme elles ce papier, ma chère fille, et vous redeviendrez supérieure de votre cher couvent.

— Tu mens ! s'écria l'abbesse indignée, mes sœurs n'ont point trahi Jésus-Christ : reviens à lui, misérable ! »

Il ramassa une poignée d'ordures, en remplit la bouche de sa victime et s'éloigna. Quelques instants après la prison s'ouvrit, on reconduisit la supérieure aux travaux, et elle y retrouva avec une joie inexprimable toutes ses sœurs, auprès desquelles Ignace avait en vain employé la même ruse, et les saintes filles entonnèrent avec transport une hymne d'action de grâces.

Cependant Siemazsko arriva lui-même à Witepsk, et voulut faire traîner de force les religieuses basiliennes à l'église schismatique. Lorsqu'elles se trouvèrent sur le seuil, écrasées de coups et baignées de sang. Makrena saisit une hache qu'un ouvrier venait de laisser tomber, et la présentant à l'évêque apostat :

« Tu as été notre pasteur, sois maintenant notre bourreau, lui dit-elle ; comme le père de sainte Barbe, prends cette arme meurtrière, et fais voler nos têtes dans ton temple ; car nos corps n'y entreront point vivants. »

Il fit sauter d'un coup de poing la hache des mains de l'abbesse, et la souffleta avec tant de force qu'il lui cassa une dent.

« Tiens, monstre, lui dit-elle en la lui présentant, place-la, si tu le veux, au milieu des joyaux qui couvrent ta poitrine, et pour lesquels tu as vendu ton âme ; ce sera une décoration digne de toi.

— En vérité elle m'a fait de la peine ! » s'écria Siemazsko en se laissant tomber entre les bras de ses popes, tandis que les martyres reprenaient, en chantant le *Te Deum*, le chemin des travaux forcés.

Après deux ans des mêmes souffrances, ce qui restait des religieuses de Minsk fut envoyé à Polotsk dans un autre couvent de sczernices, où leur nombre s'augmenta d'une trentaine de religieuses du même ordre, en butte comme elles à la persécution des schismatiques. En

apercevant l'abbesse, ces pauvres sœurs se jetèrent à ses pieds et lui dirent :

« Soyez notre mère ; car celle que nous avions a déjà succombé à ses souffrances. »

Makrena bénit ses nouvelles filles ; toutes s'embrassèrent avec larmes, et rendirent gloire au Seigneur. Parmi ces nouvelles religieuses, deux étaient atteintes d'aliénation mentale, par suite des coups qu'elles avaient reçus sur la tête ; l'une d'elles expira bientôt sur les genoux de la supérieure (85). La folie de l'autre ne l'empêchait point de travailler ; mais dès qu'on l'avait attachée à sa brouette, Thérèse Bienicka, c'était son nom, entrait dans une sorte d'extase, frappait sur cette brouette comme sur un tambour, et serrant son crucifix contre son cœur, elle chantait, avec une indicible expression d'enthousiasme et d'amour, des cantiques qu'elle avait composés depuis sa folie, prononçant ensuite d'une voix solennelle ces paroles de l'Évangile :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté. »

Elle se tranquillisait alors pour recommencer quelques instants plus tard, et jamais les popes ni les sezernices ne purent parvenir à lui enlever son crucifix : cette sainte folle expira quelques mois après sous les coups du bourreau.

Les religieuses catholiques furent ensuite employées à bâtir un palais pour Siemazsko, et dix-sept d'entre elles

périrent successivement de fatigues et de privations. L'évêque apostat vint alors les visiter de nouveau.

« Acceptez les bénéfices de la religion grecque, leur dit-il; car, vous le voyez, la colère de Dieu s'est manifestée sur vous, et un grand nombre de vos sœurs ont péri misérablement.

— Nous sommes toutes prêtes à mourir comme elles, répondit Makrena.

— Comment oses-tu encore parler de la sorte? dit-il en lui donnant un soufflet.

— Notre Seigneur nous ordonne de présenter l'autre joue, répondit la supérieure, la voici; frappe donc de nouveau, si tu l'oses. »

Le misérable redoubla de violence, et la souffletant ainsi dans presque toutes ses visites, il lui cassa neuf dents.

Il les fit ensuite flageller d'une manière si cruelle, que plusieurs moururent sous le bâton, ou expirèrent pendant la nuit des suites de ce supplice; on éloigna de plus les paysans qui leur jetaient du pain, et sans les Juifs, que les popes ménageaient parce qu'ils leur devaient de l'argent, les martyres auraient péri d'inanition.

Cependant le bruit de toutes ces cruautés s'étant répandu dans la ville, la femme du général russe commandant les forces militaires se jeta tout en larmes aux pieds de son mari pour le supplier d'y mettre un terme. Celui-ci se rendit sur les lieux, et arrachant lui-

même les verges des mains du bourreau, il lui dit d'une voix émue :

« Que fais-tu, malheureux ?

— J'exécute les ordres de l'archiwez Siemazsko, répondit-il.

— Et moi, je te défends de torturer ainsi ces filles innocentes, s'écria le général ; l'empereur ignore sans doute les horribles tourments qu'on leur fait subir ; et quant à toi, je te ferai pendre, si tu les flagelles encore. »

L'intervention de cet homme compatissant fit cesser les supplices, et les pauvres filles, auxquelles il donna quelque argent, jouirent d'un peu de calme jusqu'au retour du farouche Siemazsko, qui, furieux d'apprendre ce qui s'était passé en son absence, imagina un moyen plus infâme encore de martyriser ses victimes. Il les enferma dans leur prison, et engagea tous les employés du monastère à leur faire outrage, promettant le grade de protopope (archiprêtre) à ceux qui parviendraient à consommer le crime.

Alors commença une scène épouvantable, dont aucune langue humaine ne saurait rendre l'horreur. Ces pauvres vierges s'accrochaient de leurs ongles crispés à la terre du cachot, demandant à Dieu qu'elle s'entr'ouvrît pour les engloutir et les préserver. Les gémissements des victimes, le râlement des mourantes, les cris et les blasphèmes des bourreaux, le sang ruisselant de toutes parts sous les coups et les morsures de ces enragés fini-

rent par les faire reculer eux-mêmes de fatigue et d'effroi; ils se retirèrent, confus de leurs impuissants efforts; et les vierges martyres remercièrent Dieu de les avoir conservées pures.

Elles essayèrent ensuite de panser leurs plaies. Toutes étaient horriblement meurtries; huit d'entre elles avaient les yeux crevés, deux étaient mortes, écrasées sous les talons de bottes, une autre expira pendant la nuit; Makrena elle-même avait les bras mordus, les côtes déchirées et la tête fracassée, au point qu'elle en perdit une partie de l'os du crâne, et que la cervelle se trouve maintenant recouverte d'une seule peau.

Le lendemain, on fit enlever les cadavres, on envoya aux travaux forcés celles qui vivaient encore, et l'on employa les aveugles à tricoter des bas et à carder de la laine.

Au printemps de 1843, ce qui restait des religieuses basiliennes fut appelé dans la cour.

« Mes sœurs, on va sans doute nous parer pour un voyage, dit Wawrzecka en souriant, car j'aperçois nos bracelets qu'on prépare. »

On les enchaîna en effet deux à deux, et on les fit marcher au milieu des soldats, sans leur dire dans quel lieu on les conduisait. Arrivées sur les bords de la Dwina, on les fit entrer dans une barque, et la même sœur Wawrzecka, s'apercevant de l'inquiétude du pope qui conduisait la troupe, lui dit avec gaieté :

« Croyez-vous donc que nous voulions nous jeter à

l'eau? la Dwina n'est pas le ciel pour que nous nous y élancions. »

Après dix ou douze jours de marche, elles arrivèrent enfin à Miadzioli, petite ville du gouvernement de Minsk, où on les mit au pouvoir de nouvelles sczernices, qui habitaient un ancien couvent de carmélites. Siemazsko vint encore les visiter dans cette retraite.

« Vous avez perdu un grand nombre de vos compagnes, leur dit-il d'abord avec douceur; vos familles sont dans la désolation; à quoi vous sert-il de résister aux ordres de notre clément et puissant souverain?

— Mon Dieu, que vous êtes miséricordieux et patient, s'écria une des sœurs, puisque vous souffrez si longtemps un pareil apostat! »

A ces mots la fureur de cet homme ne connut plus de bornes.

« Je trouverai bien moyen d'adoucir votre sang polonais, » leur dit-il.

Il ordonna alors qu'on les plongeât dans le lac.

Toutes les sœurs, à l'exception des aveugles, furent revêtues de sacs de toile, les deux bras passés dans une seule manche pour leur ôter la liberté des mouvements; on leur mit de grosses cordes au cou, on attacha l'autre extrémité de ces cordes à de petites barques, et le pope qui présidait à l'exécution leur dit:

« Si vous n'acceptez pas nos croyances, je vais vous faire noyer comme de petits chiens.

— Exécutez les ordres que vous avez reçus, » répondirent-elles.

On les tira donc après les barques qui s'avançaient lentement, chaque bourreau traînant par la corde une victime, jusqu'à ce qu'elles eussent de l'eau à la hauteur de la poitrine. Alors les barques firent une halte, et le pope recommença ses exhortations. Ayant reçu la même réponse, il les fit traîner jusqu'à une plus grande profondeur ; de temps en temps les barques se rapprochaient du bord, ce qui leur permettait de respirer un instant ; puis le supplice recommençait. Les Juifs accourus sur le rivage sanglotaient à ce spectacle ; et quand on ramena les victimes en prison, grelottantes dans leurs sacs de toile mouillée, ils leur portèrent de la nourriture.

Ce tourment fut renouvelé jusqu'à six fois à différents jours ; plusieurs sœurs en moururent, et toutes les autres en contractèrent de graves infirmités.

Deux ans s'écoulèrent encore au milieu des mauvais traitements et des privations de toute espèce, et des trente-cinq religieuses de Minsk, ainsi que de trente environ qui leur avaient été réunies, quatre seulement avaient survécu, grâce à la charité des Juifs qui leur donnaient à manger (86).

Au mois d'avril 1845, à l'occasion de la fête du protopope Skrypin, des tonneaux d'eau-de-vie furent placés dans la cour, et tous les gens de la maison y puisèrent

si bien qu'ils s'enivrèrent complétement. Les religieuses, s'en étant aperçues, conçurent l'espérance d'échapper à leurs bourreaux. Vers minuit, elles appuyèrent contre le mur d'enceinte un tronc d'arbre, à l'aide duquel elles pouvaient tenter l'escalade. Makrena monta la première; arrivée au sommet, elle contempla un instant la distance effrayante qui la séparait du sol, demanda encore une fois au Seigneur de l'aider dans son entreprise, et faisant le signe de la croix, elle s'élança sous la garde de Dieu. Une épaisse couche de neige, tombée pendant la nuit, amortit le coup, et la supérieure ne se fit aucun mal; sœur Eusébie et sœur Clotilde eurent le même bonheur; mais plusieurs minutes s'écoulèrent avant que la quatrième religieuse parût au haut du mur; une vive inquiétude s'empara alors de celles qui étaient déjà descendues; elles se croyaient découvertes, lorsqu'elles entendirent la sœur Irène s'écrier dans les airs:

« Loué soit le Seigneur! »

Et elle tomba à côté de ses compagnes.

Après avoir secoué la neige qui les couvrait, les fugitives allèrent invoquer ensemble le secours de la sainte Trinité et la protection de la sainte Vierge dans les ruines d'une chapelle voisine; puis elles s'embrassèrent en pleurant et se séparèrent, afin d'échapper plus facilement aux poursuites de la police.

Après avoir erré trois mois dans les forêts de la Lithuanie, souffrant du froid, de la faim et de la soif, espion-

née, poursuivie et toujours préservée de ces dangers par la providence divine. Makrena traversa la Prusse et la France, et arriva heureusement à Rome, où, par ordre du saint-père, elle fit le récit de tout ce qu'elle avait eu le bonheur de souffrir pour la foi. »

Mme de Coriolis s'arrêta à ces mots, et pendant que j'essuyais les larmes de compassion que cette touchante histoire m'avait fait répandre, elle, le cœur ému, les yeux levés vers le crucifix, semblait prier à voix basse, puis elle me dit encore :

« L'ambassade russe, honteuse pour sa nation d'un événement qui exposait au grand jour tant de barbarie et d'injustice, a taxé de mensonge le récit de la supérieure des basiliennes; mais Dieu lui-même a pris en main la défense de son humble servante. Au témoignage des nombreuses blessures dont elle porte encore les cicatrices, et à celui de ses constantes vertus, sont venues s'ajouter d'autres preuves plus grandes encore. A la prière de Makrena, un jeune Anglais qui se mourait de consomption a recouvré soudain la santé. Un missionnaire atteint d'une paralysie au larynx, qui l'empêchait de se faire entendre et que les médecins regardaient comme incurable, vint un jour dire la messe dans cette petite chapelle de *Mater admirabilis* que vous connaissez. La sainte, instruite par une de nos sœurs de la maladie qui empêchait ce prêtre de parler haut, s'écria en présence de toute la communauté :

« Soyez guéri ; je vous l'ordonne au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Et, d'une voix forte et sonore, le missionnaire entonna aussitôt le *Gloria in excelsis.*

Chaque jour encore Dieu accorde de nouvelles faveurs aux prières de celle qui, comme les premiers chrétiens, a confessé son nom au milieu des tourments. La présence de cette aimable et sainte femme, toujours douce et gaie au milieu de ses continuelles souffrances, est un grand bonheur pour cette maison ; mais, hélas! je crains bien que nous n'en jouissions pas longtemps. Des plaies toujours ouvertes, des infirmités cruelles affligent ce pauvre corps affaibli par de si grandes tortures, et les anges, pressés de lui offrir cette double couronne de vierge et de martyre qui l'attend dans les cieux, la disputent peut-être à nos prières.

— De grâce, dis-je à M[me] de Coriolis, accordez-moi la faveur d'être admise en la présence de cette sainte femme.

— Venez demain à trois heures, et vous lui serez présentée, me répondit-elle avec une grande bienveillance. Maintenant adieu, chère Madame, j'espère que le temps que nous venons de passer ensemble ne sera perdu ni pour vous ni pour moi, et que nous en retirerons l'une et l'autre des fruits de grâce et de salut. »

Je sortis profondément émue et pleine d'admiration ; je rêvai de Makrena toute la nuit, et le lendemain à deux

heures j'étais déjà au couvent, où j'attendis à la chapelle de *Mater admirabilis* l'instant du rendez-vous.

Quelque temps après, Mme de Coriolis vint me chercher, comme elle me l'avait promis.

« La mère Makrena est plus malade aujourd'hui, me dit-elle; vous la verrez dans son lit, qu'elle n'a pu quitter. Je suis accablée d'affaires dans ce moment; mais Mme Césarie de Bouchot, qui a appris le polonais pour pouvoir causer avec notre sainte, aura la bonté de vous conduire. »

Je suivis la jeune religieuse avec une respectueuse crainte, et nous entrâmes dans une cellule aussi simplement meublée que toutes les autres, mais au fond de laquelle s'élevait un autel richement orné; car le saint-père a voulu que la pauvre femme, qui avait été si longtemps privée du bonheur d'assister à la messe, pût l'entendre de son lit, lorsque ses infirmités ne lui permettraient pas d'aller à l'église.

La mère Makrena me reçut le sourire sur les lèvres.

« Vous êtes trop bonne, Madame, de vouloir visiter un *pauvre chiffon* comme moi, me dit-elle. Combien je regrette de ne pas savoir parler le français! mais cette mauvaise tête est si dure qu'elle ne peut plus rien apprendre. »

Mme Césarie me traduisit ces paroles; j'étais si émue que je ne trouvai rien à répondre. La bonne et spirituelle religieuse suppléa à mon impuissance; elle cau-

sait avec la mère Makrena et me répétait ses paroles pleines de piété, et surtout d'une humilité si grande que j'en étais confondue. Je parlai enfin de la Pologne. A ce nom magique, les yeux de Makrena s'animèrent d'une vive flamme.

« Pauvre peuple, s'écria-t-elle, qui demande à grands cris, et sans pouvoir l'obtenir, le rétablissement de ses sanctuaires détruits, profanés par le schisme, le retour de ses prêtres mourants dans les prisons, gelant en Sibérie, où ils sont relégués en haine de la sainte Église romaine! Ah! puisse le Ciel avoir pitié de cette nation! puisse-t-il aussi avoir pitié de la France, que menacent de si grands périls!

« Il me semble voir l'hydre du Nord se réjouir de vos discussions politiques et aiguiser ses longues dents pour dévorer votre généreuse patrie, comme il a dévoré la Pologne, sa sœur; mais Dieu ne le permettra point. »

La voix de Makrena était devenue vibrante et sonore: son visage, ordinairement si pâle, était animé d'une vive rougeur; on eût dit une prophétesse des anciens temps dans un moment de sublime inspiration. J'étais saisie de crainte et de respect.

« Prions, mes chères sœurs, reprit-elle d'un ton doux et persuasif, prions à la fois pour les persécutés et pour les persécuteurs. Et vous, Madame, vous retournerez bientôt en France; ayez la bonté d'emporter alors une prière polonaise que ma sœur Césarie voudra bien

vous traduire; récitez-la et propagez-la en souvenir de moi ; la prière des fidèles désarme la colère du Seigneur. »

La mère Makrena paraissait fatiguée, je pris congé d'elle, et saisissant sa main, je la baisai avec respect.

« Je ne suis, moi, qu'une misérable créature, me dit-elle; mais, à cause de ma dignité d'abbesse, je vous bénis, ma fille. »

Je m'agenouillai tout émue devant le lit, et je courbai mon front avec joie et confiance sous cette bénédiction, qui, je l'espère, me portera bonheur.

Mme Césarie, fidèle à sa parole, m'a envoyé ce matin la traduction de la prière polonaise; je la copie et je vous l'envoie, ma chère Céline, certaine que vous la réciterez dévotement (87).

XLVIII

Promenade dans les environs de Rome. — Départ. — L'Anio. — Le lac de Solfatara. — Les îles flottantes. — L'oracle de Faune. — Les tombeaux de Plautius Lucanus et de la famille Plautia. — La villa Adriana. — Légende de Symphorose. — Tivoli. — Le temple de Vesta. — Le temple de la sibylle Tiburtine. — La grande cascade. — La grotte de Neptune. — La grotte de la Sirène. — Les cascatelles de Tivoli. — Grotta Ferrata. — Marino. — Castel-Gandolfo. — Un lac sur le cratère d'un volcan. — Sant-Andrea-delle-Fratte. — M. Ratisbonne. — Bonne nouvelle.

Rome, le 8 avril 1850.

Je reviens d'une promenade de quarante-huit heures dans les environs de Rome, ma Céline, et je m'empresse

de vous raconter tout ce que j'ai vu de remarquable dans ce petit voyage.

Il était cinq heures du matin lorsque nous sommes sortis de Rome, l'abbé Dotti, mon frère et moi, par la porte Saint-Laurent. Le soleil se levait radieux dans un ciel d'un incomparable azur; la terre était revêtue de cette tendre et fraîche verdure dont elle se pare au printemps; la brise matinale apportait jusqu'à nous ces parfums balsamiques, ces émanations délicieuses de mille fleurs odoriférantes, écloses pendant la nuit: les insectes bourdonnaient dans les airs: les oiseaux saluaient l'astre du jour de leurs chants mélodieux, et nous, le cœur plein de pieuses pensées, nous goûtions en silence tout le charme de cette matinée délicieuse.

Mon frère prit enfin la parole pour demander le nom d'une petite rivière que nous venions de traverser.

« C'est, dit l'abbé, le Teverone, plus célèbre sous le nom d'Anio, qu'il portait jadis et qu'on lui donne souvent encore maintenant; dans une heure à peu près nous passerons un autre pont que l'on nomme pont Solfatara, à cause de la forte odeur de soufre des eaux sur lesquelles il est construit. »

Bientôt, en effet, nous sentîmes les exhalaisons désagréables des ondes bleuâtres du canal, et nous aperçûmes le lac qui lui sert de réservoir. Il était couvert de petits îlots flottants, formés par des matières bitumineuses, qui se détachent du fond, et qui, réunies

aux herbes et à la poussière transportées sur l'aile des vents, se condensent par la force du soufre et surnagent à la surface.

« C'est ici, nous dit l'abbé, que se trouvait cet oracle de Faune, consulté par Latinus, dont parle Virgile. »

Un peu plus loin il nous fit remarquer sur la gauche du chemin les restes du tombeau de Plautius Lucanus, qui donna son nom au pont Lucano, et, près de ce pont, le tombeau de la famille Plautia, construit en forme ronde, comme celui de Cecilia Metella, dont je vous ai parlé.

Quelque temps après nous avions sous les yeux les ruines de cette immense et fameuse villa Adriana, d'où l'on a tiré un grand nombre de ces belles statues antiques et de ces mosaïques précieuses qu'on admire dans les musées. L'empereur Adrien, de retour de ses voyages, avait fait construire ce magnifique palais pour y réunir les merveilles de toutes les parties du monde. Lorsqu'il fut achevé, il fit offrir des sacrifices et consulter les dieux sur la durée de cette superbe villa, où, non content de reproduire les monuments les plus remarquables et les sites les plus pittoresques de l'Égypte et de la Grèce, il avait fait représenter encore l'Élysée et l'Enfer tels que les avait créés l'imagination des poëtes.

« Prince, répondit l'oracle, nous ne pouvons satisfaire votre curiosité avant que vous ne fassiez cesser l'insulte que nous font chaque jour la veuve Symphorose et ses sept fils, habitants de Tibur. »

L'empereur ordonna aussitôt qu'on amenât devant lui cette femme.

« Pourquoi, lui dit-il, refusez-vous de sacrifier dans nos temples?

— Seigneur, répondit-elle avec modestie, j'ai eu pour mari Gentulius et pour beau-frère Amantius, deux tribuns de votre armée; l'un et l'autre étaient chrétiens, ils ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et ils sont maintenant couronnés dans le ciel d'une gloire immortelle.

— N'imitez pas leur exemple, ou je vous ferai mourir comme eux, vous et vos sept fils, au milieu des plus affreux supplices, interrompit l'empereur avec colère.

— Et d'où me vient ce bonheur de pouvoir être immolée huit fois à mon Dieu? s'écria cette sainte mère, animée par une grâce surnaturelle.

— Je te le dis encore, reprit Adrien, sacrifie à Hercule, ou tu lui serviras toi-même de sacrifice.

— Qu'attendez-vous donc pour m'immoler? lui répondit-elle; je ne serai jamais trop tôt réunie à mon époux, que vous avez fait mourir déjà. »

L'empereur commanda alors qu'elle fût conduite au temple d'Hercule, qu'on la frappât au visage et qu'on la suspendît par les cheveux, et comme ces tourments ne firent que l'affermir dans la foi, il la fit jeter dans l'Anio. Puis s'étant fait amener ses enfants, et voyant que ni menaces ni promesses ne pouvaient ébranler la constance de ces généreux martyrs, il fit planter sept pieux autour

du temple d'Hercule, les fit étendre avec des poulies, et mourir l'un après l'autre dans des tourments divers. Leurs corps, jetés d'abord dans une fosse profonde, en furent retirés par les fidèles et ensevelis sur la route de Tibur, à huit milles de Rome. Maintenant la célèbre villa d'Adrien, ce chef-d'œuvre de magnificence, n'est plus qu'un vaste amas de ruines; mais les saintes victimes de la cruelle superstition de cet empereur jouiront éternellement dans le ciel d'un bonheur sans mélange, et leurs noms, inscrits au livre de vie en caractères glorieux, sont encore célébrés dans tout l'univers catholique (88).

Nous arrivâmes de bonne heure à Tivoli, l'antique Tibur, bâti, sur une montagne couverte de beaux oliviers, par trois frères argiens, nommés Tibur, Corax, et Catillus, quatre cent soixante-deux ans avant la fondation de Rome ; et nous nous dirigeâmes d'abord vers le temple de Vesta, situé au sommet d'un roc escarpé qui domine l'Anio, dont les eaux mugissantes, se précipitant avec fracas, forment une magnifique cascade que nous admirâmes longtemps.

Le temple de Vesta, bâti en forme circulaire et entouré de colonnes, dont dix sont encore debout, est un petit chef-d'œuvre d'architecture romaine. Celui de la sibylle Tiburtine, maintenant la chapelle Saint-George, est d'une forme oblongue et touche au temple de Vesta. Après les avoir visités l'un et l'autre, nous descendîmes

un chemin taillé dans le roc par ordre du général Miollis, au temps de l'occupation française sous le règne de Pie VII : et nous pûmes contempler à notre aise la grande chute de l'Anio, qui retombe en cascade écumante jusqu'au fond de l'horrible gouffre qui porte le nom de *grotte de Neptune*. Ce profond abîme est formé d'arcades et de cavernes rocailleuses, et son aspect sombre contraste admirablement avec l'énorme masse d'eau illuminée par les rayons du soleil, qui, se brisant avec fureur sur la pointe des rochers, retombe en gouttelettes de diamants, en poussière humide et brillante, jusqu'au pied des spectateurs éblouis.

Un étroit sentier, pratiqué dans le travertin, nous conduisit à la *grotte des Sirènes*, tout aussi pittoresque que celle de Neptune, quoique d'un aspect moins imposant et moins sévère ; et nous admirâmes ensuite les charmantes cascatelles formées, comme la grande cascade, par les eaux de l'Anio, qui retombent en nappes d'argent, de rochers en rochers, à plus de trente-cinq mètres de profondeur.

Nous visitâmes encore ce jour-là les ruines de la villa de Mécène, et la villa d'Este, ornée de fresques antiques dont les sujets sont tirés de l'histoire de Tivoli. L'érudition de l'abbé, ses réflexions judicieuses et pleines d'à-propos, ajoutaient un nouveau charme à tout ce que cette nature pittoresque et grandiose réveillait déjà dans nos esprits de souvenirs et de pensées philoso-

phiques; les noms d'Horace, de Properce, de Catulle et de Mécène, intimement liés à ces ruines, furent souvent répétés dans nos discours. Combien de générations cependant se sont succédé depuis lors et dorment dans un profond oubli! tel sera notre sort sans doute; car il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes de se survivre à eux-mêmes dans la mémoire de leurs descendants. Mais qu'importe au vrai chrétien cette gloire frivole, pourvu qu'il obtienne celle qui lui est promise dans les cieux?

Nous avons dîné et couché à Tivoli, et le lendemain nous nous sommes mis en route pour retourner à Rome par Frascati, que vous connaissez déjà par une de mes lettres;

Par Grotta-Ferrata, petit village n'ayant de remarquable que son église, où l'on trouve un beau tableau du Dominiquin, qui représente saint Basile exorcisant un enfant agité de convulsions;

Par Marino, qui tire son nom de Marius; et par Castel-Gandolfo, où les papes ont fait bâtir une maison de plaisance dans laquelle ils passent une partie de la belle saison. Tout près de ce village, mais bien avant qu'il existât, des flammes d'un rouge sombre, des ruisseaux de lave ardente s'échappaient en rugissant des flancs de la montagne, semant partout sur leur passage l'épouvante et la mort. Peut-être des villes ignorées de nos jours éprouvèrent-elles près de là le triste sort

d'Herculanum et de Pompeï. Aujourd'hui le volcan est éteint, et son cratère est devenu un joli lac dont les eaux s'écoulent lentement par un canal très-anciennement construit dans la plaine au delà des monts.

De retour à Rome par Albano, je me suis rendue presque aussitôt à Saint-Andrea-delle-Fratte pour recevoir la bénédiction qu'on devait y donner le même soir ; mais il était trop tard, et quand j'entrai dans l'église, le prêtre avait quitté l'autel, et les fidèles sortaient l'un après l'autre, silencieux et recueillis. Je pénétrai cependant dans l'enceinte devenue déserte, mais tout imprégnée des parfums de l'encens, toute retentissante encore, pour ainsi dire, du chant des saints cantiques ; et je m'agenouillai dévotement devant cette célèbre image de la Vierge immaculée au pied de laquelle se sont opérées tant de conversions, se sont obtenues tant de faveurs éclatantes. Une émotion indéfinissable s'était emparée de mon âme, mille pensées pieuses s'y pressaient tour à tour.

Que de pauvres mères, me disais-je, que de pauvres femmes sont entrées ici les yeux baignés de larmes, la désolation dans le cœur, et en sont sorties consolées ! Que de malades ont trouvé dans ce lieu la santé, et plus souvent encore la patience chrétienne, qui change en joie de l'âme la souffrance du corps, et fait mériter sur la terre une couronne glorieuse dans le ciel ! Peut-être cette place où je suis est-elle celle qu'occupa naguère

ce jeune Israélite qui était entré dans ce temple le sourire de l'ironie sur la bouche, le blasphème dans le cœur, et qui en sortit transformé et converti à cette religion divine qu'il haïssait auparavant. O Reine des anges! canal mystérieux des grâces du Très-Haut! que s'est-il donc passé entre vous et lui? Votre voix céleste, qui charme les bienheureux, a-t-elle retenti à son oreille? ou, soulevant un coin du voile épais qui cache le ciel à la terre, lui êtes-vous apparue dans tout l'éclat de votre beauté divine?

Il était jeune, riche, amoureux et payé de retour; sa fiancée l'attendait, comptant les jours et ne lui laissant ignorer ni son impatience ni sa tendresse; tout lui souriait à l'envi, une certaine considération s'attachait même à son nom, car sa famille était avantageusement connue parmi celles de sa race. Nous ne sommes plus au temps où, haïs et méprisés, les Juifs étaient en opprobre au genre humain, et ceux que la fortune et leur industrie ont tirés de l'obscurité marchent la tête haute dans ce siècle d'argent. Rien ne manquait donc au bonheur de ce jeune homme, rien si ce n'est cette grâce divine qui fait fouler aux pieds tous les biens terrestres pour en mériter d'éternels. Il arriva à Rome; il y fut retenu, presque malgré lui, par un enchaînement de circonstances bien insignifiantes en apparence, et sa haine contre la religion chrétienne, excitée depuis longtemps par la conversion de son frère, l'abbé Ratis-

bonne, ne faisait que s'accroître. Sur le point de partir, poussé par une puissance surnaturelle, dont il subit malgré lui la mystérieuse influence, il franchit le seuil de ce sanctuaire ; il y entre Juif d'origine, de conviction et de volonté, et il en sort chrétien de cœur et d'esprit, prêt à sacrifier à Dieu, qui vient de se révéler à lui comme autrefois à Saul sur la route de Damas, sa fortune, son amour-propre, et jusqu'à cette fiancée, modèle de grâce et de constance, que, comme le Polyeucte de Corneille, il aime « beaucoup moins que son Dieu, mais bien plus que soi-même. »

O mère du Christ, épanchez donc aussi sur moi quelques gouttes de cette grâce divine qui pénètre et transforme les cœurs! Salut des infirmes, rendez à mon âme languissante la santé, la force et l'amour, cet amour généreux qui ne sent point la peine, qui ne s'excuse jamais sur l'impossibilité, parce que rien ne lui est impossible ; cet amour divin qui s'élève toujours en haut, comme une flamme vive et ardente, et qui redouble sa vigueur par tout ce qu'on lui oppose pour l'arrêter (89).

Répandez aussi vos bénédictions sur tous ceux que je chéris. Que leur vie s'écoule paisiblement, comme un limpide ruisseau à travers un jardin parsemé de fleurs. Protégez la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Douce étoile de la mer, guidez la barque de saint Pierre, si souvent battue par la tempête, à

travers les écueils dont elle est menacée, et rendez à la capitale du monde chrétien, veuve de son premier pasteur, ce souverain pontife si longtemps désiré.

Comme je priais de la sorte, un bruit de clefs et une voix lente et nasillarde vinrent m'avertir qu'il était temps de sortir de l'église. Ma voiture était à la porte; en quelques minutes je fus de retour chez moi; Alexandre m'attendait, un journal à la main.

« Cette feuille assure que le pape va rentrer bientôt à Rome, me dit-il.

— Ah! m'écriai-je intérieurement, la sainte Vierge a fait plus que d'exaucer mes vœux, elle les a prévenus; Dieu veuille qu'il en soit ainsi des autres demandes que je lui ai faites!

— Eh bien, me dit mon frère, étonné de mon silence, je croyais que vous alliez être transportée de joie à cette nouvelle.

— Je suis en effet très-contente aujourd'hui, lui répondis-je, et plus encore que je ne saurais vous le dire. »

Mais réfléchissant à toutes les espérances trompeuses que nous avions si souvent conçues à ce sujet, j'ajoutai aussitôt :

« Je ne croirai au retour du saint-père que quand je l'aurai vu de mes propres yeux. »

XLIX

Le retour de Pie IX officiellement annoncé. — Départ de Portici. — Marche triomphale. — Adieux des princes napolitains. — Arrivée à Rome. — Réception à Saint-Jean-de-Latran. — Joie délirante de la population. — Le *Te Deum* à Saint-Pierre. — Illumination générale.

Rome, le 12 avril.

Ah! ma Céline, quel spectacle magnifique! quelle scène attendrissante! combien de sensations diverses que je voudrais vous exprimer, et que ma plume est insuffisante à dépeindre!

Nos vœux ardents sont enfin exaucés : le chef de l'Église est remonté sur le trône pontifical, le successeur du prince des apôtres a repris possession de la chaire de saint Pierre, le père est de retour au milieu de ses enfants.

Dès la fin de mars, le cardinal Antonelli, pro-secrétaire d'État, avait annoncé au corps diplomatique que les obstacles qui s'étaient jusque alors opposés au retour de Pie IX étant heureusement aplanis, surtout par la conclusion de l'emprunt qu'il avait contracté pour subvenir aux besoins de l'État, Sa Sainteté avait résolu de retourner au commencement du mois suivant dans ses domaines temporels.

Le 4 avril, en effet, le saint-père quitta Portici, après avoir fait ses adieux aux illustres personnages qui se trouvaient réunis dans le salon du palais. Plusieurs cardinaux et quelques prélats montèrent avec lui dans le wagon royal, et la musique militaire fit retentir les airs d'éclatantes fanfares, que couvraient en partie les cris de la foule innombrable accourue de toutes parts pour demander encore une fois la bénédiction du pontife.

Arrivé à Caserte, Pie IX fut reçu par le roi de Naples en personne, qui le conduisit au palais. Le saint-père, accompagné de toute la famille royale, se rendit d'abord à la chapelle et y resta en prière pendant une demi-heure environ. Rentré dans les appartements, il caressa, comme son divin maître, les petits enfants qui jouaient familièrement autour de lui et jusque sur ses genoux, et il adressa à tous de sages conseils et de douces paroles.

Le lendemain, à neuf heures, il se remit en chemin, accompagné du roi et du prince royal. La route était bordée de soldats et d'une nombreuse population qu'il bénissait au nom de Dieu. A Capoue, il descendit à la cathédrale et de là à l'archevêché, où dînèrent les augustes voyageurs, qui se remirent aussitôt en route pour Sella, où l'on arriva à cinq heures du soir, toujours au milieu des cris de joie des populations entières, hommes, femmes, enfants, portant entre les mains des rameaux d'olivier, préparant de distance en distance des arcs de triomphe en verdure avec d'ingénieuses

inscriptions, témoignant par toutes les démonstrations possibles leur amour et leur respect.

Ce ne fut qu'à Portella, sur la frontière, que les princes napolitains prirent congé du saint-père. Leurs adieux furent bien touchants; le pape exprima au roi une profonde reconnaissance pour sa généreuse hospitalité, et lui donna avec sa bénédiction le titre de roi très-pieux ; puis il entra solennellement dans ses États, qu'il avait quittés en fugitif seize mois auparavant.

Là, comme dans le royaume de Naples, son voyage fut un véritable triomphe. Le peuple se pressait en foule au-devant du saint-père et jusque sous les pieds des chevaux, dont la course se trouvait ainsi retardée; partout la joie la plus sincère, la plus délirante, se peignait sur les visages. Il rendait à tous amour pour amour, bénédictions pour cris d'allégresse, s'arrêtant de temps en temps dans les églises pour prier Dieu de répandre sur ce peuple chéri ses grâces les plus abondantes.

C'est aujourd'hui 12 avril que le pape a terminé cette marche triomphale par son entrée solennelle dans la capitale du monde chrétien. Dès le matin, les rues et les places qu'il devait parcourir étaient couvertes d'un sable fin et brillant; les façades des maisons, les balcons et les fenêtres étaient ornés de tentures, de draperies élégantes, de guirlandes de fleurs et de feuillage. La population, énormément accrue par une foule

immense d'étrangers, accourus de toutes les parties de l'Europe pour être témoins de ce spectacle, encombrait le chemin par lequel le saint-père était attendu ; l'armée française et les troupes romaines, parées de leurs plus brillants uniformes, étaient échelonnées sur son passage : tous les yeux se fixaient sur la route d'Albano, toutes les oreilles étaient au guet, tous les cœurs dans l'attente.

A quatre heures du soir une estafette arriva au grand galop pour annoncer l'approche du souverain pontife. Mille cris de : *Vive Pie IX! vive notre saint-père!* retentissent aussitôt dans les airs ; la grande voix du canon, le son de toutes les cloches mêlent leur bruit formidable aux acclamations de bonheur de la foule éperdue ; Pie IX met pied à terre, entouré du général en chef et de l'état-major de l'armée française, des cardinaux, des membres de la municipalité romaine, des députations des divers chapitres et des paroisses de la ville, des ambassadeurs en grand costume, qui attendaient le saint-père sous le portique de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Tous tombent à genoux pour recevoir sa bénédiction ; des larmes d'attendrissement s'échappent alors des yeux du souverain pontife ; il étend sur cette foule sa main tremblante d'émotion, et pénètre dans l'église.

On avait disposé les deux tribunes du chœur en amphithéâtre pour que les dames pussent mieux voir la

cérémonie ; j'avais reçu la veille des billets d'admission, et je ne puis vous dire à quel point je fus impressionnée au moment solennel où le saint-père entra dans l'auguste enceinte au son d'une musique délicieuse, au milieu de la joie délirante de ses enfants avides de le voir. Son maintien était noble et modeste à la fois : il marchait lentement, suivi de son brillant cortége, et la plus douce allégresse était répandue sur tous ses traits.

Arrivé devant le maître-autel, Pie IX s'agenouilla, reçut la bénédiction du saint Sacrement, et se mit bientôt en route pour Saint-Pierre, ayant à la droite de sa voiture le général Baraguey-d'Hilliers à cheval, et à sa gauche le prince Altieri, commandant de la garde-noble ; il était en outre précédé ou suivi des cardinaux de la commission gouvernementale, du clergé, des ambassadeurs, de tout l'état-major des deux armées, des dragons romains, des dragons français, des gardes-nobles à cheval, et des voitures pontificales, traînées chacune par six chevaux noirs magnifiquement harnachés.

Dès que le cortége fut en marche, la bannière des papes, hissée au haut du château Saint-Ange, se balança doucement dans les airs et fut saluée par cent coups de canon, par les cloches retentissantes et par les vivats enthousiastes de la population tout entière, dont la joie s'exprimait par des démonstrations inconnues chez les peuples du Nord. Un déluge de fleurs tombait

de toutes les fenêtres, les dames agitaient leurs mouchoirs, les enfants poussaient des cris aigus; c'étaient des chants de joie, des larmes, des sanglots, des sauts et des danses qui se multiplièrent à l'infini pendant le parcours très-long des files de voitures, arrêtées à tout moment par les flots tumultueux de ce peuple en délire.

On voyait bien que les étrangers fauteurs de l'anarchie avaient quitté la ville; la majesté du catholicisme, l'affection pour la personne et pour la dignité de Pie IX régnaient sans contradiction; ce jour-là, il n'y avait plus de républicains à Rome.

Le saint-père était attendu au bas des degrés de la basilique par les chanoines de Saint-Pierre, et, à l'entrée même de l'église, par le sacré collége. Dès qu'il fut descendu de carrosse, les assistants se précipitèrent à sa suite; les haies de soldats furent forcées; c'était à qui arriverait le premier auprès de lui pour jouir du bonheur de sa présence.

Pie IX est alors conduit à un prie-Dieu placé entre la chaire de Saint-Pierre et le grand baldaquin; l'antienne *Ecce sacerdos magnus* est entonnée par mille voix éclatantes; le souverain pontife donne la bénédiction. Les tambours battent aux champs, tous les fronts se baissent, tous les genoux fléchissent; puis on chante le *Te Deum* solennel, et le pape entre au Vatican, heureux comme un bon père qui se retrouve enfin.

après une absence longue et cruelle, au milieu de ses enfants chéris.

Ce soir la ville entière est illuminée comme jamais aucune ville ne l'a été peut-être; ce sont partout des lampes, des torches, des lustres, des girandoles de feu : pas une chétive mansarde dans le plus petit *vicolo* qui reste dans l'obscurité. Nous venons de parcourir les rues au milieu de ce jour factice, presque aussi éclatant que le soleil, et je rentre chez moi brisée de fatigue, d'émotion, de joie, d'enthousiasme, heureuse de tout ce que je viens de voir et d'entendre dans cette journée, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

L

Présentation au saint-père. — Départ de Rome.

Rome, le 22 avril.

Encore quelques jours, ma Céline chérie, et je vous presserai sur mon cœur, et je vous dirai de vive voix tout ce que je n'ai pas le temps de vous raconter aujourd'hui. J'étais venue à Rome dans le dessein de donner mes soins à mon frère, que je croyais grièvement blessé : je l'ai trouvé presque guéri. J'y suis restée pour visiter tout ce que cette ville renferme de choses saintes et magnifiques, et pour voir le souverain pon-

tife porté en triomphe et rétabli sur son trône, glorieusement relevé par la valeur française. Je voulais recevoir sa bénédiction paternelle. J'ai goûté toutes ces joies, ma Céline; plus heureuse que la plupart des mortels, j'ai atteint le but que je m'étais proposé; de plus, mon frère vient d'obtenir un congé de trois mois. Nous avons déjà fait nos adieux à nos amis. La bonne Tecla, avec son zèle accoutumé, m'a épargné tous les ennuis des préparatifs; nos bagages sont prêts, et nous n'attendons plus pour partir que la chaise de poste qui doit nous conduire à Cività-Vecchia. Quelques jours encore, et l'air de la patrie dilatera ma poitrine, et les côtes de France apparaîtront à nos regards!

O mon pays! que ton nom est doux à prononcer! A ce nom magique, à l'idée de te revoir, je frissonne de joie; mille souvenirs pleins de charmes, et qui semblaient depuis longtemps oubliés, se réveillent dans mon esprit; ceux même qui me sont toujours si douloureux perdent dans ce moment de leur amertume!...

J'aime l'Italie avec son ciel d'azur, sa chaude et poétique nature, Rome avec tous ses prestiges de grandeur et de gloire; mais je le sens bien aux battements de mon cœur qu'il m'est impossible de contenir, j'aime avant tout notre belle France, je suis fière de ma patrie, et je répète avec Châteaubriand :

O mon pays, sois mes amours,
Toujours!

Et cependant, que de journées heureuses se sont écoulées pour moi dans ces lieux que je vais quitter sans retour! que de plaisirs intellectuels! que de joies douces et pures! que d'émotions pieuses, dont le souvenir fera les délices de ma vie entière!...

Dernièrement encore, lorsque, présentée au saint-père, qui avait déjà reçu tous les officiers de l'armée française, et qui leur avait témoigné sa vive reconnaissance dans des termes si touchants que tous se sentirent pénétrés d'amour et de respect, j'ai pu contempler de près ce visage vénérable, empreint de cette ineffable douceur qui caractérisait l'Homme-Dieu; lorsque j'ai entendu cette voix, qui vibre jusqu'au fond de l'âme pour y faire pénétrer des paroles toujours pleines d'une bonté angélique; lorsque, agenouillée aux pieds du souverain pontife, j'ai reçu sa sainte bénédiction, l'impression a été si forte, ma joie si vive, que je n'avais plus le courage de me relever; il me semblait que je serais morte volontiers dans ce moment solennel.

Mais mon nom retentit dans les longs corridors, c'est mon frère qui me cherche et qui m'appelle; la chaise de poste est à la porte, les chevaux piaffent d'impatience, l'heure du départ a sonné.

Adieu donc, ville orgueilleuse, dont le seul nom fit autrefois trembler la terre! Adieu, ville magnifique, rêve du savant et de l'artiste, dont les beautés réelles surpassent encore toutes celles que leur imagination

avait créées d'avance! Adieu, ville chrétienne, arrosée du sang des martyrs, sanctifiée par le séjour des saints, consacrée par leurs reliques! Adieu, berceau de la civilisation, tête et cœur du catholicisme! Adieu, Rome, adieu!

FIN.

NOTES

Note 1. — Page 24.

Saint Zacharie fonda dans ce but trois villages qu'il appela *domuculte*. Le pape Adrien en créa quatre autres. En 1407, Grégoire XII, dans son *motu proprio* 15e, donna des encouragements à la culture des grains. Sixte IV, voyant la négligence des propriétaires, fit une ordonnance pour les obliger à mettre en rapport au moins un tiers de leur terrain; cette loi, exécutée sous ce pontife et sous son neveu Jules II, fut traitée d'arbitraire, et trouva une vive opposition chez les riches Romains lorsque Clément VIII voulut la remettre en vigueur. Ce pape eut alors recours à des moyens plus efficaces encore : il permit que l'exportation des grains fût libre quand le prix ne dépassait pas une certaine limite; cette sage prévoyance, qui tient le milieu entre la liberté excessive du commerce et les restrictions qui l'entravent, est donc une invention d'un pape du XVIe siècle, et non des Anglais, comme quelques économistes voudraient le faire croire. Pie V, en 1556, aplanit les obstacles qui s'opposaient au transport des grains à Rome. En 1588, Sixte V encouragea les agriculteurs en leur prêtant de l'argent qu'ils devaient rendre après la récolte. En 1600, Clément VIII ordonna la révision des lois baronales sur la culture des champs, et améliora la condition des vassaux. Mais ces constants efforts n'ont pas été couronnés par le succès. Dans des temps plus

rapprochés de nos jours, Pie VI et Pie VII firent aussi plusieurs lois pour ranimer et favoriser l'agriculture.

Note 2 — Page 27.

Buona mano. Étrenne.

Note 3. — Page 28.

L'Arrone, rivière qui s'échappe du lac Bracciano.

Note 4. — Page 55.

« Les basiliques avant le christianisme étaient des tribunaux construits d'abord par les Grecs et adoptés plus tard par les Romains.

« Le nom de basilique veut dire *royale*. Il vient de ce que l'un des portiques de ces édifices, chez les Grecs d'Athènes, portait le nom du second des archontes, désigné sous le titre de roi.

« Le premier tribunal construit à Rome sous cette forme le fut par le censeur M. Porcius Caton, cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne. Lorsque la liberté de l'Église eut été proclamée dans l'empire par Constantin, les chrétiens ne voulurent point donner aux édifices consacrés au culte public la forme des temples impurs des idoles. Ils en adoptèrent une autre à laquelle se rattachaient pour eux les plus précieux souvenirs, celle des basiliques. C'étaient les tribunaux où les martyrs avaient souffert la torture et confessé la foi.

« Ces églises primitives, tournées vers l'orient, avaient la forme rectangulaire au dehors, avec différents portiques et divisions à l'intérieur et à l'extérieur, où se tenaient les catéchumènes et plus tard les pénitents exclus de l'assistance aux offices divins. Une cour découverte, assez souvent plantée d'arbres, d'où lui venait le nom de *paradis*, se trouvait renfermée dans l'enceinte de ces mêmes portiques, en avant de l'église. Au milieu se trouvait le réservoir d'eau servant

aux ablutions des premiers chrétiens, réservoir qu'il ne faut pas confondre avec les fonts baptismaux.

« L'intérieur de la basilique se divisait en trois ou cinq nefs, auxquelles donnait entrée un nombre égal de portes. A l'extrémité de la grande nef, laquelle fut réservée plus tard à certains pénitents, se trouvait le chœur avec l'*ambon*, remplacé en France par nos *jubés*.

« Venait enfin le sanctuaire, portion la plus sainte de l'édifice et la plus riche en souvenirs.

« Dans les basiliques païennes, cette partie du tribunal était occupée par le juge, placé dans l'hémicycle central, formant abside. Le sol en était élevé de plusieurs marches, de telle sorte que souvent un cachot n'ayant d'ouverture qu'au sommet de la voûte s'y trouvait pratiqué pour renfermer les criminels appelés à l'interrogatoire. Ces cachots bien souvent aussi reçurent des chrétiens au temps des persécutions. Sortis du cachot et placés devant le juge, ces chrétiens y subissaient les tortures auxquelles on les voulait soumettre. En un mot ils confessaient la foi.

« Pour en conserver le souvenir, que firent les premiers chrétiens à la paix?

« Au fond de l'abside, dans le lieu occupé jadis par le juge impie, fut placé le siége du pasteur, de l'évêque. En avant, sur le lieu qu'avait baigné le sang des martyrs, s'éleva l'autel consacré au sacrifice non sanglant de la nouvelle loi. Les corps des mêmes martyrs furent placés en dessous, dans un caveau remplaçant le cachot primitif. On nomma ce lieu la *confession*. Telle fut la basilique sanctifiée des premiers chrétiens, et ce qu'on voit encore, du moins en partie, dans les différentes basiliques de Rome et en particulier dans la basilique de Latran. »

(J.-F.-O. Luquet, évêque d'Hésebon.)

Note 5. — Page 55.

SACROS. LATERANEN. ECCLES.
OMNIUM URBIS ET ORBIS
ECCLESIARUM MATER
ET CAPUT.

(Inscription gravée au portail de la basilique.)

Note 6. — Page 56.

Ce fut alors qu'Epicharis, femme affranchie, supporta courageusement les plus horribles tortures, puis s'étrangla elle-même, dans la crainte que la douleur ne lui arrachât le nom des conjurés.

Note 7. — Page 57.

« Cette église n'avait pas de portes fermantes; à leur place étaient suspendues de simples toiles, afin qu'on pût se réfugier dans l'église à toutes les heures du jour et de la nuit. Le christianisme ne dut pas répudier cette partie de la législation romaine qui attachait le droit d'asile à certains temples, et qui sauvait plus d'esclaves maltraités et dignes d'indulgence qu'elle ne protégeait de coupables. Mais en accueillant ce droit, le christianisme le transforma. Il s'en servit non-seulement comme d'un correctif à la peine de mort, mais aussi comme d'un moyen de réforme morale. Ceux qui trouvaient la vie ou la liberté au pied des autels étaient soumis d'une manière particulière à l'influence de l'Église, leur libératrice. Ils étaient les prisonniers de la pénitence et de la charité. Cette institution chez les peuples chrétiens date de la fondation de la basilique de Latran. L'église, qui avait reçu le nom de palais de Dieu, fut aussi appelée l'asile de la miséricorde. »

(L'abbé Gerbet.)

Note 8. — Page 57.

« La porte principale est en bronze ; elle appartenait à la basilique Æmilia, dans le *forum romanum*, et elle fut transportée à Saint-Jean-de-Latran par ordre d'Alexandre VII. »

(L'abbé Gerbet.)

Note 9. — Page 58.

La mosaïque la plus remarquable de Saint-Jean-de-Latran est celle composée par J. de Turrita, J. de Camerino et Gaddo Goddi, dans la voûte de l'abside. On y voit l'image du Sauveur, également en mosaïque, mais provenant de l'église primitive, et représentant l'apparition merveilleuse qui eut lieu dans cet endroit pendant la consécration de la basilique. On vit alors apparaître sur la partie supérieure de l'abside l'image resplendissante du Sauveur, et l'on entendit en même temps ces paroles : La paix soit avec vous. (Voyez ***les Sept Basiliques de Rome,*** par M. de Bussière.)

Note 10. — Page 58.

La chapelle Corsini fut élevée par Clément XII, en l'honneur de saint André Corsini, l'un de ses ancêtres.

Note 11. — Page 59.

Les autres papes enterrés à Saint-Jean-de-Latran sont : Léon V, Sergius III, Lucius II, Agapite II, Pascal II, Calixte II, Honorius II, Célestin II, Innocent II, Sergius IV, Alexandre II, Jean X, Jean XI, Jean XII, Jean XVIII, Anastase IV, Célestin III, Clément III, Clément XII, Boniface VIII. Le tombeau de ce dernier est remarquable par la mosaïque où Giotto a peint le pape debout, portant la tiare, revêtu des ornements pontificaux, accompagné de deux cardinaux et d'un laïque en riche costume.

Parmi les autres monuments funéraires qui existent encore, on remarque celui du cardinal Rusponi, auteur du meilleur

ouvrage sur la basilique; celui de Richard Annibaldi della Mollara, ami de saint Thomas d'Aquin; enfin ceux du peintre André del Sarto et du chevalier d'Arpino, également grand artiste. (Voyez l'ouvrage de Mgr Luquet.)

NOTE 12. — Page 60.

La hauteur du monolithe était de trente-trois mètres. Il est aujourd'hui brisé en trois morceaux. (Note de Mgr Luquet.)

NOTE 13. — Page 60.

Les marches de la *Scala santa* sont recouvertes de bois pour aider à leur conservation. Les papes eux-mêmes ne les montent qu'à genoux. Ce fut sur la première marche de cet escalier que Lothaire, roi des Romains, prêta serment au pape Innocent II, avant d'être couronné empereur.

NOTE 14. — Page 61.

En mémoire de cette apparition miraculeuse de la croix et du gain de la bataille contre Maxence, qui déterminèrent la conversion de Constantin au christianisme, ce prince avait fait élever dans un des lieux les plus apparents de Rome sa propre statue, tenant une croix à la main. Sur le piédestal on lisait ces mots :

« *Salutari hoc signo, tanquam veræ virtutis et fortitudinis argumento, Urbem vestram jugo tyranni ereptam liberavi, S. P. Q. R. auctoritati pristinæ dignitatique restitui. imp. Cæs. fl. Constantinus maximus p. f. augustus.* »

« Par ce signe de salut, cause de la vraie valeur et de la force, j'ai délivré votre ville en l'arrachant au joug d'un tyran. J'ai rendu à leur ancienne autorité et dignité le sénat et le peuple romain. Moi l'empereur Cés. fl. Constantin, très-grand, pieux, heureux, auguste. » (EUSÈBE, *Vie de l'empereur Constantin.*)

Note 15. — Page 61.

On a tenu à Saint-Jean-de-Latran douze conciles tant généraux que provinciaux; c'est là que furent condamnées les doctrines panthéistes et manichéennes du moyen âge, et les erreurs de Béranger, qui avait attaqué le dogme eucharistique.

Note 16. — Page 61.

Sophocle est le plus célèbre des tragiques grecs.

Note 17. — Page 82.

On remarque aussi *la vocation et le martyre de saint Matthieu* du Caravage, les peintures de la voûte du chevalier d'Arpino, le tombeau du cardinal de Bernis, sculpté par Maximilien Laboureur, et celui de Mme de Montmorin.

Note 18. — Page 83.

L'histoire fabuleuse de cette époque raconte que Procas, roi des Albains, avait laissé son royaume à Numitor, son fils aîné; mais celui-ci fut chassé du trône par Amulius, son frère, qui, voulant le priver de postérité, obligea Rhéa Sylvia, fille de Numitor, à se faire vestale. Celle-ci mit cependant au monde d'une seule couche Romulus et Rémus. Amulius, furieux, jeta la mère dans les fers, et fit exposer les enfants sur le Tibre, qui était alors débordé. Le fleuve, en se retirant, laissa les enfants à sec sur la rive. Une louve, accourant alors à leurs cris, approcha ses mamelles de leurs lèvres et les nourrit de son lait.

Note 19. — Page 83.

Les Gracques, Crassus, Hortensius, Cicéron, Catilina, Sylla, Marc-Antoine, Catulle habitaient le mont Palatin.

Note 20. — Page 84.

Tullus Hostilius fut le troisième roi de Rome.

Note 21. — Page 84.

Il y a à Rome cinq églises dédiées à saint Laurent : 1° la basilique Saint-Laurent-hors-des-Murs ; 2° Saint-Laurent-in-Damaso, au palais de la Chancellerie ; 3° *Saint-Laurent-in-Lucina*, près du Corso ; 4° Saint-Laurent-in-Miranda, derrière les colonnes du temple d'Antonin et de Faustine ; et Saint-Laurent-in-Panisperna, sur le Viminal.

Note 22. — Page 85.

Euphémius, père de saint Alexis, ayant reconnu son fils après sa mort, le déposa dans l'église Saint-Boniface, qu'il fit ensuite reconstruire. On transforma en monastère la maison qui était contiguë, et l'on y conserva l'escalier de bois sous lequel le saint avait logé si longtemps.

Note 23. — Page 85.

L'église Sainte-Sabine, qui touche celle de Saint-Alexis, fut construite au ve siècle, sur l'emplacement de la maison qu'habitait cette sainte, par un prêtre illyrien riche pour les pauvres et pauvre pour lui-même, ainsi que l'exprime une ancienne inscription : *Pauperibus locuples, sibi pauper.*

Note 24. — Page 86.

La place *del Popolo* tire son nom des peupliers qui entouraient le tombeau de César, dont la carcasse circulaire existe encore.

Note 25. — Page 92.

Maestro di casa, majordome ou intendant : il y en a un dans toutes les familles riches ; il est chargé de la surveillance des domestiques et de toutes les affaires de la maison.

NOTE 26. — Page 98.

Voyez *Rome et Jérusalem*, par M. d'Avenel.

NOTE 27. — Page 101.

Le docteur Bérard est un médecin français d'une très-grande distinction, qui habite Rome depuis longues années. Il rend d'immenses services aux malades de toutes les nations qui affluent dans cette ville pendant l'hiver. Il est l'auteur d'un excellent ouvrage intitulé : *De l'hygiène à Rome.* Sa conduite pendant le siége a été digne des plus grands éloges.

NOTE 28. — Page 102.

« Plusieurs balles furent dirigées contre l'appartement du souverain pontife et y pénétrèrent. Trois insurgés se placèrent en embuscade derrière les colosses en marbre de la place du Quirinal, pour tirer sur le saint-père, s'il se présentait au balcon. » (Mgr LUQUET.)

NOTE 29. — Page 106.

On sait que pendant le siége les républicains fanfarons s'étaient vantés hautement d'avoir miné les principaux édifices, afin d'ensevelir vainqueurs et vaincus sous les ruines de la ville s'ils ne pouvaient la garder.

NOTE 30. — Page 106.

On appelle ainsi cette grande quantité de domestiques au service des cardinaux et des grands seigneurs; plusieurs ont avec eux leur femme et leurs enfants.

NOTE 31. — Page 109.

Bou-Maza logeait à Paris, où il était prisonnier de guerre, dans le même hôtel que la princesse Belgiojoso; celle-ci

allait souvent chez le chef arabe; elle fut donc appelée comme témoin lorsque l'affaire du vol fut portée devant les tribunaux.

NOTE 32. — Page 112.

Cette frégate était envoyée par le roi Ferdinand. (Voir les Mémoires du cardinal Pacca.)

NOTE 33. — Page 115.

Pour de plus amples détails voir les Mémoires du cardinal Pacca.

NOTE 34. — Page 118.

Il avait eu plusieurs attaques d'épilepsie, et déjà les médecins le regardaient comme incurable. On raconte qu'étant encore enfant il tomba dans un fossé rempli d'eau stagnante, au bord duquel il se promenait, et il se serait noyé si un jeune paysan qui l'accompagnait n'était parvenu à l'en retirer.

NOTE 35. — Page 119.

Auditeur, conseiller ou théologien.

NOTE 36. — Page 119.

Mgr Muzi, aujourd'hui évêque de *Cità di Castello*.

NOTE 37. — Page 120.

Le cardinal Mastaï prit le nom de Pie en mémoire de Pie VII, qui avait été, comme lui, évêque d'Imola.

NOTE 38. — Page 121.

Gonfaloniere, maire.

NOTE 39. — Page 121

Anziani, adjoints.

NOTE 40. — Page 121.

Autrefois, à la prise de possession des papes, les prélats composant le tribunal de la Rote figuraient à cheval dans le cortége. Pie IX a réduit le cérémonial à la forme suivie par Pie VII; les membres du sacré collége se sont rendus à Saint-Jean-de-Latran en voiture.

Vers les deux heures le pape arriva sur la place de la basilique. Le prince Orsini, sénateur de Rome, accompagné des conservateurs, des principaux magistrats du Capitole, de toutes les personnes de leur suite et d'un bataillon de la milice urbaine, attendait Sa Sainteté à l'oratoire de l'Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement, près de la *Scala santa*, où l'on avait dressé une espèce de portique richement décoré. Le grand écuyer a ouvert la portière de la voiture du pape, et le prince sénateur, au nom du peuple romain, a rendu à Sa Sainteté, dans un discours latin, l'hommage d'obéissance et de fidélité. A quelques pas de là, le vénérable chapitre de Saint-Jean-de-Latran est venu à la rencontre du pape; la chaîne qui ferme l'entrée du grand escalier de la basilique s'est abaissée; le saint-père est descendu de voiture et s'est avancé jusqu'à la grille du grand portique. Là le cardinal Barberini, archiprêtre de la basilique, lui a présenté la croix, qu'il a respectueusement baisée à genoux, tandis que le clergé chantait l'antienne : *Ecce sacerdos magnus*.

Le sacré collége, le corps diplomatique, plusieurs membres de la noblesse romaine étaient déjà réunis sous le portique, autour du trône qui avait été élevé près de la *porte sainte*. Dès que le pape y a été assis, le cardinal-archiprêtre s'est avancé, a fait une inclination profonde, a harangué le saint-père, et lui a présenté les clefs de la basilique, qu'un prélat portait à côté de lui dans un bassin d'or. Sa Sainteté a tendu la main pour les recevoir, et ensuite les a rendues au même

prélat. Les cardinaux-évêques, portant la chape et la mitre blanches, les cardinaux-prêtres la chasuble, et les cardinaux-diacres la dalmatique de la même couleur, se sont rangés, ainsi que les évêques et les prélats, autour du trône du pape, pendant que le chapitre et le clergé de Saint-Jean-de-Latran étaient admis au baisement du pied.

Après l'adoration, le pape est entré dans la basilique par la porte majeure, où le doyen du sacré collége est venu lui présenter l'encens et l'eau bénite. La procession s'est avancée dans l'intérieur de l'église; le pape était porté sur son trône, placé sous le baldaquin, comme dans les grandes solennités. Le chœur de la chapelle pontificale a entonné le *Te Deum*. Arrivé devant l'autel de Martin V, où le saint Sacrement était exposé, Pie IX est descendu de son trône, s'est mis à genoux sur le prie-Dieu, et a adoré quelque temps le Seigneur, tandis que le chœur chantait le verset *Te ergo quæsumus*. La procession, remise en marche, s'est arrêtée une seconde fois devant la tribune où reposent les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Après avoir vénéré ces insignes reliques, le saint-père est allé s'asseoir sur le trône pontifical, au centre de l'abside de la basilique. Les cardinaux se sont avancés par rang d'ancienneté pour la cérémonie de l'obédience, et, au moment où ils lui ont baisé la main, le pape a déposé dans leur mitre entr'ouverte deux médailles que Monseigneur le trésorier, à genoux près du trône, présentait à Sa Sainteté.

L'obédience terminée, le pape est allé de son trône à l'autel papal; il y a déposé l'offrande d'usage renfermée dans une bourse brodée en or. Après cette offrande, le visage tourné vers le peuple, et la tête découverte, il a donné la bénédiction apostolique; puis il est remonté sur le trône portatif: c'est alors qu'il a pris pour la première fois la tiare. Il a été ainsi porté processionnellement, précédé des évêques, des

patriarches et des cardinaux, jusqu'au grand balcon de la principale façade de la basilique ; et, debout sur son trône, la tiare en tête, il a béni Rome et le monde, et cette bénédiction solennelle a été suivie des plus vives acclamations, mêlées aux fanfares militaires, au son des cloches, au bruit de seize pièces de canon rangées sur la pelouse de Sainte-Croix-de-Jérusalem. (Voir la *Notice biographique de Pie IX*, par Henri Bretonneau.)

Note 41. — Page 121.

Vive Pie IX ! vive notre bon pape, le père du peuple !

Note 42. — Page 122.

M. Henri Bretonneau, déjà cité.

Note 43. — Page 122.

Le faubourg du Transtévère est le quartier le plus pauvre de la ville; on dit que c'est celui où l'ancien type romain s'est le mieux conservé.

Note 44. — Page 123.

Une circulaire, datée du 8 octobre et signée du cardinal Gizzi, secrétaire d'État, recommandait à toutes les autorités de province *de faire cesser ces démonstrations dispendieuses, qui distraient les populations de leurs occupations domestiques.*

Note 45. — Page 124.

Le *paolo* vaut à peu près cinquante centimes de notre monnaie.

Note 46. — Page 128.

L'impôt pécuniaire est beaucoup moins élevé que le nôtre, et la milice romaine ne se recrute que par des engagements volontaires; la conscription, le recrutement, ces mots qui

sonnent d'une manière si pénible aux oreilles de nos paysans, sont inconnus aux Romains.

NOTE 47. — Page 130.

On m'a raconté que Pie IX se rendit un soir incognito dans un couvent de religieux qu'on lui avait désignés comme fort relâchés dans leurs mœurs. Il demanda à parler au supérieur, qui refusa d'abord de recevoir l'importun visiteur, et lui fit dire de revenir le lendemain.

« Allez l'avertir, répondit le pape, que le prêtre Mastaï voudrait lui parler. »

Le supérieur descend alors en toute hâte. Pie IX s'excuse gracieusement d'être venu à onze heures du soir; il demanda ensuite à voir les moines réunis pour leur donner sa bénédiction; il en manquait plusieurs, qui étaient allés se promener, quoique leur règle les obligeât à ne pas sortir de leur couvent après l'*Angelus* du soir. Le supérieur et les moines coupables furent doucement réprimandés; mais cette douceur ne toucha point leur âme; ils devinrent dès lors des ennemis acharnés du saint-père, et ils jouèrent un rôle odieux sous le gouvernement des triumvirs.

NOTE 48. — Page 166.

D'autres personnes disent que la fresque de la noce Aldobrandini a été trouvée dans les ruines d'une maison de Mécène.

NOTE 49. — Page 178.

L'espace compris entre le Janicule et le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle, portait le nom de colline et de champ Vatican.

NOTE 50. — Page 178.

Hist., lib. I. — Ann., XIV.

NOTE 51. — Page 178.

Le cirque de Néron était situé dans le même lieu que la basilique actuelle de Saint-Pierre; le mur latéral de celle-ci et les sacristies occupent aujourd'hui une partie de l'emplacement.

NOTE 52. — Page 179.

Bréviaire romain, fête de la dédicace de Saint-Pierre.

NOTE 53. — Page 179.

Il y avait près de ce lieu un temple de Mars et un temple d'Apollon que l'on démolit, et dont les débris servirent aussi à la construction de la basilique.

NOTE 54. — Page 180.

Elles remplacent celles que l'on consacrait dans l'*atrium* des anciennes basiliques.

NOTE 55. — Page 182.

Voyez *les Sept Basiliques*, etc., t. I.

NOTE 56. — Page 186.

Esquisse de Rome chrétienne, t. I, p. 322.

NOTE 57. — Page 188.

Le saint-père a ordonné l'érection d'une chapelle commémorative de cet événement, à l'endroit où les voleurs avaient enfoui la relique.

NOTE 58. — Page 215.

Il y a à Rome plusieurs établissements pour servir d'asile aux *pericolanti* (jeunes filles en péril); on leur fournit une dot et un trousseau pour faciliter leur mariage.

Note 59. — Page 215.

La ville d'Ostie, qui n'existe plus de nos jours, était située à l'embouchure du Tibre et servait d'entrepôt à une partie du commerce de Rome avec l'univers.

Note 60. — Page 216.

Tout le monde connaît et se rappelle les détails du combat dans lequel les Horaces, ces trois jumeaux romains choisis par Tullus Hostilius pour défendre l'honneur et les intérêts de leur patrie, triomphèrent des trois Curiaces, champions des Albains. L'on sait aussi comment le seul Horace qui survécut à ce combat singulier, souilla sa victoire par le meurtre de sa sœur, parce qu'elle n'avait pu s'empêcher de pleurer la mort de l'un des Curiaces, qui était son fiancé.

Note 61. — Page 217.

Plusieurs de ces portraits n'offraient aucune authenticité dans la ressemblance; mais il y en avait un grand nombre réellement historiques. On travaille à rétablir cette collection.

Note 62. — Page 217.

L'air est si malsain dans les environs de la basilique de Saint-Paul qu'ils sont maintenant presque déserts et qu'il ne reste rien des anciennes fondations. Le pape Symmaque y avait fondé un hospice, qui n'existe plus. Saint Grégoire le Grand parle d'un couvent de femmes, dont on ne trouve point de traces. Vers le milieu du IXe siècle, le pape Jean VIII avait entouré la basilique d'un bourg fortifié pour la défendre contre les invasions du dehors; mais la population qu'il y avait attirée ne put s'y fixer à cause du mauvais air, et il ne reste maintenant aucuns vestiges de ce bourg, nommé Giovannipoli. Vers le milieu du XIe siècle, les religieux de

Cluny bâtirent le cloître qui existe aujourd'hui. Hildebrand, qui fut depuis Grégoire VII, en fut nommé abbé. Sous Martin V, ce monastère fut réuni à la congrégation bénédictine du Mont-Cassin, qui le possède maintenant.

NOTE 63. — Page 218.

Le 9 juillet 298.

NOTE 64. — Page 18.

Voyez *les Sept Basiliques*.

NOTE 65. — Page 229.

Ces jeux duraient huit jours, et ils étaient fort indécents, d'après le rapport de saint Augustin.

NOTE 66. — Page 240.

Voyez le second volume de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, par l'abbé Gerbet, d'où cette analyse a été tirée. Voyez aussi l'ouvrage de Monseigneur Morichini sur les établissements de charité à Rome.

NOTE 67. — Page 264.

Bréviaire romain, fête de Notre-Dame-des-Neiges, le 5 août.

NOTE 68. — Page 265.

Voyez *Sainte-Marie-Majeure*, par Mgr Luquet, évêque d'Hésebon.

NOTE 69. — Page 267.

Voyez *les Sept Basiliques*, t. II, p. 110.

NOTE 70. — Page 283.

Le chevalier Louis Perret, auteur du grand et bel ouvrage sur les catacombes qui doit être imprimé par ordre du ministère.

NOTE 71. — Page 283.

Mgr Vérolle, évêque de Colombie, vicaire apostolique de Mandchourie (Chine).

NOTE 72. — Page 291.

Voyez Théodoret.

NOTE 73. — Page 295.

Les Sept Basiliques, t. II, p. 186. Voir pour la cérémonie actuelle *le Capelle pontificie*, etc., di Gaetano Moroni.

NOTE 74. — Page 350.

Voyez les actes du martyre de saint Ignace.

NOTE 75. — Page 359.

Voyez, pour plus amples développements, l'*Histoire de la révolution de Rome*, par M. Alphonse Balleydier.

NOTE 76. — Page 368.

La princesse Borghèse, née Guendaline Talbot, comtesse de Shrewsbury.

NOTE 77. — Page 371.

Statue de Pallas, apportée de Troie en Italie par Enée. On ne la montrait jamais aux profanes.

NOTE 78. — Page 372.

Les vestales habitaient une maison annexée au temple; elles jouissaient du privilége d'être enterrées dans le bois sacré, comme le font connaître douze inscriptions sépulcrales de grandes vestales trouvées en cet endroit.

NOTE 79. — Page 381.

Le pape Alexandre VII.

Note 80. — Page 387.

Les *confetti* sont de petits muscardins fabriqués avec du plâtre.

Note 81. — Page 395.

Moccoletti est le nom donné à ces petites bougies que l'on porte le mardi gras.

Note 82. — Page 413.

« Les Impériaux protestants mettaient le feu partout où manquait le butin et partout où les habitants faisaient mine de se défendre. Plus leurs prisonniers étaient d'un rang élevé et respectable, plus les tourments qu'ils avaient à endurer étaient raffinés et prolongés; les uns restaient plusieurs jours suspendus en l'air par les bras; les autres, une corde au pied, étaient attachés au-dessus de l'eau, avec menace de couper la corde, s'ils ne déclaraient où était leur trésor; plusieurs furent accablés de coups, d'autres stigmatisés avec un fer ardent en diverses parties du corps. Les barbares imaginèrent de leur enfoncer de fines échardes de bois sous les ongles des mains ou des pieds, de leur faire couler du plomb fondu dans la bouche, de leur arracher les dents, enfin de les mutiler de la manière la plus horrible. Ils ne se bornèrent pas à ces vols; ils outrageaient indifféremment toutes les femmes qu'ils rencontraient, ils les déshonoraient l'une après l'autre, et les tuaient ensuite sous les yeux des pères ou des maris, qu'ils tenaient garrottés, etc. »

Sac de Rome, écrit en 1527 par Jacques Bonaparte, témoin oculaire; traduit de l'italien par le prince Napoléon-Louis Bonaparte, mort à Gorli en 1831.

Note 83. — Page 430.

Cette sœur se nommait Rosalie Lauszecka; elle était âgée de cinquante-sept ans et religieuse depuis trente.

NOTE 84. — Page 434.

Suzanne Rypinska et Collette Siclawa.

NOTE 85. — Page 436.

Elle se nommait Élisabeth Filichaures.

NOTE 86. — Page 441.

Voici les noms d'un grand nombre des ces saintes martyres : Rosalie Ygocka, Gertrude Ciciecka, Népomucène Landanska, écrasées par la chute des seaux qu'elles n'avaient pas eu la force d'élever jusqu'au haut par la poulie, et qui étaient retombés sur leurs têtes pendant que les sœurs travaillaient à bâtir le palais de Siemaszko;

Euphémie Gurrynska, Clémentine Yébrouska, Catherine Koryeka, Élisabeth Tyrenhauz, Irène Kwinta, ensevelies dans une excavation qu'elles faisaient pour extraire de la terre glaise ;

La princesse Rosalie Medunecka, Geneviève Kuleska, Onuphre Sielavna, Josaphate Grotkowska, Calixte Babianska, Joséphine Gourzynska, Casimire Baniewiez, Clotilde Carnowska, Cléophe Rzysztalewiez, mortes écrasées par des décombres ;

Onuphre Glybocka, Mariancelle Siemniszek, mortes de la flagellation ;

Séraphine Szezerbinska, âgée de soixante-douze ans, morte au trentième coup de verge en prononçant le nom de Jésus ; vingt coups furent déchargés sur son cadavre pour l'exécution du décret ;

Stanislas Bowgiol, Natalie Narbun, mortes aussi de la flagellation ;

Justine Turo et Liberate Kormin, Scolastique Keuto, écrasées sous les talons de botte des popes ;

Justine Srlegel, Alexandrine Pieczora, Salomée Botwie, Apollonie Domezko, Bonaventure Gedgoft, Norberte Surcewiez, Christine Huwald, Praxède Zaykoska, eurent les yeux crevés.

Joachima Noiewodzka, Augustine Romanowska, furent noyées.

Marthe Balinska fut asphyxiée.

Anicète Brochocka, Vincente Brochocka sa sœur, Dorothée Yamesreweska, Régine Sadrouska, Cornélie Salogt, Cajetane Horiel, Cunégonde Hryniewiez, moururent des suites des infirmités qu'elles contractèrent par le froid et l'humidité.

Note 87. — Page 447.

COURONNE DE LA TRANSFIGURATION.

I

O Jésus, qui, étant vrai Dieu, vous transformâtes en devenant aussi vrai homme, daignez, s'il vous plaît, changer tous les maux qui nous affligent en vos désirables et salutaires consolations. ***Pater. Ave. Gloria Patri.***

II

O Jésus, qui vous transfigurâtes sur la montagne du Thabor afin d'affermir notre foi en votre divinité, daignez, s'il vous plaît, changer tous les maux qui nous affligent en vos désirables et salutaires consolations. ***Pater. Ave. Gloria Patri.***

III

O Jésus, qui vous transformâtes dans la dernière cène en changeant le pain et le vin en votre véritable chair et en votre sang adorable, daignez, s'il vous plaît, changer tous les maux qui nous affligent en vos désirables et salutaires consolations. ***Pater. Ave. Gloria Patri.***

IV

O Jésus, qui parûtes transformé pendant votre sainte Passion par les meurtrissures et les plaies qui voilèrent votre beauté, et qui, étant le Dieu immortel, mourûtes pour nous sur une croix, daignez, s'il vous plaît, changer tous les maux qui nous affligent en vos désirables et salutaires consolations. *Pater. Ave. Gloria Patri.*

V

O Jésus, qui vous transformâtes enfin dans votre merveilleuse résurrection, lorsque par la vue de votre corps glorieux vous rendîtes la joie à votre très-sainte Mère, daignez, s'il vous plaît, changer tous les maux qui nous affligent en vos désirables et salutaires consolations. *Pater. Ave. Gloria Patri.*

OFFRANDE DE LA COURONNE.

Fils éternel du Dieu vivant, Jésus notre Seigneur, je vous offre mes prières; ayez pitié de mon âme pécheresse, et, par vos cinq mystérieuses transformations, daignez changer votre indignation et vos justes châtiments en grâces et en bénédictions paternelles; que toutes nos afflictions, toutes nos souffrances, toutes nos difficultés soient changées en joies, en douceurs et en consolations. Que votre miséricorde change tous nos maux, toutes nos épreuves en biens et en bonheur, nos ennemis en amis, et tous nos dangers en sécurité.

Daignez, ô le meilleur des pères, me changer aussi moi-même, qui suis à vos yeux la plus indigne pécheresse; daignez me changer par votre grâce en votre fidèle servante et fervente imitatrice, afin qu'après vous avoir servi sur cette terre dans l'humilité, l'abandon de moi à toutes vos volontés et la plus vive reconnaissance pour vos bontés sans nombre, je sois reçue dans votre royaume éternel, où vous régnez avec le Père et le Saint-Esprit, Dieu seul en trois personnes, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

O Marie ! Mère vraiment admirable ! admirable par les grâces et les privilèges dont Dieu vous a comblée ; admirable par vos vertus et vos mérites ; admirable sur le ciel par la gloire qui vous environne ; admirable dans la terre par les grâces sans nombre que vous nous obtenez ; vous êtes surtout admirable dans ceux qui vous sont vraiment dévoués ; vous les délivrez des périls qui les entourent, vous les consolez dans leurs afflictions, vous les fortifiez surtout au moment de la mort. Daignez, ô Mère admirable, jeter sur nous un regard de bonté ; appuyez nos prières auprès de votre adorable Fils ; vous voyez les maux qui pèsent sur son Église, intercédez pour elle, et nous serons sauvés ; que, par le pouvoir qui vous a été donné sur le cœur de Jésus, son épouse sorte triomphante du creuset dans lequel elle gémit ; que ses enfants aveuglés jusqu'ici la consolent de tant de douleurs et deviennent sa gloire. Nous célébrerons la vôtre, ô Marie ; notre reconnaissance unira dans nos louanges votre nom à celui de Jésus, et les confondra dans nos cœurs jusqu'au dernier soupir.

Mater admirabilis, ora pro nobis.

NOTE 88. — Page 454.

Les noms de ces saints martyrs, dont l'Église célèbre la fête le 27 juillet, sont Crescence, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stactens et Eugène.

NOTE 89. — Page 456.

Imitation de Jésus-Christ, livre III, chapitre V.

FIN DES NOTES.

TABLE

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

XLV

XLVI

XLVII

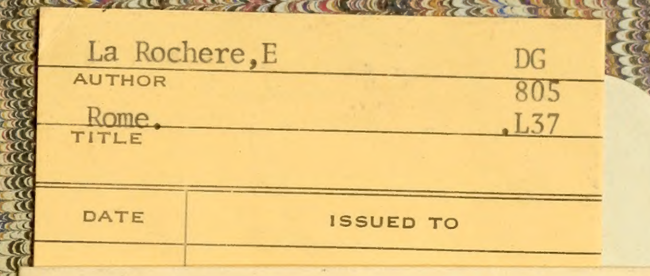
XLVIII

XLIX

L

Tours. — Imp. Mame.




La Rochere, E
AUTHOR
Rome.
TITLE
DG
805
.L37
DATE
ISSUED TO

